PREMIÈRE ANNÉE

l'Isis moderne

REVUE DES SCIENCES NOUVELLES

PREMIER SEMESTRE

D'OCTOBRE 1896 A MARS 1897



PARIS. — 11, RUE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN

à la Librairie de l'Art Indépendant

Abonnements un an : France, 10 fr. ; Étranger (U. P.), 12 fr.

Les abonnements partent d'Octobre

TABLE



L'ISIS MODERNE

AUX LECTEURS

Le seul sommaire du présent numéro pourrait nous dispenser de l'obligatoire « *Aux lecteurs* » *de toute revue qui commence, la variété même de l'ensemble des articles qui le composent indiquant suffisamment quelle largeur de vue, quelle envergure nous entendons donner à* « **L'Isis moderne** ». *Tandis que notre premier article, œuvre d'un védantiste disciple du saint Râmakrisna, relève de la philosophie la plus haute comme la plus pure parmi les doctrines de l'Extrême-Orient, notre second article, celui de M. Jules Bois, intéresse tout spécialement le moderne spiritualisme ; celui de M. Mac Grégor — Mathers nous fait pénétrer dans le domaine peu exploré de la Kabbale ; celui de l'ex-juge Abram H. Dailey documente un des faits psychiques les plus extraordinaires de cette époque féconde en merveilles ; enfin,* La légende dorée, *ce rarissime monument de la littérature chrétienne du Moyen-Age, que nous réimprimons en nous faisant un devoir de lui conserver sa forme archaïque, nous reporte anx temps miraculaires de la vie des saints et des saintes. La rubrique, une fois pour toute adoptée,* Sur la Tour du Guet, *nous impose le soin de nous tenir au courant de tout ce qui se peut produire d'intéressant pour nos études, et ce dans le monde entier : cette fois, c'est l'analyse d'un article du professeur Max Müller, et d'un autre de Mme Annie Besant. Nos* Renseignements *et*



Glanes *complètent le tout en relevant les menus faits, en signalant les livres nouveaux, les articles de revues ou journaux, etc.*

Nous ne saurions détailler, ici, le plan conçu par nous d'une exploration du Savoir ; mais si difficile que semble une pareille tâche, elle n'est point de nature à rebuter les esprits sincères et laborieux qui l'ont acceptée en se groupant autour de « **L'Isis moderne** ». *Toutes les croyances y seront étudiées, celles dites religieuses comme celles dédaigneusement traitées de superstitieuses ; et si nous arrivons jamais à parachever le vaste inventaire de tout ce qu'enfanta la mysticité, nous aurons fait œuvre bonne ; car, même au sein de l'erreur gît, encore, une parcelle de vérité. Aux recherches psychiques, si fécondes en merveilleuses découvertes,* « **L'Isis moderne** » *est, également, grande ouverte : n'est-ce point à l'expérimentation transcendantale osée par quelques hardis pionniers d'à-présent que l'âme humaine devra de se ressaisir, enfin, par l'intime conviction qu'au-dessus de ce monde de la matière et des passions subsiste, toujours, quelque chose de subtile et de divin.*

L'absolue indépendance laissée à tous nos collaborateurs les fait, celà se conçoit, seuls responsables de leurs opinions et théories ; ce qui n'empêchera pas qu'un lien solide unisse les écrivains de « **L'Isis moderne** », *qu'une même pensée humanitaire et fraternelle anime, au milieu du désarroi de la Société d'aujourd'hui. Le regard tendu vers le Mystère, cette étoile polaire de l'Invisible, nous tentons de répondre à l'universelle inquiétude de ces jours ; et pour si peu que nous arrivions à soulever le voile, nous serons amplement récompensés de notre peine. Que ceux que préoccupe le problème de l'Au-delà nous suivent : nous sommes les pérégrins du prochain Devenir.*

LA DIRECTION.

L'IDÉAL D'UNE RELIGION UNIVERSELLE [1]

Comment elle doit embrasser différents caractères et différentes méthodes.

PAR

SWAMI VIVEKANANDA

Traduit de l'Anglais par Mlle A im Thurn

Partout où nos sens peuvent atteindre et notre esprit concevoir, nous trouvons l'action et la réaction de deux forces se contrariant l'une l'autre, ce qui provoque le jeu constant d'un phénomène mixte que nous voyons autour de nous et sentons dans notre esprit. Dans le monde extérieur, ce phénomène s'exprime par des causes physiques telles que l'attraction et la répulsion centripète et centrifuge. Dans le monde intérieur, il explique le mélange des sentiments variés de notre nature, les contrastes, l'amour et la haine, le bien et le mal. Nous repoussons certaines choses, et nous avons de l'attraction pour d'autres. Nous sommes attirés par quelqu'un et nous sommes repoussés par quelqu'autre. Bien des fois, durant notre existence, nous nous sentons, sans aucune raison apparente, attiré vers certaines personnes tandis que, tout aussi mystérieusement, nous ressentons de la répulsion pour d'autres. Ceci est un fait avéré pour tous, et plus le champ d'action est élevé, plus puissante, plus remarquable, est l'action de ces forces. La religion offre à la pensée humaine le plus sublime champ d'investigation ; c'est ici que nous trouvons, le plus visible, l'action de ces deux forces. L'amour le plus intense qu'ait connu l'humanité lui fut inspiré par la religion, comme aussi les haines les plus diaboliques furent causées par elle. Les plus nobles paroles de paix comme les plus infâmes discours émanèrent d'hommes religieux. Plus le

(1) Discours sur la Philosophie Védantine, prononcé par le Swami Vivekânanda, à Hardman Hall — New-York.



milieu d'évolution est élevé, plus parfait est l'organisme, plus remarquables en sont les effets. Ainsi, c'est dans la religion que nous trouvons le plus marqué l'action de ces deux forces. Nul intérêt humain n'a inondé la terre de plus de sang que celui de la religion; en même temps, c'est par elle que furent construits le plus d'hôpitaux et d'asiles pour les pauvres. Nul autre influence n'a pris un tel soin, non seulement de l'humanité, mais encore des animaux les plus infimes de la création que la religion. Ceci a existé dans le passé et existera dans l'avenir. Cependant, du milieu de tout ce bruit, de ce tumulte, de cette lutte, de ce constant effort, de la haine et de la jalousie des religions et des sectes, s'élèvent de temps en temps des voix puissantes qui se font entendre au milieu de ce chaos, pour ainsi dire d'un pôle à l'autre, pour réclamer la paix et l'harmonie. Existeront-elles jamais ?

Le sujet de notre discussion est : l'union et l'harmonie peuvent-elles régner sur ce formidable terrain de luttes ? On s'occupe beaucoup dans la société, en cette dernière partie de ce siècle, de cette question d'harmonie ; plusieurs plans ont été proposés, et plusieurs tentatives ont été faites pour les rendre pratiques, mais nous savons combien cela est difficile. L'homme trouve presque impossible de modérer la frénésie de la lutte pour la vie, de modérer la formidable tension nerveuse qu'il a en lui. S'il est si difficile de faire entrer l'harmonie, la paix et l'amour dans cette minime partie de notre existence en contact avec le côté physique de l'homme, cette partie extérieure, grossière et superficielle de son individu, combien plus difficile est-il d'apporter la paix et l'harmonie dans l'existence intérieure de l'homme. Je voudrais, pour le moment, vous demander de sortir de ce réseau de mots. Nous sommes habitués depuis l'enfance à des mots tels que : amour, paix, fraternité égalité et fraternité universelle. Mais ils sont devenus des mots dénués de sens que nous répétons comme des perroquets, et il nous est naturel d'agir ainsi. Cela n'est pas notre faute. Les âmes géantes qui ressentirent dans leur cœur ces grandes idées furent les premières qui fabriquèrent ces mots et, de leur temps, beaucoup comprenaient leur sens. Plus tard, des ignorants reprirent ces mots, s'en servirent, et la religion de-

vint un jeu entre leurs mains, un vain mot, ne pouvant être mis en pratique. Elle devient « la religion de mes pères » la religion de « notre nation », « la religion de votre pays » et ainsi de suite. Elle n'est plus qu'une forme du patriotisme. C'est pourquoi il est si difficile de faire entrer l'harmonie dans la religion. Cependant nous allons essayer d'étudier ce phénomène.

Nous voyons dans toutes les religions trois parties, — je veux dire dans les grandes religions, celles qui sont reconnues. Premièrement, il y a la philosophie, les doctrines, les idéals de cette religion, qui personnifient le but, personnifiant entièrement, pour ainsi dire, les desseins de cette religion, développant devant ses adorateurs et ses sectateurs ses principes et la manière d'atteindre le but. Ensuite, cette philosophie se personnifie dans la mythologie. Donc, la seconde partie est la mythologie. Cette mythologie se présente sous la forme d'existences humaines ou encore d'êtres surnaturels, et ainsi de suite. C'est la même chose que la philosophie rendue un peu plus concrète ; l'abstraction de la philosophie devient consistante par la vie d'hommes et d'êtres surnaturels. La dernière partie est le rite : ceci est encore plus concret. Des formes, des cérémonies, diverses attitudes physiques, des fleurs, de l'encens et tout ce qui fait appel aux sens ; en ces choses consiste le rite. Vous trouverez cela partout, les religions reconnues ayant toutes ces trois parties. Les unes accordent plus d'importance à une chose, les autres à une autre. Nous prendrons la première partie, la philosophie. Y a-t-il une philosophie universelle ? Pas encore. Chaque religion produit ses propres doctrines, et soutient qu'elles sont les seules vraies. Non seulement telle est leur opinion mais elles pensent encore que ceux qui n'y croient pas seront bannis en quelque horrible lieu de tourments. Quelques-unes ne s'arrêtent pas là ; c'est avec l'épée qu'elles contraignent les autres à croire en elles, non point par méchanceté, mais sous l'influence d'une étrange maladie du cerveau, appelée fanatisme. Ils sont très sincères ces fanatiques, les plus sincères des êtres humains ; aussi ne sont-ils pas plus responsables que n'importe quel aliéné.



Cette maladie du fanatisme est une des maladies les plus dangereuses. Toute la perversité de la nature humaine est soulevée par elle. La colère est excitée, les nerfs violemment tendus, et les êtres humains deviennent semblables à des tigres. Y a-t-il de l'unité ? Y a-t-il de l'harmonie dans les mythologies ? Y a-t-il une mythologie universelle ? Certainement non. Chaque religion a sa propre mythologie avec cette différence seulement, que chacune dit : « Mes récits ne sont point de la mythologie ». Plaçons, par exemple, la question dans ce pays. Je désire simplement appuyer ma démonstration, sans l'intention de critiquer aucune religion. Les chrétiens croient que Dieu prit la forme d'une colombe et descendit sur la terre, et ils pensent que ceci est de l'histoire et non de la mythologie. Mais les Hindous croyent Dieu incarné dans une vache, les chrétiens disent que c'est de la mythologie, de la superstition et non de l'histoire. Les juifs croient que si un objet est confectionné sous la forme d'une boîte ou d'un coffre avec un ange de chaque côté, ils doivent le placer dans le sanctuaire des sanctuaires, l'objet étant sacré devant Jéhovah ; mais si cet objet représente un bel homme ou une belle femme, ils disent : « Quelle horrible idole ! brisez-la ! » En ceci consiste notre unité en fait de mythologie ! Si un homme se lève et dit : « Mon prophète a accompli telle ou telle chose merveilleuse », les autres disent que c'est de la superstition ; mais leur prophète a-t-il fait une chose encore bien plus étonnante, ils disent que cela est de l'histoire. Personne au monde, autant que j'en ai pu juger, n'est capable de découvrir la subtile distinction qu'il y a dans le cerveau de ces messieurs entre l'histoire et la mythologie. Tous ces récits sont de la mythologie mélangée à un peu d'histoire.

Ensuite viennent les rites. Une secte a une forme spéciale de rite, croit cette forme la forme sacrée, et trouve que les rites d'une autre secte sont simplement les errements de la superstition. Si une secte adore un symbole particulier, une autre dit : « Oh ! c'est horrible ». Prenez par exemple, la forme de symbole la plus commune. Le symbole du Phallus était certainement un symbole sexuel, mais ce caractère en fut graduellement oublié, et il est resté le symbole du Créateur. Pour les

nations qui l'ont comme symbole, il n'est pas le « Phallus », il est simplement un symbole et c'est tout. Mais les hommes d'une autre race ne voyent en lui que le « Phallus » et se mettent à le condamner ; cependant ils vénèrent peut-être en même temps quelque chose qui semble également horrible aux adorateurs du Phallus. J'aborderai deux sujets, le symbole du Phallus et l'Eucharistie des chrétiens. Pour les chrétiens, le Phallus est affreux, et pour les Hindous le sacrement des chrétiens est horrible. Ils disent que le sacrement chrétien consistant à tuer un homme pour manger sa chair et boire son sang, afin de s'approprier ses qualités est du cannibalisme ; c'est ce que font quelques-unes des tribus sauvages ; si un homme est courageux, ils le tuent afin de manger son cœur, car ils croient par là s'incarner les qualités de bravoure du défunt. Il se rencontre même un aussi fervent chrétien que Sir John Lubbock pour admettre ceci et dire que l'origine de ce symbole se trouve dans cette idée sauvage.

Généralement les chrétiens n'admettent point cette origine, et ce qu'elle veut impliquer ne leur vient jamais à la pensée. Ils tiennent le sacrement pour une chose sacrée et c'est tout ce qu'ils désirent savoir. Ainsi, même dans les rites, il n'est point de symbole universel qui pourrait conduire à une entente générale. Où est alors l'universalité ? Comment est-il possible d'avoir une forme de religion universelle ? Cela existe pourtant déjà.

Nous entendons tous parler de fraternité et voyons comment la société se dresse pour nous la prêcher. Je me souviens d'une vieille histoire. Dans l'Inde, boire du vin est considéré comme horrible. Deux frères désiraient boire du vin, secrètement la nuit, et leur oncle, un vieillard fortement attaché aux idées d'antan, dormait dans une pièce voisine de celle où ils allaient prendre leur vin ; aussi, avant de commencer, chacun dit à l'autre : « Silence ! Oncle va s'éveiller ». Tandis qu'ils buvaient, ils se mirent à se crier l'un à l'autre : « Silence ! Oncle va s'éveiller ». Si bien que les cris augmentant, l'oncle s'éveilla, il entra dans la chambre et découvrit tout. Fraternité universelle, « nous sommes tous égaux, par conséquent fondons une secte ». Aussitôt que vous fondez une secte, vous

protestez contre l'égalité, et ainsi elle n'existe plus. Les Mahométans disent « fraternité universelle », mais qu'arrive-t-il en réalité ? Quiconque n'est pas Mahométan n'est point admis à partager cette fraternité ; même on lui couperait volontiers la gorge. Les chrétiens disent « fraternité universelle », mais quiconque n'est pas chrétien ira en enfer où il brûlera éternellement.

On nous entraîne ainsi, dans ce monde, à la poursuite de la fraternité universelle, de l'égalité universelle, sous prétexte de propriété, de pensée, de tout. Et je voudrais vous demander simplement de regarder à côté de vous, d'avoir un peu plus de circonspection, et de prendre un peu plus garde à vous-même, quand vous entendez de telles conversations dans le monde ; elles cachent bien souvent l'égoïsme le plus intense. « Souvent, en hiver, les nuages s'amoncèlent ; la tempête gronde, gronde, mais la pluie ne tombe pas ; tandis que, pendant la saison des pluies, le ciel reste silencieux et ensevelit la terre sous un déluge d'eau ». De même, ceux qui sont de véritables travailleurs et qui éprouvent réellement en eux la fraternité universelle de l'homme, ne parlent pas beaucoup, ils ne fondent pas de petites sectes pour la fraternité universelle, mais leurs actions, leur être entier, leur attitude, leurs mouvements, leurs démarches, leur manière de manger, de boire, toute leur existence témoigne de cette fraternité avec le genre humain, de cet amour et de cette sympathie envers tous. Le monde s'emplit d'un fracas de paroles oiseuses. Nous avons besoin d'un peu plus d'action et de moins de paroles.

Jusqu'ici nous voyons qu'il est difficile de découvrir des idées d'universalité dans tout cela, et pourtant nous savons qu'elles existent. Nous sommes tous des êtres humains, mais sommes-nous tous égaux ? Celui-là seul qui est insensé peut dire que nous sommes tous égaux. Sommes-nous tous égaux par l'intelligence, par nos moyens, par nos corps ? Un homme est plus fort qu'un autre homme, un autre possède un plus grand pouvoir intellectuel, etc... Si nous sommes tous égaux, pourquoi l'inégalité existe-elle ? Qui en est cause ? *Nous*. Parce que nous avons plus ou moins de facultés, plus d'intelligence, plus de force physique, fatalement cela établit une

différence. Cependant nous avons conscience de la doctrine. Prenons un autre cas : Nous sommes tous des humains, seulement il y a des hommes et des femmes, ici un nègre, là un blanc, mais tous sont des hommes, des êtres humains. Entre plusieurs figures, je n'aperçois pas, ici, deux visages semblables, pourtant nous sommes tous des êtres humains. En quoi consiste cette humanité ? Je ne puis le découvrir. Quand j'essaye de l'analyser, je ne puis résoudre en quoi elle consiste. Je trouve soit un homme ou une femme, un brun ou un blond ; quand parmi tous ces visages je m'efforce de saisir cette humanité abstraite, qui est la chose commune, je ne puis parvenir à la réaliser, à la trouver, à la concevoir. Cela dépasse les sens, cela dépasse la pensée, cela dépasse l'intelligence. Cependant je sais, je suis certain qu'elle existe. Si je suis certain ici de quelque chose, c'est de l'existence de cette humanité qui est une qualité commune entre toutes. Et pourtant je ne puis la trouver cette humanité ; c'est ce que vous appelez Dieu. « En Lui nous vivons, nous nous mouvons, et avons notre raison d'être ». Nous existons en Lui et par Lui.

C'est la notion d'humanité qui me fait voir en vous un homme ou une femme, cependant, quand je veux la saisir ou la formuler, elle n'est nulle part, et pourtant par elle toutes choses existent. Si, par cette unité et sympathie universelle, cette religion universelle traverse toutes ces religions diverses, comme Dieu, elle doit exister et elle existera à travers l'éternité. « Je suis le fil qui parcourt toutes ces perles » et chaque perle représente une de ces sectes. Ce sont elles qui sont les différentes perles, mais le Seigneur est le fil qui les relie toutes, seulement la plupart des humains en sont entièrement inconscients, bien qu'ils travaillent pour elle et par elle ; et, cependant, nous ne pouvons la préciser : c'est Dieu Lui-même.

L'unité dans la masse, tel est le plan de l'univers. Quoique nous soyons tous des hommes, nous sommes tous distincts. Selon la notion d'humanité, je suis un avec vous, mais étant M. un-tel, je suis différent de vous. En tant qu'homme, vous êtes distinct de la femme, et comme être humain vous ne faites qu'un avec elle. Étant homme, vous êtes distinct de l'animal, mais en

tant qu'êtres vivants, l'homme, la femme, l'animal, la plante ne font qu'un avec l'univers entier. Cette existence est Dieu, l'unité définitive de cet univers. Nous sommes tous un en lui, quoique dans la manifestation de l'existence ces différences subsisteront toujours. Dans la manifestation extérieure de notre travail, de notre énergie, ces différences devront toujours subsister. Si par l'idée d'une religion universelle, on entend que tous les hommes doivent croire à un ensemble de mêmes doctrines, cela devient impossible et ne pourra jamais être, pas plus qu'il ne viendra un temps où tous les visages seront pareils. De même, si nous espérons arriver à une mythologie universelle, cela est également impossible et ne sera jamais. Il ne peut non plus exister un rite universel, c'est impossible. Si cela arrivait, ce monde serait détruit, parce que la variété est le premier principe de vie. A quoi devons-nous d'être des êtres formés ? A cette différenciation. L'équilibre parfait serait la destruction. Supposez que la chaleur contenue dans cette chambre, et qui tend à se répandre au dehors, y réussisse ; la chaleur cessera d'être. Qu'est-ce qui occasionne le mouvement dans l'univers ? Le manque d'équilibre. C'est tout. Cette sorte d'équilibre ne pourra exister que quand le monde sera détruit, car dans le monde elle est impossible ; non seulement impossible mais dangereuse. Nous ne devons pas essayer de penser tous de même. Il n'y aurait plus alors sujet à réflexion ; nous serions tous pareils, comme des momies d'Egypte, dans un musée se regardant l'une, l'autre sans une pensée. C'est cette différence de pensées, ce manque d'équilibre intellectuel, qui est l'âme véritable du progrès, l'âme de la pensée, forcément il en sera toujours ainsi.

Que veux-je dire, alors, par l'idéal d'une religion universelle ? Je ne veux pas dire par là une philosophie, ou une mythologie, ou un rite universel, mais je veux dire que ce monde, cette machine compliquée, la plus compliquée et la plus merveilleuse de toutes, devrait marcher comme sur des engrenages bien ajustés. Que pouvons-nous faire ? Nous pouvons la faire tourner doucement, sans choc, en atténuer les frottements, nous pouvons graisser les roues, pour ainsi dire. Par quel moyen ? En admettant la variété dans la nature.



Exactement comme nous avons, par notre instinct même, reconnu l'unité, nous devons aussi reconnaître la variété. Nous devons apprendre à comprendre que la vérité peut s'exprimer de cent mille manières différentes, chacune pourtant étant bonne. Nous devons apprendre que la même chose peut être considérée de cent points de vues différents, et cependant être identique. Prenez, par exemple, le soleil ; supposez qu'un homme, debout sur la terre, le regarde se lever le matin : il aperçoit une grosse boule. Supposez encore qu'il se mette en route vers le soleil, emportant avec lui un appareil photographique, et qu'il prenne des photographies à différentes étapes de son voyage ; tous les mille kilomètres, il fait une nouvelle photographie, jusqu'à ce qu'il atteigne le soleil. A chaque étape, l'épreuve sera différente de la précédente, et quand il reviendra, il rapportera avec lui des milliers de photographies du soleil, toutes différentes, pour ainsi dire ; cependant nous savons que c'est le même soleil photographié aux diverses périodes de la course. Il en est ainsi, même avec le Seigneur, plus ou moins majestueux selon que la philosophie est élevée ou qu'elle est obscure, selon que les doctrines sont plus idéalistes ou plus terre-à-terre, selon que la mythologie est plus raffinée ou plus grossière, les rites plus purs ou plus vulgaires, chaque âme, chaque secte, chaque nation, sciement ou inconsciemment, luttant pour s'élever vers Dieu, et chaque vision n'étant autre que la sienne.

Supposons que nous allions puiser de l'eau dans un lac, chacun avec un récipient différent ; supposons encore que l'un ait une tasse, l'autre une cruche, un autre une plus grande cruche et ainsi de suite, et que nous les remplissions toutes. Quand nous les retirons du lac, l'eau aura pris la forme de chaque récipient : l'eau puisée par celui qui apporte la tasse aura la forme d'une tasse, l'eau de celui qui apporte la cruche aura la forme d'une cruche et ainsi de suite ; mais dans chaque cas, les récipients contenaient de l'eau, rien que de l'eau. Il en est de même quand il s'agit de religion ; nos cerveaux sont semblables à ces petits récipients ; chacun de nous voit Dieu, Dieu est semblable à l'eau contenue dans ces différents vases et la vision de Dieu prend la forme de chacun de ces vases.

Cependant Il est Un, dans toutes circonstances, il est Dieu. Ceci est la vérité dont nous pouvons acquérir la preuve.

Jusqu'ici tout est théoriquement parfait; mais y a-t-il un moyen de mettre cela en pratique? Nous trouvons que cette affirmation et que toutes ces diverses manières de voir sont vraies et anciennes, très anciennes. Des centaines de tentatives ont été faites dans l'Inde, à Alexandrie, en Europe, en Chine, au Japon, au Thibet, dans différentes contrées et en dernier lieu en Amérique, pour mettre en pratique une religion toute d'harmonie, afin d'empêcher les hommes de se combattre, et de les unir tous dans l'Amour. Elles ont échoué cependant, parce qu'il n'y avait pas de plan pratique. On admit que toutes ces religions étaient bonnes, mais on n'eut pas de moyen pratique pour les réunir toutes en leur laissant à chacune son individualité. Le seul plan praticable sera celui qui ne détruira pas l'individualité de l'homme dans la religion et qui, en même temps, lui montrera un point d'union. Mais jusqu'à présent, tous les plans qui furent essayés, tout en proposant de prendre en considération ces diverses manières de voir ont, en pratique, essayé de les réduire à quelque doctrine et n'ont, ainsi, produit uniquement qu'une secte de plus, luttant, rivalisant, se débattant.

(*La fin au prochain numéro*) VIVEKANANDA.

NAUNDORFF

PÈRE DU NÉO-SPIRITUALISME

(*Etude de l'évolution d'une âme vers le mysticisme*).

par M. Jules BOIS.

Ce n'est pas d'un roi de la terre que je vais vous entretenir; celui dont je vous parlerai n'a jamais porté de couronne. Était-il le véritable héritier de Louis XVI? Nous ne le discuterons pas ici ; ce n'est pas le lieu. Nous montrerons seulement combien avant Piérard et Allan Kardec il fut l'annonciateur d'une religion basée sur une révélation personnelle, attribuée à notre commerce avec des anges ou des esprits ; c'était d'ailleurs une âme tranquille ayant l'horreur du sang ; il n'a tenu qu'à laisser dans le cœur de ceux qui ne furent point ses sujets et qui sans doute n'auraient pas perdu à l'être, le souvenir d'un martyr, l'image d'un croyant, le témoignage, sur une lèvre et dans des yeux amers, de l'âme immortelle et de l'Au-delà meilleur qui nous attend, de l'amitié féconde et douce de l'Invisible.

C'est mieux que d'un roi qu'il s'agit ici ; il s'agit d'une sorte de voyant et de prophète.

Le Christ, quand Pilate lui demanda : Es-tu le roi des Juifs? se tut. Ah ! il était mieux que le roi des juifs, il était le Dieu de ce monde. Naundorff, plus humain, renonçant à ce trône de France, auquel il avait peut-être droit, déclara toujours qu'il en était l'héritier ; mais les Providences le jugèrent sans doute supérieur aux honneurs terrestres, elles le destituèrent, afin qu'il devînt le roi mystique et éploré des âmes persécutées, l'humble et trouble annonciateur du saint Esprit dont il portait le signe, le premier apôtre de ce nouveau spiritualisme dont la fin de ce siècle voit commencer l'épanouissement.



I

Nous nous demanderons d'abord comment cet homme devint mystique, quels désastres de la vie le conduisirent à cet état d'esprit exceptionnel, nous examinerons ensuite de quelle façon il est mystique, ses théories, ses révélations, ses rêves ; nous constaterons enfin, je l'espère, que cette sorte de vagabondage intellectuel vers les cimes célestes fait plus grand qu'un porte-couronne celui qu'on surnomma l'Imposteur. Au dessus de l'éclatant déboire de ses soirs ligottés et sanglants, se lève l'aurore immaculée d'une auréole.

Et d'abord comment Naundorff devint-il mystique !

Arrêtons-nous. Il faut savoir ce que c'est que d'être mystique. Mot répété souvent par des lèvres ignorantes ou charlatanesques, épithète devenue confuse et douteuse, dont un esprit sérieux se méfierait volontiers comme d'un blâme. Mot scintillant aussi qui attire, fait chuchoter, gonfle de curiosité frivole ! Mot austère, infini de beauté et de noblesse pour qui en a pénétré tout le sens. Hélas ! notre époque, ruisselante de vocabulaires, incendiée par le Verbe, ressemble trop souvent aux anciennes pythonisses qui éjaculaient de tempétueux versets sans en comprendre le sens. Et, par lassitude, par hâte, on se paie d'explications vagues, incomplètes, on se borne à de flottantes harmonies, pourvu que la mode, l'horrible et sotte mode soit obéie, pourvu que le conseil du snobisme soit écouté ! De nos jours, par de diverses influences, il est séant d'être mystique ; attitude, genre pour la plupart, — pour quelques-uns et quelques-unes seulement, foi solide, activité fervente. Et nous assistons à la triste parodie du plus beau des sentiments humains. Jamais il n'y eût autant de lys dans nos salons, autant de virginales coiffures au front des jeunes ou mûres femmes, dans notre littérature en vogue incertaine et tapageuse un égal flot de religiosités fades ou corrompues. Croyez-moi, le mysticisme ne consiste pas à s'adapter les robes des préraphaélites ou les bandeaux longs de Botticelli ; ce n'est pas dans ces brefs et superficiels aspects que se révèle cet état d'âme, d'ailleurs si discret, si frère du silence, quand

il est profond et calme, si proche de la mort. La caractéristique justement de la mystique, du mystique, c'est d'échapper à la frivolité, de fuir la coutume passagère. Pour eux, rien dans le monde extérieur ne vaut un élan sublime, une pensée désintéressée, l'éloquence du monde intime. Sous les formes, sous les gestes, sous les corps, qui pâlissent, s'arrêtent, tombent, ils discernent la cause immuable : l'âme éternellement inassouvie. Et leurs yeux, aveugles aux lumières d'ici-bas, fixent le divin soleil dont l'inaccessible flamme, cependant leur est seule visible.

En revanche, dans la vie quotidienne et banale, nécessaire, quel sort ineffablement âpre et désenchanté. Partout où il passe, le mystique devient l'Étranger, celui de qui l'on se méfie, car, n'étant pas de même race, il doit être un ennemi. Vers lui les mépris et les insultes se glissent, puis, plus hardis, l'enlisent de leur flot boueux. Mais la providence, alchimiste patient fait, avec les mépris et les insultes un beau manteau constellé de ces pierreries intactes, dont l'eau est le reflet du ciel (1).

Je ne voudrais pas que l'on s'égarât sur le compte de Naundorff. Parce que je suis toujours ému poétiquement par le mysticisme, on imaginerait à tort ce brave homme agitant au-dessus de ses infortunes la lyre d'Orphée. Naundorff n'apparaît pas un esprit supérieur, un génie, ni même un homme très remarquable. Et c'est de cela justement que je suis enchanté. Il n'avait pas la dose d'illusion qu'une divinité bienveillante verse dans l'amère tisane de la vie pour celui qui rassemble des rhythmes et escalade la Chimère. Naundorff, comme celui qu'il croyait être son père, l'un peu épais Louis XVI est un bourgeois. Flaubert l'eut peut-être traité de philistin à l'examen de ses phrases lourdes, sans air, s'attardant à des comparaisons familières sinon communes. Cet aventurier avait une âme de père de famille, tranquille et rangé. J'ai pu, grâce au

(1) Ce que Baudelaire dit au poète dans son admirable pièce, *Bénédiction*, doit s'appliquer surtout au mystique, point de mire de la méchanceté et de la sottise universelle. Il est des poètes mauvais il est vrai, qui arrivent à la fortune et à la considération.



scrupuleux et savant historien, M. Otto Friedrichs, lire la correspondance du prétendu imposteur avec sa famille. Rien de romanesque, une âme très douce, facilement choquée, susceptible, pacifique, mi-sceptique, mi-incrédule, ainsi qu'il sied à un homme, amoureux au fond de respectabilité et de vie sereine.

Je me suis toujours méfié des mystiques « préétablis » en quelque sorte, de ceux qui avant d'avoir achevé leurs classes d'expérience à l'école de la vie s'écrient : « Je suis mystique, je sens, je crois, je vois ». Bien entendu, par l'effet de préparatoires existences, par le labeur plus rapide des années, quelques-uns s'éveillent plus tôt que les autres à la réalité ineffable ; mais on peut compter ces âmes dans un siècle. Que dis-je ? on ne compte que les moins excellentes encore, celles que la rumeur du monde porta, tandis que les véritables restent enfouies dans le silence ainsi que dans le tuf même de l'humanité. Tout le reste, les excentriques, les pédants, les chefs d'école demeurent parmi les non-valeurs bruyantes dont les esprits indépendants sont écœurés, sachant bien que ce sont là les scories du mysticisme, ce que la Kabbale appelle les Écorces, c'est-à-dire, les Démons.

En revanche, accordons notre attention et notre étude à ceux qui lentement mais fortement se rallièrent à des idées qu'ils semblaient ne pas porter, ou plutôt qui éveillèrent en eux-mêmes « la Belle au cœur dormant » la fée, solitaire et recueillie, lui permirent du moins en sa léthargie diminuée de prononcer quelques phrases de divination. La sincérité de ceux-là éclate incontestable. Leur maître ce ne fut pas le goût du temps, ce fut la Vie elle-même avec son pouce d'inexorable sculpteur qui fait du bloc épais où sommeille le chef-d'œuvre, la statue merveilleuse qui symbolise un Dieu. Et plus nous tomberons dans un milieu peu cérébral, plus nous nous pencherons vers des âmes simples et peu éclairées, mieux la réalité de notre sublime mystère, déchirant des voiles épais, ravira notre recherche et notre foi. C'est le cas de cet aventurier étrange, sans éducation achevée, instruit autant qu'il le put, non pas autant qu'il le voulût (sans cesse dans ses lettres, avec de mélancoliques regrets, il fait ressortir à ses enfants dont il

surveille de loin les études, les avantages d'avoir appris). Il ne satisfera aucun intellectuel, il n'éclairera le sentier d'aucun sceptique assidu, mais il sera un exemple sympathique pour les demi-ignorants et les foules qui, ainsi, auront vu que peut-être le dernier fils de nos rois eut leur âme, leurs goûts et leur destin.

A lui seul il subit plus d'outrages qu'une race entière d'opprimés. S'il fut en effet, l'enfant du temple, quel prématuré désastre avant que même la conscience de ses maux se soit éveillée en lui ! Dirai-je les brutalités connues de Simon, les coups dont il meurtrit la délicatesse du bambin ? Fils de roi, il connaît aussitôt la pire misère, la chambre jamais nettoyée, le lit empesté, les linges douteux, la vermine souveraine. Pour l'évasion, ce sont de tels supplices, qu'elle est à regretter presque. On assomme d'opium ce petit. Il n'a que neuf ans, et pendant de longs mois, souffrant de la faim et de la soif, on le clôt dans un réduit de la tourelle jusqu'à ce que sorte le faux cercueil qui le délivrera. C'est Joséphine, la tendre Joséphine, sans cesse apitoyée sur l'enfant des rois, qui le fait évader. Mais il est déjà presque mourant. Ses articulations ont enflé, il marche avec peine, le corps couvert d'ulcères. De Vendée, il part pour l'Italie avec le fidèle Montmorin. Pie VI le protège, le cache en une maison, que l'armée révolutionnaire brûle. Le soi-disant Dauphin vogue vers l'Angleterre. En mer il est découvert, on l'emprisonne, on lui impose une renonciation. Il s'y refuse ; alors on entreprend de lui enlever la seule arme qui lui reste pour se défendre, sa ressemblance avec Marie-Antoinette et avec Louis XVI. Il est attaché à une chaise de son cachot, et une multitude de pointes de fer s'enfoncent dans son front, dans ses fines joues ; son sang l'aveugle, et pour achever l'œuvre abominable, une liqueur corrosive est versée sur ce visage qui n'est plus que plaie et crevasse, car il est déchiré et brûlé à la fois... Quelques jours après, quand il s'aperçoit dans une glace, il recule d'horreur. Joséphine le sauve encore.

Je renonce à le suivre dans toutes ses vicissitudes que feraient de cette vie supposée ou véritable, le roman-feuilleton le plus éperdu. Il marche vers Ettenheim, résidence du duc



d'Enghien. Dès Strasbourg, il est mis au secret dans la forteresse, puis enlevé par une chaise de poste. Il n'en sort que pour être précipité au fond d'une cave obscure où à travers un douloureux esclavage, enfant encore, il devient homme. L'oubliette n'avait d'autre ouverture que la porte, a-t-il raconté dans l'abrégé de son infortune (1). Le geôlier mit sur la table un petit rond de pain de deux ou trois livres, coupé en forme de vis. Comme le malheureux avait faim, il ne tarda pas à vouloir prendre cette nourriture grossière. Il ne trouva plus rien. Dès lors il imagina que dans l'ombre gisait quelque compagnon inaperçu. Impossible de rien savoir, le geôlier étant silencieux comme un muet. Peu à peu cependant, les ténèbres devant l'œil habitué s'éclaircirent. Il put enfin distinguer ses mains. Il ne tarda pas à découvrir les voleurs de son pain, c'étaient de gros rats redoutables qui le mordirent comme il leur résistait. Cependant, dit l'aventurier avec tristesse, ces animaux n'agissaient ainsi que par instinct de conservation, les hommes, au contraire, ont attenté à ma vie et à mon honneur !

Il perdit la notion du temps ; au délabrement de ses habits il rêvait que sa captivité n'avait pas duré moins d'un demi-siècle et quand il portait les mains à son visage, il se prenait pour une bête fauve.

On le délivre, mais on le reprend. En Allemagne, il reçoit un si formidable coup à la tête, que ses facultés naturelles en sont ébranlées, l'univers se défigure à ses yeux. Les hommes lui semblent des « géants », ses jambes des « tonneaux », ses doigts « des petits sapins » (2). Abandonné sur une route, il mène, en compagnie d'un hussard, la vie d'un homme des bois. Une diligence l'entraîne à Berlin, où on lui rédige son passe-port sous le nom de Naundorff. Mais la police l'inquiète ; il lui avoue qu'il se croit le Dauphin de France. Il faut quitter Berlin pour Spandau. Un incendie dévore la ville, s'arrête heureusement à sa chambre. Entre temps les quelques papiers qu'il avait conservés lui sont ravis par ruse. Vainement il écrit

1) *Abrégé des infortunes du Dauphin*, Nov. 1836.
(2) *Abrégé des infortunes du Dauphin.*

au roi de Prusse, aux empereurs de Russie et d'Autriche, à Madame Royale. Un envoyé dépêché à cette belle âme de Louis XVIII est empoisonné et remplacé par un fourbe. Enfin le duc de Berry s'émeut et, le 3 février 1820, lui répond : « Ou vous rentrerez dans vos droits, ou j'y perdrai la vie. » Le duc perdit la vie, le 13 février, fut assassiné, ainsi qu'on sait. Des procès étranges sont suscités à Naundorff, pacifique horloger. Des témoins affirment qu'ayant fabriqué de la fausse monnaie, il en a jeté un sac dans la Sprée le 15 septembre. « Le sac était si lourd que l'eau nous jaillit au visage à une hauteur de trente pieds ». Mais Naundorff prouve que ce jour là, il n'était justement pas dans la ville. Le juge, pour se justifier, appelle un troisième témoin qui montre quinze faux écus qu'il prétend avoir reçu en paiement de l'accusé. Naundorff prouve encore la fausseté du témoignage. Il est acquitté, mais on l'enferme tout de même dans une maison correctionnelle, de part l'arrêt suivant : « Attendu que, bien que les indices qui s'élèvent contre l'accusé Charles Guillaume Naundorff, ne soient pas suffisants pour le condamner, une condamnation devient nécessaire dans ce cas parce qu'il s'est conduit pendant le cours du procès, comme un menteur impudent, se disant Prince natif, et laissant supposer qu'il appartient à l'auguste famille des Bourbons ». Désormais, pour la plupart des historiens qui ne contrôlent guère leurs documents, Naundorff restera un faux monnayeur. En fait, quoique innocent, il passa trois années en prison. Mis en liberté et exilé à Crossen avec 48 francs pour toute fortune, il finit à force de travail et d'adresse, en son métier d'horloger, par nourrir sa famille et lui-même. Lorsque le bruit se répand du procès antérieur, toutes ses pratiques l'abandonnent. Tout est perdu, s'écria-t-il. — Non quand on a du courage, reprend une voix. Cette voix, c'est Pezold, un magistrat, qui s'intéressant à ce paria, s'agite, écrit, proteste, malgré les menaces gouvernementales, — et ne tarde pas à être empoisonné. Naundorff se décide enfin à partir lui-même pour la France. Il laisse sa femme et ses quatre enfants éplorés. En 1833, il entre à Paris. Là c'est la misère sans même l'obole dont tout mendiant peut profiter. Et rien, pas même de gîte. Il couche en plein air, dans les

cimetières ; faute d'un sou pour passer le Pont des Arts, il donne au receveur le seul mouchoir qu'il possède. Mais la détresse était trop profonde pour que Dieu ne s'en émut point. La grande consolation de cette inconsolable vie l'attendait là. Dans une maison de Ménilmontant où de pauvres gens le logent, abandonné par les hommes, il reçoit la visite des Esprits (1).

II

Depuis longtemps déjà des cauchemars assaillaient ses nuits. Il avait tant éprouvé de secousses, que les profondeurs de son inconscience en gardaient l'ébranlement. Ses nuits se peuplaient de menaces, souvenirs peut-être, intuitions de nouveaux malheurs peut-être aussi. Cette fois, il est tout à fait seul. Là-bas, en Allemagne, du moins, sa famille l'entourait. Auprès de sa femme, auprès surtout de sa fille Amélie, il retrouvait un peu de cette douceur familiale qui fait pardonner à la vie bien de ses fureurs. Dans ce triste cabaret de Ménilmontant, il ne peut compter sur rien. Une nuit, dans sa cellule, après avoir prié plus que de coutume il s'endormit et eut une vision. Un homme se tenait à trois pas de lui, majestueux, la chevelure blonde, avec un beau manteau et une tunique blanche bordée de fleurs. — Tu ne me connais pas, lui dit-il. — Non, répond l'autre étonné. — Eh bien, je suis Jésus-Christ ton sauveur. — Ces paroles furent prononcées si mélodieusement que le pauvre homme en tomba à genoux d'amour et de foi.

Sur ces entrefaites il fait la connaissance du laboureur Martin de Gallardon. Celui-ci s'était déjà rendu autrefois chez Louis XVIII, le sommant de rendre la couronne au dauphin, qui, assurait-il, existait encore. Martin, que vainement des médecins aliénistes tâtèrent, tournèrent et retournèrent, fut déclaré par eux dans unparfait état de santé men-

(1) Plus tard, cependant, Naundorff est soutenu par un parti assez puissant qui lui fournit assez d'or pour soutenir sa famille et lui-même. Mais l'Ange est venu au moment de la plus déplorable pauvreté.

tale. Et Dieu sait si ces messieurs voient volontiers des fous partout. Martin rend visite à Naundorff endormi. Celui-ci s'éveille, le reconnaît sans l'avoir jamais connu. — « Vous êtes Martin, dit-il. Oui mon prince, et vous, vous êtes le fils de Louis XVI. » L'élan donné, la contagion mystique ne s'arrêtera plus. L'âme de l'infortuné, assommée par les infortunes, s'éveille, ouvre les yeux sur un monde inconnu. L'heure décisive où l'éternel orphelin allait trouver son ange, le compagnon fidèle des jours inconsolés, allait sonner chez Mme Pasquier, une brave femme qui habitait Saint-Arnould.

Je laisse ici encore la parole à Naundorff tout en allégeant çà et là ses phrases gauches, mais sans altérer jamais le sens.

« Arrivé chez Mme Pasquier à l'improviste, un samedi soir, je lui dis : « Mon amie, je veux rester ici quelque temps, je vous défends de parler à qui que ce soit de ma présence chez vous ». La fidélité sans bornes et le dévouement de cette dame à ma personne m'offraient la garantie que ma défense serait ponctuellement observée. J'avais lieu de compter également sur la discrétion et l'obéissance de son fils Noël, ainsi que sur celle de deux jeunes orphelins, ses domestiques, qu'elle élevait dans sa maison depuis leur plus tendre enfance.

Immédiatement après mon souper, je me retirai dans ma chambre à coucher, les fenêtres donnant sur la rue étaient hermétiquement bouchées par prudence.

... Je me couchai tranquillement comme à l'ordinaire, dans cette maison de paix. Mon sommeil avait été calme et profond, lorsque je me sentis réveiller par un tremblement de mon lit. Je vis alors debout, derrière ma table, en face de moi, une jeune femme qui me fixait comme quelqu'un qui attend qu'on lui adresse la parole. J'étais tellement stupéfait, que je n'osais articuler un seul mot. Quoiqu'elle fut revêtue d'un manteau d'homme je la prenais pour une jeune fille de 18 à 20 ans, et je ne pouvais m'expliquer sa présence. La clarté dans l'intérieur de ma chambre était la même que si c'eût été en plein jour, d'où je concluais que j'avais dormi longtemps. Nonobstant cette lumière éclatante, la jeune personne alluma ma chandelle, d'une manière fort extraordinaire, car il n'y avait là ni allumettes ni briquet. Elle prit seulement le flambeau, fit un mouvement du côté de la cheminée et la chandelle s'alluma comme par un éclair. Elle la déposa ensuite sur la table de nuit, ouvrit le livre de l'Imitation de Jésus-Christ que j'avais mis là, et sans chercher, elle plia un des feuillets de manière à ce que je ne lise que trois lignes contenant les mots suivants :

« Certainement au jour du Jugement, on ne nous demandera pas ce « que nous aurons lu, mais ce que nous aurons fait. »



L'inconnue montrant ces lignes du doigt me les indiqua directement, avec un regard presque sévère, et sans dire un mot, s'en alla par la porte qui n'était pas fermée à clef. Au moment qu'elle se retira, je remarquai sous son manteau une espèce de tunique blanche, que je distinguai mieux lorsqu'elle se tourna vers la porte : c'était une robe entourée par le bas d'une bordure de fleurs.

A peine eut-elle disparu que je me figurais avoir rêvé, et que je rêvais toujours. Je me frottai les yeux, je fis sonner ma montre à répétition ; il n'était que quatre heures du matin.

Je me levai pour me convaincre alors que j'étais éveillé, et apercevant ma chandelle qui ne cessait pas de brûler, un frémissement général s'empara de tous mes membres ; je me recouchai parce qu'il faisait nuit dehors et froid dans ma chambre, mais il me fut impossible de me rendormir (1).

Naundorff interroge Mme Pasquier qui à 5 h. 1/2 apporte de la lumière ; la brave femme ne savait rien de ce qui s'était passé dans la nuit.

Un phénomène plus significatif encore jeta décidément Naundorff dans la voie mystique. A quelque temps de là, Martin mourut. Le pauvre prince était encore chez cette dame Pasquier à se lamenter sur le sort de son grand ami, le paysan prophète. Resté seul, avec le chien, dans la vaste maison, il alla chercher son café à la cuisine. Quelle fut sa surprise, lorsqu'il aperçut Martin assis sur une chaise devant le feu, près duquel le café se tenait chaud ! Et le fantôme lui raconta qu'étant son partisan, il a été empoisonné, puis étranglé. Ce qui fut vérifié depuis.

Désormais, Naundorff vivra plus avec l'au-delà qu'avec la terre. L'Ange gardien de Martin s'allie au sien. Le voilà qui voit, qui entend, qui écrit. Les pages s'entassent sous la plume poussée par d'occultes forces ; les pages forment des livres, et nous avons aussi dans *Doctrine Céleste*, dans *Salomon le sage*, dans les *Visions d'Esaïe*, dans les *Révélations sur l'Erreur de l'Ancien Testament* l'ensemble de son système religieux. C'est le premier médium avéré que cet infortuné se disant fils de roi. Bien avant que l'Amérique ait importé chez nous le spiritisme, il est spirite ; et la multiplicité de ses dons lui permet de voir, d'entendre, d'écrire ; il

(1) *La Doctrine céleste.*

est pénétré, imbibé, noyé de révélations, tous ses sens sont des portes ouvertes par lesquelles les esprits entrent impétueusement et librement (1).

Cependant ce n'était pas un crédule que ce méfiant, ce n'était pas un superstitieux que ce sceptique entêté, ce négateur irréductible et parfois injuste de tout ce qui ne tombe pas sous la raison ou sous les sens. Un peu pointilleux, un peu lourd comme son père, mais avec la rêverie autrichienne en plus, il s'était vite délesté de tout dogme et il avait marché presqu'en 1830 comme dévêtu de religion (2).

Une lettre ingénue d'un nommé Charles Gaebel nous le montre cette année-la, ne croyant encore à rien, bref, dit-il, un vrai païen. Ensemble ils lurent le Nouveau Testament au milieu d'un printemps suave. Naundorff secouait la tête au récit des miracles. Cette caboche positive d'horloger ne se soumettait pas au surnaturel : « Mon ami, disait-il à son excellent Gaebel, je vous montrerai la cause de mon incrédulité... je hais la religion chrétienne parce que les hommes les plus cruels la professent... ils m'ont enseigné que cette religion n'était qu'un mot... que les hommes fassent ce à quoi ils puissent répondre devant le Juge. J'ai appris de ma jeunesse : Fuyez les hommes ; car ils ne sont pas des hommes, cela est vrai, ou montrez-moi un homme qui soit tel comme il dit un chrétien. Je l'aimerai, je le croirai... »

Paroles admirables, même dans leur incorrection ! En effet tout juste est frappé, dégoûté aussi de cette antinomie constante, entre la bouche qui se dit chrétienne et la main qui est criminelle, l'œil qui ment. Un chrétien ? oui, qui nous montrera un chrétien ? Le monde est rempli d'hommes et de femmes qui se proclament tels, mais sans agir selon le Christ, sans vivre selon l'Évangile (3). Etre un chrétien ! chose su-

(1) Il avait aussi, selon le témoignage de sa veuve, le pouvoir de guérir.

(2) Çà et là pour la facilité du récit, j'adopte l'hypothèse de Naundorff fils de Louis XVI.

(3) Il est bon de rappeler ici le mot dont un prélat romain accueillit les rêves d'un autre mystique plus moderne, tont enflammé de sincérité et de justice, l'abbé Roca qui s'appuyait sur les paroles du Christ. « Quand donc

blime, inouie, introuvable presque. Etre un chrétien ! c'est-à-dire être bon, doux, avoir renoncé aux privilèges des mauvaises forces, être la justice toute rayonnante de miséricorde, ne plus vivre en soi, mais vivre en tous ! Etre en somme la victime consentante, héroïque, qui accepte d'avance tous les chagrins, mais n'en causera jamais !

Eh bien, Naundorff, sans bien s'en douter, lui qui se disait non chrétien, était plus chrétien que beaucoup s'écriant qu'ils le sont. Sur lui, tête chère à ce Dieu mystérieux qui aime en déchirant, tous les fléaux étaient descendus. Et jamais il ne se vengea, jamais il ne fut rancuneux aux grands, ses persécuteurs ; jamais il ne fut dur aux petits, ses premiers compagnons d'infortune. Il partagea toujours son peu de bien avec eux. L'âme vile, le malheur la rend méchante ; trop faible, elle sombre en la crapule, s'effondre dans l'ignominie. Naundorff, qui vécut avec les prisonniers, les ignorants, les aventuriers, au milieu d'une vie sauvage, s'éleva chaque jour ; esprit modéré, mais sûr, il monta à chaque échelon de douleur un degré de religion. Au lieu de se diluer aux bas-fonds sociaux, où le refoulèrent les ambitions jalouses, il s'écarta de plus en plus du sentier vulgaire des hommes, et il s'assit, camarade des anges, aux lisières du ciel.

Là gît en effet le grand arcane. C'est par la souffrance, c'est par l'épreuve, que l'on conquiert l'au-delà. Si j'ai énuméré quelques-unes des incroyables infortunes de cet homme, c'est que je voulais élucider la nécessité, la sincérité de son mysticisme. Le mysticisme n'est pas une mode, nous l'avons déjà dit, il n'est pas non plus, comme une théorie métaphysique, un accident, une fantaisie du cerveau, il est bien davantage la palpitation du cœur, l'aboutissement logique de la vie, le fruit de la douleur.

(*à suivre*). JULES BOIS.

aurez-vous fini de racler cette vieille guitare de l'Évangile ? » répondit le dignitaire du christianisme.

LA QABALAH

par M. S. L. MAC GREGOR — MATHERS

LES 10 SEPHIROTH CONSIDÉRÉES COMME BASES POUR LA COMPRÉHENSION DES IDÉES LES PLUS ABSTRAITES DES FORCES SECRÈTES DE L'UNIVERS.

Où trouver les moyens de comprendre les racines des forces de la nature ; où trouver des symboles, — des hiéroglyphes même, — pour exprimer suffisamment à la compréhension des hommes, les formes si diverses, si multiples dans leurs effets, si simples dans leur origine, de cet Absolu que, dans notre ignorance et notre faiblesse d'expression, nous appelons vaguement Dieu ! Tel le problème qui se présente à l'humanité et dont la source se perd dans les nuages de l'Infini : tel le but de toutes les recherches des philosophes initiés de l'antiquité, — dont seulement quelques échos vagues et troublés nous parlent à travers le gouffre des siècles dans la soi-disant philosophie d'aujourd'hui. — Parmi les écoles de la Haute-Magie, (c'est-à-dire de la vraie compréhension des bases de toutes les religions), la Qabalah tient un rang élevé car elle contient un système de classification des dogmes qui paraît donner à l'étudiant de l'occultisme les moyens de formuler *lui-même* une base pour ses études.

Qu'est-ce en effet que ce mot Cabale, ou Qabalah ?

Cabale veut dire tradition ésotérique, et bien qu'on l'appelle Hébraïque, c'est en Egypte qu'il faut chercher ses racines — en Egypte, cet ancien foyer de la Haute-Magie. — En hébreu c'est " QBLH " — *Qabalâh*, " tradition", qui tient sa dérivation du mot " QBL " *Qibel*. " Recevoir " ; c'est pourquoi j'adopte l'orthographe " Qabalah " comme préférable à celle de " Cabale ". Cette appellation se rapporte au système de transmission orale de la science de l'interprétation ésoté-



rique de la Bible Hébraïque. Les bases primaires de la vraie compréhension de la Qabalah se trouvent renfermées dans les " SPHIRUTH ", " Sephiroth " — un mot bien connu parmi les étudiants de la Qabalah, mais dont la vraie interprétation échappe à la plupart. — Aussi est-il de la plus grande importance de bien comprendre la signification des " Sephiroth " car dans la Qabalah, aussi bien que dans les problèmes de la mathématique, on ne peut arriver à la solution des questions posées sans une compréhension parfaite des définitions et des axiomes.

Dans les écritures des Rabbins, même, on se demande quelquefois s'ils ne se sont pas un peu écartés du chemin étroit de la Vérité : — cherchons donc à fond, si nous le pouvons, la vraie interprétation de " Sephiroth ". Peut-être la traduction la plus simple est-elle " Nombres ", mais cela ne donne qu'une conception très imparfaite de la vaste étendue des idées symboliques qui y sont renfermées,

La racine de " Sephiroth " est " SPR ", c'est le verbe *Sepher* " énumérer ", d'où viennent les mots français " chiffre " " chiffrer ", et le mot anglais " cipher ".

L'idée la plus simple exprimée par cette racine est " nombre " mais aussi on y peut ajouter " numéro ", " chiffre ", " narrer ", " raconter ", " une histoire ", " graver ", " écriture ", " lettre " " hiéroglyphe ", et " la science des choses écrites ", c'est-à-dire " la littérature ".

De " Sepher " vient le substantif chaldaïque " SP H RA ", " Siphra », ou " SP H IRA ", " Sephira ", " Nombre " ou " chiffre " dont le pluriel est " Sephiroth ".

En somme, selon l'étymologie, la meilleure traduction, peut-être, est " nombres " (*abstraits ou écrits*) ; mais ceux-ci ne sont point les nombres dont le marchand se sert dans le commerce ; ni même les formules plus élevées et plus abstraites qui constituent la base des calculs de l'algèbre ; ni même encore, les expressions des proportions de l'affinité chimique ; mais, plutôt, des conceptions sublimes, vastes comme l'Univers, voilées comme l'Infini, les rayons de la pensée de l'Absolu, ces rayons mal compris qui nous arrivent à travers les vagues de l'Espace.



Vous me demanderez : « Pourquoi seulement les rayons de la Pensée de l'Absolu ? Pourquoi pas l'Absolu même ? »

Je réponds : « L'Absolu ne saurait être autre chose que cette force illimitée, incompréhensible, que les Églises appellent Dieu. C'est l'Infini ; mais c'est un Infini intelligent, qui règle tout, qui dirige tout, au moyen de ses rayons. Une force sans intelligence ne saurait être l'Absolu, parce que l'Absolu contient tout. Mais du moment qu'on commence à tenter de le comprendre et de l'expliquer, il cesse d'être l'Absolu : — parce que l'Absolu, c'est le " Sans-Bornes ".

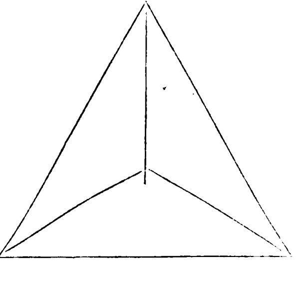
Où donc trouver, parmi les nombres, une manière quelconque d'exprimer au moins cette idée de l'Absolu ! — La recherche de l'Absolu, c'est la recherche de l'Infini ! Maintenant, est-ce qu'il y a un nombre qui saurait symboliser l'Infini ?

Il y a dix Sephiroth, comme il y a dix nombres de l'échelle décimale.

Encore, pourquoi cette échelle est-elle choisie partout, pourquoi pas onze, douze, ou même davantage ?

Pour répondre à cette question, il faut se reporter aux définitions de la Géométrie.

Deux lignes droites ne sauraient jamais délimiter un espace : il en faut toujours trois. Aussi, toute figure rectiligne se décompose-t-elle en autant de triangles que le nombre de ses côtés, si on unit ses angles extérieurs avec le centre par des lignes droites. Donc, le triangle est la clef de toute figure rectiligne ; et si on y applique la règle précédente, il se divise naturellement en trois triangles, dont le premier est la synthèse.



Ainsi, nous avons trouvé, selon le symbolisme de la géométrie, une forme qui représente exactement, en même temps, et l'idée et la raison de l'échelle décimale, car elle donne neuf angles et la synthèse, ou le triangle trois fois répété, c'est-à-dire $3 \times 3 = 9 +$ la synthèse $= 10$; aussi est-il impossible de trouver une figure rectiligne plus simple que le triangle.

Nous trouverons une autre manière d'exprimer la relation très évidente qui existe entre le triangle et l'échelle décimale, car le triangle se décompose naturellement en trois angles et la synthèse ; c'est-à-dire l'expression du nombre quatre, 1, 2, 3, 4 ; — de même la matière s'exprime par quatre idées, le point, la ligne, la superficie, et le corps solide. Mais l'addition des nombres 1 + 2 + 3 + 4 donne 10 ; et par l'addition successive de ces nombres entre eux-mêmes nous aurons les autres nombres de l'échelle décimale. Car 4 + 1 = 5 ; 4 + 2 = 6 ; 4 + 3 = 7 ; 4 + 3 + 1 = 8 ; 4 + 3 + 2 = 9. Et c'est de cette propriété du nombre 4 que les Anciens l'ont appelé « Cosmos », c'est-à-dire l'Univers, ou la synthèse de l'échelle décimale.

Une autre raison pour laquelle l'échelle décimale est une formule plus radicale que celles qui prennent pour base d'autres nombres comme huit, onze, douze, etc., se trouve exprimée dans la nature du nombre 9, qui toujours se répète dans sa multiplication. Par exemple :

$9 \times 1 = 9$;
$9 \times 2 = 18$; $1 + 8 = 9$;
$9 \times 3 = 27$; $2 + 7 = 9$;
$9 \times 4 = 36$; $3 + 6 = 9$;
$9 \times 5 = 45$; $4 + 5 = 9$;
$9 \times 6 = 54$; $5 + 4 = 9$;
$9 \times 7 = 63$; $6 + 3 = 9$;
$9 \times 8 = 72$; $7 + 2 = 9$;
$9 \times 9 = 81$; $8 + 1 = 9$;
$9 \times 10 = 90$; $9 + 0 = 9$;
$9 \times 11 = 99$; $9 + 9 = 18$, $1 + 8 = 9$;
$9 \times 12 = 108$; $1 + 0 + 8 = 9$;
$9 \times 13 = 117$; $1 + 1 + 7 = 9$;
$9 \times 14 = 126$; $1 + 2 + 6 = 9$;
$9 \times 15 = 135$; $1 + 3 + 5 = 9$;
$9 \times 16 = 144$; $1 + 4 + 4 = 9$;
$9 \times 17 = 153$; $1 + 5 + 3 = 9$;
$9 \times 18 = 162$; $1 + 6 + 2 = 9$;
$9 \times 19 = 171$; $1 + 7 + 1 = 9$;
$9 \times 20 = 180$; $1 + 8 + 0 = 9$;
$9 \times 21 = 189$; $1 + 8 + 9 = 18$, $1 + 8 = 9$, etc.

Ainsi, une fois qu'on a atteint le nombre 9, on ne saurait le quitter ; c'est l'emblème de la matière qu'on ne peut jamais détruire, tandis que ses variations sont infinies. C'est là la marque que le cycle de l'échelle naturelle des nombres a trouvé sa fin, c'est-à-dire dans 9 et la synthèse = 10.

Parce que en quelque sorte il se rapporte à la nature du nombre 1, lequel on ne peut varier ni par multiplication, ni par division. Et si cette qualité marque spécialement le nombre 1 qui est *presque* le commencement de l'échelle, quand on trouve le parallèle dans le cas d'un autre nombre, ce doit dire que ceci est *presque* la fin.

Ici sans doute, on soulèvera cette objection : « Pourquoi dites-vous que le nombre UN est *presque* le commencement : quand il semble que c'est le commencement lui-même ? »

Je réponds : « Le nombre UN a deux aspects, le positif et le négatif : par le côté positif il se lie avec les autres nombres, mais par le côté négatif il se lie au zéro. Ainsi chaque bout de l'échelle décimale demande le zéro comme limite ; car la synthèse 10, s'exprime comme chiffre au moyen du zéro. Donc, ce commencement de l'échelle se trouve dans zéro. Vous dites, peut-être : « c'est donc le Néant, votre commencement ? » Non, le zéro n'est point le Néant, car si c'était le Néant il ne saurait jamais ajouter aucune valeur additionnelle à un nombre ; et c'est au moyen du zéro qu'on exprime, 10, 100, 1000, etc. Qu'est-ce donc que le zéro s'il n'est ni nombre, ni néant ? Il exprime une idée qui est entre ces deux termes, et qui en même temps forme leur lien. Il n'est ni négatif ni positif, mais est sollicité par ces deux états. En un mot c'est la VIRTUALITÉ, et c'est là le commencement de toute échelle numérique. Ici se trouve la réponse à la question posée ci-dessus : « Est-ce qu'il y a un nombre qui puisse symboliser l'Infini ? » Le zéro répond à ce désidératum, non comme chiffre, mais comme moyen de compréhension d'une idée qui est sollicitée par son côté négatif. Il est vrai que nous ne pouvons comprendre l'Infini, mais il est possible d'y atteindre par le côté négatif de la potentialité. Mais le *chiffre* zéro est un cercle *sans centre*, comme s'il voulait exprimer le désidératum mathématique du point ; la première circonvallation des

vagues de l'Océan de l'Infini qui cherche à préparer la voie de l'Unité.

Maintenant que nous avons formulé les limites de l'échelle décimale ainsi que sa raison d'être, tentons de chercher le mode de son développement graduel des idées vastes et illimitées de la Pensée de l'Absolu.

Dans le cercle, on cherche naturellement le centre, c'est-à-dire, la racine de l'unité cachée dans le zéro. Ainsi la concentration du centre est la formulation de l'Unité. Et quelle est l'Unité ? C'est la chose idéale qu'on ne peut augmenter par multiplication, qu'on ne peut diminuer par division ; et les anciens philosophes ont dit que par cette qualité elle se rapporte à l'inaltérabilité de la Cause primordiale.

En géométrie, elle trouve son corrélatif dans le point qui n'admet pas de division, ni de dimension, mais qui possède seulement la qualité de position.

Pour nous, mortels ignorants, l'Unité est, dans les nombres, la première idée que nous pouvons comprendre ; ainsi *pour nous* c'est le commencement, bien que c'est en zéro qu'il trouve sa racine éternelle.

C'est bien à cette idée que se rapporte cette phrase du « Sepher Yetzirah », qui dit que Dieu a créé l'Univers : « Be-Sephar, Ve-Sayphar, Ve-Siphour », expression qui est difficile à traduire. On le peut, pourtant, par « nombre, combinaison et émanation », par « verbe, parole et expression », par « nombres, lettres et sons », ou encore par « chiffre, excavation et formation ». Cette dernière traduction se rapporte à l'idée du cercle de zéro, c'est-à-dire l'excavation des vagues de l'Infini par le moyen d'un cercle ou tourbillon qui cherche un centre.

Vous dites encore : « Pourquoi faire continuellement usage de cette expression les vagues de l'Infini ? » C'est parce que la forme de la vague comporte une idée de virtualité qui ne saurait trouver son expression dans la forme trop restreinte du cercle. Elle se rapporte plutôt au croissant, qui est l'expression des courbes d'une nature variable qui se rencontrent sans la formulation exacte d'une proportion mathématique, entre les rayons des arcs des sections coniques qui les composent.

(*à suivre*). S. L. MAC GREGOR — MATHERS.

LE CAS DE MISS MARY J. FANCHER [1]

Par l'ex-juge Abram H. DAILEY

Traduit du *Religio-Philosophical Journal*

Par Rémy SALVATOR

UN CAS DE SEXTUPLE CONSCIENCE

Mary J. Fancher, habituellement connue sous le nom de Mollie Fancher, naquit le 16 Août 1848, à Attleboro Mass.u.s.a. Elle est l'aînée des trois enfants nés du mariage de James E. Fancher et d'Elisabeth Crosby. Elle était à peine âgée de trois ans quand ses parents vinrent habiter Brooklyn n. y. Sa mère mourut trois ans après. Son père, gentleman tout à fait respectable, est encore vivant. Sa sœur Elisabeth, mourut il y a quelques années. Son frère James E. Fancher, gentleman d'une haute respectabilité, fut tué dans un accident de chemin de fer peu de temps après que j'eus commencé à relater le cas de Miss Fancher.

Toute jeune, elle fréquenta l'école de Brooklyn tenue par Mademoiselle Evans. C'était une élève intelligente, et vers l'âge de onze ou douze ans, elle fut capable d'entrer au *Brooklyn Heights Seminary* dirigé alors par le professeur Charles E. West qui vit encore et qui, très au courant des prin-

(1) Le très intéressant travail que nous reproduisons aujourd'hui est une des nombreuses lectures faites, au Congrès psychique de Chicago, en 1893 : il avait été demandé au juge Abram H. Dailey par le Président de ce congrès. En tête de son rapport, l'auteur place les paroles suivantes. « J'ai eu quelques difficultés pour obtenir les constatations complètes et corroborant certaines choses principales de son cas (celui de Miss Mary. J. Fancher), de personnes possédant les connaissances requises lesquelles se sont exprimées en se montrant intimidées d'être mises en évidence dans une affaire qui souleva tant de discussions et d'opinions différentes. Cependant j'ai l'honneur de vous présenter mon rapport et vous trouverez qu'il est très authentique et aussi explicite qu'on peut l'espérer en pareille occasion. »



cipaux détails de ce cas étrange, a écrit de longs mémoires sur les faits les plus importants. C'est un homme plein d'esprit et d'intelligence, mais il se refuse absolument à publier ses notes, parce qu'elles contiennent sur certaines personnes, et sur certains faits, des renseignements qu'il veut garder pour son usage personnel. Il m'a donné copie de tout ce qu'il a écrit sur ce sujet et je le publie ici.

Elle resta à ce pensionnat jusqu'à l'âge de 16 ans, et travaillait à l'obtention de ses degrés universitaires, lorsqu'elle fut obligée de cesser ses études à cause de sa mauvaise santé. A cette époque, elle était grande pour son âge, elle avait le teint clair, les cheveux très blonds, de grands yeux noirs, le visage ovale, un nez droit et fin ,une petite bouche gracieusement découpée. Sa maladie provint d'une indigestion nerveuse occasionnant des maux d'estomac et des vomissements ; elle souffrit aussi d'une toux assez violente. C'était une fille nerveuse et ambitieuse, toujours à la tête de sa classe. Elle dépérissait, devenait très faible et était sujette à de fréquents évanouissements. Ses amis et les docteurs craignirent alors qu'elle ne mourut bientôt de consomption. Selon l'avis de ses amis, elle recourut à l'équitation comme pouvant donner d'heureux résultats pour l'amélioration de sa santé. Elle devint bientôt une écuyère consommée et un de ses amis ayant acheté un poney pour son fils, pria Miss Fancher de l'essayer, ce qu'elle fit volontiers. Mais il arriva que c'était un cheval vicieux, qui n'avait jamais été monté en dame. A peine fût-elle en selle, sa robe flottant au vent, qu'il partit au grand galop à travers les rues de la ville, tournant méchamment la tête pour mordre les habits qui le frôlaient. Elle fut incapable de le retenir, mais il ne put la démonter. Il galopa, alors, jusqu'à la maison de son ancien propriétaire, enfonça le portail, et de son sabot gratta le perron jusqu'à ce que son ancien maître sortit. Celui-ci avertit Miss Fancher de la nature de l'animal et lui conseilla de renoncer à le monter. Elle retourna chez elle, saine et sauve, et satisfaite de ses exploits ne fit aucune attention à ces avertissements ; lorsqu'un jour elle laissa tomber les rênes, et tandis qu'elle se penchait pour les ramasser, le cheval fit un plongeon lançant en l'air les



pieds de derrière, et la précipita dans la rue, sa tête frappant violemment le trottoir. On la releva complètement évanouie, le crâne fendu jusqu'au cerveau, et une de ses côtes brisées. Toute sa vie elle avait été sujette aux maux de tête. Cet accident lui arriva le 10 mai 1864. Elle fut soignée pendant plusieurs mois par un médecin mort aujourd'hui. L'automne suivant, elle eut plusieurs hémorragies au poumon droit, sa vue devint mauvaise, elle voyait deux objets quand il n'y en avait qu'un. Lorsqu'elle voulait enfiler une aiguille, elle voyait deux fils et deux aiguilles.

Au printemps 1865 sa santé s'étant améliorée, elle était sur le point de se marier. Devant partir pour la campagne, elle fit la veille une visite à son docteur et s'arrêta en route pour acheter quelques objets. Ceci se passait le 8 juin 1865. Ayant des paquets à la main, elle voulut descendre de l'omnibus et pria le conducteur de faire arrêter. Miss Fancher allait mettre le pied à terre, quand le conducteur croyant qu'elle était descendue, sonna de nouveau et l'omnibus se mit en marche, la jetant à terre, sa jupe s'accrocha par derrière, et elle fut traînée sur un long parcours avant qu'on ne put arrêter la voiture ; le cercle de sa crinoline était tordu comme une corde. Elle fut relevée inanimée, gravement blessée au côté, à la tête, dans le dos, et les deux côtés brisées.

Jusqu'à cet accident elle n'avait jamais ressenti aucune douleur spinale, ni éprouvé aucun engourdissement dans les membres ni aucune sensation ni engourdissement dans la colonne vertébrale. Immédiatement après son accident d'omnibus, elle souffrit de douleurs dans l'épine dorsale. « Pendant six semaines » dit-elle « je fus au lit. On me coupa aussitôt les cheveux, et ma tête fut couverte de cataplasmes.

En novembre suivant, le docteur ordonna qu'on me rasa la tête. Vers le 1er septembre 1865, mes troubles spinaux se manifestèrent plus sérieusement. Comme j'aidais ma tante à mettre quelques pêches en conserve, mon bras gauche tomba sans force et pendant deux semaines je fus incapable de m'en servir ». Sa vue continua à s'affaiblir. Pendant qu'elle était au lit, les nerfs de sa jambe gauche s'étaient tellement contractés qu'elle pouvait à peine mettre à terre ses doigts de



pied, son état empira au point qu'elle ne put se servir de sa jambe. Elle marchait dans sa chambre à l'aide d'une chaise. L'hémorragie de ses poumons devint dangereuse, et on appela en consultation cinq des plus éminents spécialistes : Les docteurs William, Parker, Baker, Ball, Beldom et Barber. Ils se réunirent en décembre 1865 et déclarèrent qu'elle ne vivrait pas au-delà du mois de février suivant par suite de l'état du poumon droit. En mai 1866, son poumon droit cessa de la faire souffrir et, selon toute apparence, il n'existe plus. Le côté droit de sa poitrine est mort et elle ne respire qu'avec le poumon gauche.

Le 3 février 1866, elle eut une inflammation du poumon. Les docteurs qui la soignaient, le docteur Henry Richter et son fils, la veillèrent toute la nuit, croyant qu'elle allait mourir. Ses amis furent appelés et le Rev. David Moore fit les dernières prières à son chevet. Elle dit que son médecin s'attendait à une issue fatale. Elle le croyait aussi et fit ses adieux à ses amis. « Malheureusement » ajoute-t-elle « je ne suis pas morte comme les docteurs l'avaient prédit. »

Ce fut le 7 février 1866 qu'elle eut ses premiers spasmes. On crut encore une fois qu'elle allait mourir, le ministre fut appelé. Le docteur dit qu'elle était perdue, mais s'étant elle-même tâtée le pouls, elle lui dit : « voyez, il bat ». Très effrayé le docteur passa la nuit auprès d'elle. Ces spasmes qui contractaient les muscles des différentes parties de son corps furent suivis de sa première trance, qui dura trois heures. Pendant cette trance, on déclara qu'elle était morte. Sa tante, Miss Crosby, qui la soignait, refusa de le croire, et lui desserrant les dents, elle lui versa par force dans la bouche un peu d'eau et de cognac. Cet état dura toute la nuit du 7 février, et le 8, vers six heures du matin, elle entra de nouveau en trance. Elle m'a assuré qu'elle était entièrement inconsciente de ce qui se passait pendant ces trances. Ces spasmes et ces trances alternèrent, successivement, pendant trois jours et trois nuits. On attendait sa mort d'un moment à l'autre. Elle ne prenait aucune nourriture. Au bout de ces trois jours, ses trances durèrent de cinq à quatorze heures et quelquefois de deux à trois jours entiers. Dans l'intervalle de ses trances et

de ses spasmes, elle avait des moments de conscience. On peut juger de la nature de ces spasmes et de ces convulsions, par le fait qu'on avait constamment besoin de six à sept personnes pour la tenir dans son lit au moment de ses crises. Pendant plus de deux mois quatorze personnes furent sans cesse auprès d'elle. Quelquefois, ses membres se repliaient l'un sur l'autre, de telle façon qu'elle paraissait une boule et s'élançait en avant comme une flèche ; elle serait tombée de son lit et se serait tuée, si ses amis ne s'étaient pas trouvés là pour la protéger et pour placer des obstacles autour d'elle.

Quelquefois elle se ployait en arrière, en forme de cerceau, la tête contre les talons, d'autrefois elle se recourbait de façon à ce que ses doigts de pied touchent sa tête. Cet état dura jusqu'à la première semaine de mai 1866, époque à laquelle elle entra comme elle le dit elle-même, dans une longue trance. Le docteur fit tous ses efforts pour empêcher la venue de ces spasmes. Le cas était anormal, et je décrirai rapidement les remèdes employés. Elle vivait sans nourriture. Son médecin ne croyait pas qu'elle pût vivre sans manger, ni guérir sans remèdes et essaya de lui introduire par force des aliments et des remèdes mais elle les rejetait immédiatement, la plus petite quantité lui occasionnant de grandes souffrances. Elle était satisfaite de voir que les médicaments lui faisaient du mal et refusa d'en prendre aucun. Elle dit d'une manière absolue : « Mes spasmes et mes trances étaient nécessaires à mon existence, mon docteur qui ne le comprenait pas, essayait de les supprimer. »

Elle m'a affirmé, et ses amis et ses gardes-malades m'ont affirmé, que depuis le mois de février 1866 jusqu'à aujourd'hui, elle n'a jamais dormi comme on l'entend ordinairement par ce mot.

Le premier remède qu'on essaya, fut de frotter vivement son corps avec de l'alcool pendant toute la durée de sa trance. Quand elle entrait en trance, ses membres devenaient rigides et immobiles et ses yeux grands ouverts étaient retournés. Elle était en apparence dans un état semblable à la catalepsie, sans aucune flexibilité dans son corps et dans ses membres.

Les docteurs la faisaient souvent mettre debout en plaçant leurs mains derrière sa tête. Ses yeux n'étaient ni impressionnés par la lumière, ni sensibles au toucher, et son corps, même quand on le brûlait ou le transperçait, était insensible à la douleur. Sa tête fut rasée et couverte de cataplasmes sans que le résultat espéré se produisit ; on essaya de l'électricité qui ne réussit pas davantage. On changea alors la position du lit, de façon à ce que son corps fut en communication avec le courant magnétique de la terre, sa tête tournée vers le nord et son corps et ses jambes vers le midi. On lui enleva tous ses bijoux et on plaça à ses pieds un fer à cheval aimanté. On lui fit prendre pendant six semaines des bains de siège ; l'eau fut chauffée et remplie d'herbes aromatiques ; on essaya ensuite des bains de vapeur. Une autre fois, entourée de couvertures jusqu'au cou, on la plaça dans une étuve chauffée par des lampes d'alcool, mais la chaleur étant mal réglée, elle fut atrocement brûlée. On lui fit prendre enfin un bain chaud, et on lui versa sur la tête des seaux d'eau glacée jusqu'à ce qu'elle s'évanouit de douleur et de fatigue ; on la porta dans son lit et on lui frotta vigoureusement le corps et tous les membres. On l'entoura aussi d'un drap mouillé et on lui fit une jaquette de la forme nécessaire, avec de grandes ouvertures allant de la tête jusqu'à l'épine dorsale et tout autour du corps. On remplit de glace cinq sacs qui furent placés sur l'estomac, sur l'épine dorsale, sur la tête et sur les côtes. Sa souffrance dépassait toute mesure, elle refusa absolument de continuer ce traitement expérimental.

Quelques-uns de ces essais réussirent à la guérir des spasmes et des trances, mais ne rétablirent pas sa santé ; au contraire, elle s'affaiblit de plus en plus jusqu'à leur retour.

Le docteur J. Fleet Speir de Brooklyn fut appelé le 6 avril 1866 et la soigna constamment pendant de longues années ; il la voit encore de temps en temps. Vers le milieu de mars 1866, son gosier se paralysa et son ouïe s'affaiblit tellement qu'elle devint sourde. Elle perdit ensuite le pouvoir d'articuler et devint muette. Elle perdit aussi la vue et l'usage de ses mains qui se fermèrent au point qu'elle ne put s'en servir. Elle ne percevait le son des voix que lorsque les per-

sonnes étaient auprès d'elle, et ce son lui parvenait par les narines. Elle est aujourd'hui sourde d'une oreille.

Le 22 février 1866, elle eut un spasme horrible et devint complètement aveugle. Elle dit : « Je n'ai jamais entièrement recouvré la vue. Je vois, mais non par mes yeux. Au sortir d'une de mes trances, il me sembla que tout était sombre et croyant que la nuit approchait, je demandai à ma tante d'allumer le gaz, mais je n'y vis pas davantage. Remplie d'épouvante je m'écriai : Mon Dieu je suis aveugle ! Avec tous mes autres malheurs, je suis aveugle. Je devins aveugle avant de devenir sourde. Ces événements eurent lieu pendant les mois de février, mars, avril et mai 1866.

« Je reconnaissais facilement le docteur Speir lorsqu'il plaçait derrière mon oreille, qui était d'une sensibilité excessivement développée, un de ses pouces légèrement déformé autour de l'ongle.

« Les spasmes qui m'avaient contracté la gorge pendant le mois de septembre précédent, m'empêchaient de prendre la moindre nourriture, et les organes de ma gorge devinrent si durs et si rigides qu'ils rendaient lorsqu'on les frappait, un son semblable à celui de la pierre ou du bois. Cet état maladif dura neuf ans avec quelques rares intervalles de répit. Pendant la paralysie de ma gorge, je pus recevoir des injections de bouillon de bœuf, de cognac et de punch au lait. On me plaça sur la poitrine des sacs de quinquina trempé dans du cognac. Je perdis le sens du toucher, de l'odorat, celui du goût et même le pouvoir de la parole. Parfois dans l'intervalle des spasmes et des trances, j'étais en parfaite possession de mes facultés, du moins je le supposais. Après que j'eus perdu ce pouvoir, mes doigts s'incrustèrent dans les paumes de ma main et demeurèrent longtemps ainsi, seuls mes pouces étaient libres. Si je me souviens bien, ceci se passait en mai 1866.

« Vers le mois de mai 1866, ma seconde vue ou plutôt ce pouvoir visuel indépendant des organes naturels, qui a occasionné tant de commentaires, commença à se développer de la façon suivante : j'avais une sorte de conscience de la position des choses et du mouvement des personnes autour de moi, sans

les voir réellement. Ainsi de l'autre côté de la chambre, à une assez grande distance d'où j'étais, se trouvait sur la cheminée une petite montre placée de telle façon, qu'aucune personne ayant une vue ordinaire n'aurait pu voir l'heure de ma place. Sans pouvoir l'expliquer, je voyais le cadran de la montre, la position des aiguilles, et je pouvais dire l'heure sans me tromper. Ma tante prit l'habitude d'ouvrir et de lire mes lettres et de me communiquer leur contenu. Une fois après que j'eus recouvré l'usage de mes mains, le pouvoir de parler et d'entendre par une oreille, il arriva pour moi une lettre qu'elle allait ouvrir, mais j'insistai pour qu'elle me la donnât. Elle me la remit, disant que je ne pourrais la lire, mais je la lus immédiatement sans l'usage de mes yeux, à la grande stupéfaction de ma tante. Alors mes amis commençèrent à faire différentes expériences, me questionnant sur ce qu'ils avaient dans leurs poches et dans leurs mains et je leur répondais sans me tromper. J'avais à peine perdu le sens du toucher depuis huit ou dix jours qu'il se manifesta de nouveau plus développé qu'auparavant ».

Il est bon de dire ici que Miss Fancher m'a raconté que sa mère avant de mourir, prévoyant les malheurs qui arriveraient à sa fille, l'héroïne de ce récit, avait fait appeler sa sœur une jeune femme, Miss Susan E. Crosby, et lui avait fait promettre à son lit de mort, de la prendre sous sa protection. Miss Crosby tint fidèlement sa promesse, et l'a prise sous sa surveillance spéciale depuis la mort de sa mère.

Quand les souffrances de Miss Fancher commencèrent, Miss Crosby fut priée par les docteurs de tenir un journal pour y consigner au fur et à mesure les différents symptômes qui se présenteraient. Ces notes furent prises jour par jour pendant de longues années, malheureusement une grande partie en a été égarée ou détruite, mais j'ai réussi à m'en procurer quelques unes, et j'en publierai de longs extraits dans la vie de Miss Fancher que j'écris en ce moment.

Ces récits parlent souvent de ses absences d'esprit et de sa force surnaturelle suivie d'évanouissement.

Le jeudi 16 août, elle se portait beaucoup mieux ; elle avait l'usage de son bras gauche et pouvait causer en écrivant. Elle



était parfois presque dénuée de vie le corps froid, la respiration à peine perceptible. Le 4 avril 1866, son gosier se ferma et pendant près de six semaines on la nourrit au moyen d'injections. Vers le 31 mai, elle fut incapable de les garder et on dût les cesser ; pendant ce temps, les fonctions naturelles n'eurent lieu que rarement. A partir du 6 août 1866, pendant une période de trois mois, les fonctions naturelles s'arrêtèrent et son état est décrit comme il suit :

« Ses yeux, sa mâchoire, ses mains sont fermés, son bras droit est replié sur sa tête, ses membres inférieurs sont contournés, elle a l'usage d'une partie de son bras et de sa main gauche, les doigts de la main sont également repliés, la seule nourriture qu'elle ait gardée du 4 avril 1866 au 27 octobre suivant a été quatre cuillerées à thé de punch au lait, deux de vin, un petit morceau de banane et un morceau de biscuit. Pendant toute cette période de l'année 1866, sa tante raconte que sa nièce pouvait dire l'heure exacte en passant sa main sur le verre de la montre ; elle pouvait de même dire l'heure exacte si la montre était à l'autre bout de la chambre ; elle prévoyait l'approche de l'orage plusieurs heures avant qu'il n'éclata, et savait que les sonnettes allaient tinter, cinq minutes avant qu'elles ne se fissent entendre. Elle pouvait dire ce que ses amis faisaient à New-York et même dans des pays plus lointains. Elle ne s'est jamais trompée dans ses affirmations, devinant même quelles étaient les personnes qui sonnaient, avant qu'elles ne fussent entrées dans la maison. Pendant ses absences d'esprit elle mimait toute espèce de sujets et de personnes quelquefois en chantant. Une fois elle imita une noce, avec le naturel le plus parfait, dirigeant les danses, parlant, saluant, serrant les mains, buvant et mangeant.

Elle imita aussi une chasse dans la perfection, appelant les chiens, chargeant son fusil, et buvant du whisky. Elle broda de superbes pièces d'étoffes et s'occupa de beaucoup d'autres travaux. »

Avant d'entrer dans des détails sur les remarquables choses accomplies par Miss Fancher, il est bon d'établir et de se souvenir qu'une semaine avant le 1er juin 1866, Miss Fancher

entra en trance et ne se souvint absolument pas de ce qu'elle avait fait pendant toute cette semaine. En sortant de trance, le premier dimanche de juin, elle trouva quelques personnes dans sa chambre, le Docteur Speir et d'autres parents et amis qui s'intéressaient à son cas et s'inquiétaient de l'état de sa santé. Le Docteur Speir lui dit en sortant sa montre : « Quand je viens ici, je reste toujours plus longtemps que je n'en ai l'intention, je devais être aujourd'hui à une heure à la maison pour dîner, nous avions un pâté de poulet et vous savez que cela n'est pas bon froid. » Le jour suivant, Miss Fancher entra de nouveau en trance et à partir de ce moment, elle n'eut pendant neuf années consécutives aucun souvenir de ce qui lui arriva, ni des paroles qu'elle prononça. Pendant ce temps, son bras droit placé derrière la tête s'était absolument raidi ; les doigts de sa main gauche et de sa main droite s'étaient repliés à l'exception des extrémités de l'index et du pouce. Elle avait l'usage de son bras gauche. Pendant les neuf années que durèrent ses spasmes et ses trances, ses yeux était tantôt tournés en l'air, tantôt en bas, mais toujours privés de vue. Je sais d'une source certaine qu'elle écrivit aussi plus de six mille cinq cents lettres et fila cent mille onces de laine. Elle fit une grande quantité de superbes broderies et de merveilleux ouvrages de cire ; coupant et coloriant les fleurs et les feuilles, de la manière la plus ingénieuse et la plus parfaite. Quand l'usage de ses mains lui était nécessaire pour travailler, on portait sa main droite jusqu'à sa main gauche au-dessus de sa tête, dans la position décrite plus haut. Lorsqu'elle voulait écrire, on plaçait une plume et un crayon entre la paume de sa main et ses doigts fermés, de façon à ce que la plume ou le crayon fussent tenus par son poing. Son écriture était belle et régulière, et sa puissance de composition supérieure. Elle fit à cette époque de nombreuses connaissances, car sa chambre était constamment pleine d'étrangers qui venaient de toutes les parties du monde pour la voir et lui parler.

Pendant ce temps, les journaux avaient publié des articles détaillés sur les principaux traits de son cas, dont la plupart, très complets et très dignes de foi, sont joints à ce récit dont

l'authenticité est garantie par des personnes de qui ces faits sont connus.

A la fin de ces neuf années, elle eut une trance qui dura un mois. A la fin de ce mois, son bras droit se détendit, ses mains s'ouvrirent, ses membres se délièrent, elle revint à elle. Regardant tout autour de la chambre elle aperçut le Docteur Fleet Speir, le frère du Docteur Robert Speir et s'écria : « Eh bien ! Docteur, votre frère est-il arrivé à temps pour manger son pâté de poulet ? » elle regarda de nouveau autour de la chambre et trouva de grands changements. Elle dit à sa tante Miss Crosby : « Mais ma tante, que sont devenues vos belles joues roses, vous paraissez si vieille et si changée ? » Son frère s'approcha de son lit. Il avait à peine treize ans à l'époque où elle avait perdu connaissance. Elle le repoussa, le trouvant trop familier, et quand on lui apprit que c'était son frère, elle ne put croire qu'un garçon si jeune se fut transformé en si peu de temps en un homme ayant des moustaches. Parmi les centaines de personnes qui lui avaient été présentées pendant ces neuf années, elle n'en reconnut aucune, et elles durent lui être présentées de nouveau. En apprenant qu'elle avait dormi neuf ans pour se réveiller en un tel état, elle éclata en sanglots. Quand on lui raconta ce qu'elle avait fait et qu'on lui montra les ouvrages auxquels elle avait travaillé, elle nê put le croire, mais lorsqu'on lui apporta le journal qu'elle avait écrit chaque jour, elle fut obligée de se rendre au témoignage de son écriture, quoiqu'elle fût différente de son ancienne manière d'écrire. Ayant pris sa plume de la main gauche, elle s'aperçut qu'elle pouvait écrire rapidement et facilement, d'une écriture identique à celle de son journal et fut alors absolument convaincue.

(*A suivre*) ABRAM H. DAILEY.

LA LÉGENDE DORÉE

Aultrement dicte la vie des Saincts et Sainctes

par JACQUES DE VORAGINE

Translatée du latin en français.

CY COMMENCE LA LÉGENDE DORÉE EN FRANÇOYS. ET PREMIÈREMENT DE L'ADVENT DE NOSTRE SEIGNEUR.

L'advent de nostre Seigneur est fait par quatre sepmaines à signifier que ilz sont quatre advènements en chair, en mozt, en pensée et au jugement. La dernière sepmaine est à peine finie pour ce que la gloire des saintz qui leur sera donnée au dernier dimenche ne fauldra jamais. Et pource le premier respons du premier dimenche de l'advent à conter le *gloria patri* qui contient quatre vers pour signifier les devandictz quatre advènemens. Et ja soit ce que ilz soient quatre advènemens toutefois l'église ne fait mention fors que de deux. C'est assavoir en chair et au jugement si comme il est en l'office de celui temps. Et pour ce que la jeûne de l'advent est partie de joye et partie de pleur : car par l'advènement en chair la jeûne est dicte de joye : pour la raison de la venue au jugement la jeûne est dicte de pleur, et pour ceste chose démonstrer l'église chante aucun chant de joye signifiant l'advent de miséricorde et de exultation. Et chante le chant de pleur pour l'advènement de l'orrible justice. Et en l'advènement en chair peuvent estre venues trois choses. C'est assavoir la convenableté du venir et la nécessité de la venue : et le prouffit. La convenableté du venir est entendue premièrement de la partie de l'homme qui fut premièrement vaincu en la nature par la déffaulte de la congnoissance divine : car adoncques il cheut en mauvaises œuvres de ydolatrie. Et pour ce fut il contraint de dire : Sire enlumine mes



yeulx et cetera. Et puis après vint la loy commandant en laquelle il fut vaincu de non povoir comme il eust paravant cryé. Il n'est pas nul qui commande s'il na qui accomplisse. Là est seulement enseigné mais il n'est pas délivré du péché ne aydé à bien faire par aucune grâce. Et pour ce fut-il contraint de dire : Il y a bien qui commande mais il n'y a personne qui accomplisse. Et adonc le filz de Dieu vint convenablement quand l'homme eut esté vaincu de ignorance et impuissance. Car s'il fust venu avant par adventure que l'homme eust dit qu'il eust salut par ses mérites. Et pour ce ne fut-il pas agréable à la médecine. Secondement elle est entendue par la partie du temps. Car il vint en la plante du temps dont l'apostre dit aux galathiens au quatriesme chapître. Là est venue plante du temps. Et saint Augustin dit que moult de gens dient pourquoy ne vint Jésuchrist avant. Pource que la plante du temps n'estoit pas venue par la trempance de celuy par qui les temps sont faitz et à la plante fut venue : il vint celui qui nous délivra du temps. Et nous délivrez du temps nous sommes à venir à celle pardurableté où il n'y a nul temps. Tiercement elle est entendue de la partie de la playe et de la maladie universelle pource que quant la maladie estoit universelle ce fut chose convenable de y mettre médecine universelle. Dont saint Augustin dit que le grant médecin vit adonc la grand maladie qui gisoit partout le monde comme l'église démonstre en sept antiennes qui sont chantées en l'advent devant la nativité, et démonstre le multipliement de la maladie : et à chascun il requiert le remède du médecin. Et quant à l'advent du filz de Dieu en chair estions ignorans et aveuglez et obligez aux peines pardurables servans au dyable liez de la mauvaise coustume enveloppez en ténèbres chassez de nostre pays. Et pource ayons mestier de docteur de rédempteur de délivreur et suffrayeur : de enlumineur et de sauveur pour ce que nous estions ignorans avons mestier d'estre enseignez. Et pource cryons en la première antiphone. O sagesse que yssez hors de la bouche du haut Dieu. Syre viens à nous enseigner la voye de sagesse : mais proffitast se ne fussions enseignez. Et nous ne fussions point rachetez de luy : quant nous disons en la seconde antiphone. O Adonay duc de la mesgnie



de Israël viens nous rachetez en tes bras estendus et que nous prouffitast estre enseignez et rachetez se nous fussions tenus en chétiveté après le rachat. Et pourtant requérons estre délivrez quant nous chantons en la tierce antiphone. O racine de gesse viens à nous délivrer et ne tarde pas mais quel prouffit serait à nous se nous fussions rachetez et délivrez et que nous ne fussions délivrer de tous lyens si que nous ne peussions aller franchement on nous vouldrions, Et pource requérons nous estre ostez de tous lyens de péché quant nous chantons en la quatriesme antiphone. O clef de David viens à nous et nous ostes qui sommes liez en la maison de la chartre séans en ténèbres et en umbre de mort. Et pource ceux qui ont esté longuement en ténèbres ont les yeux obscurs et peuvent veoir cler. Pource après la délivrance de chartre requérons nous à estre enluminez afin que nous voyons où nous devons aller et pource chantons en la quinte antiphone. O Orient resplendeur de lumière pardurable viens et enlumine les séans en ténèbres et en umbre de mort. Et se nous estions enseignez et rachetez desliez et enluminez que nous vauldroit se nous devions estre sauvez. Et pource requérons nous estre sauvez en deulx antiphones en suivant et disons. O roy des gens viens et nous saulve que tu formas du limon de la terre. O Emmanuel duc et porteur de nostre loy. Syre nostre Dieu viens à nous saulver. En la première antiphone nous demandons le salut des gens quant nous disons. *O rey gentium.* Dans la seconde le salut des juifs auxquels Dieu donna la loy quant on dit. *O Emmanuel rey et legifer noster.* Et le grant prouffit de son advènement est assigné en plusieurs manières car si comme saint Luc dit au quatriesme chapitre que nostre Seigneur fut envoyé et vint pour sept prouffitz. Et dit l'esperit de nostre seigneur sur moy et cetera. Qu'il est dit par ordre qu'il fût envoyé à la consolation des povres à guérir les malades à délivrer les prisonniers : à enseigner les ignorans à pardonner les péchés ; à racheter l'humain lignage et à rendre guerdon des désertes. Saint Augustin met quatre prouffitz de son advènement et dit que en ce ciècle maulvais quelle chose habunde fors seulement naistre et mourir et travail ce sont les marchandises de cette région et à telles merceries celuy marchant

descendit et pource que tous marchans donnent et prennent, il donna ce qu'il a et print ce qu'il n'a pas. Jésuchrist en ceste marchandise donna et print il presta qui cy habunde c'est à naistre travailler et mourir et donna ce naistre ressusciter et rener pardurablement. Et celuy vint à nous prendre riote et nous donner honneur prendre povreté et nous donner gloire. Saint Grégoire met quatre prouffitz ou causes de son advènement. Et dit que tous les orguilleux qui estoient venus de la lignée d'Adam se estudioyent à avoir les prospéritez de ce ciècle eschevez les choses amères fuir reproches et fuir gloire. Et adoncques vint nostre Seigneur entre eulx en cher désirant adversitez déprisant prospérité embrassant reproches et fuyant gloire : et Jésuchrist vint qui estoyt attendu et enseigna nouvelles choses : et en enseignant fist choses merveilleuses : et en faisant merveilles souffrit moult de maulx. Saint Bernard met aultrement et dit : Nous travaillons mallement de troys maladies. Car nous sommes légiers à décepvoir et foybles à adourer et frèles à résister se nous voulons deviser entre bien et mal nous sommes déceuz si nous essayons à bien faire nous défaillons se nous essayons à résister au mal nous sommes surmontez. Et pource fust nécessaire l'advènement du Saulveur si que celluy habitant en nous par foi enlumine nostre aveugleté et demourant avecques nous ayde nostre infermeté et deffend nostre fragilité. En second advènement c'est assavoir au jugement sont à veoir deux choses c'est assavoir les choses qui seront avant le jugement et les choses qui seront au jugement. Les choses qui seront au jugement seront trop signes espouvantables. Premièrement les fallaces de l'antéchrist et très grant force de feu. Les espouvantables signes qui seront avant le jugement sont selon Lucas cinq signes au xxi[e] chapitre. Signes seront au ciel en la lune et es estoilles et en terre. Les troys premiers signes sont déterminés en l'apocalypse au VI[e] chapitre qui dit. Le soleil est fait ainsi comme un sac de haire et la lune est faicte comme sang et les estoilles chereront sur terre et le soleil en sera obscucy et quant à la privation de sa lumière qu'il estoit ainsi comme veu plourer quant homme mourra ou quant à l'ayde de plus grant



lumière c'est assavoir de la clarté de Jésuchrist. Ou quant à parler par similitude car saint Augustin dit que la vengeance sera terrible que le soleil ne l'osera regarder ou quant à parler à propre signification : car le soleil de droicture c'est Jésuchrist sera obscur que nul ne l'osera confesser : car ciel arain et les estoilles qui sont pellez affus qui ont similitudes d'estoilles et sont dictes cheoir du ciel selon commune opinion quant affus descendant et l'escripture se conferme à la commune opinion de parler. Et adoncques sera faicte telle impression que la qualité du feu habondera : et ce sera nostre Seigneur à l'espouventement des pécheurs. Ou les estoilles sont dictes cheoir pource qu'ilz mettront dehors flambes de feu ainsi comme crins ou pource que plusieurs prélatz qui sont veus estre estoilles de l'église cherront. Ou pource qu'il retrairont leurs lumières qui ne soient veus. Du quatriesme signe qui sera grevance de gentz ce dit saint Mathieu au vintquatriesme chapitre adoncques sera tribulation qui oncques ne fut plus grande de commencement du monde. Le quint signe est la confusion de la mer. Aucuns cuydent et disent que la mer périra à grant fraincte de la première qualité selon l'apocalypse qui dit au xxie chapitre et la mer n'est mer ou selon aucuns aultres ce sera pource qu'elle ne sera pas levée sans grande murmure quarante coudées sur les montaignes et puis sera abaissée ou plainement à la lettre selon Grégoire. Adoncques sera faicte nouvelle mer que oncques ne fut ouye et sera tremblement des ondes. Saint Hiérosme trouva es anciens livres des hébrieux quinze signes qui seront avant le jugement. Mais assavoir s'ilz seront continuellement ou entreposéement ce ne devise il pas. Et dit que le premier jour la mer se ellevera à quarante coudées sur la hautesse des montaignes : et sera en son lieu comme ung mur. Et le second jour elle descendra tant que à peine sera veue. Le tiers jour les ballaines de la mer apparaistront et criront jusques au ciel et Dieu seul entendra leur cry et mouvement. Le quart tout la mer et les eaues arderont. Le quint tous les arbres et les herbes donneront rousée de sang. Et en ce quint jour aucuns dient que tous les oyseaulx du ciel se assembleront es-champs chascune manière par soy et ne gouteront



de nulle chose. Mais dobteront le prochain advènement du juge. Le siziesme les édifices trébucheront. Et en ce mesme jour si comme l'on dit fouldres de feu arderont et viendront d'orient contre la face du firmament et courront jusques en occident. Le septiesme jour les pierres heurteront l'une à l'autre et n'entendra nul leur fors que Dieu. Le huitiesme jour la terre tremblera généralement et fera si grant mouvement que nulle créature ne se pourra soustenir et trébuchera tout à terre. Le neufviesme jour les montaignes seront unyes et la terre et toutes les montaignes deviendront pouldre. Le dixiesme les hommes sauldront hors des cavernes : et iront comme forcenez si ne pourront parler l'ung à l'autre. Le xi[e] jour les os des morts se resouldront et seront hors des sépulchres et tous les sépulchres de orient jusques en occident seront ouvers si que les morts puissent yssir. Le douziesme jour les estoilles cherront et toutes celles qui couroyent et tournoyent et qui sont arrêtées tetteront moult affus et en ce mesme jour l'on dit que toutes les bestes viendront aux champs et ne gouteront de nulle chose. Le treiziesme jour tous les vivants mourront pour ressusciter avecques les mors. Le quatorziesme jour le ciel et la terre arderont. Le quinziesme jour sera faict le ciel neuf et la terre sera faicte neusve et tous résusciteront. Et la seconde chose qui sera avant le jugement du monde sera la fallace d'antéchrist. Car il se efforcera de décepvoir tous en quatre manières. Premièrement par malicieux admonestement ou par faul s'élexposition de l'escripture. Car il se efforcera de dire et deaffermer par les escriptures estres meffians promys en la loy nostre saulveur Jésuchrist et la sienne establira. Dont David dit sire establis sur eulx le porteur de la loy. Et la glose dit que c'est l'antéchrist qui est porteur de la mauvaise loy. Et Daniel dit. Ils donneront abomination et desconfort. Et la glose dit que l'antéchrist sera au temple de nostre Seigneur ainsi comme Dieu pour oster la loy du doulx Jhésus. Secondement il s'efforcera de décevoir chascun par œuvre des myracles apparoissans. Saint Pol dist au second chapitre des Thessaloniens. L'advènement de l'antéchrist sera selon l'ordre et l'œuvre du dyable en toutes parolles signes et démons-



trances mentables et l'apocalypse ou en ceste manière que ilz fera signe de descendre feu du ciel en la terre. Et la glose dit que tout ainsi comme le Saint Esperit fut donné aux apostres en forme de feu ainsi donnera il le mauvais esperit en forme et en semblance de feu. Tiercement décevera pardonner largement. Daniel dit que il leur donnera puissance en moult de choses et divisera la terre en son gré. Et la glose dit que l'antéchrist donnera moult de choses aux déceuz et divisera la terre à ses gens :et ceux qui ne pourra submettre à son erreur par espouvantement il les submettra par avarice. Quartement dit qu'il s'efforcera à décevoir par tormens. Dont Daniel dit au VIIIe chapitre que nulle personne ne peut croire comment il gastera tout et saint Grégoire parlant de l'antéchrist dit que il occira les fors hommes quant ceux qui seront non vaincus par pensée il vaincra corporellement. La tierce chose qui sera avant le jugement sera très grant force de feu laquelle procédera de la face du juge. Et nostre Seigneur envoya ce feu premièrement pour renouveler le monde. Car ilz purgera et renouvelera tous les élémens. Et ainsi comme l'eaue du déluge fut par dessus toutes les montaignes semblablement ce feu surmontera les montaignes de quarante coudées, et ainsi il est dit en l'hystoire scolastique pource que les œuvres des hommes pourront avoir monté si hault. Secondement pour le purgement des hommes. Car à ceux qui lors vivront ce sera pour leur purgatoire. Tiercement pour plus tourmenter les damnez. Quartement pour greigneur enluminement des saintz : car selon saint Basille quant Dieu aura faicte ceste purgation au monde : il départira la chaleur de la resplendeur et envoyra toute la chaleur en la région des damnez pour plus estre en tourmens : et envoyra la clarté en la région des benoitz sauvez pour estre plus esjouys. Les choses qui accompaigneront le jugement seront plusieurs. Premièrement la discrepation du juge lequel descendra au val de Josaphat, et mettra les bons à la destre et les mauvais à la senestre. Et est vray et certain que Dieu sera apparant. Si que nous le pourrons veoir. Ne il n'est pas à entendre que tous soyent enclos en celle vallée si comme saint Hiérosme dit mais il seront es lieux d'entour. Car en bien petit de terre peuvent estre hommes sans nombre et



mesmement quant il sont espritz et s'il est mestier ou nécessaire les bons seront en l'air du temps pour légiereté des corps et les damnés aussi paraillement par la vertu divine et adoncques le juge condescendra avec les mauvais et les reprendra pour les œuvres de miséricorde qu'ilz n'auront point faictes ne accomplies : et adoncques ploureront et lamenteront tous sur eux mesmes selon que Crisostome dit sur saint Mathieu. Les saints se plaindront quant ilz verront Jésuchrist vivant et vivifiant que il cuidoient ung homme mort : et se convaincront quant il verront navré au corps et ne pourront nier leur félonnie. Et les payens ploureront qui par les vaines disputations des philosophes furent déceupz et cuidèrent estre folie désraisonnable de adorer le Dieu crucifié. Et les pécheurs chrestiens se complaindront qui aymeront plus le monde que Jésuchrist : et les héréses ploureront qui disoyent que Jésuchrist estoyt pour homme quant il le verront estre juge le quel les juifs décrachèrent : et généralement toutes les lignées de terre ; car adoncques ne sera vertu de résister contre luy ne loysyr de ouyr devant luy ne lieu de pénitence ne temps de satisfaction la sera angoisse de toutes choses ne il ne leur demourera fors que le pleur. La seconde chose qui sera au jugement ce sera la différence de l'ordonnance. Car si comme dit saint Grégoire que quatre ordres seront au jugement deux de la partie des réprouvez et deux de la partie des sauvez. Les ungz seront jugez et périront ceulx ausquels l'on dyra j'ay eu fain et vous ne m'avez donné que menger. Les aultres ne seront point jugez et périront ceulx desquelz il est dit. Celuy qui ne croit est ja jugé : car ceulx n'apercevront point les parolles du juge qui ne vouldront garder la foy. Les autres de la partie des bons seront jugez et régneront si comme ceux à qui l'on dira j'ay eu fain et vous m'avez donné à menger. Les aultres ne seront pas jugez et régneront si comme les hommes parfaitz qui jugeront les aultres non pas qu'ilz donnent la sentence mais se accordent avecques le juge car il appartient à Dieu seul. Et celle accordance sera premièrement en l'honneur des sainctz. C'est grant honneur d'avoir siège avec le juge selon ce qu'il leur promist. Disant vous serez sur le siège etc. Secondement

4



à la confirmation de la sentence car ilz approuveront la sentence du juge : ainsi comme ceulx aucuneffoys qui sont avec le juge approuvent sa sentence et se subscripvent à approuver icelle. Et de ce dit David. Il seront contre ceulx du jugement descriptz. Tiercement à la condemnation des mauvais lesquels il condemnera par l'œuvre de leur vie. La tierce chose qui sera avecques le jugement ce sera l'enseigne de la passion c'est la croix les clous et les playes de son corps. Et ces choses seront premièrement à démonstrer sa glorieuse victoire. Et pource apperceveront il l'excellence de gloire : si comme Crisostome dit sur Mathieu. La croix et les playes seront plus luysans que raiz de soleil et est à considérer combien la vertu de la croix est grande car le soleil en obscurcira : et la lune ne donnera point de lumière affin que chascun sache que la croix est plus clère que le soleil. Secondement en démonstrance de la miséricorde si que par ces choses il démonstre comment les bons sont saulvez par grant miséricorde. Tiercement la démonstrance si que par ce il soyt monstré comment les réprouvez sont droicturièrement damnez. Car il desprisèrent Dieu qui estoit pris et racheteur de leurs péchez par son sang. Dont il leur reprochera par ses parolles si comme dit Crisostome sur Mathieu. Je suis faict homme et pour vous flagellé : lyé : desprisé : batu : et crucifié. Où est le fruict de mes si très grans flagellations et injures. Decy cy que j'ay donné le pris de mon sang pour la rédemption de voz âmes. Où est le service que m'avez fait pour le pris de mon sang. Je vous euz chiers sur toute ma gloire comme je estoie Dieu je me apparu homme et vous me fites le plus vil de toutes vos choses. Car vous aymastes mieulx la plus ville chose de toute la terre que ma droicture ne ma foy. La quarte chose qui sera avec le jugement ce sera la sévérité du juge lequel ne se tournera pour paour car il est tout puissant ne par le don du peuple car il est très riche et de ce dit saint Bernard. Le jour viendra auquel les purs cueurs vauldront plus que cauteleuses parolles : et les bonnes consciences que les bourses plaines il est celuy qui ne sera pas déceu par parolles si ne sera fléchi par dons. Et saint Augustin dit que le jour du jugement



est attendu. Et là sera le très droicturier juge qui ne recevra la personne de nul puissant duquel le palays n'est ne d'or ne d'argent ne nul prince avecque ne abbé ne se pourra corrompre par or ne par argent ne par hayne car il est très bon il ne peut cheoir en hayne. Dont il est dit au livre de sapience. Sire tu ne hais oncques nulle des choses que tu fis ne par amour car il est droicturier. Car il ne délivre pas ses frères les faulx crestiens. Dont dit David. Le frère ne vouldra pas racheter son frère ne par erreur ; car il est très grandement sage. Et ce dit Léon pape : celle est la sentence du noble et très divin et souverain juge. Celuy a très semblable regard auquel toute ferme chose est petite et tout secret lui apparoyt toute obscurité lui est clère. Les choses mues luy respondent. Les taisibles se confessent à luy et les pensées parlent à luy sans veoir. Et pour ce que sa sagesse est telle et si grant. Les allégations des advocatz ne vauldront riens contre sa sagesse ne aussi les disputations et argumens des philosophes. Ne les beaulx langages et le parler des orateurs ne les orgueilz des folz. Et de ces quattre choses dit saint Crisostome. Combien seront devant luy plus eureulx ceulx qui sont sans langue et aussi les muetz que les beaulx parleurs quant au premier et quant au second. Et combien le seront plus les pateurs que les philosophes : et quant aux tiers. Et combien seront à maistre les meschans et les villains devant les grans orateurs : et quant au quatriesme. Et combien la seront plus les simples gens que les grans cycéroniens argumantatifz. La cinquiesme chose qui sera au jour du jugement ce sera l'accusation espouvantable et horrible. Car adoncques seront trois accusateurs contre le povre pécheur. Le premier est le dyable. Dont saint Augustin dist en ceste manière. Adoncques sera le dyable tout prest recordant les parolles de nostre profession et foy opposant à tout ce que nous avons fait et à laquelle heure nous avons péché : et quel bien nous devions adoncques faire : et dyra celuy adversaire. Juge tres droicturier juge celuy doit estre mien pour son péché qui ne veut estre tien par grâce il est tien par nature. Mais il est mien par sa maleureté. Il est tien par ta passion. Mais il est mien par ses œuvres. Il a désobéy à toy et obéy à



moy. Il print de toy l'estole de immortalité : et de moy ceste povre cotte dont il est vestu. Il a laissé ton vestement et est cy venu vestu du mien. Très droicturier juge : juge cestuy estre mien et le condamné avecques moy. Las comment pourra tel homme ouvrir la bouche qui sera trouvé tel. De droit il soit député avec les dyables. Le second accusateur sera son propre meffait. Car les propres péchez accuseront ceulx qui les auront faitz. Dont le sage dit. Les iniquités déceuz viendront en leurs pensées doubteuses : et demoureront au contraire. Et saint Bernard dit adoncques leurs œuvres parlans ensemble diront. Tu nous a faictes nous sommes tes œuvres et yrons avecques toy en jugement et te accuserons de plusieurs meffaitz. Le tiers accuseur sera tout le monde Car quant le Créateur sera offencé tout le monde sera offendu. Dont Crisostome dit sur saint Mathieu. A ce jour il n'est nulle chose que nous respondons là au ciel : terre : eaue : soleil : lune : jour : et nuyt. et tout le monde seront contre nous en tesmoing de noz péchez. Et se toutes ses choses se taisent noz pensées et noz œuvres seront espécialement contre nous et en nous accusant devant Dieu. La siziesme chose qui sera là ce sera le tesmoing non décevable. Car adoncques le pécheur aura trois tesmoingz auprès de lui l'ung dessus luy qui sera juge et tesmoing. C'est assavoir nostre Seigneur. Ung autre devant soy c'est sa propre conscience. Dont saint Augustin dit en ceste manière : Quiconques doubte le juge à venir corrige sa propre conscience. Car la parolle de ta bouche est tesmoing de ta conscience. Le tiers sera delez luy : c'est le propre ange député à la garde de luy qui sait tout ce qu'il a fait. Comme dit Job au xxe chapitre. Les cieux c'est à dire les anges réveleront les iniquités. La septiesme chose qui contredira le pécheur. Et de ce dit saint Grégoire. O comment les voyes seront adoncques estroistes aux mauvais. Le juge courroucé sera : et sera sur la doubtable confusion d'enfer et seront pardessus les péchez accusant à destre : et a senestre dyables sans nombre trainans les povres pécheurs à tourment dedens sera la conscience brûlant. Et dehors le monde ardant : et le chétif pécheur si entreprins ou fuira il soy mucer sera im-



possible et l'échapper a apparoir soy ne luy sera pas souffert. La VIII[e] chose est la sentence non rappelable. Car elle ne pourra jamais estre rappellée : et es causes des jugemens l'appel n'est pas receu pour trois causes. Premièrement pour l'excelience du juge car l'on ne peut rappeller du roy la sentence qui est donnée en son règne : car il n'a nul scuverain sur luy : et aussi nul ne peut rappeler du pape ou de l'empereur. Secondement pour la cuidence du meffait. Car quant le meffait est notoire on ne peut rappeler. Tiercement pour ce que la chose ne soit eslongnée car par aventure s'elle esteut eslongnée elle périroit : et pource est ce que l'on ne appelle point de ces trois sentences et aussi on peut appeler de ceste sentence Premièrement pour l'excellence du juge. Car il n'a nul sur luy : mais surmonte tous les aultres par pardurableté par dignité et par puissance : car de l'empereur ou du pape on pourroyt en aucune manière appeler à Dieu : mais de Dieu on ne peut appeler à nul. Secondement pour l'évidence du meffait : car tous les meffaitz et péchez des malfaicteurs seront après manifestez. Dont saint Hiérosme dit ceste raison. Le jour viendra auquel noz faitz seront démonstrez ainsi comme painctz en une table. Tiercement que la chose ne sera pas longue car chose que l'on face ja ny aura dilacion car tout sera fait en ung moment, aussitost comme le guing d'un œil.

JACQUES DE VORAGINE

GLOSSAIRE DE LA LÉGENDE DORÉE

Delez = *intercaler*; *désertes* = *mérites*; *dilacion* = *délai*; *escheves* = *achever*; *gesse* = *plante légumineuse*; *guerdon* = *récompense*; *haire* = *crin*; *offendu* = *offencé*; *pateurs* = *pâtres*; *riote* = *querelle*; *sauldront* = *sortiront*; *taisibles* = *tacites*; *yssir* = *sortir*.

SUR LA TOUR DU GUET

UN VRAI MAHATMA

Sous ce titre M. Max Müller publie, dans *The Nineteenth Century* (août 1896) une étude d'autant plus précieuse qu'elle inscrit le nom du docte professeur en témoignage de l'existence, encore contestée dans le monde scientifique, de ces êtres mystérieux, à l'âme haut placée, qu'on appelait *Sannyâsins* dans l'ancien langage de l'Inde, et qu'on nomme aujourd'hui *Mahâtmas*. Nous ne suivrons pas M. Max Müller dans ses intéressantes digressions sur les sectes religieuses de la terre brahmanique, et nous irons droit à l'objet de son travail. D'après ce savant orientaliste, *Ramâkrishna Paramahausa* fut, entre tous, un fort intéressant spécimen de sannyâsin. « Il semble avoir été, non seulement un homme à l'âme haute, un vrai *Mahâtma*, mais un homme d'originale pensée. La littérature hindoue est pleine de sages dictons et sentences, et en les citant simplement, un homme peut aisément acquérir une réputation de profonde sagesse. Mais il n'en fut pas ainsi avec Ramâkrisna. De sa solitaire retraite, il semble avoir profondément médité sur le monde. Il est difficile de dire s'il était un homme de lectures étendues, mais il était certainement imbu profondément de l'esprit de la philosophie Védânta. Ses révélations qui ont été publiées exhalent l'esprit de cette philosophie ; et elles ne sont, de fait, intelligibles que comme produit d'un sol Védântique. Il est très curieux, encore, de voir comment la pensée européenne, bien plus, un certain style européen, tout à fait différente de celle des penseurs indigènes, a trouvé place dans les sentences oraculaires de ce saint hindou. »

Les disciples nombreux et fervents de Râmakrishna, qui propagent sa doctrine non seulement dans l'Inde mais en

Europe même (1), ont donné, dans leur journal *The Brahmavâdin*, quelques extraits de ses enseignements que nous reproduisons ci-dessous.

Préceptes de Râmakrisna Paramahausa.

1). Comme l'usurier aspire pour l'or, que ton cœur aspire pour *Lui*.

2). Comment se délivrer de l'âme animale?

La fleur disparaît d'elle-même à mesure que le fruit croît, ainsi votre âme animale disparaît à mesure que le Divin croît en vous.

3). Il y a toujours une ombre au-dessous de la lampe pendant que sa lumière éclaire les objets qui l'environnent. De même les hommes qui sont proches du prophète, ne le comprennent pas, tandis que ceux qui en sont loin sont charmés par son esprit et son pouvoir extraordinaire.

4). Tant que l'expansion céleste du cœur est troublée et dérangée par les bouffées du désir, il y a peu de chance pour nous de percevoir intérieurement le Dieu flambeau. La vision béatifique de Dieu, a lieu seulement dans le cœur qui est calme et extasié en la Communion Divine.

5). Tant que l'abeille est en dehors des pétales de la fleur, elle bourdonne et produit des sons ; mais lorsqu'elle est dans la fleur, la douceur trouvée là, rend l'abeille silencieuse et subjuguée. Oublieuse des sons et d'elle-même, elle boit le nectar en paix. Hommes d'étude, vous faites trop de bruit dans le monde, mais sachez qu'au moment où vous aurez la plus légère jouissance de la douceur de *Bhakti* (amour de Dieu), vous serez comme l'abeille dans la fleur, énivrés par le nectar de l'amour Divin.

6). Le miroir terni ne réflète jamais les rayons du soleil ; de même les impurs et malpropres de cœur qui sont sujets à Mâyâ (l'illusion) ne perçoivent jamais la gloire de Bhagavân le Saint. Mais les purs de cœur voient le Seigneur comme le clair miroir réflète le soleil. Donc soyez saint.

7). Comme la lumière d'une lampe dissipe en un instant les ténèbres qui régnaient depuis un siècle dans une chambre, un seul rayon de la lumière Divine du trône de miséricorde illumine notre cœur et le délivre de l'obscurité d'une longue vie de péchés.

(1) L'article de Swami Vivekananda publié dans le présent numéro est un intéressant spécimen de cette propagande des missionnaires orientaux.



8). Comme une seule et même matière, soit l'eau, est nommée de différents peuples, l'un la nomme *eau*, un autre *vâri*, un troisième *aqua*, et un autre *pâni*, — tel le *Sat-chit-ânanda*. — Celui qui est, qui perçoit, et est plein de félicité, est par quelques-uns invoqué comme Dieu, par quelques-uns comme Allah, par quelques-uns comme Hari et par d'autres comme Brahma.

9). Une jeune mariée, demeure fortement absorbée par les soins du ménage, tant qu'aucun enfant ne lui est né. Mais aussitôt qu'un fils lui est né, elle commence à négliger les détails de la maison et n'y trouve plus grand plaisir. Elle caresse le nouveau-né toute la journée et l'embrasse avec une joie intense. Tel l'homme en état d'ignorance est toujours occupé par toutes sortes de besognes, mais dès qu'il voit en son cœur le Dieu Tout-Puissant, il ne les trouve plus intéressantes. Au contraire, son bonheur ne consiste plus alors qu'à servir seulement Dieu et à accomplir ses œuvres. Il ne trouve plus de bonheur en aucune autre occupation, et ne peut se retirer de l'extase de la Sainte Communion.

10). Quand les Juifs virent le corps de Jésus cloué sur la Croix, comment se fit-il que Jésus, malgré tant de douleur et de souffrance, pria qu'ils fussent pardonnés ? Lorsqu'une noix de coco ordinaire est percée, le clou entre dans l'amande de la noix, mais dans le cas où la noix est desséchée, l'amande se sépare de la coquille et quand la coquille est percée l'amande n'est pas touchée. Jésus était comme la noix desséchée, c'est-à-dire que son âme intérieure était détachée de sa coquille physique ; en conséquence la souffrance du corps ne l'affectait pas. Quoique les clous fussent enfoncés à travers, il pouvait prier avec une tranquillité calme pour le bien de ses ennemis.

11). Comme on peut monter en haut d'une maison au moyen d'une échelle, ou d'un bambou, ou par l'escalier, ou par une corde, de même sont divers les chemins et moyens pour s'approcher de Dieu, et chaque religion dans le monde indique un de ces chemins.

12). Nombreux sont les noms de Dieu et infinies les formes qui nous mènent à le connaître, vous le connaîtrez sous ces mêmes nom et forme.

13). Pourquoi ne pouvons-nous voir la Mère Divine ! Elle est comme une dame de haute naissance, conduisant toutes ses affaires de derrière le paravent, voyant tout, mais vue par personne. Seuls ses fils pieux la voient en s'approchant d'Elle, derrière le voile de Mâyâ.

14). La nuit, vous voyez bien des étoiles dans le ciel, mais



vous ne les trouvez pas quand le soleil se lève. Pouvez-vous dire qu'il n'y a point d'étoiles dans le ciel pendant le jour ? De même, ô homme ! parce que vous ne voyez pas Dieu dans les jours de votre ignorance, ne dites pas qu'il n'y a pas de Dieu.

15). Dans le jeu de cache-cache, si le joueur réussit à toucher la grande Dame, (*Boori*) il ne courra pas le risque d'être traité de voleur, par celui qui cherche. Mêmement, une fois qu'il a vu Dieu, l'homme n'est plus retenu par les liens du monde. De même que la personne qui touche la *Boori* est libre d'aller partout où elle veut sans être poursuivie et traitée de voleuse, de même dans cette arène du monde, il n'y a pas de danger pour celui qui une fois a touché le pied de Dieu. Il est libéré de tous les soucis et anxiétés du monde et rien ne peut l'y attacher de nouveau.

16). Si un seul plongeon dans la mer ne vous rapporte aucune perle, n'en concluez pas que la mer est dépourvue de perles. Plongez encore, et de nouveau, et vous êtes sûr d'être à la fin récompensé. De même si votre premier effort pour voir Dieu ne réussit pas, ne perdez point courage. Persévérez dans l'effort, et vous pouvez être certain que vous obtiendrez enfin la grâce Divine.

17). Une jeune plante devrait toujours être protégée, par une clôture, de la malice des chèvres des vaches et des gamins. Mais quand une fois elle est devenue un grand arbre, une bande de chèvres, ou un troupeau de vaches peuvent trouver abri sous ses branches déployées et remplir de ses feuilles leurs estomacs. De même quand votre foi est faible, vous devriez la protéger des mauvaises influences de la mauvaise compagnie et de la mondanité. Mais quand votre foi est forte, aucune mondanité ou mauvaise inclination n'osera s'approcher de votre sainte présence, et beaucoup qui sont méchants deviendront pieux par votre saint contact.

18). Où se trouve la force d'un aspirant ? Elle est dans ses larmes. Comme une mère se rend au désir des pleurs importuns de son enfant, Dieu accorde à son enfant en pleurs, tout ce qu'il réclame.

19). Méditez sur Dieu, soit dans un coin caché, ou dans la solitude des forêts, ou dans votre esprit même.

20). Si vous pouvez découvrir l'illusion universelle ou *Mâyâ*, elle disparaîtra de devant vous comme le voleur qui vient d'être découvert.

21). Devons-nous prier Dieu à haute voix ? Priez-le comme vous voudrez. Il est certain qu'il vous entendra, car il peut entendre même le pas d'une fourmi.

22). L'huître qui contient la pierre précieuse est par elle-même de peu de valeur, mais elle est nécessaire à la croissance de la perle. L'écaille elle-même peut n'être d'aucun usage pour l'homme qui possède la perle. De même les rites et les cérémonies ne sont pas nécessaires pour celui qui a atteint la plus Haute Vérité — Dieu.

23). En haut dans les pures régions, sous la voûte d'azur, les vautours planent constamment, mais leurs yeux sont toujours dirigés vers la charogne, dans les champs au-dessous. De même, les hommes du monde instruits exposent à la ronde leur grand savoir en démontrant de sublimes vérités spirituelles, et expriment de nobles sentiments, qui rendent sage, mais leur esprit est secrètement et intérieurement tourné vers la réussite des objets les plus proches de la terre — vers l'éclat de l'or brillant, et les vains applaudissements des hommes mondains.

24). Un petit garçon portant un masque à tète de lion paraît vraiment terrible. Il va là ou joue sa jeune sœur, et crie d'une manière affreuse, qui épouvante de suite sa sœur, lui faisant pousser des cris aigus dans l'agonie du désespoir pour échapper aux griffes de ce terrible être. Mais quand son petit tyran ôte son masque, la petite fille effrayée, reconnaît de suite son frère aimé, et court au devant de lui en s'exclamant : Oh ! c'est mon cher frère après tout. De même, tel est le cas de tous les hommes du monde qui sont illusionnés, effrayés, menés à faire toute espèce de choses par le pouvoir sans nom de Mâyâ, ou Non-Science sous le masque duquel *Brahma* se cache. Mais lorsque le voile de *Mâyâ* est enlevé de devant Brahma, les hommes ne voient plus alors en lui un Maître terrible et inflexible, mais reconnaissent leur autre Soi.

25). Les vanités de tous les autres peuvent disparaître graduellement, mais la vanité d'un saint touchant sa sainteté, est en vérité difficile à chasser.

26). Question : Où est Dieu ? Comment pouvons-nous aller à lui ? Réponse : Il y a des perles dans la mer, il faut plonger souvent pour arriver à trouver les perles. De même Dieu est dans le monde ; vous devez persévérer pour le voir.

27). Comment celui qui aime véritablement son Dieu, le voit-il ? Il le voit comme son plus cher et plus proche parent, tel pour les bergères de Brindâvan virent en Sri Krishna, non le Seigneur de l'Univers (Jagannâtha), mais leur bien-aimé (Popinâth, le Seigneur des bergères).

28). Un bateau peut rester dans l'eau, mais l'eau ne resterait pas dans le bateau. Un aspirant peut vivre dans le monde, mais le monde ne vivrait pas en lui.



29). Ce que vous pensez vous devez le dire. Faites qu'il y ait de l'harmonie entre vos pensées et vos paroles ; autrement, si vous dites simplement que Dieu est votre tout, tandis que votre esprit a fait du monde son tout, vous ne pouvez en recevoir aucun bienfait.

30). Lorsque des poissons sont pris dans un filet, quelques-uns ne se débattent point mais restent tranquilles dans le filet, d'autres font de grands efforts pour sortir du filet, tandis que peu ont le bonheur de réussir à s'échapper en déchirant le filet ; de même il y a trois sortes d'hommes, à savoir : les enchaînés *(Baddha)*, ceux qui luttent *(Mumukshu)*, les délivrés *(Mukta)*.

31). Si dans tous les différents systèmes religieux du monde règne le même Dieu, pourquoi donc ce même Dieu paraît-il différent, vu sous des lumières différentes par les diverses religions ? Dieu est un ; mais ses aspects sont nombreux. Le chef d'une famille, comme personne individuelle, est le père de l'un, le frère d'un second, et le mari d'un troisième. Les parentés ou aspects sont différents, mais l'homme est le même.

Râmakrisna était né en 1855 ; il mourut en 1886, dans les environs de Calcutta. Dégagé de l'influence de tout dogme, ce haut esprit admettait et respectait toutes les croyances comme tous les cultes ; le catholicisme aussi bien que l'islamisme lui étaient familiers. Ce sage n'adorait aucune divinité. (LE GUETTEUR).

FORMES DE LA PENSÉE.

Sous ce titre, Mme Besant a publié, dans le *Lucifer* de septembre dernier, un article qui jette une grande lumière sur la question relative à l'objectivité de la pensée.

Le dernier livre du docteur Baraduc, qui prétend avoir fixé sur la plaque photographique les émotions de l'âme, a attiré sur cette question l'attention de tous les chercheurs.

Mme Besant, parlant des travaux de notre compatriote, qui, d'après elle, a presque franchi la barrière qui nous sépare du monde astral, s'est surtout préoccupée des résultats obtenus par lui au moyen de la concentration de la pensée. Après avoir rappelé plusieurs de ses expériences, elle explique que ce qu'il a obtenu n'est pas l'image directe de la pensée,



mais l'effet causé dans la matière éthérique par ses vibrations Il est donc nécessaire de revenir sur le sujet et de le rendre plus clair. D'après elle, l'appareil photographique serait insuffisant pour résoudre une question aussi importante, attendu que, comme moyen d'information, il tient le milieu entre la clairvoyance et la méthode expérimentale de la Science physique.

Les expériences qui ont motivé la communication de Mme Besant ont été faites par le procédé suivant. Deux théosophistes, doués de la faculté de la clairvoyance, ont observé les formes moulées dans l'astral par les pensées définies créées par l'un deux. Ils ont en outre étudié celles projetées inconsciemment dans le même milieu par d'autres personnes sous l'influence d'émotions diverses. Ces observations ont été décrites avec le plus grand soin par leurs auteurs à un artiste, qui en fit séance tenante des esquisses coloriées aussi exactes que possible. Les dessins faits à tête reposée d'après ces esquisses, furent soumis à un autre comité, dont les critiques permirent d'obtenir le meilleur résultat auquel on soit arrivé jusqu'à présent.

Avant d'entrer dans le détail de ces expériences, Mme Besant parle de l'aura humaine, « cette partie extérieure de la substance nuageuse constituant ces corps subtils, se pénétrant l'un l'autre, et s'étendant au delà des limites de son corps physique. » De ces corps invisibles, deux contribuent plus spécialement à la formation des pensées : le corps mental et celui du désir, et dont la constitution est en rapport absolu avec le développement intellectuel et moral de l'individu. Le corps mental, nous dit Mme Besant, est merveilleux de beauté. Chaque pensée qui s'y forme, donne lieu à une série de vibrations en rapport avec la matière mise en mouvement. Les pensées sont de véritables entités, dont la forme est d'essence élémentale, animée par une pensée. Ces formes ne sont pas simples d'aspect, en raison des sentiments qui s'y mêlent et viennent en compliquer la genèse.

Dans toute production de formes de pensée, on constate que la couleur est déterminée par la qualité, la forme par la nature et la précision des lignes par la netteté de la pensée.

Les couleurs dépendent du nombre des vibrations, comme en physique. La pensée dévotionnelle se produit par un nuage d'un bleu plus ou moins intense, d'une beauté et d'une pureté en rapport avec la profondeur, l'élévation et la pureté de la dévotion. La colère brutale donne lieu à des éclairs de rouge sombre, et l'amour émet des nuages rosés, avec des variantes correspondant aux sentiments d'égoïsme, de jalousie et d'animalité qui s'y mêlent.

La forme déterminée par la pensée dévotionnelle est une fleur ; la pensée dirigée vers le *Logos* revêt la forme d'une étoile à cinq pointes. Quant aux pensées métaphysiques, elles se traduisent dans l'astral par des formes géométriques.

Mme Besant termine son article par des observations fort intéressantes sur la projection des pensées bonnes ou mauvaises, de leur effet sur leur objet et surtout de leur impuissance quand elles sont dirigées sur des êtres dont le cœur et le mental sont purs. Douze dessins en couleur accompagnent l'article de Mme Besant, et lui donnent un intérêt tout particulier. (PAUL GILLARD).

INFORMATIONS -- GLANES

Un brahme à Paris fut, dans le courant du mois de septembre dernier, la rubrique d'articles plus ou moins documentés sur l'arrivée parmi nous d'un jeune Hindou de la caste brahmanique. Notre ami Jules Bois avait ouvert le feu dans le *Figaro* et maint grand quotidien lui emboîta le pas. Le jeune homme objet de toute cette copie n'est, du reste, plus brahme, puisqu'il perdit sa caste en quittant le sol brahmanique ; son odyssée est quand même, des plus intéressantes. Voué dès l'enfance à l'entraînement mystique si fréquent dans l'Inde, Nagendra Nath Roy, est son nom, approchant de sa vingtième année, reçut de son *gourou* l'ordre de quitter son pays natal, le Bengale, pour s'en aller, pendant cinq ans, par le monde. Cette exode ordonnée par le Maître au *chéla* sur lequel il ne cesse de veiller depuis les plus tendres jours, ne serait-elle pas une épreuve suprême de la solidité de son éducation.

Nagendra ne m'en a rien dit ; il est extrêmement réservé touchant tout ce qui regarde son adeptat. Après avoir passé un an à visiter les ascètes de l'Inde, Nagendra s'embarque pour l'Europe à la suite d'un marchand musulman auprès duquel il remplit le modeste emploi de commis aux écritures. A ce titre, il reste deux ans à Londres, donnant, en sus, quelques leçons de sanscrit. Ayant quitté l'Angleterre pour gagner la France, le voici à Calais avec en poche soixante-dix francs qu'il se laisse enlever par un adroit *pick-pocket*. Sans s'arrêter à si mince détail, l'insoucieux fils d'Orient se met en route pour Paris, l'objectif de son voyage, et il l'atteint sain et sauf, ayant obtenu, sur sa route, de légers subsides dans les mairies où il passa. Notez qu'il ne savait pas dix mots de français et qu'à sa place, nous eussions été, vous et moi, ramassés comme vagabond. Mais la confiance de Nagendra en sa déesse Durga est inaltérable, et vraiment, les faits lui donnent raison : à Paris ayant passé d'abord chez les missionnaires baptistes, il rencontre, au Musée Guimet, M. Menant qui l'adresse au colonel Olcott lequel, alors parmi nous, le remet entre les mains de quelques théosophes, où il est encore. Ce qu'il importe de noter, c'est que Nagendra décline tout pouvoir psychique, toute faculté exceptionnelle dont l'attribution vraie ou fausse lui eut pourtant valu de nombreux clients. D'allure très simple, très modeste, il possède le gaîté sereine d'une âme pure et infrangible. Avec son rire d'enfant, il s'intéresse à tout, la musique le passionne, celle à tonalité flottante de quelques compositeurs de ce temps plus qu'aucune, car elle s'apparente assez aux mélopées vagues de son pays qu'il nous chante volontiers. Son intelligence est considérable, sa faculté de compréhension exceptionnelle. Pour toute nourriture il se contente de légumes, de fruits, de beurre, refusant de toucher à quelque alimen-

tation animale que ce soit fussent le poisson et les œufs, même. De temps en temps, passe sur son front le nuage nostalgique du souvenir de sa belle patrie qu'il ne doit revoir que dans deux ans. Il n'a aucune mission, ignore ce qu'il adviendra de lui lorsqu'il rapportera intacte à son mystérieux initiateur l'âme d'élite qu'il lui doit. En attendant, il lui suffit de s'abstraire pour entrer en communicacation immédiate avec son lointain guide. — Mais j'en ai peut-être trop dit, déjà.

Les **Psychische studien** signalent la découverte, par M. Rychnowski de Lemberg, d'un fluide qu'il appelle *électroïde* et qui aurait sa source dans l'électricité même. A l'aide d'un appareil dont il ne révèle pas encore le mécanisme, l'inventeur peut projeter ce fluide en un faisceau lumineux violet, visible dans l'obscurité et doué, prétend-il, d'un exceptionnel pouvoir, encore qu'il ne puisse s'exercer qu'à une faible distance. Ce fluide, que M. Rychnowski considère comme l'agent universel de la vie des êtres aussi bien que des phénomènes terrestres ou sidéraux peut, à l'instar des pratiques des fakirs de l'Inde, accélérer la végétation, cicatriser les plaies, ressusciter une souris noyée, communiquer au verre les propriétés de l'aimant, influencer les tubes de Geissler, etc. Sommes-nous en présence d'un cas analogue à celui de l'américain Keely, ou bien la science a-t-elle à enregistrer un nouveau mode de vibration de l'éther? Attendons.

La république mystérieuse signalée par Walter Scott dans sa *Demonology*, est un curieux petit ouvrage où le révérend Kirk, pasteur d'Aberfoyle, en Ecosse, vers la fin du XVIIe siècle, relate, avec la bonne foi d'un homme simple et dénué d'astuce, ce qu'il a observé, ce qu'il sait de ce peuple mystérieux, car il possédait, lui-même, la *double vue* qui permet à l'homme d'explorer ce que nous appelons le *plan astral*. Le révérend Kirk nous initie en détail aux mœurs, aux pratiques de ce monde qui se meut dans l'invisible à l'instar du nôtre dont il semble, parfois, être le cruel reflet. Le court passage suivant, emprunté à l'excellente traduction que vient de faire de ce rarissime bouquin notre ami Salvator, donne assez exactement une idée de l'ensemble .

« Les sorciers d'un rang inférieur prédisent beaucoup d'événements futurs, un mois à l'avance, d'après l'os de l'épaule d'un mouton que n'a jamais touché un couteau, car (comme il a été dit plus, et les Nazaréens de l'ancien temps y croyaient) le fer empêche les opérations de ceux qui s'occupent des intrigues de ces puissances cachées. En regardant dans un os, ils vous diront si on commet la débauche dans la maison du propriétaire, combien d'argent possède le maître du troupeau; si quelqu'un doit mourir dans cette maison avant un mois, et si les troupeaux qui se trouvent là tomberont malades, comme frappés de stupeur. Alors ils prescriront un préservatif et un préventif. »

Un cas de dématérialisation partielle du corps d'un médium est le titre d'un volume de M. Alexandre Aksakoff dont la traduction vient de paraître à la *Librairie de l'Art indépendant*. Dans ce joli volume édité avec grand soin, le savant directeur du *Psychische studien*, examine longue-

ment l'extraordinaire phénomène qui se produisit à Helsingfors par la médiumnité de Mme d'Espérance. La théorie que les matérialisations spirites se constituent par l'emprunt d'éléments psychiques et vitaux fait au médium ou à son sympathique entourage, est établi là avec une grande précision. Tous les faits contrôlés avec un soin méticuleux y apparaissent, de plus, comme d'une incontestable authenticité. L'autorité du nom du savant russe est, enfin, une sûre garantie que les expériences d'Helsingfors peuvent être considérées comme décisives.

La **Mort et l'au-delà,** le livre impatiemment attendu de Mme Annie Besant a paru en français sous l'aspect d'un élégant volume du très modeste prix de 1 fr. 50 qui le met à la portée de tous. Au cours des 132 pages de ce livre, l'auteur nous initie, en une langue simple et vibrante, au destin de tout notre être au lendemain de sa disparition du monde des vivants. Nous ne saurions trop recommander cet ouvrage, un des meilleurs sortis de la plume de la grande théosophe.

Le **spiritisme et l'anarchie devant la science et la philosophie** est un volume qui mérite, au plus haut titre, d'attirer l'attention des penseurs. Dans ce livre, l'auteur, M. J. Bouvéry, discute avec une grande érudition et une véritable autorité la question des rapports de la science et de la religion, ainsi que les grands problèmes soulevés par la sociologie moderne. C'est dire que l'œuvre de M. Bouvéry est de celle qu'il convient de lire et de méditer.

Le **Lucifer** d'octobre nous arrive, des plus intéressants. Relevons, entre autres titres : *Psychologie, la Science et l'Ame*, par H. P. Blavatsky, *Vies des derniers Platoniciens* (suite), par G. R. S. Mead, l'érudit et patient biographe de l'école d'Alexandrie, *Les côtés lumineux et sombres de la Nature*, par Annie Besant, etc., etc.

Le **Lotus bleu** de septembre contient de fort intéressants articles parmi lesquels nous signalons. *L'Aura humaine*, par Leadbeater, *L'Intelligence*, par Guymiot, la suite des études du Dr Pascal sur *Le Luciférianisme*, comme aussi *La doctrine secrète* de H. P. Blavatsky, en cours de publication dans cette excellente revue.

Le **Sphinx**, la revue allemande que dirigeait depuis nombre d'années M. Hubbe-Schleiden, vient de disparaître faisant place à la *Métaphysische Rundschau*, de M. Paul Zillmann. Nous aurons maintes fois occasion de parler de cette excellente revue qui compte déjà quatre fascicules.

Gérant : G. Morand.

Imp. G. Morand à Orléans (Loiret)

LE JOUR DES MORTS

par ALASTER

> Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
> Ouverts à quelque immense aurore,
> De l'autre côté des tombeaux,
> Ces yeux qu'on ferme voient encore.
>
> SULLY-PRUDHOMME. — *Les Yeux.*

Novembre s'est levé, entraînant vers le Champ d'Asile la lente théorie des cœurs gardiens du Souvenir. Pourquoi est-il que la mémoration des chers défunts se tisse de mélancolie et de larmes, si le devenir du delà des trépas est un devenir meilleur ; si la mort fut une délivrance en marquant une étape de plus sur la route de l'Eternité, pourquoi pleurer devant la tombe où gitent ceux que nos yeux ne rencontrent plus parmi nous ; pourquoi la douleur où seule l'allégresse devrait s'épanouir ?... C'est que nous traversons cette vie avec une âme de doute ; cependant, ce n'est pas au corps roidi effrité par le temps au fond des sépultures que nous allons, mais bien au Mystère que cèle la pierre des tombeaux.

Pourtant, voyez ces fleurs, ce n'est point seulement l'or pâli des immortelles, les chrysanthèmes échevèlent aux bras d'un grand nombre de nous les couleurs les plus joyeuses ; que n'allez-vous, aussi, la paix au visage et le soleil au front près de ceux que nous appelons les hôtes de l'autre monde.

Emportez vos plus belles fleurs, emportez vos plus pures rêveries, emportez vos plus doux pensers ; mais, surtout, laissez au logis vos souvenirs d'angoisse et de haine, pour que ne se rencontrent, au Père-Lachaise, que des frères, des amis oublieux des jours sanglants d'autrefois : voudrez-vous que le vent maudit des discordes d'antan revienne agiter les ombres jusques au seuil de la Sérénité, et ne sentez-vous point que vos courroux font peser sur vos morts la dalle du sépulcre ?...

Il appartient à l'humanité présente de s'élever au-dessus des



préoccupations égoïstes des siècles passés ; n'empêchez donc point que prenne son vol à travers le monde l'Ange des temps nouveaux, le Pardon.

Au sein des sociétés primitives, c'est du culte des morts que se dégage, peu à peu, l'idée religieuse : n'est-il point frappant de voir, aujourd'hui, ce peuple parisien, le plus raffiné comme le plus sceptique d'entre les enfants de la Terre, cheminer grave et recueilli le long des allées de ses cimetières, le jour de la Toussaint puis le jour des Morts. C'est que le Paris gouailleur qui se découvre avec respect sur le passage d'un cercueil est demeuré essentiellement religieux à travers le cycle des vissicitudes de son existence sociale : si un à un il brûla tous ses dieux, un culte lui est resté, le meilleur, le culte des Morts.

ALASTER

Seigneur ! par la puissance des blessures qui ont causé Ta mort, raffermis-moi, quand cette heure bénie, qui porte des couronnes de victoire, s'approchera de mon lit de mort.

Alors, la Paix étendra autour de ma couche l'ombre douce et silencieuse de son aile ! Fantôme de mes péchés ! éloigne-toi du lit où je repose ma tête mourante, à l'heure où pâlit cette périssable lumière de vie, en même temps que faiblit ma vue tremblante.

Viens, mon ange, du trône de l'Eternel apporte-moi la céleste couronne ; et conduis-moi avec tes palmes glorieuses vers les joies du Ciel, et le calme angélique.

Méditations sur la mort et l'éternité.

ATMOSPHÈRE FLUIDIQUE DE L'HOMME

par le Dr HIPP. BARADUC

(de Paris).

La matière de la thèse que je soutiens est l'impression de la plaque photographique par l'homme sans contact, sans lumière solaire, sans électricité, sans objectif, par sa propre vibration personnelle, par ce qu'on peut appeler sa lumière de vie, la lumière de son âme vitale. Je possède 200 clichés impressionnés par ces vibrations produites dans l'obscurité, comparativement faits avec ou sans électricité.

Voici ma statistique :

STATISTIQUE

En tout, j'ai employé ou fait employer chez moi près de 400 plaques à des recherches relatives à mon livre sur l'*Ame vitale, ses mouvements, ses lumières* (1).

J'en ai perdu 200 environ d'une façon ou d'une autre, tout en en conservant une grande partie au point de vue de mon éducation personnelle comme technique opératoire; j'ai donc 200 plaques qui m'ont servi aux recherches précitées. Dans ce nombre, j'ai 20 plaques avec *anses ellipsoïdales* de la force vitale ; de plus, j'en ai fait faire une dizaine d'autres en dehors des 400 plaques susdites.

Anses de force vitale cosmique : 30, sur peut-être une soixantaine d'essais, sans que je puisse affirmer ce dernier chiffre.

Détail des plaques personnelles :

Spontanée avec aimant..	2
Appel avec tension électrique......................	3
Appel par la main simple........................	15

par 1 abbé, 2 docteurs, 3 dames et 2 enfants.

(1) *L'âme humaine, ses mouvements, ses lumières et l'iconographie de l'invisible fluidique.* (Carré).



Les 20 autres, plus ou moins nettes, ont été faites par des hommes. Toutes ont une forme ou tentative en arc, en anses ellipsoïdales, en tourbillons de vie.

J'ai environ une trentaine de plaques impressionnées plus ou moins marquées par l'Expir l'Ob.

Je ne crois pas me tromper en accusant 40 plaques voilées *volontairement* à ma connaissance, et j'ai compté 25 psychicones, images modulées par l'esprit créateur.

Le reste des clichés est relatif à des recherches sur les mélanges de fluides, boulets électro-vitaux. aimant, animules-vie, âme-germes, etc., etc.

J'ai donc un stock suffisant pour établir par sélection et comparaison, une voie qui puisse engager les expérimentateurs de l'avenir à la suivre et à la développer.

J'insiste sur ma découverte à un double point de vue :

1° L'impression de la plaque par une force émanée de nous ou relative à notre propre vitalité, c'est-à-dire par la lumière invisible et intime du mouvement de notre âme vitale, (je dis âme vitale parce que les mots de vie, âme, amour, jour et lumière ont été partout, et de tout temps, synonymes), et que ni la chaleur, ni l'électricité qui a sa graphie propre, n'influencent la plaque d'une façon similaire ; nous nous trouvons bien, par conséquent, en présence de forces extra-mécaniques, spontanées, en dehors des modes connus de l'énergie.

J'ai donc été obligé d'admettre, comme déduction logique, une lumière humaine invisible, différente de ces différents modes de l'énergie et des rayons cathodiques découverts par le professeur Rœntgen.

Ces derniers ont leur point de départ dans un centre électrique produit dans le vide, tandis que les manifestations impressives de la plaque, que j'apporte, ont leur point de départ dans la vitalité humaine.

Notre âme doit être considérée comme un centre de force lumineuse entretenant son existence par un double mouvement d'attraction et de répulsion de forces spéciales puisées dans le Cosmos invisible.

Ce double phénomène d'Aspir attractif et d'Expir expansif constitue l'atmosphère fluidique qui entoure la surface

cutanée de notre être ; sous la dénomination d'*Aspir*, *d'Od*, *de force vitale cosmique* (30 clichés), je désigne la partie induite ou attirée par nous ; la partie rejetée *l'Expir*, *l'Ob* 40 clichés) est la partie rendue à l'invisible.

Les deux forment l'ensemble de la respiration fluidique de l'âme humaine et présentent, chacune, leur signature particulière qui les différencie l'une et l'autre des modes connus de l'énergie.

Les sels d'argent sont donc, non seulement, réduits par la lumière solaire, la fulguration électrique, mais encore par la lueur de l'âme humaine.

Ils nous révèlent les vibrations de notre atmosphère fluidique dans laquelle nous puisons et rejetons des forces par une réelle respiration, comme nous aspirons et respirons des gaz, absorbons et rendons des substances matérielles ou liquides empruntées à notre planète.

2° Le deuxième point est le suivant : la démonstration iconographique de la plaque. Autour de nous, lorsque *nous vibrons dans la profondeur de notre être*, nous induisons, attirons, aspirons des Ondes en Anse ellipsoïdale tirées du Cosmos, qui sont comme force et finesse en rapport avec ce que nous appelons un état d'Ame, épais, obscurci, ou pur et lumineux, et nous rejetons dans ce même Cosmos des émanations plus ou moins grossières ou subtiles, suivant un état d'Ame vibratoire analogue.

Nous avons donc, objectivable, dans certaines conditions produites accidentellement, ou créées par entraînement, une zone, une atmosphère fluidique d'*Aspir* et d'*Expir*, qui nous met en rapport avec ce qui n'est pas nous. *Voilà le fait acquis*.

Dans plus de 2,000 expériences, la Biométrie me l'avait indiqué pour le mouvement sans contact (1) à distance ; la plaque vient de me le démontrer pour la lumière enregistrée ; elle m'a permis de graphier la lumière *invisible* du mouvement *visible* constaté par l'appareil, dans cette zone de respiration, d'atmosphère fluidique, périphérique à l'homme.

(1) *La force vitale, notre corps fluidique, sa formule biométrique. La biométrie et l'électrothérapie.* (Carré).



Nous ne sommes donc pas isolés dans le Cosmos, mais en dehors de la lumière solaire, de la chaleur, de l'électricité et des gaz plus ou moins raréfiés, nous sommes entourés par d'autres forces que nous aspirons et expirons comme le fait la respiration pulmonaire.

En résumé, la théorie des faits me porte à admettre une trinité dans l'homme : le corps, l'âme (lumière de vie) et l'esprit.

Les vibrations de cette âme de vie en nous, induisent ou projettent dans le Cosmos un mouvement, dont la Biométrie enregistre le *mouvement* et dont la *lumière* est iconographiée par la plaque témoin irrécusable et véridique du phénomène qu'il enregistre.

Comme conclusion, la découverte que je présente montre : 1° La graphie de la force vitale cosmique, sous forme d'Anses ellipsoïdales caractéristiques des tourbillons du zoéther ; 2° la force vitale humaine induit la force vitale cosmique ; 3° l'âme humaine se contracte et s'épand par ses mouvements respiratoires ; elle entretient autour d'elle-même, comme centre, une zone spéciale de respiration, une atmosphère particulière personnelle, son atmosphère fluidique.

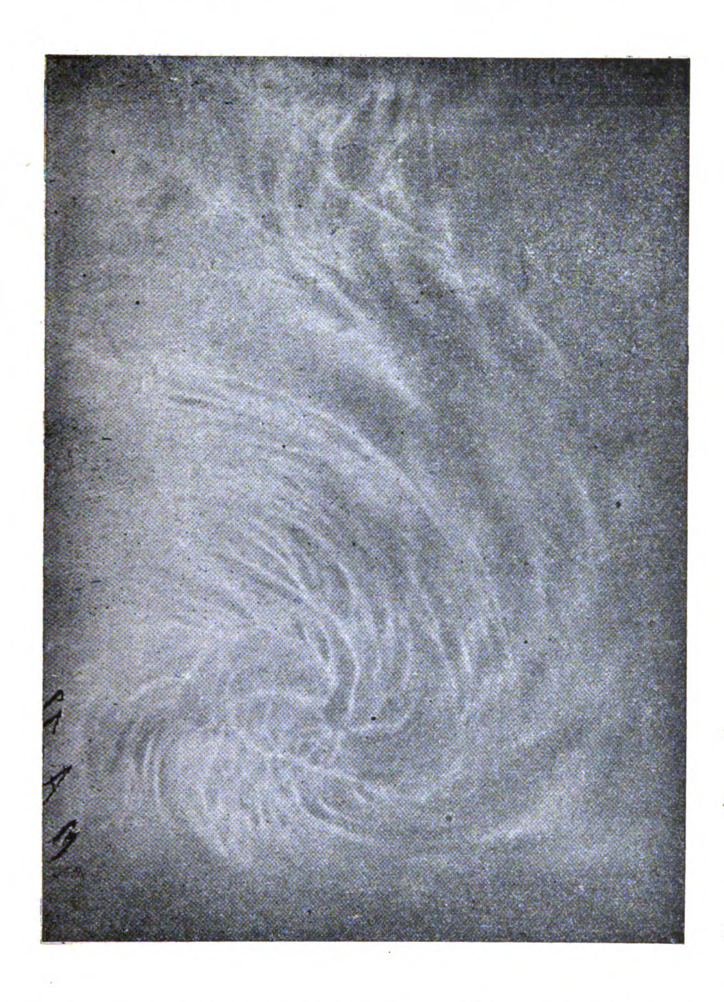
La démonstration graphique de cette zone lumineuse, du photo-plasès animique prouve que l'entité humaine, notre âme, n'est pas seulement *mouvement*, mais *encore lumière*, qu'elle se *meut et luit*.

A cette vérité il faut ajouter celle que les images de l'esprit créateur, les Psychicones, ont mis en relief.

On pourra pourtant affirmer que l'âme humaine est *mouvement*, *lumière* et *création*, et que sa constatation expérimentale rentre dans le domaine positiviste de la science accessible à l'homme.



VORTEX : Tourbillon fluidique.



Cette iconographie obtenue sans lumière, ni électricité, ni appareil photographique, est due à la main droite du Dr M. Adam.

Dans les recherches qu'il a bien voulu entreprendre pour moi relativement à ces questions si troublantes, il a été pris d'un grand mouvement de tristesse mentale au moment où ce Vortex se produisait.

Il a le grand mérite de prouver expérimentalement, de valider pour ainsi dire, les schémas de l'Enchyridon, de la croix gammée du Yn-Yang.

(L'Ame humaine, ses mouvements, ses lumières, et l'iconographie de l'invisible fluidique.— Carré.)



DÉMONSTRATION PHOTOGRAPHIQUE DES TOURBILLONS ET ANSES ELLIPSOIDALES DE LA FORCE VITALE COSMIQUE DU ZOÉTHER.

Je viens d'exposer l'atmosphère fluidique de l'homme, vibrant à sa périphérie, comme la manifestation extra-cutanée de sa force intime, ayant pour centre l'âme vitale individuelle et personnelle. J'ai montré, qu'un appareil enregistreur (*le Biomètre*), comme une plaque photographique mise dans cette atmosphère enregistrait la vibration périphérique de notre mouvement intime, lorsqu'il était assez puissant pour se manifester en dehors de nous.

J'ai divisé en *aspir* et *expir*, les mouvements d'attraction et d'expansion, d'appel et de rejet, exercés dans le Cosmos invisible par notre vibration centrale, distincte de la chaleur et de la lumière solaire, qui ont leur propre signature photographique. particulière et distincte.

L'objet de cette communication est relatif à cette force, *substance cosmique*, attirée par la dépotentialité de notre mouvement interne, c'est-à-dire la *force en anses et en tourbillons*, dont j'ai démontré l'existence, par la photographie de sa propre lumière.

Il n'y a pas que le cours des astres, qui dans l'univers, offre la trajectoire en parabole et en anse, simultanément avec une rotation sur leur axe, chez les infiniment petits les cellules microscopiques, on constate un mouvement amiboïde.

D'après les mathémathiques, la forme parabolique, dans la trajectoire, tend à se produire au fur et à mesure de la diminution de l'énergie primitive.

Les calculs de Maxwel, sur le mouvement, et les schema qui en découlent, affirment le tourbillon, comme point de départ des modes de l'énergie connus, électrique, calorique, lumineux ; le tourbillon du Zoéther, est donc l'hypothèse rationnelle déduite des données mathématiques, par un des grands physiciens actuels.

Le mérite de ma découverte, est d'avoir pu démontrer *expérimentalement*, l'exactitude du fait, c'est-à-dire la forme en

anse et en tourbillon du Zoéther de Maxweî, de *la force substance* d'Hirn, de la *force vitale* Baraduc.

Ce que la conception mathémathique permettait de déduire avec certitude pour la raison, la plaque photographique, a permis d'en réaliser l'objectivité visuelle. Je possède une trentaine de plaques, objectivant la forme de cette force vitale, expérimentalement obtenue, à laquelle j'ai consacré une brochure sous le nom « d'Iconographie en anse de la force vitale cosmique », tirée de l'*Ame humaine, ses mouvements, ses lumières*. CARRÉ, Paris.

La conclusion de ce court exposé est :

1º *Un fait* : La force vitale en anse et en tourbillon, pressenties par les·mathématiques, est démontrée par la plaque.

2º *Une loi* : L'Iconographie de cette force, son induction a lieu par notre propre vibration intime attirant et puisant dans le cosmos invisible, l'élément même de la réfection dynamique de notre animisme, de notre vitalité. La vibration exagérée de notre âme fait une consommation de cette force vitale cosmique en rapport avec l'intensité de cette vibration, produite autour de notre âme vitale, considérée comme un foyer inducteur, un centre de consommation de cette force vitale cosmique.

Août 96.

Dr HIPPOLYTE BARADUC.



NAUNDORFF

PÈRE DU NÉO-SPIRITUALISME

(*Etude de l'évolution d'une âme vers le mysticisme*).

par JULES BOIS

(*Suite de la page 24.*)

Nul n'était donc mieux préparé à cette mission difficile et néfaste. Rien, pas d'abri, pas de parents, pas d'amis. Les villes vomissent ce proscrit éternel, ses parents ne répondent pas à ses lettres, sourdement font attenter à sa vie ; ses parents, ils sont riches, heureux, tout gras de son patrimoine, et il n'est pas jusqu'à cette sœur qui l'aimait tant pour le renier et le rejeter ! Seuls, quelques vieux domestiques le reconnaissaient ; les simples vont aux simples, les bons vont vers les bons. Et s'il se rencontre des âmes nobles et justes qui veulent mettre au service de cette cause, un dévouement généreux, le poignard ou le poison les arrête. Quant aux autres, le miel sur la bouche et la trahison au cœur, ce ne sont que des pièges ! Ah ! que Naundorff avec raison écrivait : « Fuyez les hommes ! » Celui qui veut entrer dans la voie parfaite, où il y a la lumière, mais aussi la solitude ! Celui-là doit avoir rompu les liens futiles et égoïstes qui nous rattachent à l'humanité. L'Invisible, l'Au-delà, les Ames Supérieures qui forment par leur communion le véritable ciel ne veulent point d'un partage pour eux trop humiliant. L'Invisible ne se préoccupe pas de celui qui aime le visible. Le mélancolique et suave esprit, baise les paupières meurtries de larmes, mais il fuit la vie des hommes qui disperse ses fluides vivifiants ! Les anges ne visitèrent Naundorff que parce qu'il était abandonné : car quiconque recevra des consolations humaines devient indigne de l'entretien angélique. Celui qui n'a pas abdiqué toute affection déréglée, comme dit l'Imitation, tout amour personnel comme dit le Bouddhisme, celui-là n'est pas



un mystique. Il faut, pour que se manifeste le visage des morts, le miroir de la solitude et le parfum du silence !

Tel est l'itinéraire du mystique. Le chemin de déceptions, de trahisons, d'humiliations conduisant au Golgotha. En haut sur la croix suprême on est seul et on se tait, mais on voit toutes choses à ses pieds ; la grande révélation attendue dessille les yeux jusqu'aux horizons les plus lointains, jusqu'au delà des plus vaporeux nuages.

Aussi les dernières années de sa vie firent de Naundorff un mystique chrétien. Je défie qui que ce soit, fût-il le plus courageux des hommes, s'il atteint un certain excès d'épreuves, de ne pas penser au Christ, au frère qui ne trahit pas, au véritable et unique ami. Il est là, il vient sans être appelé, il vient, étant appelé. Car le Christ n'est pas seulement sa personnalité humaine et historique, une onde de l'Absolu, un visage du Logos, il est le petit Dieu intérieur qui s'éveille dans les amertumes, le prix incomparable, la récompense qui ne peut être numérée, l'or mystérieux déposé en nous par la tristesse, l'époux et l'épouse qui ne quittera plus, le frère ou la sœur fidèles, l'ange que nous créons par nos propres mérites, le compagnon solidaire de notre effort.

Le Christ n'est pas seulement hors de nous ; il est en nous surtout. Le Christ intérieur naît comme une plante vertueuse spontanément, en le jardin arrosé de pures larmes, fécondé par les graines de la foi, et c'est lui sans doute qui apparut à Naundorff, si suave et si mélodieux, dans ce vilain cabaret de Ménilmontant, sur le grabat des pauvres.

III

Je tiens à revenir sur le rôle initiatique du Christ. Je voudrais qu'on me comprenne, qu'on n'imagine pas que je veuille après tant d'autres, après Naundorff lui-même, révéler à mes lecteurs un christ nouveau. Il y a plusieurs personnes en « Christ », il y a surtout. tout ce que nous y mettons, depuis les évangélistes jusqu'à ce Naundorff, jusqu'à d'autres encore. Je vois qu'il faut se résigner à ne rien savoir de très certain sur quelques prophètes, têtes d'humanité. Qu'a été Jésus ?

qu'a-t-il dit ? qu'a-t-il fait ? La foi catholique répond seule affirmativement. Elle a peut-être raison ; je ne veux point dogmatiser. Je ne suis pas assez orgueilleux, assez immobile pour opposer uue dénégation têtue à des croyances qu'adoptèrent tant d'admirables, tant de suprêmes âmes. « Jésus était Dieu, Jésus, est Dieu » dit l'Eglise. Je pense qu'il était seulement une des plus hautes manifestations de Dieu. Mais entre manifester Dieu et l'être, il n'y a pas un abîme. Je tiens cependant qu'il est difficile de trouver un texte des Évangiles établissant que Jésus est l'Absolu. « Nul n'a vu Dieu » écrit saint Jean. « Mon Père est plus grand que moi » aurait dit Jésus si j'en crois l'Evangile. Et quand ses ennemis lui tendent des pièges, le menacent de le lapider, parce qu'il veut se faire passer pour Dieu lui-même ; il leur répond en mettant tout au point : « Je suis le fils de Dieu. » Tous ces textes me semblent clairs. Il se pourrait que je me trompe. Il se pourrait qu'il y ait un mystère plus profond dans la venue de ce Superhomme. Carlyle a dit de lui : « Le plus grand de tous les héros, c'en est Un que nous ne nommons pas ! qu'un silence sacré médite cette matière sacrée ; vous trouverez là la perfection dernière d'un principe existant partout dans l'histoire entière de l'homme sur la tere (1). »

Eh bien, aussi respectueux, aussi ardemment épris de ce visage immortel, (qu'il soit d'un Dieu, d'un Homme, ou d'un Homme-Dieu), ne conservons pas ce silence. Il faut parler des héros avec le charbon enflammé d'Isaïe sur les lèvres, — la foi en eux — et alors on ne blasphème plus. Celui qui arrive jusqu'à l'extase n'est jamais sacrilège. J'ai pour le Christ cet amour fou. Il est celui à qui j'ai le plus pensé dans toute mon existence intérieure et laborieuse. Il a été là plus que tous les autres, près de mon intelligence, près de mon cœur. Les jeunes gens de ma génération ont pensé à Stendhal, à Gœthe, à Napoléon ; moi j'ai pensé à Christ. Je n'entrais plus dans ses églises, mais je pensais à lui. Il m'a dirigé au milieu des routes incertaines ; je réponds qu'il existe, pour moi du moins, je réponds que son influence est divine. Pour l'âme qui croit

(1) *Les Héros* par CARLYLE traduction d'Izoulet.

en lui, il est Dieu. J'aurais eu beau penser à Hercule, ou à Orphée ou à Pythagore. Quelque chose ne m'aurait pas réconforté à ce point. Jésus est le héros prototype de l'âme — quelque faible, quelque forte qu'elle soit — qui veut devenir bonne, bonne avec discernement, bonne avec fierté, bonne au-delà de l'Humain ; car il y a longtemps que l'humain ne nous suffit plus.

Je sais bien qu'une critique allemande et que certaines mystiques dénient son existence même à l'enfant de Nazareth. Ils sont certainement plus doctes que moi ; mais je crois qu'en cette question, il s'agit beaucoup moins de science que de simple bon sens. Voyons,où a-t-on vu qu'un mouvement aussi considérable que le Christianisme, aussi destructeur d'une part, aussi fécond de l'autre, se soit imposé sans qu'un cerveau puissant, sans qu'un cœur ingénu lui ait donné l'impulsion. Prenons par exemple les admirables légendes de Krishna. Il est évident que ce sont des légendes. L'existence d'un Krishna est possible, tout est possible. Elle n'est pas probable. Qu'un homme ait respiré à travers l'inextricable forêt de mythes, cela se peut, cela n'est pas sûr. Mais il y a certainement un homme derrière les paraboles de l'Évangile ; je le sens, je l'entends, je le vois. Il y a un homme qui est né, qui a vécu, qui a pleuré, qui est mort.

Je sais bien encore que l'idée du Christ devient énervante quand elle est accaparée par des esprits bornés, à seule fin d'arrêter le progrès de notre civilisation et de notre âme. Dès que l'on veut penser librement, un fanatique se lève avec un marteau pour vous casser la tête et sur ce marteau, il a écrit Christ. Dès que l'on veut approfondir les autres religions, cueillir en leur mystérieux jardin la fleur ineffable, un homme vêtu de noir vous arrête la main : « Christ » dit-il. C'est-à-dire ne bougeons plus, fermons les yeux, posons la plume. Nous avons la vérité définitive, agenouillons-nous et dormons. Alors je me révolte, je m'indigne, voilà les vrais sacrilèges ; ceux qui veulent limiter l'enseignement des prophètes. « D'abord vous n'avez rien compris, leur dirai-je, aux vérités de l'Évangile, puisque vous êtes sans tolérance et sans curiosité. Vous n'avez vu dans le livre qui est resté clos, malgré

vos longs marmottements superstitieux, que le reflet de votre ignorance et de votre sottise. — Et puis il y a des vérités qui ne sont pas dans l'Évangile, qu'il faut chercher ailleurs, que l'homme d'alors ne pouvait pas porter. L'Évangile le dit. »

Eh bien, ouvrons franchement, avec le Christ et non pas contre le Christ, l'ère qu'il a annoncée et pour laquelle nous sommes prêts enfin, l'ère où il sera permis d'adorer sur la montagne, loin des temples des hommes. Questionnons les autres prophètes, ouvrons leur les bras, le cœur, l'esprit. Christ reste auprès de nous. C'est l'initiateur de la précise et pratique Europe. Il saura bien nous protéger de l'erreur, nous dire : « Ceci doit être gardé, cela doit être rejeté. » Il est devenu plus et mieux qu'un dieu ; il est notre propre conscience dans notre âme.

Ce dont il faut se méfier c'est de prononcer sur une question aussi profonde des paroles momentanées que l'on imagine fatidiques. Cet excellent Naundorff prétend que Jésus est un ange, il le croit, il l'affirme. Mais il ne nous sera permis de le croire que si nous le voulons. Il est aussi un ange, si nous admettons qu'être ange c'est être supérieur à l'homme, mais il n'est pas qu'un ange. N'a-t-il pas été servi par les anges dans le Désert ? Et quand même cela ne serait que symbolique, cela serait vrai encore. Chacun met en Christ sa pensée propre. Il y a là une des formes d'un culte nouveau, d'un culte plus hautain, offrir à Christ non plus des cantiques, mais lui vouer ses œuvres. Je lis par exemple une conférence mouvementée, chaude, éloquente du grand avocat de Belgique M. Picard. Il attribue au Christ ses propres idées socialistes. Cela est beau et généreux d'attribuer à un autre des sentiments que l'on a soi-même et cela afin que cet Autre, ce magnanime et illustre Autre donne plus de force à cette doctrine que l'on croit la meilleure. Mais Jésus n'était pas socialiste, il n'était pas plus pour la propriété, que contre la propriété ; certainement il était dur pour les riches qui deviennent volontiers rudes et méchants. Mais au fond, il était un mystique c'est-à-dire un esprit dégagé des biens de ce monde.
« N'ayez pas de biens et venez avec moi » tel est son désir, tel est le cri qu'il jette, mais à quelques-uns seulement. Le



reste lui est égal, le reste se débrouillera à sa guise. « Il y aura toujours des pauvres parmi vous. » — Tolstoï lui aussi s'étaie sur le Christ. Il a demi raison. Le Christ était pour la paix, certainement, mais il n'eut jamais conseillé la révolte contre les républiques ou les rois. Le Christ, comme tous les penseurs dégagés de fanatisme, ne croyait pas à l'utilité des révolutions. — Chacun en somme se fait un Christ à sa façon, et cela est un grand hommage et un grand dommage. L'idée du Christ doit évoluer plus haut.

Nous ne choquerons personne, je pense, ni protestants, ni catholiques, ni même les athées qui ont lu avec impartialité le livre de ses paroles et de sa vie, en disant que Christ doit devenir un des plus hauts flambeaux de notre conscience, de notre criterium spécial à nous Européens. Celui qui contrôlera nos futures vérités.

La part de la doctrine de Naundorff, qui lui est révélée croit-il par son ange, reste cependant la plus personnelle, c'est-à-dire la moins durable, et la moins belle. Elle témoigne surtout de son esprit rationnaliste, de son goût inné pour l'exactitude ; elle prouve qu'il n'était pas facile à perdre la tête et quiconque cherchera à le traiter de fou s'égarerait étrangement. Il échenille les livres sacrés, les refond, les retourne, en fait une doctrine trop positive, d'une part, trop mystique de l'autre. Les détails ne m'en plaisent pas.

Mais à un exilé, il devait être dévolu d'avoir le sentiment exquis de ce long exil qu'est la vie terrestre, parmi les horribles hommes, pour toute âme agitée des passions célestes de la justice, de l'amour et de la vérité. Exil tempéré heureusement par les moyens de communiquer avec les frères de la lointaine patrie. L'homme a été ange, l'ange sera ou fut un homme. Ainsi une parenté relie le plan humain au plan divin Je retrouve là les plus belles inventions esotériques d'Orphée et de Pythagore la pluie des âmes, la descente perpétuelle de la bonté et de la pitié dans l'épais et coriace univers. La matière ? L'écorce du fruit seulement. La sève, le suc ineffable c'est l'esprit. Les corps ne sont que des vêtements. Nos vies successives, le vestiaire de l'âme. La nudité angélique s'habille seulement à l'oripeau charnel. Aussi, parfois, sou-

vent, l'oripeau se déchire, l'étoffe s'élucide, c'est l'inspiration, c'est l'extase, c'est dans les ténèbres de la vie corporelle, l'étincellement de la vie mystique que nous appelons la mort. Et nous ne sommes pas seuls. Quand même nos yeux avides ne distingueraient à nos côtés aucune forme, aucune chair, les âmes pas encore matérialisées ou déjà sorties de la matière nous enveloppent d'une caresse aromale. Le beau pli blanc des angéliques surplis fait flotter autour du lourd manteau de nos corps, un drapeau invisible de lys. Ceux que nous avons connus et qui partirent, ils sont là. Ceux que nous connaîtrons et qui vont venir, ils sont là. Notre famille éternelle se groupe autour de notre passagère humanité. Les pleurs les plus cachés ne sont pas vains. Des bouches plus subtiles que des nuées les recueillent dans des calices qu'elles renversent bientôt sur nous en gouttes de consolations. Le champ de notre activité s'élargit ; l'amour n'a plus de limites. Nous pouvons évoquer, nous pouvons retenir les âmes chères, elles ne nous abandonnent pas, nous ne les quittons plus. Par un commerce austère et délicieux, nous nous retrempons dans notre origine, nous lavons nos faiblesses dans les lavoirs d'en haut et nous faisons sécher au soleil de la miséricorde nos linges de nouveau immaculés par la soude des larmes.

Je sais bien que là encore « Louis » n'inventa rien mais il popularisa le premier, simplifia, fit toute naïve la croyance savante et restreinte des anciens temples.

Toute naïve ! Il l'était lui naïf ! mon Dieu, qu'il l'était ! Celui que ses ennemis faisaient passer pour si dangereux, étant si habile, avait la simplicité des enfants et de ces braves anges dont il parle. L'héréditaire péché des rois, il l'avait tant et si cruellement expié. Et il était redevenu semblable à ce petit qu'aimait le Christ. Ame bonne et droite ! Sa théorie sur la femme une ingéniosité charmante. Rectifiant à son gré la Genèse il la sauve du péché originel ; elle n'y a pas participé ; elle n'est arrivée sur la terre qu'après la faute, pour consoler l'homme de cette déchéance, du désespoir qui suit le péché ! Vraiment il était bien l'instrument docile à enregistrer le frémissement de l'aile des anges puisqu'il n'eut pas le génie de bien recueillir leurs paroles ; en revanche il sait la répulsion du

souffle des démons car il n'y a pas que des anges sur la terre. L'enfer s'y mêle au ciel, selon Naundorff ; tous deux s'entre-croisent ici bas, en ce carrefour des esprits où se heurtent de noires chutes à de blanches ascensions. Mais il doit s'arrêter un jour, ce mouvement des mêmes âmes, cet aller et retour de l'au-delà à la terre, de la terre à l'au-delà.

« Si vous ne naissez pas une deuxième fois, vous n'entrerez pas dans la maison de mon père, » a dit le Christ. En effet il faut échapper à la loi du retour et de la réincarnation, sorte de loi de la pesanteur spirituelle, qui fait qu'une âme, trop matérialisée, une fois arrachée à la matière par la mort, a trop pris goût à cette matière pour n'y retomber pas. Pauvre Psyché ! Elle a perdu ses ailes dans la gaîne du corps. C'est une atrophiée céleste dont les organes angéliques ont été ensevelis dans l'hyperthrophie des organes de chair. Et il faut recommencer le voyage, reprendre l'habit du serviteur, accepter encore le boulet du forçat. Mais il ne se rendra plus sur la terre, celui qui dès ici-bas, sera redevenu l'ange qu'il fut. Celui-là sans mourir sera né de nouveau. Il aura dompté le Cycle, le grand serpent de réincarnation ; et, pensif, au-delà de la vie et de la mort, dans la citadelle reconquise, fils de Dieu, non plus fils des hommes, il devient le protecteur de nos régions qu'il a dépassées.

Ainsi le Christ, et voilà pourquoi Naundorff qui s'écarte de sa religion tout d'abord, croit ensuite recevoir de lui la consécration de sa mission. Si on hausse un peu le rêve diffus de Naundorff, si on l'accouche des intuitions qu'il bégaie, on a déjà un beau spectacle. Le Christ, pour ce rationaliste clos à des métaphysiques théologiques, n'est pas un des trois visages de l'Absolu, mais le Héros libéré, l'Homme dépouillé de matière, l'Ange immuable, l'exemplaire Martyr, celui, qui, comme Naundorff croyait l'être, fut réellement l'enfant royal, traqué dès la naissance et dont il fallut taire le nom, le rejeton de David éternellement dépossédé, le souffleté du prétoire, le couronné de ronces. Celui qui subit la tyrannie usurpatrice d'Hérode, la lâcheté de Pilate, le complot hypocrite des pharisiens. — Et cela n'est pas déjà si mal.

L'Eglise condamne l'hérésie naundorffienne. Elle le devait. Au point de vue catholique, la profession de foi de l'Impos-

teur n'est guère orthodoxe. Disons aussi qu'il y avait un certain courage pour lui à rompre avec le parti catholique, dont il recevait beaucoup de dons. En revanche les prêtres ne lui furent jamais très favorables. Si quelques uns, tels que l'abbé Appert, s'attachèrent à sa cause, la plupart lui furent hostiles. Il est bien naturel aussi que Naundorff devenu prophète tourne contre eux. En Allemagne, un prêtre polonais le fait incarcérer; en France, quand, sur le conseil de Martin, il veut recevoir la confirmation, l'Évêque de Versailles Mgr Blanquart de Bailleul, apprenant qu'il se dit secrètement Louis duc de Normandie, fait aussitôt du zèle, viole la confidence et n'a de cesse et de repos, coalisé avec l'Évêque de Chartres, qu'après l'avoir dénoncé au préfet. Il fait part à quelques personnages du clergé de ce qu'il croit être des révélations; on le traite sur le champ de toqué et de démoniaque. Une persécution nouvelle se dresse. Les pouvoirs temporels, il s'était habitué à rencontrer leur front de taureau; mais il espérait en les pouvoirs spirituels. Oh, tous les pouvoirs sont dangereux, car, qu'il ait tort ou raison, ils écraseront toujours le plus faible. Le pape Grégoire XVI, qui n'avait d'ailleurs aucune autorité au point de vue historique, surtout pour une question, dont il devait ignorer les principaux éléments, fut peu tendre pour l'auteur de la Doctrine Céleste. C'était dans un Bref dirigé contre Vintras et adressé le 8 novembre 1843 à l'archevêque de Tours. Voilà les termes qui atteignent Naundorff : « illius perditi huminis qui falso se normandiœ ducem jactat. » « Cet homme perdu qui se vante faussement d'être le duc de Normandie. »

Le raisonnement d'un Naundorff sincère est tout simple. « Le pape se dit infaillible, d'une part; de l'autre il déclare que je ne suis pas le duc de Normandie. Or je le suis! Donc il n'est pas infaillible.» Naturellement je parle d'un Naundorff sincère, se croyant du moins Louis XVII, même s'il ne l'était point. Et cette circonstance plaide en faveur de l'imposteur puisqu'il se proclame hérétique contre ses propres intérêts.

(*A suivre.*) JULES BOIS.



RÉPONSE DU NATURALISTE AU MYTHOLOGUE

par Louis MÉNARD

Docteur ès-lettres.

. . . .

Jeune fille, dit l'ange Ithuriel, je t'ai aperçue de là-haut, quand tu te baignais dans l'eau transparente, sous les cèdres du mont Hermon, et j'ai quitté le ciel pour toi. Laisse-moi contempler tes yeux noirs, mes étoiles. Tu es trop belle pour la terre, Dieu s'est trompé en te faisant naître ici. Mais il ne t'a donné que la vie, moi, je veux te donner une âme. Dans cette forme divine, j'allumerai une flamme céleste, je serai ton créateur et ton amant. Viens, nous voyagerons parmi les astres d'or, au-dessus des nuées, je te porterai sur mes ailes puissantes, je t'enseignerai les lois éternelles.

— Tais-toi, Egrégore : tu vois bien qu'elle ne comprend pas. Les éclairs de son regard, tu as cru que c'était l'intelligence, ce n'était que la vie. Est-ce qu'elle a des ailes pour te suivre ? Tu lui parles une langue inconnue, elle a peur et elle se sauve. Ah ! la guenon du pays du Nord, elle va retrouver son grand singe anthropoïde, là-bas, dans les marais. Elle a raison, il faut des couples assortis. Mais toi, que fais-tu ici, Dieu tombé ? Va, retire-toi au désert et attends la fin de ton exil.

Les effluves du ciel peuvent descendre sur la terre, mais l'inerte matière ne peut monter vers l'esprit. Les âmes sont des étincelles du feu céleste, tombées des calmes régions de l'éther,

(1) La première partie de l'article suivant ayant été publiée dans les *Rêveries d'un païen mystique*, sous le titre de *Lettre d'un mythologue à un naturaliste,* nous n'en reproduirons qu'un extrait, nécessaire pour comprendre la seconde partie, écrite depuis la découverte des rayons Rœntgen et qui paraît ici pour la première fois. L'auteur présenta le problème de la vie sous une forme mythologique. Malheureusement il ne sait pas conclure : il s'échappe par la tangente et nous laisse en suspens dans le vide : « Il n'est pas fou, disait Leconte de Lisle, mais il rend les autres fous. »



dans la sphère agitée de la vie. Vaincues par la toute-puissante fascination de la beauté, courbées sous le joug humiliant du désir, écrasées par les lourdes chaînes du corps, elles savent bien que la naissance est une chute et la conception une souillure. La pudeur leur rappelle le souvenir de la tache originelle ; sous ce voile mystique, elles cachent la honte de leur incarnation. Pourquoi ces rougeurs involontaires au seul nom de la volupté ? N'est-ce pas une loi divine, cette irrésistible attraction qui enchaîne l'esprit dans la matière? C'est la source de la vie, la base de la famille, la grande communion des êtres, et on n'ose pas en parler. Il y a là un mystère profond que devraient leur expliquer vos théories modernes de réhabilitation de la chair.

La mort est aussi un mystère, entouré comme l'autre d'un inexplicable mélange de respect et de dégoût. Lever les chastes voiles, révéler ce qui s'enveloppe de silence et d'ombre, serait aussi impur et aussi impie que de violer un tombeau. Devant les deux portes de la vie, il y a une horreur sacrée. La lumière souillerait ce qui appartient à la nuit. L'origine et la fin des choses sont les secrets des Dieux.

Vous avez raison ; mais votre mythologie est invraisemblable. Dans votre colère contre le Féminin, vous oubliez que les Dieux perçoivent les rayons Rœntgen. Quand l'ange Ithuriel a regardé cette fille se baigner, il a dû voir, sous la transparence des chairs, un tube digestif et ce qu'il y avait dedans. Si les anges quittent le paradis pour cette boîte à ordures, leur chute est inexcusable et honteuse ; elle prouve que, malgré leur réputation de pureté virginale, ils sont attirés vers la terre et que le célibat les ennuie. Saint Paul a raison d'ordonner aux femmes de se voiler à cause des anges, car la beauté des filles de Caïn a séduit les Egrégores et causé leur damnation éternelle. De là est née la race meurtrière et carnivore des Géants, et pour laver la souillure du sang répandu, il a fallu noyer la terre sous les eaux du déluge.

Puisque vous aimez la mythologie chrétienne, demandez à la Gnose de vous expliquer le mystère de la génération des êtres. Séduites par le serpent du désir, les âmes goûtent le



fruit défendu de la volupté qui les fait tomber dans les bas-fonds de la matière, loin du céleste jardin de pureté inconsciente où elles dormaient dans une communion fraternelle avant leur incarnation. Les vêtements de peau faits par Iahweh sont une allégorie du corps terrestre ; la pudeur est le stigmate humiliant d'une origine impure : « Pourquoi te caches-tu ? Comment sais-tu que tu es nu ? » C'est que la conception est un grand mystère, le secret des Elohim, et que le silence est la loi de toute initiation ; l'épée flamboyante du Kéroub garde le chemin de l'arbre de vie.

L'incarnation est une chute volontaire et coupable, la tache originelle un juste châtiment, non de quelque faute antérieure à la naissance, comme l'ont cru Empédocle et Hermès Trismégiste, mais de la naissance elle-même. Les âmes ont mal fait de vouloir naître et se séparer de l'unité primordiale. L'individuation implique l'égoïsme, la lutte pour l'expiation de la naissance. L'inflexible nécessité condamne tous les êtres vivants, à s'entre-tuer jusqu'à la fin du monde. Il faut que la vie des uns se nourrisse de la mort des autres, jusqu'à l'heure bénie où Brahma rentrera dans son sommeil, d'où il n'aurait jamais dû sortir.

Et pourtant il est écrit sur les tables du Sinaï : « Tu ne tueras point ». Le Bouddha, qui maudit la vie, étend sa charité sur nos humbles frères les animaux et défend de les sacrifier. Mais si la vie est mauvaise, pourquoi condamner le suicide et le meurtre ? Si nous avons eu tort de naître, pourquoi maudire la mort qui répare notre erreur ? Comment justifier le désaccord du symbole et de la loi ? Les religions qui rendent des oracles contradictoires peuvent-elles reprocher à la science de ne pas vouloir aborder les problèmes insolubles ?

LOUIS MÉNARD

LA QABALAH

par M. S. L. MAC GREGOR — MATHERS

(*Suite de la page 30.*)

J'ai donné ci-dessus la dérivation du mot français " chiffre " de l'hébreu SPR, *Sépher*, la racine de " Sephiroth ". Cherchons maintenant la véritable étymologie du mot " zéro " qui au premier coup d'œil semble si différent ; et nous trouverons qu'il remonte à la même source. Car " zéro " vient, dit-on, du mot " *Cifra* " qu'on a d'abord appliqué à ce caractère d'après l'arabe " *Syfr* " (vide, rien, néant). Seulement l'expression " vide ", selon les idées Qabalistiques convient mieux à la nature du zéro, que " rien " et " néant ", bien que pour nombre de personnes ces expressions veuillent dire à peu près la même chose. Tout le monde sait, que c'est une opinion fort enracinée chez nous que nos chiffres sont d'origine arabe, et l'on se reporte à l'Arabie pour trouver la dérivation susdite. Mais évidemment " *Syfr* " est le même mot que " Sepher ". On dit aussi que le zéro a été introduit dans le système de l'abacus sous le nom de " *Sipos* " antérieurement à l'époque où il prit le nom de " *Cifra* " ; et que l'étymologie de " *Sipos* " est, soit l'hébreu " *Psiphas* " (jeton à compter, rond, cercle), soit le grec " *Psephos* " qui a la même signification. Cette origine est prouvée d'une manière incontestable par des vers trouvés dans un manuscrit de la Bibliothèque de Leyde, sur la signification des noms des dix chiffres employés dans le système de l'abacus. Un de ces vers, relatif au zéro, dit expressément : « On appelle *sipos* celui qui est en forme de roue ». Ici le zéro se rapporte de plus à l'idée de " roue ", c'est-à-dire de " *cercle qui tournoie* ".

Ce " Cercle qui tournoie ", ce " rond ", ce " tourbillon " qui cherche à comprendre toujours ce point tellement désiré, c'est-à-dire son centre, est-ce que c'est en effet le véritable hiéroglyphe qui formule l'origine de l'échelle décimale ? Si c'est vraiment cet hiéroglyphe, ce blason pour ainsi dire de



l'Incommensurable, peut-il se lier avec tant de facilité à l'idée de ce point primordial tellement sollicité par notre pensée comme un appui quelconque dans l'Océan incompréhensible de l'Infini, ce berceau vague, gigantesque, qui a su bercer notre âme avant qu'elle se soit revêtue d'un corps de chair ? Car, notre pensée, qui presque malgré nous, cherche toujours son origine ; cette pensée, dont la terreur envahit notre être toujours quand nous cherchons notre vrai germe ; quelle n'est sa faiblesse, quelle n'est sa solitude, dans ses recherches, malgré nous encore, de la Vérité. Et pour la plupart, culbutée, opprimée par sa vaste impotence en face de l'Invisible, elle retombe en nous inerte, frappée de la Terreur de l'Inconnu, épouvantée par sa vue momentanée du " Sans Bornes ". Voilà le moment de la défaite, quand on dit en soi-même, « mieux vaut être brute insensée, mieux vaut périr en même temps que cette vie terrestre si chère, qui dure même si peu de temps, mieux vaut être Athée, en dépit de soi-même, mieux vaut enfin n'avoir jamais été, que d'affronter *encore* pareille solitude, que de tenter *encore* de franchir le Seuil de l'Infini ! » C'est là que gît la grande épreuve. Combien parmi nous reviendront volontiers au choc de la pensée. O ! Français, O ! nation si brave quand elle a affaire à forte partie ! si éprouvée contre les sorts de la guerre, est-ce d'elle-même seulement qu'elle a peur ! Anciennement le Gaulois disait : « Je crains Dieu, et rien outre » ; est-ce qu'aujourd'hui il n'a pour blason que ce cri honteux, « j'ai peur de MOI-MÊME ? » Ou dans cette vie ou dans une autre, c'est ce problème de " *soi-même* " qu'il faut résoudre ; c'est là pour la plupart la pierre de l'antique Sisyphus, c'est là la roue d'Ixion. Et où mieux chercher les Œdipus de cette énigme sinon dans la nation qui a produit un Bayard !

Comment donc trouver selon les moyens humains une manière abstraite d'exprimer des idées tellement compliquées, tellement éloignées des conceptions de notre vie ordinaire sinon parmi les manifestations idéales des pouvoirs qu'on attribue aux nombres considérés comme bases de tout résultat matériel ? Et pourtant ici on trouve deux moyens de les exprimer, c'est-à-dire par arithmétique (l'Algèbre y compris) et par géométrie : qui néanmoins ne sont pas exactement les mêmes.

Car le cube arithmétique, c'est 8 ; et le cube géométrique c'est 6 selon le nombre de ses côtés. Cependant ce résultat ne nie que l'un et l'autre soient véritables, seulement il indique qu'ils appartiennent aux plans différents ; les nombres, renferment les moyens d'opération des Forces Secrètes de la Nature, tandis que les figures géométriques représentent les nombres extériorisés. Ainsi les nombres parlent à la pensée, en même temps que les figures parlent aux yeux, et leur synthèse à notre esprit ; néanmoins il faut comprendre en outre que les nombres même sont des formes extérieures de leurs racines abstraites qui sont les vrais nombres secrets de l'Univers, et que pour bien arriver à la compréhension de ceux-là, il faut en même temps l'emploi en nous d'une partie de l'âme plus haute encore que les pouvoirs de raisonnement, — l'Imagination Idéale.

Retournons, maintenant, encore une fois, à la conception du Cercle du zéro, ce cercle qui tournoie et qui exprime le désidératum mathématique du point. Ainsi comme *Chiffre* il se lie plutôt avec l'Unité qu'avec le négatif. Les autres sections coniques aussi expriment le désidératum des points comme foyers de ses courbes, et même la spirale pose cette demande; mais toutes ces figures possède en deux foyers en place du centre du Cercle. Ainsi entre les autres sections coniques et le cercle il y a toujours un gouffre, parce que les rayons de celui-ci sont égaux, tandis que cette règle ne s'applique point au cas de l'ellipse, de la parabole, et de l'hyperbole. Et la Spirale ne formule pas exactement *une vibration,* mais *une alternation des foyers.*

L'ellipse, la parabole et l'hyperbole, trouvent leur synthèse dans l'ovoïde, ou forme d'œuf. Tout le monde sait que l'œuf était un symbole sacré parmi tous les mystères de l'ancien monde. Pourquoi ? — Parce qu'il représentait le commencement de la vie, c'est-à-dire le rapprochement avec sa racine en l'Infini. La même forme se répète dans les graines des végétaux, et tandis que la graine se rapproche ordinairement de l'ovoïde, son germe prend celle de la spirale.

On peut considérer l'ovoïde, alors, comme le chiffre de zéro qui se lie plutôt avec le négatif qu'avec l'Unité.



Dans la Qabalah on suppose trois Voiles de l'Existence Négative, qui en eux-mêmes formulent les racines cachées des idées des dix séphiroth (ou nombres), tandis que celles-ci ne possèdent pas encore le pouvoir de s'extérioriser, c'est-à-dire d'être soumises à l'action d'une définition.

Ici encore une fois, il faut insister sur l'impossibilité de comprendre ou d'expliquer l'Absolu ; seulement il s'agit de tenter de faire un effort pour constater les limites des pouvoirs de *nos pensées à nous*, et ainsi d'acquérir une idée de l'étendue de notre ignorance des conditions obtenues dans cet état de la vie dont peut-être la meilleure appellation est *existence négative* laquelle a pour premier Voile qabalistique : AIN, *Ain*, " Négativité ". Ce mot hébreu se compose de trois lettres et symbolise ainsi les racines des trois nombres ou séphiroth, 1, 2, 3. Le deuxième voile, AIN SVP, *Ain Soph*, "Sans Bornes", est de six lettres, et représente les racines des six nombres ou séphiroth, 1, 2, 3, 4, 5, 6. Ensuite vient le troisième voile, AIN SVP, AVR, *Ain Soph Aur*, " lumière sans limite ", qui indique les racines des neuf nombres ou séphiroth, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9. Comme dit le " *Siphra Dtzenioutha* ", ou, " Livre du Mystère voilé " : — « C'est ainsi qu'ont trouvé leur Équilibre, ces Pouvoirs qui n'avaient point encore une existence perceptible..... C'est là qu'Ils ont monté, c'est là qu'Ils s'élèvent — Eux qui ne sont pas, qui sont et qui seront ! »

Mais, le nombre neuf une fois atteint, nous ne pouvons aller plus loin sans être forcés d'avoir recours à l'unité ; car dix est seulement une répétition de l'unité fraîchement dérivée du négatif ; et cette idée est très bien marquée par la manière de représenter ce nombre en les chiffres arabes, où le cercle du zéro symbolise le Négatif, et la ligne droite, 1, l'Unité.

Ainsi l'Océan illimité de la Lumière Négative, *ne saurait procéder d'un centre, parce qu'il est sans centre, mais il cherche à se concentrer* et devient le nombre 1 des séphiroth manifestées, c'est-à-dire la première séphira que les qabalistes appellent K T H R. Kéther " la Couronne " tandis que dans un est le dix parmi les racines voilées. Comme dit la Qabale, " Kéther " (la couronne est en Malkuth) (le royaume, la dizième séphira), et Malkuth est en Kéther

Et Hermès dit : « Ce qui est supérieur est comme ce qui est inférieur, et ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, pour former les merveilles de la Chose Unique ! »

Mais, " *Natura abhorret vacuum* ", " la Nature hait le vide " ; et entre deux idées tellement diverses que celles de l'Existence Négative et de l'Existence Positive, il faut forcément trouver un lien quelconque. Ce lien qui, tandis qu'il s'approche du Positif peut à peine admettre une définition ; c'est la Virtualité, l'Existence Potentielle. C'est l'Existence en état de Possibilité. Par exemple : — Dans la semence d'un arbre, l'arbre qui peut se développer de cette semence est caché ; c'est dans la condition d'Existence Potentielle ; c'est en cela ; mais il ne saurait se soumettre à la définition. Et encore moins, la semence que cet arbre à son tour pourrait produire. Mais cette dernière semence est dans une condition encore moins avancée que l'arbre, c'est dans le domaine de l'Existence Négative !

Au contraire, l'Existence Positive admet toujours la définition ; elle est dynamique ; elle possède des pouvoirs évidents ; et ainsi elle est l'antithèse de l'Existence négative. C'est l'arbre développé, extériorisé, qui n'est plus caché dans la semence ; c'est le nombre révélé en toute sa clarté.

Mais Existence Positive possède Commencement et Fin ; ainsi il lui faut toujours une autre idée comme base et raison, c'est-à-dire l'Existence Négative, et sans cela le positif est toujours inconstant, et peu satisfaisant.

Le zéro alors comme chiffre et comme idée représente la Virtualité et non pas l'Existence Négative ; mais c'est notre seul moyen de tenter de l'aborder.

Il était nécessaire de discuter aussi longuement ces idées et leurs rapports avec le zéro, avant de pouvoir passer aux considérations des nombres de l'échelle décimale ; vu que nous avons ainsi posé une base et une raison d'être pour servir d'appui à nos futures études du symbolisme énorme caché dans ces " Sephiroth " si mystiques, si puissantes, dans toute l'étendue du vaste domaine de la Qabalah et de la Magie.

(*A suivre.*) S. L. Mac Grégor—Mathers.

LE CAS DE MISS MARY J. FANCHER[1]

Par l'ex-juge ABRAM H. DAILEY

Traduit du *Religio-Philosophical Journal*

Par RÉMY SALVATOR

Suite de la page 41.

Elle me dit : « J'ai eu d'étranges pensées et j'ai éprouvé d'étranges sensations. Quand je regardais les fleurs de cire, ouvrage de mes mains, je ne pouvais croire que je les avais faites moi-même. Elles me répugnaient. Il me semblait que c'était l'ouvrage d'une morte. Je vis que je ne pouvais, sans apprendre de nouveau, recommencer les travaux que j'avais faits autrefois. Je serais heureuse que les personnes qui connaissent les épreuves par lesquelles j'ai passé et les principaux événements de ma vie me disent qui je suis et ce que je suis.

« Il y a, paraît-il, cinq autres Mollie Fancher qui prétendent être le tout de la Mollie Fancher connue. Il m'est impossible d'expliquer qui elles sont et ce qu'elles sont ; je puis seulement le conjecturer. Mes trances et mes crises spasmodiques ont lieu pendant le jour, mais le plus souvent pendant la nuit de dix à onze heures, et, habituellement, je reviens à moi inconsciente de ce qui s'est passé ; mais parfois avec un réel souvenir d'où j'ai été, de ce que j'ai vu et observé ; et chaque fois que je me suis informée auprès des personnes que j'avais vues pendant ces sortes de rêves, afin de savoir si réellement elles avaient été dans les endroits où je les avais vues, s'occupant de telles ou telles choses, leurs réponses me prouvaient invariablement que, d'une façon inexplicable, je devais avoir été au milieu d'elles, en abandonnant mon corps, ou que j'étais capable de voir sans être gênée par la distance ou par les objets matériels. J'ai souvent parcouru des distances de cent milles, et de fait, j'ai été jusqu'à Michigan pour observer les faits et gestes de mon ami et associé M. Sargent, et quant



à son retour je lui racontais ce qu'il avait fait, il m'a toujours affirmé que je ne me trompais pas. Si incroyables que ces choses puissent paraître, je me suis toujours abstenue d'en rendre compte au public, mais conseillée par mes amis et croyant que c'est de mon devoir, je me décide à publier un récit impartial des événements de ma vie sans donner mon opinion personnelle et en laissant toute liberté de jugement aux autres.

« On a prétendu que cette publication avait été préparée dans l'intérêt du spiritualisme. Rien n'est moins exact, tout au moins en ce qui me concerne, et je crois qu'il en est de même pour les intéressés. Ce travail est fait dans l'intérêt du monde scientifique et médical, et dans l'intérêt de la science et de la médecine. On m'a souvent demandé de servir de médium pour des communications spirites, mais j'ai toujours absolument refusé, ne me croyant nullement capable de répondre à un tel désidérata. Mais puis-je vraiment refuser de répondre en toute sincérité à mon biographe, lorsqu'il me demande si je suis instruite à n'importe quel moment de la présence d'amis ou de personnes mortes ? Plusieurs de mes amis savent, et du reste on a publié dans le monde entier, que lorsque je sors de trance, je suis affligée de me sentir ainsi arrachée d'un monde meilleur et plus heureux que celui où je vis habituellement. On a répété, et le public le sait, que je prétends avoir vu souvent autour de moi ma mère et mes amis décédés. Et je dis franchement, que parfois, il me semble que je suis transportée loin des scènes de ce monde, dans des sphères célestes, entourée de mes amis. Toutes ces visions me paraissent aussi réelles que les épreuves de ma vie sur terre. Souvent je vois ou du moins je crois voir ma mère et mes amis autour de moi et dans mes sombres jours de maladie et de douleur, quand mes esprits sont abattus, j'entends la tendre voix de ma mère m'encourager par de douces paroles et me conseiller de supporter tous mes malheurs avec patience et résignation. Quelle est celle qui, alitée pendant plus de vingt-sept ans, ayant le corps et les membres horriblement torturés et contractés par la souffrance, ne souhaiterait ardemment d'être délivrée de ses tortures, même



au prix d'une complète annihilation. Que de fois j'aurais souhaité même la mort pour être débarrassée de mes maux. J'ai vu quelquefois autour de moi et des amis qui venaient me voir, les formes des personnes mortes. Je laisse aux autres le soin de juger si réellement je vois ce que je vois et j'entends ce que j'entends.

« Depuis vingt-sept ans, tous mes amis sont morts les uns après les autres, et l'on peut s'imaginer quel vide cela m'a laissé. Ceux que j'aimais le mieux et qui s'étaient montrés le plus affectueux pour moi m'ont été enlevés pour la plupart et quand on trouve que je devrais être heureuse de sentir quelquefois leur présence spirituelle, je réponds que ce n'est pas là tout ce que je désire dans ce monde, mais que je veux sentir le toucher de leurs mains, entendre le son de leur voix, et sentir leurs baisers sur mes lèvres comme autrefois, quoique les autres puissent dire, ce sera toujours pour moi, tant que je vivrai, une source de chagrins et de tristesses de perdre hors de la vie naturelle, ceux qui me sont chers et fidèles.

« J'ai déjà parlé de quatre autres Mollie Fancher, qui sont, paraît-il, des parties de la Mollie Fancher connue du monde. On dit qu'elles se manifestent les unes après les autres, le plus souvent la nuit pendant que je suis inconsciente. Je puis me souvenir de tous les événements qui se sont accomplis depuis mon enfance jusqu'à aujourd'hui, en omettant les neuf années dont j'ai déjà parlé. On dit que la nuit, à la suite de mes trances et de mes états spasmodiques, je redeviens consciente et que je parle et que j'agis d'une manière différente qu'à l'état de veille, que je me souviens seulement de certains faits de ma vie et ne vois et ne parle, qu'aux personnes présentes que je connais intimement. J'entre ensuite dans une nouvelle trance, dans un nouvel état spasmodique, je redeviens consciente, j'apparais et j'agis comme une autre personne, ne me souvenant que de certains faits de ma jeunesse, et ainsi de suite jusqu'à ce que les quatre transformations dont j'ai parlé se soient produites, et les diverses Mollie Fancher qui apparaissent, ne se souviennent jamais que des événements de la vie de la réelle Mollie Fancher. Tout ceci, on me l'a dit, je n'en sais rien moi-même. Quand je reviens à moi, je n'ai aucun



souvenir de ce changement de personnalité. Il paraît aussi que la soi-disant Mollie Fancher ignore complètement ce qui s'est passé pendant les neuf années déjà mentionnées. A la vue de ces changements de personnalité et de ces faits remarquables, mon docteur prétendit qu'il ne serait pas surpris si une autre de ces Mollie Fancher se réveillait un jour avec le souvenir de ces neuf années. A la fin de ce temps je pus me servir peut-être plus facilement de ma main gauche que de ma main droite et maintenant j'écris toujours avec celle-là ; du reste je vous donnerai un modèle de mon écriture pour accompagner ma biographie. Les apparitions des soi-disant Mollie Fancher n'ont pas été continuelles pendant toute ma maladie. Elles eurent lieu d'abord à la suite de ce que j'appelle « ma longue trance » après avoir reçu un choc violent. Au bout de quelque temps, ces apparitions cessèrent ; mais à la suite de plusieurs blessures, que je me fis en tombant du lit, elles se montrèrent de nouveau, et maintenant je suis chaque nuit sujette aux transformations qui sont décrites par mon biographe et par d'autres écrivains.

« Si pendant mon état inconscient il arrive à une des autres Mollie Fancher, consciente, si je puis m'exprimer ainsi, un événement qui lui occasionne une secousse ou un chagrin, j'en ressens les effets quand je reviens à moi. Je suis étrangement attristée par une mort ou par un chagrin quelconque. Il me semble que mon cœur s'élargit soudain et que le côté gauche de ma poitrine se gonfle d'une manière visible. Je suis quelquefois désagréablement impressionnée par les couleurs. Quelques-unes ne me sont pas aussi agréables que d'autres, je les reconnais facilement en les touchant ».

Entrevue personnelle de M. Dailey avec les diverses Mollie Fancher.

J'ai demandé et obtenu le privilège de passer une nuit auprès de Miss Fancher afin de juger par moi-même des changements de son état et des apparitions des diverses Mollie Fancher dont on vient de parler. Dans la soirée du 16 février 1893, mon désir fut exaucé d'une façon inattendue. Je

m'attendais à rencontrer M. Sargent chez Miss Fancher et j'avais considérablement fatigué cette demoiselle par mes questions et par les efforts qu'elle avait faits pour se rappeler les différents événements de sa vie. Peu après l'arrivée de M. Sargent, Miss Fancher entra en trance au milieu d'une conversation, sa main qui était en l'air devint rigide et demeura ainsi assez longtemps. Enfin son état se modifia, de violents spasmes survinrent, ses membres se contractèrent, son corps trembla et sa tête se balança rapidement de droite à gauche, pendant qu'elle poussait de profondes lamentations comme si elle était en grande détresse. Ensuite se donnant d'une main de vigoureux coups de poing dans la poitrine, elle essayait de l'autre de s'arracher les cheveux et de se frapper la tête. M. Sargent essaya autant que possible d'arrêter la violence de ses mouvements, mais la force de ses spasmes s'accrut à un tel point que le plancher de la maison en trembla.

Je tiens à dire ici qu'afin de distinguer les diverses Mollie Fancher les unes des autres, on leur a donné à chacune un nom particulier.

A la fin, un mot prononcé faiblement, annonça à M. Sargent la présence d'une Mollie Fancher nommée Idole. Les yeux largement ouverts elle salua M. Sargent et étendant les mains, l'interrogea sur son absence. Il lui répondit qu'il avait voyagé pour ses affaires. Elle dit alors : « Pour quelles affaires ? et où avez-vous été ? » il lui expliqua qu'il était indispensable qu'il s'occupât de ses intérêts et lui demanda s'il lui avait beaucoup manqué. « Oh oui, dit-elle, vous avez été absent cinq nuits. Je suis restée toute seule ici n'ayant personne à qui parler. » A ce moment, un perroquet appelé Joe, enfermé dans une cage à côté du lit, mais placée un peu plus bas se mit à crier « hello ». Elle sursauta et tourna la tête demandant ce que c'était et s'intéressant beaucoup au bavardage du perroquet. Pendant ce temps, j'étais devant elle, tout à côté de M. Sargent qui était assis sur une chaise basse, penché sur son lit. Evidemment elle ne m'avait pas vu. Si elle avait été capable de voir clairement, elle m'aurait remarqué, ce qu'elle ne fit pas. Quand M. Sargent lui annonça qu'il avait un ami qu'il vou-

lait lui présenter, elle parut alarmée et demanda : « Qui est-ce ? » Il me montra, alors lui disant : « Le reconnaissez-vous ? » Ce ne fût que lorsque j'eus parlé et qu'elle eût entendu ma voix qu'elle tourna les yeux vers moi, me tendit timidement la main et m'embrassa. Je lui demandai instamment si elle ne m'avait pas vu auparavant ; elle répondit que non, mais après avoir réfléchi quelques instants elle ajouta : « Je me souviens de vous, vous m'avez pris la main et vous avez caressé votre barbe, vous êtes l'homme à la longue barbe qui êtes venu voir l'autre Mollie afin de régler le prix d'une robe brodée pour votre femme ; j'étais sur un matelas, car ce fut justement après que Mollie tomba du lit. Ma tante ignorant le montant de la note, vous n'avez pu la payer et vous avez répondu que vous reviendriez quand l'autre Mollie, Rayon de Soleil, serait présente. »

Je dois dire que de longues années auparavant j'avais fait, à l'époque où vivait Miss Crosby, une visite à Miss Fancher pour lui payer une robe qu'elle avait brodé pour ma femme, Elle avait eu un accident pendant que l'on faisait son lit et était tombée lourdement à terre, se faisant de graves blessures à la tête. Quand j'entrai dans la chambre à cette occasion, je vis que les yeux de Miss Fancher étaient largement ouverts et d'une couleur noire et étrange. Miss Crosby me dit que j'étais heureux d'être arrivé au moment où Miss Fancher allait passer par les mêmes curieuses épreuves qu'elle avait traversées quelques années auparavant. Elle m'apprit que cette Mollie appelée maintenant Idole ne me connaissait pas et qu'une autre Mollie était présente. Je ne la compris pas et je m'approchai familièrement de Miss Fancher comme j'en avais l'habitude, mais elle s'éloigna brusquement de moi et déclara qu'elle ne me connaissait pas, qu'elle ne m'avait jamais vu auparavant. Je lui affirmai qu'elle se trompait, que j'étais souvent venu la voir et que je la connaissais fort bien. Elle secoua la tête et dit : « Non, c'est l'autre Mollie que vous connaissez, celle qui fait de si beaux ouvrages et qui a tant d'amis. Je n'ai pas autant d'amis et ne travaille pas si bien qu'elle ». Je vis tout de suite que Miss Fancher avait complètement changé d'apparence, de manière d'être et de s'ex-



primer. Sa tante me présenta et j'essayai de me faire bienvenir d'elle pendant ce court entretien. Alors arriva la conversation sur la robe dont parla Idole dans la soirée du 16 février 1893. Elle paraissait très aimable et très douce quoique un peu triste, et m'assura qu'elle aurait pu, au bout de quelque temps, apprendre à travailler aussi bien que Rayon de Soleil. Je lui rappelai qu'elle ne faisait que de courtes apparitions. « Plus tard elles seront plus longues, me répondit-elle ». Je la pressai de questions sur les événements de sa vie et sur ses souvenirs d'enfance. Je remarquai qu'ils se rapportaient tous à l'époque de son accident, mais qu'elle ignorait complètement ce qui avait eu lieu depuis, même les incidents de la vie de Rayon de Soleil, excepté pourtant ce qu'elle avait vu au moment de ses apparitions et de ses retours de conscience, ce dont elle se rappelait parfaitement. Elle ne se souvenait pas du premier accident arrivé à Miss Fancher, ni rien de ce qui s'y rapportait. Après quelques instants de conversation elle tourna la tête, avec un regard lassé, se plaignit d'être fatiguée, l'expression animée de sa figure disparut, et Miss Fancher entra de nouveau en trance.

Pendant tout le temps que dura notre conversation, elle fit de nombreux efforts pour se remuer dans son lit comme si elle voulait se lever et semblait ennuyée de ne pouvoir le faire. Cette trance rigide fut suivie d'une trance moins forte, son corps fut secoué par des spasmes si violents qu'ils faisaient trembler le lit et le plancher, ses bras se balançaient et de ses poings elle se frappait la tête et la poitrine et enfin elle reprit connaissance.

L'apparition de Perle.

Perle, l'une des Mollie Fancher fit alors son apparition et reconnaissant M. Sargent le salua et l'accueillit avec beaucoup d'affection, s'informant de ce qu'il avait fait pendant sa longue absence et pourquoi il n'était pas revenu plus tôt. Elle se plaignit de sa solitude et de ne trouver personne à qui parler lorsqu'elle se réveillait la nuit. On lui dit que j'étais dans la chambre et comme je m'approchais pour m'entretenir

avec elle, elle sembla avoir conscience de ma présence. Je lui fus présenté de nouveau et elle m'accueillit plus aimablement et plus gaîment que ne l'avait fait Idole. Elle me dit qu'elle était enchantée de me voir et je commençais aussitôt à lui parler, mais elle prétendit ne m'avoir jamais vu auparavant, que j'étais un étranger pour elle et qu'elle n'avait aucun souvenir de m'avoir adressé la parole jusqu'ici. Evidemment elle était tout à fait ignorante des événements qui avaient eu lieu en présence de Miss Fancher, pendant la soirée qui avait précédé sa venue. Elle se souvenait des incidents de la jeunesse de Miss Fancher et de tout ce qui s'était passé jusqu'à son premier accident. Elle me donna le nom des amies qu'elle avait eues pendant son séjour à l'école du professeur Weat, elle me parlait de cette époque comme si elle avait été la plus importante de sa vie et la seule dont elle se souvînt. Je l'appelai Mollie Fancher, mais elle me dit que son nom était Perle et que Mollie Fancher était morte. Je lui demandai comment cela pouvait se faire puisque son père et sa mère étaient également le père et la mère de Mollie Fancher et qu'il n'en existait qu'une seule. Elle devait par conséquent être une partie de cette unique Mollie. Elle réfléchit un instant, sourit, détourna la tête et me répondit qu'elle ne comprenait pas. Bientôt fatiguée, elle se plaignit d'avoir sommeil, et s'endormit immédiatement. La personne de Mollie Fancher était de nouveau en trance.

Elle demeura ainsi pendant quelques instants et entra ensuite dans une trance moins violente qui fut suivie des spasmes, des symptômes et des mêmes actes de violence que ceux qui avaient précédé la venue des autres trances. Puis elle se réveilla lentement et M. Sargent reconnut la présence de Bouton de Rose.

La manière d'agir de Bouton de Rose corroborait absolument les dires de M. Sargent. Elle ne s'aperçut de ma présence que lorsqu'on appela son attention sur moi. Elle demanda alors à M. Sargent où il avait été et pourquoi il était resté si longtemps absent. M'adressant à elle je lui demandai : « Qui êtes-vous ? — Bouton de Rose, me répondit-elle. — Et votre mère où est-elle ? — Elle est partie pour New-York, mais je



ne sais pas ce qui la retient si longtemps. — Et quel âge avez-vous? — Six ans, me dit-elle». Puis elle me nomma plusieurs enfants que Miss Fancher avait connus à cet âge, et comme je lui demandais si elle connaissait quelques petites chansons, elle m'en chanta quelques-unes, pour la plupart populaires parmi les enfants, il y a quatorze ans, en remuant drôlement les mains avec des gestes de petite fille. Parmi ces chansons une commençait ainsi : « Une grenouille vivait dans un puits, kimo, karo, kimo. » Elle parlait comme un enfant et en prenait l'apparence autant que cela était possible avec les traits de Miss Fancher. De nouveau je la priai de me dire où elle avait vécu, elle entra dans des détails et me dit qu'elle vivait maintenant avenue Fulton. Or c'était là qu'habitait Miss Fancher à l'âge de six ans. Je l'interrogeai encore sur sa mère, elle me répondit que celle-ci était absente et malade. Elle ne pouvait me parler que des premières années de la vie de Miss Fancher, mais cependant elle se souvenait aussi de ce qui lui était arrivé pendant les courtes apparitions déjà décrites. Tout à coup elle perdit connaissance. Elle ne revint à elle qu'avec beaucoup de difficulté, paraissant s'éveiller d'un sommeil ou d'un rêve troublé. L'expérience de M Sargent l'aida à reprendre connaissance.

La figure de Bouton de Rose était comme celle des autres Mollie, tournée de façon à me voir parfaitement si elle avait eu une vue ordinaire ; mais elle ne devinait la présence de personne sauf celle de M. Sargent. Il appela son attention sur moi, elle eut comme un mouvement des yeux pour me chercher et ne me reconnut que lorsque je me fus approché d'elle. Elle s'éloigna alors timidement mais rassurée par M. Sargent qui lui dit que j'étais un excellent ami venu pour lui rendre visite, elle me tendit la main et m'embrassa. M Sargent chanta avec beaucoup de talent un morceau qui lui plut extrêmement. Elle était aussi très intriguée par le perroquet. Je prépare un article sur vous lui dis-je, mais joignant les mains elle me répondit : « Personne ne s'intéresse à moi. »

Après Bouton de Rose vint Ruby. Au moment de son réveil elle bondit sur son lit, jeta les bras en arrière pour s'asseoir et demanda à M. Sargent de la soutenir. Aussitôt elle se mit à

causer gaiement, lui exprimant tout le plaisir qu'elle éprouvait de son retour, lui demandant où il avait été et ce qui l'avait retenu si longtemps. Elle se plaignit aussi de sa longue solitude et de n'avoir personne à qui parler lorsqu'elle se réveillait la nuit. J'étais tout près de son lit, et cependant elle n'avait pas conscience de ma présence, mais après que je lui fus présenté, elle bavarda avec moi tout à fait librement et me décrivit avec précision comme un homme chauve, ayant une longue barbe blanche. Je lui demandai comment elle le savait. Elle étendit la main et me prenant la barbe elle dit : « Je la vois et je la sens. » Elle m'intéressait beaucoup étant très vive et gesticulant énormément pour donner de l'expression à ce qu'elle disait. M. Sargent m'avait averti qu'il n'avait pu identifier Bouton de Rose avec Miss Fancher, mais je le fis sans difficulté. Je réussis à établir qu'elle se souvenait être tombée de cheval dans Gates Avenue et d'avoir été blessée à la tête. Elle se souvenait aussi de divers événements de la vie de Mollie Fancher, depuis son enfance jusqu'à sa première chute. Elle se souvenait d'avoir été à l'école de Miss Evans et à celle du professeur Weat et aussi de M. Taylor qui était son fiancé mais qu'elle a cessé d'aimer. Dans le court entretien que j'eus avec elle, je fus satisfait d'apprendre qu'elle se rappelait davantage que les autres, excepté Rayon de Soleil, les circonstances de la vie de Miss Fancher. Comme Idole, Perle, Bouton de Rose et Rayon de Soleil, elle se souvenait des événements qui avaient eu lieu quelque temps après son accident. Elle nous quitta sans nous dire bonsoir, se plaignit d'être fatiguée et perdit connaissance. Elle me dit qu'elle savait faire du crochet et qu'elle apprendrait à faire d'aussi beaux ouvrages que Rayon de Soleil, si elle avait le nécessaire et le temps de travailler. Elle me parut vivement s'intéresser aux articles que j'allais écrire sur elle. Elle se nomma Ruby pour se distinguer de Mollie Fancher. Elle nous dit que pendant une absence de M. Sargent, Mollie était tombée de son lit, mais comme la garde-malade n'avait pas parlé, M. Sargent avait cru plus prudent de n'en rien dire. Cette chute avait sans doute eu lieu pendant l'état conscient de Ruby et c'est alors qu'elle avait reçu ce coup. Il arrive sou-



vent à ceux qui veillent de s'endormir et pendant que Miss Fancher passe par ces différentes transformations, ses convulsions spasmodiques la font bondir sur son lit, et il n'est pas rare de la voir tomber par terre.

Il faut se rappeler que pas une de ces personnes ne se souvient de ce qui s'est passé pendant les neuf années dont on a parlé, ni des amis connus pendant ce temps. Elles viennent habituellement dans l'ordre suivant :

Premièrement : Rayon de Soleil qui est la Miss Fancher ordinairement mentionnée et qui est consciente presque toute la journée. Viennent ensuite, Idole, Bouton de Rose, Perle et enfin Ruby. La différence très sensible qui existe entre les actions de Miss Fancher et celles des autres existe aussi entre chacune de ces apparitions et les distingue nettement.

Elles ne viennent pas régulièrement à tour de rôle, mais se manifestent en commençant soit par Ruby, soit par Bouton de Rose ou *vice-versa*.

On me dit que leurs visites sont de très courte durée et que de fait elle ne sont jamais assez conscientes pour parler sauf par signes aux personnes présentes ; aussi on est convenu d'une sorte de code de signaux de façon à ce que par un serrement de mains ou par un mouvement des doigts ou par un signe quelconque les personnes présentes puissent reconnaître celle qui est en état de veille ou celle qui va revenir à l'état conscient. Miss Fancher doit souffrir horriblement pendant ses transformations, et ses efforts pour se frapper la poitrine et s'arracher les cheveux épouvanteraient un étranger. Il en est de même des spasmes terribles qu'elle endure chaque nuit depuis tant d'années.

Après la disparition de Ruby, Rayon de Soleil ou la Miss Fancher que je voyais habituellement revenait à elle se plaignant d'être fatiguée. Elle souffrait de grandes douleurs et disait qu'elle avait peur de la longue nuit à venir. Elle parut surprise lorsque je lui dis que toutes les autres Mollie avaient été présentes et que je leur avais parlé. Elles étaient venues de meilleure heure que d'habitude ce qui provenait sans doute du choc reçu dans la chute dont parlait Ruby, mais que sem-

blait complétement ignorer Rayon de Soleil et que M. Sargent ne crut pas utile de lui apprendre.

Peu de personnes sont relativement au courant des transformations de Miss Fancher que je viens de décrire. J'ajouterai donc ici les rapports de ceux qui ont été témoins de ces changements, mais qui ignorant l'importance d'une étude approfondie sur ce sujet et n'ayant pas su questionner séparément ces personnes au moment de leurs transformations, sont incapables de donner d'aussi bons renseignements que ceux que j'ai pu me procurer moi-même.

Ceux à qui le contrôle spirite est familier prétendent que ces diverses Mollie Fancher sont des esprits séparés et tellement mêlés en quelque sorte, à la personalité de Miss Fancher qu'ils semblent n'être conscients que des événements de certaines parties de la vie de Miss Fancher. Pendant plusieurs années, j'ai étudié et observé avec soin les phénomènes du contrôle spirite et je n'ai jamais remarqué que ce que je considère comme le contrôle spirite s'identifiât entièrement avec les événements de la vie du médium, ce qui est ici le cas, autant que j'en puis juger par ces différentes apparitions.

(*A suivre.*) ABRAM H. DAILEY.



L'IDÉAL D'UNE RELIGION UNIVERSELLE [1]

Comment elle doit embrasser différents caractères et différentes méthodes.

PAR

SWAMI VIVEKANANDA

Traduit de l'Anglais par Mlle A IM THURN

(*Suite et fin de la page 12.*)

J'ai aussi mon petit plan. Je ne sais s'il réussira ou non, et je désire le discuter avec vous. Quel est mon plan ? En tout premier lieu je voudrais demander à l'humanité de reconnaître cette maxime : « Ne détruisez point ». La réforme iconoclaste ne produit aucun bien dans ce monde ; ne détruisez rien, mais construisez. Aidez les autres si vous le pouvez, sinon croisez-vous les bras et demeurez à regarder les choses aller. Ne nuisez point, si vous ne pouvez aider. Pour cela, ne détruisez point, n'allez pas contre la conviction d'un homme tant que cet homme est sincère. Secondement, prenez l'homme où vous le trouvez et là, prêtez-lui assistance. Si cette théorie que Dieu est le centre et que chacun de nous se meut dans un rayon y convergeant est exacte, il est alors absolument évident que nous *devrons* aboutir à ce centre ; et à ce centre, où tous ces rayons se rejoignent, toute différence cessera ; mais jusqu'à ce que nous l'ayons atteint, il y aura toujours des différences. Et cependant, tous ces rayons convergent vers le même centre. L'un de nous, conduit par son naturel, voyage dans l'un de ces rayons, un autre dans un autre, nous avons simplement besoin qu'on nous pousse un peu et nous arriverons au centre, car « tous les chemins mènent à Rome ». Donc ne détruisez point. Chacun de nous se développe naturellement selon sa propre nature ; chaque nature arrivera à la plus haute vérité, mais les hommes doivent s'instruire eux-mêmes. Que pouvons-nous, vous ou moi ? Croyez-vous que vous pouvez instruire



même un enfant ? Vous ne le pouvez pas. Un enfant s'instruit lui-même. Votre devoir consiste à éloigner les obstacles. Une plante pousse, faites-vous poussez la plante ? Votre devoir consiste à l'entourer d'une bordure, et à éviter qu'elle soit mangée par quelque animal, et c'est tout. La plante doit croître elle-même. Il en est ainsi de la croissance spirituelle de chaque homme. Personne ne peut vous enseigner, personne ne peut vous faire votre croyance, vous devez vous instruire vous-même ; le progrès doit venir de l'intérieur et se répandre au dehors.

Que peut faire un professeur à l'extérieur ? il peut écarter un peu les obstacles, mais là se termine son devoir. Donc aidez si vous le pouvez, mais ne détruisez point. Abandonnez toute idée que *vous* pouvez inculquer une croyance aux hommes. Cela est impossible. Il n'y a pas d'autre maître que votre propre âme. Admettez ceci. Qu'advient-il ? Dans la société nous voyons une telle variété de natures humaines. Il y a des milliers et des milliers de types, d'intelligences et de goûts différents, une généralisation pratique sera impossible, mais pour mon compte je les ai suffisamment caractérisés en quatre catégories. Premièrement le travailleur actif : il désire de l'ouvrage : a une énergie énorme dans les muscles et dans les nerfs. Il aime travailler, bâtit des hôpitaux, entreprend des œuvres charitables, trace des rues, accomplit toutes sortes de travaux, organise, fait des plans. Enfin c'est l'homme actif. Ensuite il y a l'homme sensible fortement épris du sublime et du beau. Il a besoin de penser à ce qui est beau, à la partie douce de l'existence, l'Amour, le Dieu d'Amour, il aime toutes ces choses. Il aime de tout son cœur ces grandes âmes des temps anciens, les prophètes de la religion, l'incarnation de Dieu sur la terre ; il ne s'inquiète pas de savoir si la raison permet de croire à l'existence du Christ ou de Bouddha ; il ne se soucie pas de la date exacte à laquelle le sermon sur la montagne fut prêché, ou de l'époque exacte de la naissance du Christ, ce qui l'intéresse c'est sa personnification, c'est l'image qu'il a devant les yeux. Il ne s'inquiète même pas de savoir si l'on peut prouver l'existence de tel ou tel homme. Tel est son idéal. Une nature telle que je l'ai décrite est celle de l'homme

qui aime ; il est l'homme sensible. Il y a encore l'homme mystique, dont l'esprit veut s'analyser lui-même, connaître le travail de l'intelligence humaine, la psychologie, quelles sont les forces en action intérieurement, comment les manier et les diriger. Ceci est l'esprit mystique. Ensuite vient le philosophe qui pèse tout, et pousse son esprit, même au delà de la philosophie.

Or pour qu'une religion satisfasse la plus grande partie de l'humanité il faut qu'elle soit capable de fournir des aliments à ces esprits variés et c'est ce qui manque, les sectes existantes n'embrassent qu'un type. Vous allez à une de ces sectes. Supposez qu'on prêche sur l'amour et la sensibilité. On commence à chanter et à pleurer, et on prêche l'amour, et le bien de la vie, mais aussitôt que vous dites « mon ami, c'est très bien, mais je voudrais quelque chose de plus fort que cela, donnez-moi une once de raison, un peu de philosophie ; je voudrais traiter plus méthodiquement ces choses ». « Sortez » disent-ils ; non seulement ils vous disent, sortez, mais encore ils voudraient vous envoyer en enfer s'ils en avaient le pouvoir. Le résultat est celui-ci ; que cette secte ne peut convenir qu'à l'esprit sensible, et à nul autre : non seulement ils ne sont d'aucune aide pour les autres mais tentent à les détruire et le plus indigne de tout est, que non seulement ils ne veulent pas *ne pas* aider les autres, mais encore ne les croyent pas sincères, et plus vite ils sortent mieux cela vaut. Toute l'imperfection consiste en cela. Supposez que vous apparteniez à une secte de philosophes, conversant sur la sagesse mystique de l'Inde et de l'Orient avec de grands termes psychologiques qui ont cinquante syllabes de long, supposez encore qu'un simple homme tel que moi aille leur demander : « Pouvez-vous me dire quelque chose qui me donne la spiritualité ? » La première chose qu'ils feront est de sourire et de dire : « Oh ! vous êtes bien trop au-dessous de nous en intelligence pour exister ! Que savez-vous du spiritualisme ? » Ils sont de *hauts* philosophes. Ils vous montrent la porte. Puis il y a les sectes mystiques qui parlent de toutes sortes de choses concernant les différentes phases de l'existence, et si vous êtes un homme ordinaire et dites : « Montrez-moi ce que je puis faire d'utile ; je ne suis pas très



adonné à ces sortes de méditations, pouvez-vous me donner quelque chose qui puisse me convenir?» Ils souriront et diront: « Regardez ce niais, il n'est rien du tout; la seule chose que nous vous conseillons est de vous suicider; votre existence n'est bonne à rien ». Et c'est ainsi que cela se pratique dans le monde. Je voudrais avoir sous la main les représentants extrêmes de ces différentes sectes, et photographier leur beau sourire moqueur.

Ceci est la nature humaine telle qu'elle existe en l'état des choses. Ce que je désire proposer, c'est une religion acceptable à tous les esprits, également philosophique, sentimentale, mystique et active. Si les professeurs de vos facultés, vos hommes de science, vos physiciens viennent, ils voudront des raisons. Laissez-leur en avoir tant qu'ils en veulent. Il arrivera un moment où ils abandonneront la partie et diront, n'allons pas au-delà. S'ils disent abandonnez cela, ceci ou cela est de la superstition, ces idées de Dieu et de salut ne sont que de la superstition, je réponds :« Monsieur le philosophe, ce corps est une bien plus grande superstition. Abandonnez-le, ne rentrez pas chez vous pour dîner, ou ne retournez pas à votre chaire philosophique. Quittez votre corps et si vous ne le pouvez pas, demandez grâce et asseyez-vous là ». Ce côté philosophique doit exister en religion et nous devons être en état de démontrer la philosophie qui nous enseigne que ce monde est un, qu'il n'y a qu'une existence dans l'univers. De même si le mystique vient, nous devons être prêt à lui enseigner la science de l'analyse mentale et à la lui démontrer pratiquement. Vous voici, venez, rien n'est dans l'ombre. Si les gens sensibles viennent, nous nous asseyerons près d'eux et nous pleurerons avec eux au nom du Seigneur; et nous «boirons la coupe d'amour et deviendrons insensés ». Si ce travailleur vient, nous travaillerons avec lui et avec autant d'énergie que lui. Et nous serons ainsi le plus près d'une religion universelle. Dieu veuille que tous les hommes fussent si harmonieusement confondus, que dans leur esprit *tous* ces éléments variés de la philosophie, du mysticisme, du sentiment et du travail soient réunis et cependant voilà l'homme idéal, mon idéal d'homme. Ceux qui ne possèdent qu'un ou deux de ces



types je les appelle des incomplets. Et voilà pourquoi le monde est presque entièrement rempli d'hommes incomplets qui n'ont qu'un chemin dans lequel ils se meuvent, tout autre leur semblant dangereux et horrible. Essayer d'aider le genre humain à obtenir un équilibre parfait dans ces quatre directions est *mon* idéal de religion. Et cette religion est ce que nous appelons dans l'Inde « Yoga », l'union entre Dieu et l'homme, l'union entre la partie la plus matérielle et la plus élevée de notre être. Pour le travailleur c'est l'union avec toute l'humanité. Pour le mystique l'union entre les parties de son être, la matérielle et la spirituelle. Pour l'homme aimant, son union entre lui et le Dieu d'amour, et pour le philosophe c'est l'union entre lui et tout ce qui existe. Voilà ce que signifie Yoga. C'est un terme sanscrit et ces quatre divisions ont chacune un nom différent en sanscrit. L'homme qui recherche cette union se nomme Yogi. On appelle le travailleur Karma Yogi. Celui qui recherche cette union par l'amour est appelé Bhakti Yogi ; celui qui la recherche par le mysticisme est nommé Raja Yogi ; celui qui la recherche par la philosophie se nomme Gnana Yogi. Ainsi ce mot Yoga les comprend tous.

Maintenant et avant tout, je m'occuperai de Raja Yoga. Quel est ce Raja Yoga, domptant l'esprit ? Dans ce pays vous associez le mot Yoga à toute sorte de lutins. Je crains à cause de cela, d'être obligé de commencer par vous dire qu'il n'a aucun rapport avec eux. Pas un de ces Yogas, qui n'abandonne le raisonnement, pas un d'eux ne vous demande de rendre compte de vos actions à un prêtre, de n'importe quelle condition, aucun d'eux ne vous demande de faire serment d'obéissance à quelque messager surhumain. Chacun d'eux vous dit de vous tenir *attaché* à votre raison, de tenir ferme à la raison. Nous trouvons dans tous les êtres trois espèces de moyens d'instruction. Le premier est l'instinct, que l'on trouve principalement chez les animaux, mais aussi, à un certain degré, chez l'homme, l'ultime instrument de la Connaissance. Quel est le second ? Le raisonnement. Vous le trouverez principalement dans l'homme. Or, l'instinct est insuffisant ; comme on le voit chez les animaux, leur sphère d'action est très limitée, et dans cette limite c'est l'instinct qui agit.

Quand il vient à l'homme il se développe en raison. La sphère d'action s'est élargie. Cependant le raisonnement est encore très insuffisant. Il ne conduit qu'à une faible distance, et s'arrête, et nous dit qu'il ne peut aller plus loin s'il est trop poussé; le résultat est l'impuissance, la confusion, et la raison elle-même devient déraisonnable. Prenez par exemple la base de nos perceptions, la matière et la force. Qu'est-ce que la matière? ce qui actionne la force; et la force? ce qui agit sur la matière. Vous voyez la complication, celle que les logiciens nomment la bascule, une idée dépendant de l'autre et *vice-versa.* Vous trouvez que devant la raison, un mur formidable se dresse, au-dessus duquel le raisonnement ne peut passer, cependant il désire parvenir dans cet infini au delà. Notre monde, notre univers, que nos sens perçoivent auquel notre âme songe, n'est qu'une infime partie de cet infini qui préoccupe notre intelligence et dans cette petite limite de notre perception travaille notre raison, mais pas au delà. C'est pourquoi il doit y avoir d'autres moyens d'y parvenir, et ce moyen s'appelle l'inspiration. Ainsi, l'instinct, la raison et l'inspiration sont les trois instruments de la science. L'instinct appartient à l'animal, la raison à l'homme, et l'inspiration à l'Homme-Dieu. Mais dans toute créature humaine se trouve les germes de ces trois instruments de la science. Ils ont besoin d'être développés mais existent. On doit se souvenir de ceci, que l'un sert au développement de l'autre et par conséquent qu'ils ne se contredisent pas. C'est la raison qui amène l'inspiration, conséquemment l'inspiration ne contredit pas la raison, mais la complète. Les choses que la raison ne peut atteindre sont rendues lumineuses par l'inspiration mais la raison n'est pas contredite. Le vieillard n'est pas la contradiction de l'enfant mais il en est le complément. Vous devez vous rappeler qu'en ceci consiste le grand danger : Bien souvent l'instinct est présenté au monde comme étant de l'inspiration et alors viennent toutes les fausses prétentions. Un fou ou un imbécile s'imagine que le galimatias qui se choque dans son cerveau est de l'inspiration et il veut que l'homme le suive. On a prêché dans ce monde les absurdités les plus contradictoires et irrationnelles, c'était simplement



le jargon instinctif de ces cerveaux fêlés, essayant de passer pour de l'inspiration.

Le premier critérium de la valeur de toute doctrine doit être que la raison ne soit *pas* contrariée. Comme vous le voyez telle est la base de tous ces Yogas. Prenons le Raja Yoga, c'est à-dire le Yoga psychologique ou la voie psychologique pour parvenir à l'union. C'est un vaste sujet, et je veux simplement vous faire remarquer l'idée principale de ce Yoga. Nous avons une méthode pour toutes nos sciences. Du plus humble au plus puissant, depuis le plus petit vermisseau jusqu'au plus grand Yogi, tous doivent employer la même méthode et cette méthode s'appelle la concentration. Le chimiste qui travaille dans son laboratoire concentre tous les pouvoirs de son intelligence en un seul foyer, les lancent de là sur les éléments et ils subissent l'analyse, et la science lui vient. L'astronome concentre toutes les pensées de son cerveau sur un point puis il lance son intelligence au travers de son télescope et les étoiles et les systèmes tombent devant lui, divulgent leurs secrets. Il en est du même dans tous les cas, pour le professeur dans sa chaire, pour l'étudiant avec son livre, pour tous les hommes travaillant. Vous m'écoutez et si mes paroles vous intéressent vous concentrez votre intelligence et à supposer qu'une pendule sonne ou que n'importe quoi arrive, vous ne l'entendrez pas à cause de cela. Plus vous serez capable de concentrer votre esprit, plus facilement vous me comprendrez et plus je concentrerai mon zèle et mes facultés d'autant plus facilement je vous dirai ce que je désire vous présenter, car plus l'esprit se concentre et plus il obtient de science, par la raison que la concentration est la seule méthode de la science. Jusqu'au plus infime cireur de bottes s'il se concentre dans son ouvrage, il cirera mieux les bottes, la cuisinière cuira mieux son dîner ; que l'on travaille pour gagner de l'argent, que l'on adore Dieu ou n'importe ce que l'on fasse, plus grand sera le pouvoir de concentration, mieux l'ouvrage sera fait. Ceci est le seul heurt, le seul appel qui ouvre les portes de la nature et fait jaillir les flots de lumière. La seule clef, le seul pouvoir est la concentration. Ce système du Raja Yoga traite presqu'exclusivement ce sujet. Dans la condition présente de



notre corps, nous avons beaucoup de distractions, notre esprit dissipe son énergie à cent choses différentes. Aussitôt que je veux concentrer mon esprit sur un sujet de science, mille pensées se précipitent dans mon cerveau, mille pensées assaillent mon esprit et le troublent. Comment réprimer cela? Subjugez votre imagination, c'est l'unique sujet d'étude du Raja Yoga.

Prenons le suivant, le Karma Yoga, celui du travail. Il est évident que dans la société est grand le nombre de personnes aimant un certain genre d'activité et dont l'intelligence ne pouvant se concentrer uniquement dans la sphère de la pensée est accaparée par les ouvrages visibles et tangibles. Il doit cependant également exister une science de ce travail. Chacun de nous travaille, mais la majorité dissipe la plus grande partie de ses énergies, parce que nous ne connaissons pas le secret du travail, voici le secret : savoir à quoi et comment travailler, comment employer la plus grande partie de nos énergies et comment les amener à endurer le travail que nous avons devant nous. A cela s'ajoute cette autre grande objection à tout travail : le travail doit donner de la peine car toute souffrance et toute peine viennent de la contrainte. Je désire travailler, je désire faire du bien à un être humain et il y a une chance contre cent pour que la créature humaine que j'aurai aidée soit ingrate et se retourne contre moi et le résultat sera de la souffrance. La crainte de la lutte et la souffrance causée par l'ingratitude rebutent du travail l'humanité, et détruisent une grande partie de son labeur et de son énergie. Karma Yoga enseigne comment travailler pour l'amour du travail sans attachement, sans s'inquiéter qui on aide ni pourquoi. Le Karma Yogi travaille naturellement parce qu'il est bon de travailler, et n'a pas de but hors celui-là. La condition sur la terre n'est pas de recevoir, mais de donner. Il sait qu'il donne et ne demande rien en retour, c'est pourquoi il échappe à l'étreinte de la souffrance. La tristesse qui nous étreint est la réaction de « l'attachement ».

Vient ensuite le Bhakti Yoga, pour les êtres tendres et aimants. Il a besoin d'aimer Dieu ; toutes sortes de rites lui sont nécessaires ; les fleurs, l'encens, les beaux édifices, les

formes extérieures, et toutes choses semblables. Voulez-vous dire par là qu'ils ont tort ? Je vous dirais un fait certain. Il vaut mieux vous souvenir, surtout dans ce pays, que ces géants spirituels ont été produits par ces sectes, qui ont une mythologie et un rite très riches. Toutes ces sectes qui voulaient adorer Dieu sans aucune forme de cérémonies détruisirent sans merci tout ce qui était beau et sublime. Leur religion devient tout au plus un fanatisme, une chose aride. L'histoire du monde est un vivant témoin de ce fait. A cause de cela ne décriez pas ces rites et ces mythologies. Laissez les gens les avoir ; laissez ceux qui le désirent aller jusqu'au bout. N'ayez pas non plus ce petit sourire moqueur. — « Ce sont des niais » ; Laissez-les faire ce qu'ils veulent. Les plus grands hommes que j'ai connu, les plus merveilleusement doués suivaient ces rites. Je ne me juge pas digne de me tenir à leurs pieds. Comment *moi* oserais-je les critiquer *eux* ! Comment puis-je savoir comment ces idées agissent sur l'esprit humain, ce qu'il faut en accepter ou en retrancher ? Nous allons toujours critiquant tout. C'est pourquoi laissez-les agir à leur guise. Laissez les gens avoir autant de mythologie et de belles inspirations qu'ils en désirent, car vous savez bien que ces natures sentimentales ne se soucient pas de vos définitions de la vérité. Pour eux Dieu est quelque chose de tangible, la seule chose réelle ; ils le sentent, l'entendent, le voient et l'aiment ; ils ne s'arrêtent pas pour l'analyser. Votre rationaliste ressemble à ce fou qui après avoir vu une magnifique statue voulait la briser afin de voir en quoi elle était faite. Laissez-les posséder Dieu. Bhakti Yoga leur enseigne comment aimer, comment aimer sans motif ultérieur, comment aimer le bien pour l'amour seul du bien et non pour obtenir le ciel, par exemple, ou un enfant, ou la fortune, ou quoi que ce soit. Il leur enseigne que l'amour est la plus grande récompense de l'amour. C'est la vieille doctrine que Dieu lui-même est amour. Bhakti Yoga leur apprend à offrir toute espèce de tributs à Dieu. Comme étant le Créateur, l'Omniscient, l'Omnipotent, le Tout-Puissant, le Père ou la Mère. Ce que l'on peut dire de Lui de plus sublime, l'idée la plus grande que l'esprit humain peut se faire de lui est qu'il est le Dieu d'amour. Partout où il se



manifeste le moindre amour, il y a manifestation du Seigneur. Quand le mari embrasse sa femme, le Seigneur est dans le baiser. Il est là quand la mère embrasse son enfant, quand l'ami serre la main de son ami, Lui le Seigneur est là présent, personnifiant le Dieu d'amour. Quand un homme puissant veut secourir l'humanité, c'est Lui qui, par ce moyen, donne une fois de plus son amour aux hommes. Partout où le cœur s'épanouit, Il est manifesté. Voilà ce qu'enseigne le Bhakti Yoga.

En dernier lieu nous arrivons au Gnana Yogi, le philosophe, le penseur, celui qui veut aller au delà. Il est l'homme qui n'est point satisfait des petites choses de ce monde. Son idée est d'arrìver au delà de la routine du boire, du manger, etc... pas même l'enseignement qu'il tirera de cent livres ne le satisfera. Ces sciences même ne le satisferont pas, elles lui font seulement voir ce petit monde sous son meilleur aspect. Quoi encore? Pas même des systèmes entiers, la voie lactée, l'univers entier ne le satisferont; ce n'est qu'une goutte dans l'océan de l'univers. Son âme veut aller au delà de tout cela dans le cœur même de l'existence, et voir la réalité telle qu'elle est, en la réalisant, en l'incorporant, en devenant un avec l'Etre Universel. Tel est le philosophe, pour qui Dieu n'est pas seulement, le Père ou la Mère, pas seulement le Créateur de cet univers, son Protecteur et son Guide, pour lui tout cela n'est que de vains mots. Pour lui Dieu est la vie de sa vie, l'âme de son âme. Dieu est son être même. Rien ne lui reste. Toutes les parties mortelles ont été broyées et balayées au moyen de la philosophie. Ce qui reste de lui est Dieu lui-même.

Il y a deux oiseaux sur un même arbre, l'un au haut, l'autre au bas. Celui qui est en haut, silencieux, majestueux, absorbé dans sa propre gloire; celui qui est en bas, sur les basses branches, mange alternativement des fruits doux et des fruits amers, sautant de branche en branche, et est tour à tour heureux ou malheureux. Après un moment, l'oiseau qui est en bas ayant mangé un fruit exceptionnellement amer, et étant dégoûté lève la tête et aperçoit l'autre oiseau, ce merveilleux oiseau au plumage doré. Il ne mange rien d'amer ni

de doux. Il n'est non plus ni heureux ni malheureux, il est calme, concentré en lui-même et ne voit rien au-delà de lui-même. Mais l'oiseau d'en bas l'oublie et se remet à manger les fruits doux et amers de l'arbre. Après quelque temps, il trouve encore un fruit particulièrement amer ; il se sent triste, regarde en haut et souhaite d'arriver près de cet oiseau ; encore une fois il est distrait de ce spectacle, mais plus tard regarde encore en haut, et ainsi de suite. Après un temps, il trouve un autre fruit exceptionnellement amer et il regarde encore en haut. Cette fois il se rapproche de plus en plus, les reflets de lumière qui rayonnent du plumage de cet oiseau se jouent autour de son propre corps, il se transfigure et semble se fondre ; cependant il continue à se rapprocher de plus en plus, tout semble s'évanouir et à la fin il se rend compte de cette transformation. L'oiseau d'en bas n'était qu'une ombre, qu'un reflet ; c'est lui, lui-même qui tout le temps était l'oiseau d'en haut. Ces fruits doux ou amers, ce petit oiseau d'en bas, pleurant et heureux tour à tour n'était qu'une chimère, un vain rêve, le véritable oiseau était là, calme, silencieux, glorieux au-dessus de toute douleur et de toute peine. L'oiseau d'en haut est Dieu, le Seigneur de ce monde, et l'oiseau d'en bas est l'âme humaine, mangeant les fruits doux ou amers de ce monde, puis vient un coup de vent. Pour un temps l'homme s'arrête, puis marche un moment vers l'inconnu et un flot de lumière descend. Il pense que ce monde est vain. Il va un peu plus loin, mais les sens l'entraînent encore en bas et il recommence à manger les fruits doux et amers de ce monde. Encore une fois une tourmente exceptionnellement violente souffle. Son esprit s'ouvre de nouveau : et ainsi il s'approche et comme il arrive toujours plus près, il voit son vieil être se fondre, et il s'aperçoit qu'il est Dieu. Et quand il arrive assez près il trouve « Celui que je vous ai prêché comme étant la vie de cet univers, qui est présent dans l'atome, dans les grands soleils et dans les lunes. C'est lui qui est la base même de notre existence, le fond de notre âme. Non ce n'est pas Lui, c'est toi-même qui est tout cela ». Voilà ce que le Gnana Yoga nous apprend. Il enseigne à l'homme qu'il est d'essence divine. Il montre



aux hommes la véritable union des êtres, car, dit-il, chacun de nous est le Seigneur Dieu lui-même manifesté sur la terre. Chacun de nous, depuis le plus infime ver de terre, qui rampe sous nos pieds, jusqu'aux êtres les plus puissants, que nous envisageons avec respect, tous sont des manifestations du même Dieu.

Ensuite il faut encore mettre en pratique tous ces différents Yogas ; les théories ne suffisent pas. Il nous faut premièrement écouter, ensuite réfléchir. Raisonner, imprimer le tout dans votre esprit et en méditer et pratiquer jusqu'à ce que cela devienne toute votre vie. Ce ne sont plus des idées ou des théories, mais cela devient partie de notre propre être. La Religion est une réalité, non un discours, ou une doctrine, ou des théories quelques belles qu'elles soient. Elle est une chose existante et qui existera, non une théorie qu'on doive écouter et de la justesse de laquelle nous ayons à convenir, ce n'est pas un assentiment intellectuel qu'on nous demande, mais de réformer notre nature selon ses préceptes. Cela est la religion. Notre intelligence peut approuver mille sottises et changer entièrement d'opinion le jour suivant. Mais cette chose existante et qui existera, est la religion.

VIVEKANANDA



PROSES POUR LES DIEUX

L'ENVOUTEMENT DE GLOIRE

> Nulle signature n'est au bas de la superbe légende d'Istar, confiée aux briques de Ninive, voilà plus de trois mille ans, par une main inconnue ; et le nom d'Assour-ban-habal, au cœur de haine, aux mains rouges de sang occupe encore, à l'heure présente, la mémoire des hommes.

Es-tu celui qui jamais ne traça des mots sur le vélin ? Es-tu celui dont le nom célé ne s'est point arrêté sur des lèvres ? Es-tu celui qui voulut et sut demeurer à tous inconnu ?... Non, tu n'es point celui qui rêva ce rêve !

Ecoute : comme toi j'ai su les heures d'enthousiasme et de conquête ; j'ai parcouru la route d'illusion, joyeux d'abord, pensif bientôt, très las, plus tard : j'allais encore, l'âme déchiquetée par les obstacles, et, sans l'avoir atteinte, je sais trop la vanité de la Gloire ! Regarde celui-ci, triste errant de la vallée de Josaphat : sur un milliard, et plus, d'habitants que compte notre planète, trois mille, à peine, ont retenu son nom, mille peut-être ont lu ses livres, à peine cent les ont compris ; ce génie, on l'appelait le comte Auguste de Villiers de l'Isle-Adam ! Cet autre fut César Franck, non moins pur génie : quelques fervents glorifient sa mémoire, parfois d'inconscientes mains l'applaudissent, la plupart l'ignore ! Cet autre, encore, il est parmi nous : si le nom que je vais écrire ne frappe point pour la première fois tes yeux, je te salue, mon frère, celui-là est Odilon Redon.

Te plaira-t-il que nous remuions, ensemble, le monceau de siècles qui pèse sur ce globe de misère ?... Nous peuplerions la France avec les êtres de tous états que la Renommée éleva au-dessus du front des foules : combien sont restés dans ton

souvenir, dans le mien ? si peu qu'il paraîtrait ridicule de les énumérer. Mais qu'importe, ô mon frère : entends la parole de diamant :

« Celui qui, ayant chassé le désir, accomplit les œuvres en vue de Dieu, n'est pas plus souillé par le péché que, par l'eau, la feuille du lotus.

« Par leur corps, par leur esprit, par leur raison, par tous leurs sens même, les Yôgis opèrent l'œuvre sans en désirer le fruit, pour leur propre purification :

« Et par cette abnégation, ils atteignent à la béatitude suprême. Mais l'homme qui ne pratique pas l'Union sainte et qui demeure attentif au fruit des œuvres est enchaîné par la puissance du désir.

« Le mortel qui, par la force de son esprit, pratique l'abnégation dans tous ses actes, habite paisible et tout puissant dans la cité aux neuf portes, sans agir et sans être la cause d'aucune action (1) ».

Heureux, ô mon frère, qui se peut résoudre, en cette vie, à *n'être personne* : issu de Dieu, celui-là retourne à Dieu.

Tout ce Moyen-Age que la moderne démence, souvent qualifia de barbare, nous offre un magnifique exemple de renoncement, de sacrifice de la personnalité aux œuvres. Car ils sont restés anonymes, les auteurs des inimitables psalmodies du plain-chant ; comme, aussi, ceux des merveilles de l'enluminure des missels ; comme enfin, ceux de la suprême expression d'art éclose aux flancs des cathédrales gothiques. Et des bouches de silence de ces temps de recueillement et de Foi monte, toujours, vibration lointaine et séculaire, l'hymne d'amour et de paix alors envolé vers l'Eternel.

Viens par nos cités somptueuses et vois le contraste : il n'est point, aujourd'hui, d'artiste, de manœuvre, assez grand pour oser dissocier son seing de l'œuvre éclose en son cerveau, du travail sorti de ses mains. Et dans les parcs, dans les jardins, sur les places, c'est tout un peuple de statues. Entends la rumeur confuse qui, dans le calme des nuits, s'élève pareille à quelqu'imprécation : ce sont les voix spectrales de

(1) *La Bhagavad-Gîtâ.*



tes héros, ce sont les cris de tes poètes, ce sont les lamentations de tes grands hommes gémissant en la gaine de pierre, de marbre, de bronze où les cloua l'Orgueil. Crois-tu que Louis XIV ne chevauche plus, dans l'ombre, son coursier de métal de la place des Victoires ? Et n'as-tu point songé que Bonaparte errait, peut-être encore, au sommet de sa colonne, abattant son regard d'aigle sur la ville d'où rayonna son empire ?... Va, ce n'est pas en vain que tu pétrifias dans la matière, et pour des siècles, la face du génie comme celle de la force brutale : dans cette image demeure quelque chose de celui qu'elle reflète et qu'elle entrave dans sa marche vers les destins futurs. Et quand ton admiration s'arrête devant un portrait sorti du pinceau de ce Maître, Rubens, dis-toi bien que l'âme que tu sens vibrer sur la toile n'est point la sienne, mais celle de l'être qu'il y fixa, comme au mur est piqué la libellule ou le papillon par l'épingle du naturaliste. Ce n'est pas, je pense, sans des raisons graves que le prophète de l'Islam interdit aux fidèles de sa loi les représentations de la figure humaine : il savait trop combien, en sus du fétichisme qu'il comporte, un tel acte est funeste à celui qui en fut l'objet.

Ainsi se perpétra, du héros des fastes de l'histoire au mirmidon qui se dresse arrogant devant tes yeux, l'inexorable envoûtement de gloire.

Mais il faut, aussi, distinguer entre les œuvres : les unes sont parfaites, comme le furent celles des grands Initiés dont le souvenir traverse les âges, restant parmi l'humanité comme un regard de Dieu ; quelques autres furent à la seule vanité de ceux qui les accomplirent, parfois vous les dites chefs-d'œuvres ; d'autres resteront à jamais néfastes, elles ont illustré l'armorial de vos guerriers fameux : dans le monde inférieur où nous végétons, celles-là ne sauraient s'effacer !

Heureux, ô mon frère, celui qui simplement laisse tomber, en passant, une pensée grande dans le cœur d'autrui : malheur à qui burine son nom dans le granit des Temps...

UN PÈLERIN DE L'INFINI

SUR LA TOUR DU GUET

BORDERLAND

A propos de la doctrine catholique et des communications spirites, le *Borderland* raconte un fait curieux rappelé par le pasteur Stanley dans son *Histoire des églises d'Orient* : c'était au concile de Nicée, concile fameux entre tous par son immense influence sur l'élaboration du dogme chrétien, deux évêques parmi les trois cents évêques qui y siégèrent, Chrysanthus et Mysonuis, moururent avant la fin de la session et furent enterrés au cimetière de Nicée. Les travaux terminés les évêques transportèrent en procession à leur tombeau le livre des décisions et les adjurèrent solennellement de signer avec leurs frères les décrets de la foi, s'ils continuaient à les approuver maintenant que leurs yeux plus ouverts s'éclairaient de la divine présence. Le volume scellé, fut placé sur la pierre funéraire, et le matin ayant brisé les cachets en grande pompe et ayant ouvert le livre, les évêques trouvèrent la phrase suivante : Nous, Chrysanthus et Mysonuis, entièrement d'accord avec le premier concile œcuménique, avons signé ceci de notre propre écriture.

Le quaterly fondé en juillet 1893 par M. Stead est, dans l'espèce, une remarquable publication, et le succès a pleinement couronné les intelligents efforts de son directeur. Le numéro d'octobre dernier, particulièrement intéressant, mérite une attention toute spéciale, aussi nous ne le quitterons pas sans lui faire encore quelques emprunts en résumant les articles :

Le kinétoscope de la nature. Une dame de Bath raconte comme lui étant arrivée à elle-même en Amérique, une histoire de revenants du genre nommé répétition rétrospective aussi intéressante qu'authentique. Habitant au Mexique loin de tout village, Mme X..., devait chaque jour chercher à



la ferme d'Ancow le lait nécessaire à son plus jeune enfant et passait ainsi devant un rocher abrupt d'où lui semblaient sortir des sons étranges. Un soir, comme elle descendait plus lentement, elle entendit distinctement une galopade effrénée de chevaux, des cris d'enfants et de femmes, de lourdes chutes, et, tout en haut de la colline une course furibonde d'un unique cheval accompagnée de gémissements. Prise d'une terreur folle, elle s'enfuit jusqu'au rancho d'Ancow où elle se remit peu à peu de sa frayeur au point qu'elle crut avoir été l'objet d'une hallucination, et que rentrée chez elle par un autre chemin, elle n'y pensa plus. Le lendemain, fort brave elle se remet en route, mêmes bruits étranges, même terreur, et ainsi de suite plusieurs fois, sans que Mme X..., ait osé parler à son mari de cette aventure.

Enfin, un jour, un ouvrier mexicain employé dans la construction de la maison lui conta le fait suivant sans se douter que l'écho en fut resté au lieu du sinistre. Une troupe de colons, s'étant arrêtée en cet endroit pour la nnit, fut attaquée par des Indiens qui égorgèrent jusqu'aux enfants, un seul Yressarri fut sauvé par la hardiesse de son cheval qui escalada la colline à pic au-dessus du rocher.

Mme X..., eut ainsi l'explication des bruits qui l'avaient frappée. Les sons du massacre étaient restés enregistrés comme en un fidèle phonographe.

Le téléphone de la prière. Cette théorie du docteur Barnardo est basée sur la télépathie entre l'intelligence et le moi supérieur de chacun. Il cite un cas assez intéressant du genre de réponse faite par la conscience subliminale à une demande sincère du cerveau. Horace Marshall avait pris l'habitude de donner aux pauvres le dixième de chacun de ses gains et agissait ainsi depuis plusieurs années lorsque des camarades bien intentionnés lui firent remarquer qu'il privait les siens de sommes qui leur étaient dues et qu'il n'avait pas le droit de disposer d'un argent qui devait revenir à sa famille. Anxieux, Horace réfléchit, pria et demanda à l'Être tout-puissant de lui faire connaître par un signe où était le devoir et indiqua même la connexité de ce signe avec le succès ou l'insuccès d'un ouvrage en cours de publication. Quelque



temps apres son éditeur lui envoya son compte, et Horace Marshall fut stupéfait de voir que la balance se soldait à son avantage par un reliquat égalant à un centime près le total de la dîme qu'il payait aux pauvres. Il considéra cette coïncidence plus qu'extraordinaire comme une réponse d'en haut, et continua son système de générosité.

La pensée ange-gardien. — Une volonté affectueuse et un désir de protection réels dirigés fermement vers un objet sympathique, amène à la longue la création d'un être qui loge dans l'aura de la personne chez qui on l'envoie et lui sert de bouclier et d'ange-gardien. Cette force bienveillante recherchera toutes les occasions de lui être utile, non par réflexion mais par la nature du mouvement de bonté qui l'a fait naître. C'est ainsi que la prière d'une mère pour son enfant éloigné devient la plus sûre des sauvegardes. Ce n'est pas là un miracle, mais un simple procédé psycho-chimiqne.

Un conseil aux meutriers en pensée. —Lorsqu'une pensée est projetée vers un individu, elle doit pour arriver jusqu'à lui trouver dans son aura des matériaux de même nature qu'elle-même afin qu'ils puissent vibrer sympathiquement avec elle. Si l'aura est d'une substance trop raffinée pour la matérialité de la pensée, (ce qui arrive lorsque le propriétaire de l'aura est un être déjà élevé aux instincts nobles et purs), elle ne peut la pénétrer et elle rebondit comme en contact d'un corps dur par une sorte de choc en retour, suivant la ligne de moindre résistance, c'est-à-dire la trajetoire déjà parcourue et revient ainsi vers son auteur avec une force encorc considérable. C'est ainsi que bénédictions sur les mauvais et malédictions sur les bons retournent en heureux ou malheureux, effets sur ceux qui les projettent. De là, le danger de jamais souhaiter de mal à autrui.

Le secret du miracle résolu. — La science avançant à cette fin de siècle à pas de géant, est en train de réduire toutes choses à la vibration de la substance primordiale l'éther cosmique. Or, la volonté de l'esprit est maîtresse de cet éther comme le prouve les manipulations de la pensée qui ne sont autre chose que des vibrations éthériques, Ce que nous nommons le monde matériel (c'est-à-dire les vibrations

les plus grossières), tire son origine du monde astral qui provient lui-même des vibrations plus délicates dirigées par l'esprit. Lorsque l'esprit conscient de lui-même pense délibérément il produit, certaines vibrations éthériques que suivra inévitablement la matière pourvu que la volonté soit faite et maintenue. Le véritable homme, c'est-à-dire l'homme spirituel devient donc le maître absolu de son corps et du monde matériel tout entier par le simple vouloir de sa puissante pensée.

Un aveucle guéri par la volonté. — Ceci est un cas de suggestion à distance sans le concours du sujet ignorant le traitement qu'on lui fait subir. Un mineur Jacques Carney devenu aveugle sans aucune affection de l'œil, le maire de sa commune résolut de lui rendre la vue Il fut conduit dans la chambre du malade endormi, s'assit en silence, et commença à exercer sa volonté sur les yeux de Carney en désirant qu'ils vissent. Carney s'éveilla bientôt sentant la présence de quelqu'un qu'il crut être sa femme puis il soutint avec énergie contre l'affirmation de ses parents qu'un étranger était dans sa chambre, et enfin s'écria tout à coup : Je vois que vous me trompiez : voici le maire. Il avait recouvré la vue pour quelques minutes, et ce ne fut qu'après plus d'une semaine de séances de concentration de volonté de la part du maire qu'il fut entièrement guéri, et ne se ressentit plus de sa cécité passagère.

Des rêves et de leur interprétation. — M. Richard Bland déclare que dans les rêves confus et multiformes, qui semblent ne donner lieu à aucun pronostic, il faut surtout examiner ce que l'on fait et ce qui vous est dit sans s'occuper autrement du lieu ni des circonstances. Il prétend aussi pouvoir interprêter les rêves par les dix commandements et les béatitudes, de la façon suivante : Vous mentez en rêve. Défiez-vous, vous serez trompé en affaires ou dans votre famille, ou tel projet sera détruit etc... Vous êtes injustement accusé : espérez hardiment en ce que vous entreprendrez car bienheureux sont ceux qui souffrent persécution pour la justice. Si la théorie est exacte ou non, je n'ai pu m'en rendre compte, mais elle est au moins d'une simplicité séduisante. (*Borderland*).

LE PROPHETISME

Une communication sur le *Prophétisme, ses origines et sa nature* a valu un beau succès à M. Dieulafoy, lors de la récente réunion annuelle des cinq académies sous la coupole de l'Institut. Nous en découpons le passage suivant où l'auteur aboutit à la thèse que voici :

« Chacun sait avec quel soin et quelle science la grande hystérie et ses manifestations épidémiques ont été étudiées de nos jours. On a reconstitué son histoire au moyen des textes et des représentations figurées, on en a contrôlé et classé outes les formes. De ces patientes recherches, il est résulté une défininition très claire des traits saillants et des signes distinctifs de ce mal étrange. Or, ces traits, ces signes sont également caractéristiques de la fureur prophétique. Les crises étaient en général bénignes, fort atténuées ; mais la contagion dont on relève des exemples flagrants, ne peut être niée non plus que la nature des accidents et des symptômes. La conviction s'impose quand on place, en regard des récits empruntés aux annales sacrées, les descriptions des épidémies de grande hystérie.

L'illuminé que la Bible nomme *hoze*, *roe* ou *nabi*, était un véritable névropathe chez qui la névrose revêtait les caractères de ces épidémies de grande hystérie dont l'histoire offre à plusieurs reprises et à des siècles de distance des exemples si frappants. Les épreuves subies par Israël, ses souffrances physiques, la misère et les privations durant ses longues servitudes, le réveil des sentiments religieux sous l'influence de chefs qui cherchaient le salut dans la glorification du Jéhovisme, puis la crise terrible que traversa le peuple las et toujours épris de régime pastoral, craintif et désireux de la monarchie, favorisèrent l'ébranlement nerveux et la propagation rapide à travers les tribus de ces sporadiques d'origine fort ancienne. L'explosion des états prophétiques ultérieurs et des épidémies connues de grande hystérie n'eut pas d'autres raisons. Il n'est pas sans intérêt d'ajouter que les devins, les nécromanciens et les faux prophètes, qui firent une

concurrence redoutable aux interprètes de Jehovah, et que ne purent détruire ni l'exil, ni les massacres, avaient la même origine que les voyants, que leurs fureurs présentaient les mêmes caractères extérieurs et inspiraient au peuple la même confiance... »

L'ESOTÉRISME DE LA LAMPE D'ALADIN

Dans l'excellente revue italienne d'Etudes Psychologiques *Lux* M. Pietro Bornia prétendant que les contes des *Mille et une nuits* ont tous un sens caché dont on peut dégager l'ésotérisme s'exerce d'une façon fort curieuse sur celui d'Aladin. Après avoir sommairement rappelé les grandes lignes de cette charmante histoire qui berça notre enfance il conclut en ces termes:

L'action d'Aladin se divise en deux parties.

La première partie représente à grandes lignes l'involution; particulièrement : la descente de l'échelle représente les appétits mondains du profane ; la traversée de la caverne, les connaissances que devait posséder l'aspirant aux dix premiers grades de l'initiation antique ; le passage des quatre *autre*s les quatre grades successifs qu'il devait parcourir, c'est-à-dire : l'acquisition de la science positive jusqu'à ses extrèmes limites ; la connaissance du magnétisme, de l'alchimie et de la nécromancie. L'accès de la caverne et des autres donne la véritable preuve de l'idée de l'involution c'est-à-dire de la mort morale, cachée sous les paroles de la fable et les connaissances qui dérivent de son étude. L'apprenti qui sait se livrer à l'étude de lui-même au *nosce te ipsum* sans se laisser guider par les appétits terrestres, comme Aladin qui ne se laisse pas vaincre par le désir des vases d'or et d'argent parvient infailliblement avec l'aide de la volonté, (tel Aladin à l'aide des trois noms) au premier grade de l'évolution représentée par le jardin.

La seconde partie, l'ascension figure au contraire l'évolution. « Nous venons de Dieu » dit un proverbe arabe « et nous retournons à Dieu » .



Les trente degrés, c'est-à-dire cette ascension fatigante et interminable, plus longue de beaucoup que la descente représentent les derniers huit degrés de l'initiation, c'est-à-dire; la connaissance de la partie figurée de l'occultisme; la magie, la psicurgie, l'extase, la thérapeutique, l'astrologie, la théurgie et comme conséquence le nirvana. La pénible ascension terminée, il est devenu adepte. Alors en joignant à cela la possession de la lampe merveilleuse, c'est-à-dire le pouvoir théurgique ou plus clairement la connaissance du futur il peut gouverner les autres et cueillir les fruits qu'il ne pouvait toucher. C'est seulement alors qu'il s'aperçoit que ces fruits qu'il avait estimés bons pour le corps ne sont au contraire utiles qu'à l'âme. LE GUETTEUR.

UNE DECOUVERTE INTERESSANTE.

Le docteur G. V. Langsdorff signale dans les *Nuen spiritualistischen Blättern* une intéressante découverte. Il possède un manuscrit écrit par un médium, intitulé : « *Les esprits protecteurs et la vue d'ensemble comparative des effets du magnétisme animal.* Dans cette étude se trouvent 119 renvois aux *Archives* I. XII. M. Langsdorff supposait que ces *Archives* représentent un manuscrit de feu J. Kerner, et le fait que " la voyante de Prevorst en a donné elle-même l'inspiration, " l'autorisait à prendre ces conclusions. Après de nombreuses recherches, faites à Weinsberg chez le docteur T. Kerner, il retrouva ces *Archives* sous la forme de volumes anciens, contenant des annotations de J. Kerner (seul le tome XI manquait). Le point intéressant de l'affaire est que les citations du manuscrit de Langsdorff s'accordent exactement avec les numéros des pages et des volumes du manuscrit de J. Kerner. Par cette découverte M. Langsdorff non seulement a retrouvé un ouvrage presque inconnu de J. Kerner, mais il a fourni une preuve éclatante de la clairvoyance consciente ou inconsciente. Ce fait démontre encore la possibilité de la lecture d'images astrales se rapportant à un objet physique — les ma-

nuscrits de Kerner, — d'où découle clairement, d'une part la preuve de la possibilité, et d'autre part de l'exactitude de cette lecture. Je rappelle ici des faits semblables de la vie de H. P. Blavatsky. Elle donnait à maintes reprises dans ses ouvrages des citations de livres qu'elle n'avait jamais vus ou qui n'étaient pas connus au moment où elle écrivait par exemple les textes hindous. Les résultats de recherches faites ultérieurement démontraient que les numéros des pages, des paragraphes, voire la désignation exacte de l'endroit ont été indiqués par elle avec la plus grande précision. Particulièrement intéressantes sont les citations concernant les ouvrages orientaux inconnus, citations dont l'exactitude a été reconnue par les dernières investigations des orientalistes.

(D'après la *Metaphysische Rundschau* par ANNA BRUNNARIUS.)

PHOTOGRAPHIE DES AFFRES DE LA MORT

Poursuivant ses remarquables travaux sur la photographie de la *force vitale*, le docteur H. Baraduc vient d'enrichir sa collection de psichicones d'images obtenues en dehors de la radiation humaine. Ayant attaché un pigeon sur une planchette le maintenant sur le dos, pattes et ailes en croix, le savant expérimentateur posa une plaque photographique sur le cœur du petit animal, puis couvrit le tout d'un récipient, prenant en sus le soin de n'opérer qu'à la lumière rouge. Développée, la plaque fut trouvée criblée de petites taches en forme de perles qui reparurent sur les plaques suivantes jusqu'à ce que l'épuisement ait replongé le pauvre être dans l'état passif. Le docteur l'ayant, à ce moment, sacrifié, la plaque enregistra des ondes tourbillonnantes puis, la mort survenant, de légers stratus, des voiles diaphanes. Il faut noter que ces plaques, présentées au congrès de photographie tenu récemment à Nancy, ont échappé à toute critique contradictoire de la part des professionnels de cette assemblée.

(Ed. B.).

INFORMATIONS -- GLANES

L'Article de la mort est le titre d'une excellente étude psycho-physiologique parue dans la *Revue encyclopédique* du 31 octobre dernier, sous la signature du docteur Ph. Poirrier. « Que se passe-t-il au dedans d'un homme à l'approche de la mort ? » Se demande l'auteur, « quelles sont ses pensées, ses émotions, ses souffrances ? C'est une question qui peut intéresser tout le monde, puisque chacun doit à son tour passer par cet état de conscience qui précède le saut dans l'infini ou dans le néant. » Faute de pouvoir reproduire ici les nombreux cas cités de gens qui, ayant vu la mort de tout près, ont gardé de leurs sensations à cet instant critique un souvenir assez précis pour les décrire, nous retiendrons ces paroles du docteur Poirrier : «..... le plus constant des phénomènes qui se produisent chez les individus bien portants en face de la mort imminente, c'est l'anesthésie du toucher, l'abolition du sens de la douleur avec un sentiment de bien-être et de béatitude. Ordinairement aussi on observe une extrême rapidité de la pensée et de l'imagination et souvent des hallucinations. Quant à la vision panoramique ou au déroulement rapide des circonstances de la vie passée, dans leur ordre vrai, dans l'ordre rétrogade ou pêle-mêle, il paraît assez fréquent, mais il n'est pas général, et d'ailleurs, à y regarder de près, il semble se composer d'un nombre de scènes assez restreint que l'imagination grossit ensuite. Les enfants, dont le moi est composé d'éléments peu nombreux et peu précis, ne présentent presque jamais la remémoration ; ils songent seulement qu'ils ne reverront plus leurs parents. Plusieurs témoignages en font foi. »

Diana Vaughan, la célèbre autant qu'imaginaire luciférienne objet de l'attention d'une certaine presse, avant comme après sa prétendue conversion, vient d'être réduite à néant en premier lieu par *L'Univers*, puis par *La Vérité* et *La Libre Parole*. *L'Univers* du 21 octobre dernier disait : « Sous la personnalité plus ou moins hypothétique de Diana Vaughan, se dissimule un groupe d'exploiteurs. » Et il nomme Léo Taxil, sa femme et le docteur Hacks. Reprenant l'honnête besogne de ses deux confrères, *La Libre Parole* achève de démasquer l'imposture. L'extrait suivant suffira pour éclairer amplement nos lecteurs. « C'est au congrès de Trente que, publiquement, l'existence de Miss Diana Vaughan a été, pour la première fois, mise en doute. Le mardi 29 septembre, une longue discussion eut lieu à ce sujet. Un ecclésiastique allemand, Mgr Baumgarten, demanda qu'on fournit l'extrait de naissance de la convertie et le certificat du prêtre qui avait reçu son abjuration. Les tenants de la dame répondirent par ses arguments : elle était née dans une partie de l'Amérique où les actes de l'état civil ne pouvaient être délivrés :

quant au certificat, « il serait imprudent de le produire, la convertie ayant été condamnée à mort par les arrières-loges ». Ces faux-fuyants ne firent qu'aiguiser les soupçons. C'est alors que Léo Taxil, sentant quel coup la constatation de l'inexistence de Diana Vaughan allait porter à son commerce, monta à la tribune, il joua le grand jeu. C'est la tactique des Francs-Maçons, dit-il, de jeter des doutes sur l'existence des convertis qui les attaquent. Et il affirma par serment avoir vu, à plusieurs reprises, chez lui et ailleurs, l'illustre convertie. » (Lettre de M. l'abbé de Bessonies à la *Vérité*).

L'Ange et la Sphinge, le roman que vient de publier M. Édouard Schuré, est une forme nouvelle de la haute pensée philosophique du noble esprit auquel nous devons, déjà, *Les Grands Initiés*.

La Sphinge, c'est la Femme attirante et multiple, sans âme et pleine d'un désir sans frein, le monstre séducteur et dévorant qui charme l'homme pour l'asservir. *L'Ange* c'est l'idéale Fiancée, jamais rencontrée, mais entrevue en un rêve, ressouvenir d'une existence antérieure où elle fut trahie. Fantôme insaisissable, âme toujours vivante, elle entraîne mystérieusement le coupable Aimé, malgré ses voluptueuses erreurs, vers l'action héroïque, vers l'expiation et la mort. Tel est le sujet de ce récit passionnel et dramatique, qui se déroule sur le fond mouvementé du seizième siècle avec l'attrait poignant d'une histoire contemporaine.

Les **Nouvelles Esotériques** de Mme Ernest Bosc viennent de paraître en un élégant volume présenté aux lecteurs par J. Marcus de Vèze. On lira avec intérêt ces cinq récits où la sympathique initiée s'est complue à bercer en la forme romanesque les plus subtils problèmes de l'ésotérisme. « Ce livre », conclut le préfacier, « est appelé suivant nous, à faire beaucoup de bien, comme les précédents travaux du même auteur publiés çà et là dans des journaux et revues. Il répandra certainement la charité, l'amour du prochain et de la spiritualité. Il remplira donc le but que s'est proposé l'auteur en l'écrivant. »

La Mission du Nouveau Spiritualisme que nous envoie Mme Lucie Grange, l'aimable directrice de la *Lumière*, sert de générique aux *Lettres de l'Esprit Salem-Hermès* qui ont pour sujet le but secret de la Vie, les âmes sœurs, la recherche du Paradis terrestre, dont l'Esprit initiateur vient ouvrir les ***Portes d'or***. Elles sont précédées d'un travail documentaire sur le personnage « Hermès » ; suivies d'une notice sur l'Esprit « Salem » à partir de l'année 1877, où il se prépara à une mission, jusqu'en 1896, époque du dévoilement de l'Esprit pour l'accomplissement de cette mission parmi les hommes. Un grand nombre de Communications prophétiques y sont publiées. Elles ont pour objet, la foi du vieux monde, celui où nous sommes, et l'édification du monde nouveau, celui auquel les missionnés travaillent.

Lucifer le mensuel théosophique fondé par H. P. Blavatsky et dirigé avec tant de talent et de savoir par Annie Besant et G. R. S. Mead continue dans le numéro de novembre la publication de : *Les côtés lumineux et sombres de la Nature, Vies des derniers Platoni-*

ciens, L'Occultisme dans la poésie anglaise, etc ; parmi les nouveaux et très intéressants articles de cette revue signalons : *Pouvoir, Savoir et Amour* par Francesea Arundale ; *Aides invisibles* par C. W. Leadbeater.

Au sommaire de **Sophia**, l'organe de la Société Théosophique en Espagne ; *L'homme et ses corps*, par Annie Besant ; *Le Devachan*, Leadbeater ; *Comment un Chela a rencontré son gourou*, par S. Ramaswamier ; *Le Passé*, par José Plana ; *Etude sur le Bouddhisme*, par Sinnett ; *Fragment de la Voie Parfaite*, etc.

Dans **Le Lotus Bleu**, qui répand avec tant de courage les idées théosophiques en France, nous relevons au sommaire d'octobre ; du docteur Pascal, *Aux Lecteurs ;* de Leadbeater, *L'Aura humaine* ; de E. P. N., *Un malheur n'arrive jamais seul ;* de Amo, *Le Dualisme* ; d'Annie Besant, *Karma* ; du docteur Pascal, *Luciférianisme* ; de H. P. Blavatsky, *Glossaire théosophique* et *Doctrine secrète*, etc.

Light, journal de recherches psychiques, occultistes et mystiques, l'un des plus répandus parmi les périodiques anglais sur ces questions, est des plus instructifs en ce qui regarde l'étude directe des phénomènes de clairvoyance, de pensées, de spiritualisme transcendantal, d'écriture directe. etc.

Au sommaire du N° du 21 novembre : *Nouvelles expériences avec Eusapia Paladino* ; (examen des récents travaux de M. de Rochas sur la célèbre médium italienne) ; *l'origine de l'âme* ; (longue analyse d'un livre de M. Sinnett) ; *Science et Ame ; La dématérialisation d'un médium* ; (importante bibliographie du nouveau livre de M. Aksakow) ; *Les mystères de la médiumnité*, etc.

La Curiosité, la vaillante petite feuille que M. Ernest Bosc dirige depuis huit ans avec autant d'ardeur que d'érudition, commence dans son numéro du 15 novembre, une série d'études de *Sociologie pratique contemporaine*. où l'auteur, M. Eugène de Masquard, analyse les travaux des récents Congrès qui ont étudié la question sociale. A signaler, encore, *Les Eglises*, par M. A. B. ; *Architecture et Musique*, très curieuses spéculations sur l'entre-colonnement de la gamme.

Dans les **Annales des sciences psychiques**, nous relevons, parmi les documents originaux : *Une prédiction réalisée. — Prémonitions phychiques. — Prémonition visuelle*, par A. Erny ; *Hallucinations télépathiques*, par le Dr Lucien Morisse ; *Sur la formation d'un double*, par Marcel Mangin ; dans les variétés ; *Le cas de Mlle Couëdon*, par le Dr Le Menant des Chesnais ; *Sur l'automatisme*, par Marcel Mangin ; *Les précurseurs du spiritisme*, par M. Pétrovo-Solovovo, etc.

La Paix Universelle, sous la direction de M. A. Bouvier, l'un de nos plus expérimentés magnétiseurs, continue à accomplir avec succès sa tâche militante. Au sommaire : *Les bienfaits de la nouvelle Psychologie*, article de M. Jules Bois emprunté au *Gaulois* ; *Remarques sur la synthèse druidique*, par Amo ; en feuilleton, *Le Patriarche*, par Paul Grandel ; etc.

La Revue scientifique et morale du Spiritisme, sous l'habile direction de M. Delanne, nous donne dans son copieux numéro de novembre : *Essais d'études positives sur les phénomènes spirites*, par Gabriel Delanne ; *La morale spirite*, par Blanvillain ; *l'Unité et l'Occulte*, par Paul Baudry ; *Le Chant des oiseaux*, par L. d'Ervieux ; *Conférence* de Léon Denis à Lyon par H. Sausse ; *Le spiritualisme de la science*, par M. F. d'Oyrière ; *Conseils aux médiums dessinateurs*, par P. Viret ; *Le mouvement spirite à Paris*, par Becker ; *Comment je suis devenu spirite*, par Louis Delattre ; *Spiritisme expérimental*, par H. Sausse ; *Idées saugrenues d'une vieille tête* par Paul Grandel, etc.

Dans la **Métaphysische Rundschau** de novembre signalons : *La nouvelle doctrine métaphysique dans son application pratique*, — *Le Pouvoir de la pensée* par P. Braun ; *Abdadona*, légende par Louise Meyer ; *Les principes fondamentaux de l'Astrologie*, par Alan Lev ; *L'Occultisme et les arts occultes*, par H. P. B. ; *Richard Wagner drame musical*, Basil Crumpo ; *Nocturne, une vraie histoire musicale*, par Alfred Beesscheu, etc.

Saluons, en terminant, les autres revues amies qui ont répondu à notre proposition d'échange : *L'Humanité intégrale*, organe immortaliste sous la direction de J.-C. Chaigneau ; *La Résurrection*, revue catholique d'avant-garde, directeur Albert Jounet ; *La Revue spirite*, directeur P. G. Leymarie ; *La Lumière*, directrice Lucie Grange ; *Le Messager*, de Liège ; *Lux*, de Rome ; *The Lamp*, de Toronto ; *Teosofisk Tidskrift*, de Stockholm ; Efterat, aussi de Stockholm. Dans l'avenir, nous nous ferons au véritable plaisir de signaler à nos lecteurs les articles les plus saillants publiés par ces confrères, et ce aussi souvent que la place occupée par notre rubrique « Informations-Glanes » nous le permettra.

Gérant : G. MORAND

Imp. G. MORAND à Orléans (Loiret)

CONTE MYSTIQUE DE NOËL

par Mme RENÉE MONBRUN (1)

LES TROIS MAGESSES

Or, près d'une fontaine jaillissante, sous un bouquet de palmiers, un cortège s'arrêta venant de l'Occident.

D'une litière portée par quatre Ethiopiens une femme voilée descendit. Sur son front brillait une escarboucle où les flots du soleil rejaillissaient pour retomber plus brûlants et plus lumineux.

Dans une autre litière, drapée de pourpre, sur une chaise d'ivoire, une autre femme était assise, presque nue et divine comme, sur un trône de neige, une idole de marbre rose.

Humblement, par derrière, venait à pied, chaste et grave, encore une femme dont la robe de laine blanche, aux longs plis, cachait les pieds ensanglantés par les cailloux de la route.

De l'Orient, vers la fontaine, arrivèrent trois voyageurs vêtus de dalmatiques d'or fin. L'un tenait à la main un coffret précieux ; l'autre un vase d'or où fumaient les parfums ; le troisième une plante séchée en un sachet de lin.

Et comme il était midi et que la soif séchait toutes les bouches, les hommes d'abord, les femmes ensuite s'approchèrent de la fontaine et burent.

Lorsqu'ils furent désaltérés, le voyageur qui portait le coffret parla le premier et dit aux femmes : « Qui êtes-vous ? »

Celle qui était voilée répondit : « Qui êtes-vous vous-même ? »

(1) Bien que le programme de *L'Isis moderne* ne comporte point de partie littéraire proprement dite, nous avons cru pouvoir insérer, aujourd'hui, ce Conte mystique de Noël, tant parce qu'il se trouve être d'actualité que pour son exquise forme qui en fait, en même temps qu'un récit symbolique, une prose charmante (N. D. L. R.)

« Nous sommes les trois Mages et nous suivons l'étoile conduisant vers le Sauveur. »

« Nous sommes, répondit la femme voilée, les trois Magiciennes et nous marchons aussi vers le but avec une étoile devant nous. »

Ensemble les mages et les magiciennes levèrent la tête. Audessus d'eux, les rayons du soleil s'évanouissaient dans l'irradiation d'un astre, pentagramme sacré, dont les feux incendiaient l'horizon.

« C'est notre étoile, dirent-ils en même temps. »

— « Mais vous venez de l'Occident et nous de l'Orient ; comment avons-nous la même étoile, reprit le mage ? »

« Ne sais-tu pas, murmura d'une voix douce la femme en robe de laine blanche, que ton œil est fini et l'Univers infini ; que la vérité comme l'étoile est immuable et que vers elles l'Orient et l'Occident toujours s'acheminent, car la lumière luira éternellement et bientôt tu ne seras plus. »

Le mage s'inclina. « Femme, dit-il, la sagesse a parlé par ta bouche. Venez donc avec nous, ô Magiciennes, c'est dans votre ombre que nous irons vers la Rédemption. »

Tandis qu'ils conversaient, la suite de ces hommes arriva par le chemin.

A travers les palmiers, on vit onduler la bosse des chameaux chargés d'étoffes précieuses, de coffrets pleins d'or, de sachets pleins d'aromates, par dessus lesquels les conducteurs étaient accroupis.

« Voici nos présents. Où sont les vôtres, femmes? »

Celles-ci se regardèrent.

« Nous n'en avons pas apporté, répondirent-elles. »

« Vous allez vers la Rédemption les mains vides, comment donc y participerez-vous ? Moi j'ai nom Gaspard : j'ai réuni tout l'or de mon royaume. »

« Moi, reprit l'autre, je m'appelle Balthazar, j'ai recueilli en ce vase tout l'encens de la Science. »

« Moi, murmura le troisième qui était nègre, je suis Melchior et dans ce sachet je porte la plus pure myrrhe du travail humain. »



Mais les femmes restaient muettes.

Cependant celle qui était voilée parla :

« Je suis la Puissance ; les hommes m'ont enchaînée mais je les enchaînerai à mon tour. Quel présent faudra-t-il que j'apporte ? »

« Je suis la Beauté, dit la seconde, les hommes m'ont asservie, mais je les dompterai. Que faudra-t-il que je leur demande ? »

« Moi, murmura la troisième, je suis l'Amour ; tous passent sans me regarder... hélas que me donneront-ils ? »

« Faut-il, dit le mage, que je vous fasse votre leçon et que je vous enseigne votre métier de femmes, n'êtes-vous pas les Magiciennes, celles qui ravissent les cœurs ? Allez, faites-en votre moisson. L'humanité qui, avec Jésus, naît aujourd'hui à Bethléem, naîtra éternellement dans la misère et la désolation de son origine, dans l'obscurité de sa Destinée.

« Que voulez-vous qu'elle fasse de notre or, de notre science et de notre travail si elle n'a pas en même temps les énergies, les volontés et les désirs, tout ce que contiennent les cœurs enfin.

« C'est vous, femme, qui le lui apporterez.

« Retournez en votre pays, nous vous attendrons ici, et quand de nouveau luira l'étoile, que votre moisson soit faite et que vous nous reveniez les bras chargés de gerbes. »

Les mages s'assirent au bord de la fontaine. Leurs serviteurs dressèrent les tentes en poil de chameau pour les garantir du soleil des jours et de l'humidité des nuits.

Puis les femmes s'en retournèrent.

La première voulut choisir ses épis parmi les hauts et les forts. Elle vécut avec les grands, les comblant de dignités ; mais l'heure venue, quand l'étoile brilla de nouveau à l'horizon, aucun d'eux ne voulut la suivre et comme elle leur reprochait leur ingratitude, ils la bafouèrent et elle partit seule et dépouillée.

La seconde n'eut qu'à sourire et tous les hommes se prosternèrent devant son corps d'idole. Elle choisit les plus heureux pour faire sa gerbe plus belle. Elle leur donna ses lèvres et toute sa chair ; elle les en nourrit et les en rassasia si bien qu'au jour où parut l'étoile ils la méconnurent. Alors, les cruels au lieu de la suivre la chassèrent, la battirent de verges et elle partit seule et sanglante.



La troisième courut le monde entier pour faire une plus ample moisson, frappant chez les forts, frappant chez les heureux ; mais aucun de ceux-ci ne lui ouvrit.

Alors elle s'achemina vers la demeure des déshérités et des humbles. Ils la firent entrer.

Comme la Beauté avait donné tout son corps, l'Amour donna toute son âme, faisant les gestes qui bercent, disant les paroles qui consolent. Eux baisaient le bas de sa robe et au jour où dans le lointain, flamba l'étoile, lorsque la magicienne leur demanda de la suivre, tous se levèrent et, prenant leur cœur dans la main, ils lui firent cortège en chantant.

Au coin du chemin elle rencontra ses deux sœurs seules et désolées.

« Venez, leur dit-elle ; les cœurs qui sont à moi sont aussi à vous. Ceux qui ont aimé et souffert savent seuls user de la Puissance et adorer l'éternelle Beauté. Et l'Amour prenant ses deux sœurs par la main continua sa route. »

Or, près de la fontaine jaillissante, sous un bouquet de palmiers, les mages les attendaient. A l'horizon brillait l'étoile, dardant dans l'infini le feu de ses cinq pointes mystiques et, vers elle, s'en allèrent les Mages et les Magiciennes précédés par le cortège des Cœurs que conduisait l'Amour.

Renée Monbrun.

LE PARADIS

TEL QU'IL A ÉTÉ ANNONCÉ ET DÉCRIT PAR MOHAMMED DANS LE KORAN

(Traduction de Kasimirski)

Par M. le Baron de POMMEREUL.

Mahomet, le grand prophète du Sud, subit pendant plusieurs siècles aux yeux de la critique occidentale, une réelle éclipse. C'est dans ces derniers temps seulement que philosophes, historiens, orientalistes — les pèlerins et les poètes aussi — se sont mis à réhabiliter selon la vérité et la justice l'auteur inspiré du Coran. Carlyle par exemple a lavé de toute tache de supercherie cet énergique démolisseur d'idoles. Nous sommes heureux de donner ici un remarquable travail de M. le baron de Pommereul, qui, orientaliste et érudit distingué, s'est plu à réunir en un seul faisceau les différents versets du Coran, ayant rapport au Paradis. Cette synthèse faite, nos lecteurs constateront combien est sain ce rêve africain, que les ignorants imaginèrent sensuel et combien les voluptés féminimes occupent une place modérée à côté des joies plus sereines de la Nature et des Éléments. Voilà démolie par les textes la fausse légende d'un Mahomet prometteur à ses élus de grossiers plaisirs. Mahomet est bien le prophète du Désert austère et de la pure oasis aux beaux arbres et aux frais cours d'eau.

(N. D. L. R.)

Chap. 2. *Verset 23*. Annonce à ceux qui croient et qui pratiquent les bonnes œuvres, qu'ils auront pour demeure des jardins arrosés de courants d'eau. Chaque fois qu'ils prendront quelque nourriture des fruits de ces jardins, ils s'écrieront : Voilà les fruits dont nous nous nourrissions autrefois ; mais ils n'en auront que l'apparence. Là ils trouveront des femmes exemptes de toute souillure et ils y demeureront éternellement.

V. 76. Mais ceux qui ont cru et fait le bien, ceux-là seront en possession du Paradis et y séjourneront éternellement.

Chap. 3. *V. 13*. Chez leur Seigneur ils trouveront des jardins arrosés par des cours d'eau, où ils demeureront éternelle-



ment, des femmes exemptes de toute souillure, et la satisfaction de Dieu.

V. 130. Tous ceux-là éprouveront l'indulgence du Seigneur, et habiteront éternellement des jardins arrosés par des cours d'eau.

V. 194. Je les introduirai dans des jardins arrosés de courants d'eau.

V. 197. Mais ceux qui craignent le Seigneur habiteront les jardins arrosés par des cours d'eau ; ils y demeureront éternellement. Telle est la réception qu'ils trouveront chez Dieu.

Chap. 4. *V. 17.* Ceux qui écouteront Dieu et son envoyé, seront introduits dans les jardins arrosés par des courants d'eau. Ils y demeureront éternellement. C'est un bonheur immense.

V. 60. Ceux qui croiront et feront le bien seront introduits dans les jardins arrosés de courants d'eau. Ils y trouveront des femmes exemptes de toute souillure, et des ombrages délicieux.

V. 121. Pour ceux qui croient et pratiquent les bonnes œuvres, nous les introduirons dans les jardins arrosés de courants d'eau ; ils y resteront éternellement en vertu d'une promesse vraie de Dieu.

V. 123. Hommes ou femmes, ceux qui pratiqueront les bonnes œuvres, et qui seront en même temps croyants, entreront dans le Paradis, et ne seront fraudés du plus petit brin de récompense.

Chap. 5. *V. 15.* J'expierai vos offenses et vous introduirai dans les jardins arrosés de courants d'eau.

V. 70. Oh ! si les hommes des Ecritures avaient la foi et la crainte du Seigneur, nous effacerions leurs péchés, nous les introduirions dans les jardins de délices.

V. 88. Pour récompense de leurs paroles, Dieu leur a accordé les jardins arrosés de courants d'eau, où ils demeureront éternellement. C'est la récompense de ceux qui font le bien.

V. 119. Les jardins arrosés par des fleuves, seront leur séjour éternel.



CHAP. 6. *V. 127.* Une demeure de paix leur est réservée près de Dieu. Il sera leur protecteur et la récompense de leurs œuvres.

CHAP. 7. *V. 40.* Ils seront en possession du jardin, où ils demeureront éternellement.

CHAP. 9. *V. 21.* et les jardins où ils goûteront des délices constantes. Ils y demeureront éternellement à jamais ; car Dieu dispose d'immenses récompenses.

V. 73. Dieu a promis aux croyants, hommes et femmes, les jardins arrosés par des cours d'eau ; ils y demeureront éternellement, il leur a promis des habitations charmantes dans les jardins d'Eden. La satisfaction de Dieu est quelque chose de plus grand encore. C'est un bonheur immense.

V. 90. Dieu a préparé pour eux des jardins arrosés de cours d'eau : Ils y resteront éternellement. C'est un bonheur immense.

V. 101. Il leur a promis des jardins arrosés par des cours d'eau. Ils y resteront éternellement. C'est un bonheur immense.

CHAP. 10. *V. 9.* Ceux qui auront crù et fait le bien..., sous leurs pieds couleront des rivières dans le jardin des délices.

V. 27. A ceux qui ont fait le bien, le bien et un surplus, ni la noirceur ni la honte ne terniront l'éclat de leurs visages. Ils habiteront le Paradis et y resteront éternellement.

CHAP. 11. *V. 25.* Ceux qui croient et font le bien, qui s'humilient devant leur Seigneur, seront en possession du Paradis, où ils resteront éternellement.

V. 110. Les bienheureux seront dans le Paradis ; ils y séjourneront tant que dureront les cieux et la terre, sauf si ton Seigneur ne veut ajouter quelque bienfait qui ne saurait discontinuer.

CHAP. 13. *V. 23.* Les jardins d'Eden, ils y entreront ainsi que leurs pères, leurs épouses et leurs enfants qui auront été justes. Là ils recevront la visite des Anges, qui entreront par toutes les portes.

V. 35. Voici quel sera le jardin promis à ceux qui craignent Dieu : Le jardin arrosé de courants d'eau ; l'aliment de ses fruits est inépuisable, et ses ombrages permanents. Telle sera la fin des croyants.



Chap. 14. *V. 28.* Ceux qui auront cru et fait le bien, seront introduits dans les jardins arrosés par des courants d'eau ; Ils y demeureront éternellement par la volonté de Dieu. Ils seront salués par ce mot : Paix !

Chap. 15. *V. 45.* Quant à ceux qui craignent Dieu, ils seront au milieu de jardins et de sources d'eau.

V. 47 et 48. On leur dira, entrez en paix et à l'abri de toute crainte. Nous ôterons de leurs cœurs toute fausseté : vivant comme frères, ils prendront leur repos sur des lits, se regardant face à face. La fatigue ne les y atteindra pas, et ils ne seront jamais expulsés de cette demeure.

Chap. 16. *V. 32, 33 et 34.* Quel beau séjour que celui des hommes pieux ! Des jardins d'Eden où ils seront introduits, des rivières y coulent ; et ils y trouveront tout ce qu'ils désireront. C'est ainsi que Dieu récompense ceux qui le craignent. Ceux-ci seront bien à leur aise au moment où les Anges, en les recueillant à l'heure de la mort, leur diront : que la paix soit sur vous ! Entrez dans le Paradis pour prix de vos œuvres.

Chap. 18. *V. 30 et 107.* A ceux-ci les jardins d'Eden ; sous leurs pieds couleront des eaux : Ils s'y pareront de bracelets d'or, se vêtiront de robes vertes de soie forte et de satin, accoudés sur des sièges. Quelle belle récompense ! quel admirable lieu de repos !

Ceux qui croient et font le bien auront pour demeure les jardins du Paradis. Ils les habiteront éternellement, et ne désireront aucun changement à leur sort.

Chap. 19. *V. 61, 62 et 63.* Mais ceux qui reviennent à Dieu, qui croient et font le bien, entreront dans le jardin, et ne seront point lésés de la plus mince portion. Ils entreront dans les jardins d'Eden, que le Miséricordieux a promis à ses serviteurs. Sa promesse sera accomplie. Ils n'y entendront aucun discours futile, mais le mot Paix ! Ils recevront la nourriture le matin et le soir. Tels sont les jardins que nous donnerons en héritage à celui d'entre nos serviteurs qui nous craint.

Chap. 20. *V. 78.* Ils habiteront les jardins où coulent des rivières : Ils y resteront éternellement. C'est la récompense de celui qui a été juste.



CHAP. 22. *V. 14, 23 et 58.* Dieu introduira les croyants qui auront pratiqué le bien, dans des jardins arrosés par des cours d'eau. Il fait ce qu'il lui plaît. Dieu introduira les croyants qui auront pratiqué le bien, dans des jardins arrosés par des cours d'eau ; ils y porteront des bracelets d'or et de perles : Ils s'y vêtiront de soie.

Il les introduira dans le Paradis d'une manière qui leur plaira. Dieu est savant et humain.

CHAP. 25. *V. 26 et 75.* Ce jour là les hôtes du Paradis auront un beau lieu de repos et un endroit délicieux pour faire leur sieste.

Ceux-là auront pour récompense les lieux élevés du Paradis, parce qu'ils ont persévéré, et ils y trouveront le salut et la paix. Ils y séjourneront éternellement. Quelle belle retraite! Quel beau séjour !

CHAP. 29. *V. 58.* Nous donnerons à ceux qui auront cru et pratiqué les bonnes œuvres, des palais, des jardins arrosés par des cours d'eau. Ils y demeureront éternellement. Quelle est belle la récompense de ceux qui font le bien !

CHAP. 30. *V. 14.* Ceux qui auront cru et fait le bien se divertiront dans un parterre de fleurs.

CHAP. 31. *V. 7.* Ceux qui auront cru et pratiqué les bonnes œuvres habiteront les jardins de délices. Ils y demeureront éternellement, en vertu de la promesse de Dieu, de la promesse vraie. Il est le Puissant, le Sage.

CHAP. 32. *V. 19.* Ceux qui ont cru et qui pratiquent les bonnes œuvres, auront les jardins du séjour éternel pour récompense de leurs œuvres.

CHAP. 34. *V. 36.* A eux la récompense portée au double pour prix de leurs actions. Ils se reposeront en sûreté dans les hautes galeries du paradis.

CHAP. 35. *V. 30.* Les jardins d'Eden aux vertueux ! Ils y entreront et s'y pareront de bracelets d'or et de perles ; leurs vêtements seront de soie.

CHAP. 36. *V. 55, 56, 57.* Dans ce jour, les habitants du jardin du Paradis se livreront à des transports de joie en compagnie de leurs épouses, ils se reposeront à l'ombre, assis



commodément dans des fauteuils. Ils y auront des fruits, ils y auront tout ce qu'ils demanderont.

Chap. 37. *V. 39 à 47.* Mais les fidèles serviteurs de Dieu recevront certains dons précieux, des fruits délicieux, et ils seront honorés dans les jardins des délices, se reposant sur des sièges, et se regardant face à face. On fera circuler à la ronde la coupe remplie d'une eau limpide, vrais délices pour ceux qui la boiront. Elle n'offusquera point leur raison et ne les enivrera pas.

Ils auront des vierges au regard modeste, aux grands yeux noirs, et semblables par leur teint aux œufs d'autruche cachés avec soin.

Chap. 38. *V. 49 à 52.* Voici l'avertissement. Ceux qui craignent Dieu auront un heureux séjour.

Les jardins d'Eden dont les portes s'ouvriront devant eux.

Ils s'y reposeront accoudés, et demanderont de toute espèce de boissons.

Auprès d'eux seront des femmes au regard modeste, et leurs égales en âge.

Chap. 39. *V. 21, 73.* Quant à ceux qui craignent leur Seigneur, ils auront dans le Paradis, des galeries au-dessus desquelles seront construites d'autres galeries au bas desquelles couleront des eaux. C'est une promesse de Dieu : Or, Dieu ne manque pas à ses promesses.

On fera marcher les croyants par troupes vers le Paradis, et lorsqu'ils y arriveront, ses portes s'ouvriront devant eux, et leurs gardiens leur diront : que la paix soit avec vous ! vous avez été vertueux, entrez dans le Paradis pour y demeurer éternellement.

Chap. 40. *V. 8.* Seigneur, introduis-les dans les jardins d'Eden que tu leur as promis, ainsi que leurs parents, leurs épouses et leurs enfants qui auront bien vécu. Tu es le Puissant, le Sage.

V. 43. Quiconque aura fait le bien (qu'il soit homme ou femme) et qui aura cru sera au nombre des élus qui entreront dans le Paradis et jouiront de tous les biens sans compte.

Chap. 41. *V. 30.* Mais ceux qui s'écrient : Notre Seigneur

est Dieu, et qui s'inclinent vers lui, reçoivent la visite des Anges, qui leur disent : Ne craignez rien et ne vous affligez pas, réjouissez-vous du Paradis qui vous a été promis.

CHAP. 42. *V. 5.* ...Jour où une partie des hommes sera dans le Paradis.

V. 21. Mais ceux qui croient et pratiquent le bien habiteront les parterres du jardin. Ils auront chez leur Seigneur tout ce qu'ils désireront. C'est une faveur immense.

CHAP. 43. *V. 70.* Entrez dans le Paradis, vous et vos compagnes, réjouissez-vous.

V. 71. On leur présentera à la ronde des écuelles d'or et des gobelets remplis de choses que les sens désirent tant, et qui font les délices des yeux. Vous y demeurerez éternellement.

V. 72. Voici le jardin que vous recevrez en héritage pour prix de vos œuvres.

V. 73. Vous y avez des fruits en abondance. Nourrissez-vous en.

CHAP. 44. *V. 51.* Les hommes pieux seront dans un lieu sûr. Au milieu des jardins et des sources d'eau.

V. 51. 52. 53. Revêtus d'habits de soie et de satin, et placés les uns en face des autres.

V. 54. Oui, il en sera ainsi, et nous leur donnerons pour compagnes des femmes aux yeux noirs, aux grands yeux.

V. 55. Ils s'y feront servir toutes sortes de fruits, et ils en jouiront en sûreté.

V. 56. Ils n'y éprouveront plus de mort après l'avoir subie une fois. Dieu les préservera des tourments.

V. 57. C'est une faveur que Dieu vous accorde. C'est un bonheur immense.

CHAP. 46. *V. 13.* Ils seront en possession du Paradis. Ils y demeureront éternellement et y recevront la récompense de leurs œuvres.

V. 15. Ils compteront parmi les habitants du Paradis. Les promesses qui leur ont été faites sont des promesses infaillibles.

CHAP. 47. *V. 7.* Il les introduira dans le Paradis qu'il leur a déjà fait connaître.



V. 13. Dieu introduira ceux qui croient et font le bien dans les jardins baignés par des cours d'eau.

V. 16. Voici le tableau du Paradis qui a été promis aux hommes pieux : des ruisseaux dont l'eau ne se gâte jamais, des ruisseaux de lait dont le goût ne s'altèrera jamais, des ruisseaux de vin, délices de ceux qui en boiront.

V. 17. Des ruisseaux de miel pur, toutes sortes de fruits, et le pardon des péchés.

Chap. 48. *V. 5.* Afin que Dieu à son tour introduise les croyants, hommes et femmes, dans les jardins arrosés par des cours d'eau, pour y rester éternellement, afin qu'il efface leurs mauvaises actions. C'est un bonheur immense que Dieu leur tient en réserve.

Chap. 50. *V. 20.* Non loin de là est préparé pour les justes le jardin des délices. Entrez-y en paix.

V. 23. 24. Voici le jour de l'éternité. Vous y aurez tout à votre gré, et nous pouvons augmenter encore ses bénédictions.

Chap. 52. *V. 17. V. 18.* Ceux qui craignaient Dieu seront dans les jardins et dans les délices, se réjouissant de ce dont les a gratifiés le Seigneur.

V. 19. Mangez et buvez en bonne santé, leur dira-t-on, c'est la paix de vos actions.

V. 20. Accoudés sur des lits rangés en ordre, nous les avons mariés à des filles aux grands yeux noirs.

V. 21. Ceux qui ont cru et dont les enfants ont suivi les traces dans la foi, seront réunis à leurs enfants. Nous n'oterons pas la moindre chose de leurs œuvres. Tout homme sert d'otage à ses œuvres.

V. 22. Nous leur donnerons en abondance des fruits et des viandes qu'ils désireront.

V. 23. Ils s'y prêteront mutuellement la coupe qui ne fera naître ni propos indécent ni occasion de péché.

V. 24. Autour d'eux circuleront de jeunes serviteurs pareils à des perles renfermées dans leur conque.

Chap. 55. *V. 46.* Ceux qui craignent la majesté de Dieu auront deux jardins.

V. 48. Tous deux ornés de bosquets.



V. 50. Dans tous deux, deux sources vives.

V. 52. Dans tous deux, deux espèces de chaque fruit.

V. 54. Ils se reposeront accoudés sur des tapis dont la doublure sera de brocart. Les fruits des deux jardins seront à la portée de quiconque voudra les cueillir.

V. 56. Là, seront de jeunes vierges au regard modeste, que jamais n'a touchées ni homme ni génie.

V. 58. Elles ressemblent à l'hyacinthe et au corail.

V. 60. Quelle est la récompense du bien, si ce n'est le bien ?

V. 62. Outre ces deux jardins, deux autres s'y trouveront encore.

V. 64. Deux jardins couverts de verdure.

V. 66. Où jailliront deux sources.

V. 68. Là, il y aura des fruits, des palmiers et des grenades.

V. 70. Il y aura de bonnes, de belles femmes.

V. 72. Des femmes vierges aux grands yeux noirs renfermées dans des pavillons.

V. 74. Jamais homme ni génie ne les a touchées.

V. 76. Leurs époux se reposeront sur des coussins verts et des tapis magnifiques.

Chap. 56. *V. 8.* Alors il y aura des hommes de la droite (oh ! les hommes de la droite !)

V. 9. et des hommes de la gauche (oh ! les hommes de la gauche !)

V. 10. Et les premiers seront les premiers.

V. 11. Ceux-ci seront les plus rapprochés de Dieu.

V. 12. Ils habiteront le jardin des délices.

V. 15. Se reposant sur des sièges ornés d'or et de pierreries.

V. 16. Accoudés et placés en face les uns des autres.

V. 17. Autour d'eux circuleront des jeunes gens éternellement jeunes.

V. 18. Avec des gobelets, des aiguières et ses coupes remplies d'une boisson limpide.

V. 19. Dont ils n'éprouveront ni maux de tête, ni étourdissements.

V. 20. Avec des fruits qu'ils choisiront à leur goût.

V. 21. Et de la chair des oiseaux qu'ils aiment tant.

V. 22. Ils y auront des beautés aux grands yeux noirs, des beautés pareilles aux perles soigneusement cachées.

V. 23. Telle sera la récompense de leurs œuvres.

V. 24. Ils n'y entendront ni discours frivoles, ni paroles qui mènent au péché ;

V. 25. On n'y entendra que les paroles ; Paix, paix.

V. 26. Les hommes de la droite (qu'ils seront heureux les hommes de la droite !)

V. 27. Séjourneront parmi des arbres de lotus sans épines.

V. 28. Et des bananiers chargés de fruits, du sommet jusqu'en bas.

V. 29. Sous des ombrages qui s'étendront au loin.

V. 30. Près d'une eau courante.

V. 31. Au milieu de fruits en abondance.

V. 32. Que personne ne coupera, dont personne n'interdira l'approche.

V. 33. Et ils se reposeront sur des lits élevés.

V. 34. Nous créâmes les beautés du Paradis, d'une création à part.

V. 35. Nous avons conservé leur virginité.

V. 36. Chéries de leurs époux, et d'un âge égal au leur.

V. 37. Elles seront destinées aux hommes de la droite.

V. 38. Il y en aura un grand nombre parmi les anciens.

V. 39. Et un grand nombre parmi les modernes.

V. 87. A celui qui sera au nombre des plus rapprochés de Dieu,

V. 88. A celui-là sont réservés le repos, le plaisir et le jardin des délices.

Chap. 57. *V. 12.* Aujourd'hui, leur dira-t-on, nous vous annonçons une heureuse nouvelle, celle des jardins baignés de cours d'eau, et où vous resterez éternellement. C'est un bonheur immense.

Chap. 58. *V. 12.* Dieu vous fera une place immense dans le Paradis.

V. 22. Il les introduira dans les jardins de délices arrosés par des cours d'eau. Ils y demeureront éternellement.

Chap. 61. *V. 12.* Dieu vous pardonnera vos offenses, il vous

introduira dans les jardins arrosés par des cours d'eau, dans les habitations charmantes des jardins d'Eden. C'est un bonheur immense.

Chap. 65. *V. 11.* Dieu introduira les croyants et les justes dans les jardins baignés de courants d'eau. Ils y demeureront éternellement. Quelle belle part Dieu réserve au juste !

Chap. 66. *V. 8.* Dieu effacera-t-il vos péchés et vous introduira-t-il dans les jardins arrosés de cours d'eau, au jour où il ne couvrira pas de honte le prophète et ceux qui l'ont suivi.

Chap. 68. *V. 34.* Les jardins de délices attendent les hommes qui craignent Dieu.

Chap. 69. *V. 21.* Cet homme jouira d'une vie agréable.

Dans le jardin élevé.

V. 22. 23. Dont les fruits seront près du sol et aisés à cueillir.

V. 24. Mangez et buvez, grand bien vous fasse, leur dira-t-on, pour prix de vos actions dans les jours écoulés.

Chap. 74. *V. 41. 42.* Toute âme répond de ses œuvres, mais les hommes de la droite, entreront dans les jardins.

Chap. 76. *V. 5.* Les Justes boiront des coupes remplies d'un mélange de cafour.

V. 6. C'est une source à laquelle boiront les serviteurs de Dieu. (Ils la conduiront en rigoles où ils voudront).

V. 11. Aussi Dieu les a préservés du malheur de ce jour ; il a donné de l'éclat à leur front et les a comblés de joie.

V. 12. Pour prix de leur constance, il leur a donné le Paradis et des vêtements de soie.

V. 13. Où, appuyés sur des sièges, ils n'éprouveront ni la chaleur du soleil, ni froid glacial.

V. 14. Des arbres avoisinants les couvriront de leur ombrage et leurs fruits s'abaisseront pour être cueillis sans peine.

V. 15. Pour eux on fera courir à la ronde des vases d'argent et des gobelets comme des cruches.

V. 16. Des cruches d'argent qu'ils rempliront dans une certaine mesure.

V. 17. Ils y seront abreuvés avec des coupes remplies d'un mélange de zendjébil.



V. 18. D'une source qui s'y trouve appelée, Selsebil.

V. 19. Ils seront servis à la ronde par des enfants d'une éternelle jeunesse, en les voyant, tu les prendrais pour des perles défilées.

V. 20. Si tu voyais cela, tu verrais un séjour de délices qui est un vaste royaume.

V. 21. Ils seront revêtus d'habits de satin vert et de brocart, et parés de bracelets d'argent.

Leur Seigneur leur fera boire une boisson pure.

V. 22. Tout cela vous sera donné à titre de récompense. Vos efforts seront reconnus.

V. 41. Les hommes pieux seront au milieu des ombrages et des sources d'eau.

V. 42. Ils auront des fruits qu'ils aiment.

V. 43. On leur dira : Mangez et buvez : grand bien vous fasse, pour prix de vos actions.

V. 44. C'est ainsi que nous récompensons ceux qui ont pratiqué le bien.

Chap. 78. *V. 31.* Un séjour de bonheur est réservé à ceux qui craignent Dieu.

V. 32. Des jardins et des vignes.

V. 33. Des filles au sein arrondi et d'un âge égal au leur.

V. 34. Des coupes remplies.

V. 35. Ils n'y entendront ni discours frivoles ni mensonges.

V. 36. C'est une récompense de ton Seigneur (elle est suffisante).

V. 41. Celui-là aura le Paradis pour demeure.

Chap. 82. *V. 13.* Certes, les justes seront dans le séjour des délices.

Chap. 83. *V. 22.* Certes, les justes seront dans le séjour des délices.

V. 23. Etendus sur des sièges, ils porteront leurs regards çà et là.

V. 24. Sur leurs fronts on reconnaîtra l'éclat de la félicité.

V. 25. On leur présentera à boire du vin exquis, cacheté.

V. 26. Le cachet sera de musc, que ceux donc qui veulent lutter à le conquérir luttent.

V. 27. Le vin sera mêlé avec l'eau de Tasnim.

V. 28. C'est une fontaine où se désaltèreront ceux qui approchent de l'Eternel.

Chap. 85. *V. 11.* Ceux qui auront cru et pratiqué le bien auront pour récompense les jardins baignés de cours d'eau. Ce sera un bonheur immense.

Chap. 88. *V. 8.* Ce jour-là d'autres visages seront joyeux, satisfaits de leurs labeurs d'autrefois.

V. 9. Ils séjourneront dans un jardin sublime.

V. 10. Où l'on n'entendra aucun discours frivole.

V. 11. 12. On y trouvera des sources d'eaux courantes.

V. 13. Des sièges élevés au-dessus du sol.

V. 14. Des coupes préparées.

V. 15. Des coussins disposés par rangées.

V. 16. Des tapis étendus.

Chap. 89. *V. 27.* Et, quant à toi, ô Ame du fidèle ! rassurée sur ton sort.

V. 28. Retourne auprès de Dieu, satisfaite de ta récompense, et agréable à Dieu.

V. 29. Entre au nombre de mes serviteurs :

V. 30. Entre dans mon Paradis.

Chap. 98. *V.* 7. Leur récompense auprès de Dieu, ce sont les jardins d'Eden baignés de courants d'eau, et ils y demeureront éternellement.

V. 8. Dieu sera satisfait d'eux, et eux seront satisfaits de lui. Voilà ce qui est réservé à celui qui craint le Seigneur.

Baron de Pommereul.

2



LE PROBLÈME DU MAL

Par l'abbé ALPHONSE CONSTANT (1)

(Eliphas Lévi).

. . . .

Je restais suspendu aux lèvres de Marie, et sa parole, comme une mélodie intérieure, agitait à la fois et calmait doucement mon âme ; je sentais renaître en moi la sécurité de l'espérance, comme le soleil qui se débarrasse d'un nuage et fait resplendir de nouveau les fleurs un moment attristées.

La bien-aimée posa sa main sur mon épaule, et continua d'une voix toujours tendre mais plus grave :

La mort ne croit pas à la vie ; les ténèbres douteraient de la lumière si elles pouvaient douter, et l'animal ne comprend pas l'homme. N'as-tu pas vu comme la charrue du laboureur déchire, soulève et tourmente la terre pour la rendre féconde ? c'est ainsi que la matière inerte a été tourmentée par l'esprit dont elle exerçait l'activité. De là ces déchirements, ces froissements, ces bouleversements que vous autres, enfants ignorants, vous appeliez le Mal. Lorsque tu envisages, avec ton intelligence et ton amour, tout ce qui s'est fait dans le monde, tu te remplis d'une amertume qui se change en doute et tu te sens prêt à accuser Dieu !... Insensé ! pourquoi ne t'affliges-tu pas aussi de la tyrannie qu'exerce l'hirondelle sur les insectes de l'air ? pourquoi ne maudis-tu pas la perfidie de l'araignée ou du fourmilion,

(1) Cet article n'est dans aucun des livres signés Eliphas Lévi : il fut écrit par l'auteur futur de *Dogme et Rituel de Haute Magie* à une époque où, ne songeant nullement au rôle énorme que devait jouer dans le mouvement de renaissance des sciences occultes le simple diacre Constant qu'il était encore, il protestait de son entière soumission « à la Sainte Eglise catholique ». Ce morceau est une vision dans laquelle le prêtre met dans la bouche de la Vierge les paroles qu'on va lire.

toi qui te fais le juge des instincts que tu ne comprends pas et des effets dont tu ne comprends pas les causes? Mais quoi! diras-tu, la souffrance de la mouche est en proportion de ce qu'elle a de vie, et ce qu'elle a n'est presque rien... Qu'en sais-tu? pourrais-je te répondre. Mais ce n'est pas moi qui opposerai les sophismes de la raison aux instincts divins de la pensée : non, en effet, la mouche n'est rien comparée à toi; mais toi qu'es-tu donc comparé au monde, à ce monde qui est une mouche si on le compare à l'univers? Si les rouages de Dieu, en travail de la grande harmonie, t'avaient broyé pour faire couler au dehors ce qu'il en a déjà révélé à ton cœur, l'aurais-tu blasphémé, toi qui sens si vivement le besoin d'épancher au dehors le bonheur dont le sentiment t'a été donné et qui voudrais mourir pour sauver tes frères? Ne t'étonnes donc plus de ce que tu ne sais pas, et ne crois plus au mal ni au crime. Celui qui dévore est un animal tourmenté de son imperfection, et qui, en cherchant à s'assimiler la vie qu'il pressent sans la connaître, hâte, par son assouvissement ignorant, une mort qui lui fait faire un pas dans le progrès; celui qui est dévoré est, ou un animal faible que l'énergie de la douleur pousse plus avant dans la vie, ou un martyr qui n'avait plus qu'une épreuve à endurer pour affranchir son ange aux ailes déjà étendues, prêt à s'envoler dans un autre ciel; car ne crois pas que le travail de l'épreuve puisse jamais cesser. Les mondes sont peuplés d'hommes qui naissent, grandissent, apprennent la vie et doivent conquérir le bonheur par la force; et les cieux sont peuplés de mondes qui, eux aussi, ont leur naissance, leur croissance, leur âme, leurs épreuves; la terre a terminé la sienne, mais dans des milliers de mondes plus jeunes se renouvellent maintenant et se renouvelleront toujours, sous diverses formes, les épreuves que la terre a subies.

Quoi donc, diras-tu, toujours du sang! toujours des larmes! et, sous les yeux d'un Dieu bon, un supplice éternel! un enfer qui ne finit pas!

Pourquoi veux-tu que l'orfèvre des étoiles éteigne la fournaise et laisse reposer ses limes et ses ciseaux? Est-ce que le travail de Dieu te fatigue? Regarde ses ouvrages et ton cœur oppressé se soulagera! regarde moi, mon bien-aimé! mon âme que j'épan-

che dans la tienne est un miel recueilli sur les plantes amères de la vie inférieure ; toutes les épreuves passées ont formé ce délicieux instinct qui prévient toutes les souffrances, et c'est à force de m'exercer aux larmes de la douleur que j'ai appris à distiller si limpides les larmes de la miséricorde et celles encore plus douces et plus pures de la tendresse et de l'amour ! Oh ! mon fils, j'ai plus que toi horreur de la souillure du sang ; mais il s'épure en arrosant la terre et les larmes en lavent la trace : le supplice supplie, et la prière, surtout la prière douloureuse, est comme une bouche à puissante aspiration toujours collée aux mamelles de la divine miséricorde ; l'enfer n'est qu'une dilatation et une extension merveilleuse de l'être ; c'est comme un cercle d'ombre qui en arrête les rayons éperdus et les renvoie à leur source afin qu'ils ne s'épuisent pas en vain dans l'indéfini du vide ; c'est un champ qu'il donne aux élans de l'amour, afin que ses anges puissent reculer jusque-là afin de se précipiter ensuite avec plus de force et d'impétuosité vers lui !

Abbé Alphonse Constant.

LES RAYONS Z

par le Docteur MAURICE ADAM (1).

Il y avait déjà près d'un an que nous avions assisté pour la première fois aux expériences du Dr Baraduc lorsque nous résolûmes de répéter ces expériences.

Le désir de notre savant ami de voir suivre son exemple, l'attrait inséparable d'un tel genre d'expérimentation pouvaient certainement, seuls, nous y pousser. Il y avait encore une autre raison : l'accumulation des expériences réussirait peut-être, un jour, à décider enfin la science officielle à diriger ses recherches, ou du moins à jeter un regard moins méprisant et moins hostile vers les sciences psychiques.

En 1895, nous répétons d'abord simplement les expériences du Dr Baraduc d'après son procédé et d'après ses indications ; il nous conseillait d'expérimenter, soit dans un moment de fatigue, soit au moment d'une émotion, soit encore en concentrant le plus fortement possible notre pensée sur une idée quelconque. Il s'agissait de savoir s'il y avait une analogie entre la pensée du moment et le résultat obtenu.

Le Dr Baraduc avait maintes fois constaté ces analogies. D'autre part, il admettait, comme il admet toujours, que les différents principes composant l'homme, selon les traditions ésotériques, se manifestaient sur les plaques sensibles par de différentes graphies. Comme jusqu'ici la compétence du Dr Baraduc en cette question n'est atteinte par aucun expérimentateur, que depuis plusieurs années il expérimente sans cesse, et qu'il a eu de sérieuses raisons, par conséquent, pour édifier cette théorie,

(1) Au moment où les photographies de la force vitale intéressent si vivement le public et les psycho-physiologistes, nous pensons être agréable à nos lecteurs en leur offrant les prémices des expériences personnelles du Dr Adam, qui, ne se contentant pas seulement de la science officielle, est encore un occultiste érudit.



nous pensons qu'on doit l'admettre jusqu'à preuve du contraire. Quant à nos expériences personnelles, elles ne sont pas suffisamment nombreuses pour que nous puissions en tirer une con clusion, et nous n'en parlons même que pour avoir l'occasion de dire que nos clichés sont analogues à ceux qui ont été obtenus par le Dr Baraduc. La graphie que l'on observe le plus communément sur les plaques affecte la forme d'un réseau disposé en spirales.

Toutes ces graphies sont, d'après le Dr Baraduc, les signatures, soit de la force vitale, soit de la force cosmique ou éthérique.

Selon les traditions, cette force cosmique est le grand réservoir où les êtres puisent leurs forces, avec *et sans* l'intermédiaire d'aliments et d'air atmosphérique. Elle est polarisée comme tout ce qui existe, elle est l'origine de toutes les forces possibles, qui ne sont que ses différentes modalités. Une fois assimilée par l'homme, cette force primordiale est devenue la force vitale (1), qui, ne pouvant faire exception à l'universelle loi, est également polarisée. L'homme est un aimant, et, le Biomètre du Dr Baraduc le prouve, un côté de son corps est attractif, l'autre répulsif. Du moins les choses se passent-elles ainsi chez l'homme normal. Le Dr Baraduc a de plus prouvé, par la plaque sensible que les voyants, de tout temps, ont dit vrai en affirmant que l'homme a une aura lumineuse.

Notre corps, par l'intermédiaire de la peau, émettant et aspirant des forces lumineuses, il nous a paru intéressant de rechercher si le sang, la partie la plus vivante du corps, n'aurait pas cette même propriété, et ne la conserverait pas pendant quelque temps, une fois sorti du corps (2).

Nous nous rappelions aussi ce que disaient les vieux auteurs, que certaines substances, le sang surtout, attiraient certaines entités ou forces du monde invisible, et les aidaient à se manifes-

(1) La force vitale a été niée jusqu'ici par les maîtres de la médecine. Cette négation et l'affirmation de la théorie microbienne, fausse en partie, car le rôle du microbe n'est que secondaire, sont les deux plus grandes erreurs de la Médecine officielle au XIXe siècle ; la seconde est la conséquence de la première.

(2) « La vie ou l'âme corporelle réside dans le sang. » (Saint-Martin).



ter. On sait quel rôle jouait le sang dans certaines cérémonies païennes. Homère nous le dit. Il jouait un rôle non moins considérable dans les cérémonies magiques, et Paracelse, à ce sujet, avance de singulières affirmations. Agrippa est aussi explicite. Qu'on relise à ce sujet la traduction qu'a donné Jules Bois du IVe Livre de la Philosophie Occulte, à la suite de son livre : *le Satanisme et la Magie*, ce livre d'un poète et d'un philosophe, dont la poésie masque si bien l'érudition.

Nos premières expériences, datant de l'hiver dernier, furent exécutées au moyen du sang, et nous donnèrent quelques résultats, mais peu nets. On observait sur les plaques des traînées horizontales, des stratus. Cette méthode fut vite abandonnée, comme donnant de médiocres résultats, pour être remplacée par une autre : des cobayes et des rats, sacrifiés, nous disposions des plaques au-dessus de la plaie, aussitôt après la mort de l'animal, pendant que le sang coulait. Les graphies obtenues furent semblables aux premières, mais tout aussi peu marquées.

Ces premières expériences furent faites en petit nombre. Elles ne furent continuées qu'en juillet et en septembre, durant deux séjours à la campagne. Elles furent faites avec du sang de poulets, canards, pigeons, lapins récemment tués, mais surtout avec du sang de poulet, quelquefois en plaçant la plaque au-dessus de la section du cou, mais le plus généralement en plaçant la plaque à quatre ou cinq centimètres au-dessus d'une soucoupe renfermant du sang. Les résultats les plus nets ont été obtenus par ce dernier procédé. Comme le sang des oiseaux se caille très vite, nous prenions la précaution de déchiqueter le caillot en petits morceaux. La plaque était laissée en présence du sang un quart d'heure environ, et toujours nous placions du côté du sang le côté verre de la plaque et non le côté sensible afin d'éviter une cause d'erreur possible, la décomposition des sels d'argent par les vapeurs s'échappant du sang. Pendant les préparatifs et les manipulations, nous nous éclairions à l'aide de la lumière rouge, mais pendant la pose, toute lumière était éteinte, et, de plus, tout l'appareil était recouvert d'une boîte renversée.

Or, les graphies que nous avons obtenues avec le sang sont absolument analogues à celles qu'on observe sur les clichés obte-



nus en plaçant la main, les doigts en pointe, devant les plaques sensibles. Les premiers clichés comme les seconds nous présentent souvent le réseau en spirale ou en tourbillon.

Est-ce le sang qui émet des rayons lumineux? ou attire-t-il des forces lumineuses ? Il est probable qu'il attire et émet à la fois ces rayons ou forces.

Les forces extérieures à l'homme peuvent-elles encore se manifester dans des conditions autres que celles qui ont été énoncées jusqu'ici, autrement dit peut-on obtenir des graphies de forces inconnues par d'autres moyens que la main (ou la peau en général) et le sang? Nous pensons que oui, et voici pourquoi. Avant nos premières expériences, nous ignorions complètement la technique des manipulations photographiques, et nous ne songions guère à l'étudier. Mais nous vîmes bientôt qu'il était nécessaire d'être au courant de la photographie ordinaire pour se rendre mieux compte des choses, et afin d'éviter certaines erreurs. Or, parmi les photographies que nous avons faites, portraits ou autres, quelques-unes sont traversées de graphies analogues à celles dont il est question plus haut. La graphie la plus curieuse et la plus marquée se trouve sur un cliché qui est la reproduction d'un portrait.

Ces plaques ont été impressionnées, ou par des forces ambiantes encore inconnues, ou par la main qui les a tenues pour les mettre dans le châssis. Mais le temps pendant lequel la main aurait pu les impressionner a été bien court. En somme, il est bien difficile de se prononcer.

Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs, que ces phénomènes sont remarqués. Souvent les photographes ont observé ces graphies, sans en tenir compte.

Nous avons aussi cherché à savoir si les yeux d'un chat, lumineux dans l'obscurité, pouvaient impressionner la plaque. Le résultat a été négatif, mais nous devons dire que nous n'avons fait qu'une seule tentative. Nous voulions essayer la même expérience avec un ver luisant, mais l'insecte, une fois transporté dans la chambre noire, a refusé obstinément de jeter ses feux.

Là se sont arrêtées nos recherches. Si nous avons abandonné les expériences faites avec les animaux récemment sacrifiés pour expérimenter seulement avec le sang, ce n'est pas seulement

parce que nous avons cru remarquer que les secondes expériences seules donnaient un résultat bien net, c'est surtout parce que le respect de la vie nous ordonnait de cesser ce que le démon de la curiosité nous avait suggéré.

Non seulement nous avons cru voir que le sang donnait plus de résultat que l'animal sacrifié, mais encore il nous a semblé que le sang extrait de l'animal depuis une demi-heure ou une heure donnait des graphies plus marquées que le sang chaud. Ceci est une des raisons qui pourraient faire supposer que ce n'est pas toujours et seulement la vitalité du sang qui impressionne les plaques.

Nous n'avons guère fait, avec du sang, qu'une centaine d'expériences (1), ce qui est trop peu pour chercher à en tirer une conclusion sérieuse. Nous avons voulu seulement attirer l'attention sur une voie qui peut mener à d'intéressantes découvertes (2).

D[r] Maurice Adam.

Paris, 7 novembre 1896.

Post-Scriptum. — Dans le n° 2 de l'*Isis Moderne* a été reproduite l'une des photographies que nous avons communiquées au D[r] Baraduc. A la gravure est jointe une explication qui, nous semble-

(1) Et encore sur ces 100 expériences, nous n'avons guère eu qu'un succès sur 2 ou 3 expériences. Quoiqu'il en soit, la proportion des succès est beaucoup plus grande que dans les expériences faites avec la main. Sur près de 400 de ces dernières, nous n'avons pas eu 50 succès. (M. A.)

(2) Le D[r] Baraduc a fait, en septembre ou en août, une expérience avec un pigeon sacrifié, expérience fort intéressante et fort ingénieusement conduite, qui a été décrite dans plusieurs journaux quotidiens. Des plaques ont été impressionnées différemment avant et pendant l'agonie de l'animal ; d'autres, après la mort, ne l'ont pas été du tout. De plus, nous avons vu dans un journal de Médecine, il y a 2 ou 3 mois le compte-rendu d'une intéressante expérience. Un médecin, dont nous regrettons d'avoir oublié le nom, est parvenu à impressionner des plaques sensibles en les exposant au-dessus de cultures microbiennes. (M. A.).



t-il, peut prêter à la confusion. Il y est dit que l'expérimentateur « a été pris d'un grand mouvement de tristesse mentale au moment où ce Vortex se produisait ».

En réalité, au moment où nous avons fait cette expérience, nous avions concentré notre pensée sur une idée triste. A cette époque, nous le répétons, et d'après le conseil du Dr Baraduc, nous nous efforcions à ne penser qu'à une seule chose, à concentrer notre pensée sur une seule idée pendant la durée de l'expérience.

Il serait intéressant de rechercher si certaines substances ne peuvent emmagasiner la force vitale, et la condenser. On pourra ainsi employer l'eau, la cire, la paraffine, et même le moulage en plâtre d'une partie du corps. Ces substances, une fois imprégnées de force vitale, il suffira de placer au-dessus la plaque sensible pendant quelques instants. Nous avons déjà commencé à expérimenter dans ce sens.

M. A.

NAUNDORFF

PÈRE DU NÉO-SPIRITUALISME

(*Étude de l'évolution d'une âme vers le mysticisme*).

par Jules BOIS

(*Suite de la page 81*).

Cependant qu'il me soit permis de déclarer que les questions ecclésiastiques, théologiques, les discussions de dogmes passent bien après les profondes, les vibrantes, les uniques questions religieuses qui sont la morale et la solution des problèmes de la vie, de la mort, de l'au-delà. Ce qui fait la Religion ce n'est pas tel terme, telle décision humaine, ce qui fait la Religion c'est la bonté, l'amour, la justice. Celui qui n'observe rien de tout cela, serait-il prêtre, n'est pas l'homme de Dieu. Nous allons vers la Religion, parce qu'elle nous apprend et nous aide à aimer ceux qui souffrent, parce qu'elle seule résout les grands problèmes, les seuls qui vaillent ici-bas d'être étudiés : où nous allons, d'où nous venons, ce que nous sommes. Le reste nous est indifférent ; et les coalitions qui nous imposent des fers déjà antiques et rouillés, nous les regardons comme des fondations humaines, des méthodes humaines, c'est-à-dire des phénomènes ayant une durée plus ou moins longue suivie d'un définitif écroulement. L'orthodoxie de Naundorff me paraît surtout défectueuse parce qu'il n'avait rien de génial. C'est une petite pièce d'argent qu'il nous apporte au milieu de gros sous vulgaires, du billion de libre-penseur et de protestant. Tandis que Bouddha, Pythagore, Zoroastre, Christ et même, par certains côtés, Tolstoï étalent à nos yeux intérieurs des rouleaux d'or authentique et bien frappé. Ce Naundorff n'est décidément pas très fort. Il ne comprend rien aux Ecritures qu'il remanie comme un ignorant ;



les sources intellectuelles lui sont closes. Mais il proteste à sa façon, de sa modeste et énergique façon, contre le triomphe de la Matière, contre l'autoritarisme des prêtres, contre l'importance unique de cette brève vie, contre l'isolement où l'athée, le positiviste voudraient que soient nos âmes. La mort pour ceux-ci nous sépare et nous détruit à jamais. Naundorff, contre cela, proteste encore.

Ainsi il est orthodoxe, orthodoxe comme les grands révélateurs de l'humanité. Réhabilitant l'humble, aimant le paria, réclamant la pureté, sentant autour de soi la présence de ces Anges qui nourrirent Elie et le Christ dans le désert, se penchant avec admiration sur le mystère de notre âme, il se filie tout à coup aux maîtres les plus lointains et les plus puissants. Ce prétendu fils de roi est le premier initiateur démocratique. Il dit en son langage incertain et cahotique que nous recevons d'en haut le souffle qui nous mène, qu'un peu de ciel illumine notre argile. Vous rappelez-vous certaines fêtes populaires où la sueur et l'haleine vulgaires nous écœurent? derrière d'obscurs transparents, de simples vitres. Cependant des flambeaux électriques rayonnent, éblouissent. La vérité se moque bien des pontifes, des orthodoxes, des puissants, des savants, elle passe par où il lui plaît. Elle voulut cette fois un simple, un décrié, Naundorff.

On ne reconnaît guère qu'au martyre l'élu des providences. Ce n'est pas l'intelligence qui importe, mais le cœur.

Contre celui-là, obscur ou non, se liguent infailliblement les vastes forces mauvaises de cette humanité si infiniment méprisable qui ne veut pas son salut. L'antiquité ruisselle du sang des mystiques. Ils sont l'holocauste pur que l'égoïsme offre sans le vouloir au Divin, holocauste qui tout de même finit par racheter le lâche sacrificateur. Celui-ci agit l'œuvre du Diable, mais Dieu l'en fait profiter en un pardon si miraculeux que seul l'amour des mères peut nous donner une idée lointaine de cet extrême et immérité bienfait. Je sais un vers de Mistral qu'on ne méditera jamais assez. Je l'ai trouvé dans *Nerto* et on peut le traduire ainsi : « Satan porte la pierre pour l'édifice du Seigneur ». Oui, allons plus loin encore ; le Seigneur fait par dessus le marché avec la pierre brute du Diable un beau diamant taillé. Un hosannah se fabrique avec de la malédiction trans-



muée. Le péché qui enveloppe le monde en nuée épaisse porte le tonnerre éblouissant par lequel nous verrons transparaître le visage de l'Absolu.

Au début de cette étude, je disais : « Le mystique c'est l'Etranger ». J'étais timide. Le mystique c'est l'Ennemi. Le moyen-âge, pour ne remonter que jusque-là, le voue au bûcher ou lentement l'assassine dans la torture. Cependant ce mystique, cette mystique, laisse en mourant un cadeau de vérité : un peu de science, un peu de foi. La vie moderne, plus cruelle, laisse à peu près sauf le corps du fou sublime, elle attente à son âme en revanche, invente des supplices hyperphysiques et d'un raffinement imprévu. Elle l'exclut de son sein — l'excommunication toujours — sous prétexte de déséquilibre, elle le marque au fer rouge de son rire bête, elle accumule sur lui les lourdes pierres de ses calomnies. Elle lui refuse la splendeur des belles morts autrefois généreusement octroyées, Jean Huss avec son bûcher où affluent les peuples ! Elle le prive des bêtes féroces, des chevalets, des piloris, des flammes, des billots, elle lui prépare des pièges médiocres où il s'empêtre, car il a des pieds malhabiles celui dont les yeux fraternisent avec les étoiles. Ah, les poisons hypocrites qui ne pardonnent pas ! L'inutilité apparente de la destinée du mystique sert de point de mire aux plus laids soupçons. Supérieur à cette humanité, jalouse d'être vile, il passe au milieu d'elle courbé d'avoir été trop sublime ; les rayons de l'auréole se sont tournés en pointes sanglantes contre son front.

(*à finir au prochain numéro*). JULES BOIS.

LA QABALAH

par M. S. L. MAC GREGOR — MATHERS

(*Suite de la page 89*)

Maintenant que nous avons établi leur base en l'Infini, cherchons à aborder le symbolisme des nombres de l'échelle décimale, c'est-à-dire des " Sephiroth " elles-mêmes.

Dans la première partie de cet article j'ai montré que le triangle représente la clef de toutes les figures rectilignes, tandis que le tetrahedron formé par sa division naturelle en trois triangles donne également la synthèse et la raison de l'échelle décimale.

Cherchons donc premièrement le symbolisme du triangle parmi les dix Sephiroth, et la manière de sa formulation. Le triangle des Supernales se compose des trois premiers nombres, 1, 2, 3, dont le sommet est l'Unité ; ou dans le langage de la Qabalah, KThR *Kether*, " la Couronne " ; ChKMH, *Chokmah*, " la sagesse " ; et BINH *Binah*, " l'Intelligence " ; dont l'Apex est *Kether*, " la Couronne ", ainsi que son nom l'indique. Car chaque Sephira a son titre spécial, qui renferme symboliquement, ses pouvoirs et sa nature (1).

Chokmah et *Binah* forment la base du triangle, comme les deux bassins d'une balance, dont la synthèse est DOTh, *Daath*, " le savoir " ; une balance enfin, dont l'équilibre est en *Kether*,

(1) Nous avons déjà constaté que l'appellation Qabalistique de l'Unité parmi les Sephiroth est *Kether* « la Couronne». Tout le monde sait bien ce que c'est qu'une couronne, mais combien en comprennent le symbolisme ? La Couronne donc est une espèce de coiffure portée par des Rois, des Empereurs, des nobles. etc., et la forme la plus ancienne est un cercle. Le métal, dont ordinairement sortaient des rayons en guise de pointes. C'est-à-dire, l'Hiéroglyphe du Soleil rayonnant. Car, tandis que les



suspendue par la main de l'Absolu, au-dessus de l'Univers comme la formule de toute son existence.

Et l'ensemble de toutes les Sephiroth, est ADM OILAH, *Adam Auilah*, l'Homme Céleste, l'être Primordial.

Dans le système des Sephiroth, donc, l'Unité est la cime et la couronne de toutes les autres; comme dans l'échelle décimale c'est le premier parmi les nombres. C'est ce centre tellement désiré que le zéro cherche à concentrer, c'est le point de son appui dans l'Infini. C'est l'indivisible, car c'est l'Unité, et on ne peut l'augmenter par multiplication. Car $1 \div 1$ reste toujours 1, et 1×1 ne donne que 1. Ainsi il symbolise parfaitement l'Immutabilité. Aussi possède-t-il une nature double car il forme le lien entre la Virtualité et le Positif. Vu son invariabilité, on peut à peine l'appeler un nombre ; mais comme il renferme la possibilité de l'augmentation par moyen d'addition, nous pouvons dire que c'est le premier nombre d'une échelle. Tandis que le zéro ne peut même admettre la faculté d'addition. Mais, si on ne peut pas diviser l'Unité ni la multiplier, où chercher alors une autre Unité pour y ajouter; c'est-à-dire, comment trouver le nombre 2. Par la réflexion de l'Unité elle-même. Car tandis que le zéro est incapable de définition, l'Unité en admet une, et l'effet de cette définition est de former l'Eidōlon (1), le duplicata, ou l'image, de la chose définie. Ainsi nous trouvons une dualité composée de l'Unité et de sa réflexion. De plus nous avons aussi le *commencement d'une vibration* établi, car ce nombre vibre comme les rebonds d'un pendule entre immutabilité et définition ; et cette vibration devient la formule cachée de celle plus prononcée entre le 2 et le 3, qui par ses rebonds pose le premier triangle. Dans le Zéro comme dans une matrice l'Unité est conçue, et c'est du Zéro enfin qu'elle est née ; dans le Silence de l'Infini, dans le Mystère du Temps. Comme dit le *Sepher Yet-*

hommes sur cette planète touchent la terre avec leurs pieds, leurs têtes sont dirigées naturellement vers le ciel, où brillent le soleil, la lune et les étoiles. Ainsi la couronne qui entoure la tête des souverains, est le symbole du pouvoir de rayonnement des astres, et affirme que sans l'inspiration du ciel les princes ne peuvent pas gouverner selon les principes de la vérité et de la justice.

(1) Le mot Grec *représentation* d'où le mot " idole ".



zirah, — " Et en présence de l'Unité quel est le nombre que vous oserez computer ? »

Aux Sephiroth comme bases des Forces de la Nature, on prête plusieurs attributions spéciales. Le Nom Divin de Kether est AHIH, *Eheieh*, " Je suis "; c'est-à-dire le principe d'Existence même. (Exodus. III, 4).

Parmi les appellations de cette Sephira au point de vue de son lien avec l'Existence Négative, sont :

TMIRA DTMIRIN, *Temira De Temirin*, " Le Caché des Cachés ". — Pourquoi ? — Parce que le principe de l'Unité est le commencement de toutes choses, et la racine est toujours cachée dans son origine, comme l'Unité dans le Zéro.

OThIQA DOThIQIN, *Authiqa De Authiqin*, " l'ancien des anciens ". Parce que c'est le plus ancien des nombres manifestés, parmi les idées abstraites.

OThIQA QDISHA *Authiqa Qadisha*, " Le plus Saint Ancien ". — Parce que c'est le commencement Sacré des choses manifestées.

OThIQA, *Authiqa*, " l'Ancien ", — Parce que c'est pour nous l'idée définissable dont les racines sont dans l'Obscurité.

OThIQ IVMIN, *Authiq Iomin*, " L'Ancien des Jours. " — Mais cette expression se rapporte plutôt à la Virtualité ; car elle symbolise la période ou l'état, où le temps ne saurait s'exprimer. Car il est évident que pour nous mortels, sur cette terre, le temps est marqué par le soleil.

Aussi on appelle l'Unité :

NQDH RAShVNH, *Nequdah Rashunah*, " Le Point Primordial "; parce que c'est la première idée de position, le centre concentré par le cercle du Zéro.

NQDH PShVTh, *Nequdah Peshutah*, " Le Point Uni ", c'est-à-dire que c'est le commencement de l'idée de position.

RIShA HVVRH, *Risha Havurah*, " La Tête Blanche ", parce qu'elle rayonne avec la Splendeur de la Lumière, de l'Aur ; car elle forme le lien entre l'AIN SV PAUR, et les Sephiroth.

ROM MOLH, *Rôm Meolah*, " La Hauteur Impénétrable ", l'Abîme de hauteur du sommet du système Sephirotique, qui se perd dans les nuages de l'Infini ; comme la cime d'une montagne qui dépasse les nues qui flottent autour de ses flancs, la

montagne symbolique du *Seigneur* qui s'élève au milieu du monde terrestre.

En outre il y a un Nom très important, qu'on attribue à *Kether*, comme au Père de tout. C'est ARIK ANPIN *Arikh Anpin*, Macroprosopos (appellation Grecque qui veut dire la même chose), LE VASTE VISAGE. De celui-ci la Qabalah dit qu'il est en partie caché, et en partie révélé, avec regard à son aspect Négatif ou positif. C'est pour cette raison qu'il trouve son Symbolisme plutôt dans un profil que de face ; comme dit la Qabale : — " En Lui tout est du côté droit ".

Mais c'est plutôt son aspect négatif qui lie le Vaste Visage avec le Symbolisme de l'Ancien des Jours, l'Authiq Yomin ; dont on retrouve la description dans le livre de Daniel, le Prophète, (ch. VII, v. 9. 10.):

" Je regardais jusqu'à ce que les Trônes furent roulés, et que l'Ancien des Jours s'assit ; son vêtement était blanc comme la neige, et les cheveux de sa tête étaient comme de la laine nette ; son trône était des flammes de feu, et ses roues un feu ardent.

" Un fleuve de feu sortait et se répandait devant lui ; mille milliers le servaient, et dix mille millions assistaient devant lui ; le jugement se tint, et les livres furent ouverts ".

Ces Trônes qui furent roulés sont ceux des autres Sephiroth ; la couleur blanche c'est la Gloire de la Lumière ; le feu ardent c'est celle de la splendeur de l'*Aur*, le jugement, c'est l'équilibre de la balance au-dessus de l'Univers.

Comme dit le *Sepher Yetzirah* :

" Elles sont dix, les Sephiroth Ineffables. Dix et pas neuf, dix et pas onze. Etudiez leurs mystères et comprenez leurs significations par la force de l'Intelligence. Regardez-les bien et tentez de les approfondir, et rétablissez le Verbe dans sa pureté, et restituez le Créateur sur son Trône ! "

Ici le Verbe c'est le commencement de la vibration même, et le Créateur c'est l'Unité.

Mais par elle-même est-ce que l'Unité peut devenir le Créateur. Non, parce que pour arriver à ce résultat il faut *commencer* la formulation de la Duade. Et, pour produire le phénomène de la vibration, il faut trouver sa racine en l'Unité. Cette racin alors, c'est le pouvoir d'admettre le frein de la définition. Car



j'ai çi-dessus montré que l'Unité tire, pour ainsi dire, sur la nature hermaphroditique, se trouvant en même temps sollicitée par la Virtualité et par le côté Positif. Cette idée est très clairement exprimée par les chiffres du nombre dix, qui n'est dans un sens que la répétition de l'Unité comme Synthèse. Ici nous trouvons la ligne perpendiculaire, symbole de l'Unité, et le Zéro, hiéroglyphe circulaire, dont l'ensemble exprime parfaitement cette nature hermaphroditique que j'ai tenté d'établir comme racine du commencement des phénomènes de la vibration. Ces idées sont naturellement difficiles à bien suivre, vû qu'ici il s'agit des forces qui ne sont pas tout à fait formulées, mais qui commencent à franchir le seuil de la manifestation. Aussi, on ne peut jamais passer à une troisième expression, une fois que nous en avons deux autres impliquées. Car on voit bien et toujours dans la chimie, que deux corps *tandis qu'ils sont séparés*, sont bien deux et pas autre ; mais du moment qu'on les mélange ils produisent une autre chose qui assurément n'est pas tout simplement leur synthèse mais qui contient en outre, quelques attributions tout à fait particulières. Cette troisième faculté, c'est la Vortice ; ce tourbillon centripétal. Car je suppose bien qu'on peut me concéder la Vortice *centrifugale* aussi. Sans cela comment comprendre le rebond d'un corps qui vient d'un autre plan frapper la périphérie d'une roue en mouvement ?

Retenez donc bien ces expressions des forces incompréhensibles ; Virtualité, Volonté, Vortice, Vibration, Verbe !

(*A suivre*). S. L. Mac Gregor — Mathers.

LE CAS DE MISS MARY J. FANCHER

Par l'ex-juge ABRAM H. DAILEY

Traduit du *Religio-Philosophical Journal*

Par RÉMY SALVATOR

(*Suite de la page 101.*)

Je vous laisse le soin de juger par vous-même des phases remarquables du cas de Miss Fancher et je passe rapidement à des récits plus complets sur sa vue et sur son pouvoir remarquable ainsi que sur sa connaissance des événements qui ont lieu hors de sa chambre et dans les endroits éloignés. Il est un fait évident c'est que, chaque nuit et chaque jour durant ces vingt-sept années écoulées, Miss Fancher pendant ses états de trance a pu, grâce à un pouvoir étrange, se promener pour ainsi dire autour de sa maison à travers les rues de Brooklyn et de New-York, et pénétrer dans les maisons et les intérieurs de différentes personnes en notant ce qui s'y passait. Elle m'a avoué qu'elle a rarement raconté aux autres où elle avait été et ce qu'elle avait vu.

Je ne crois pas qu'elle se soit jamais trompée sur ces questions, ce qui revient à dire que j'admets tout ce qu'elle dit. La faculté qu'elle a de reconnaître les différentes nuances de couleurs est vraiment remarquable, seuls les yeux les plus exercés possèdent son habileté. Elle refuse ordinairement de faire part de ses visions, lorsqu'elles sont d'un ordre spirituel. Elle est de religion orthodoxe. La plupart de ses amis qui sont disposés à rejeter et à condamner tout ce qui peut prouver la vérité de ces phénomènes réclamés par les Spiritualistes, sont également orthodoxes. Miss Fancher ne veut en aucune façon être confondue avec les Spiritualistes. Elle ne voudra peut-être pas l'admettre, mais néanmoins je suis heureux de dire ici que par crainte d'être considérée comme une spiritualiste ou de donner assistance au



mouvement spiritualiste, Miss Fancher nous a apporté quantité de documents utiles, provenant de ses propres expériences. J'ai remarqué le même sentiment chez ses amis. Ils possèdent un grand nombre de sérieuses informations la concernant, mais nient maintenant ce qu'ils ont admis auparavant et pourtant cela est d'une grande importance et d'un grand intérêt pour ceux qui s'occupent de ces sujets. La lâcheté morale de la plupart des gens en ce qui regarde ces phénomènes est déplorable.

Depuis plus de vingt ans les journaux parlent de son cas.

Les reporters ont glané tout ce qu'ils ont pu sur son pouvoir surnaturel et l'ont publié. J'ai pu me procurer quelques-unes de ces principales publications, elles sont datées de 1860 et continuent jusqu'à aujourd'hui. Presque tous ces journaux sont dignes de foi et contiennent une grande quantité d'observations données pàr les docteurs et par le professeur Charles E. West, le principal de Brooklyn Heights Seminary avec lequel Miss Fancher a étudié pendant de longues années. Ce gentleman vit encore, il est vigoureux, bien portant, quoique âgé de 80 ans. Il a soigneusement conservé dans un album de plus de cent pages intitulées « The Mollie Fanche scrap book », les publications la concernant. Il m'a conseillé de lire ces publications et m'a prêté son album en m'avertissant que ce livre contenait ses principales observations et les récits publiés sur elle. La plupart sont des extraits des notes personnelles du professeur West et du docteur qui a soigné Mollie Fancher et ont été publiées aux dates déjà mentionnées. Quelques-unes seront jointes à ce rapport et peuvent être considérées comme des faits absolument historiques et garantis authentiques par la personne nommée dans ces articles.

Il serait intéressant d'entendre la lecture d'un ou deux de ces articles en même temps que ce rapport, ainsi que les commentaires des six clergymen de la cité de Brooklyn.

Les notes du professeur Charles E. West m'ont été données par ce gentleman et garanties comme absolument véridiques ; elles doivent donc avoir le même crédit que si lui-même les avait publiées. La lettre du 10 novembre 1878 écrite le 8 octobre doit être lue ici, car c'est une partie de l'histoire de Miss Fancher. Elle a été écrite, il y a quinze ans, par un observateur

consciencieux et donne des détails exacts sur l'état de la malade à cette époque.

(*Buffalo courrier*. Dimanche matin, le 10 novembre 1878).

MOLLIE FANCHER

RAPPORT DU Dr WEST SUR UN CAS REMARQUABLE
DOUZE ANS SANS NOURRITURE
CONDITIONS MENTALES ET PHYSIQUES EXTRAORDINAIRES
CLAIRVOYANCE ET AUTRES FACULTÉS SURNATURELLES
« ELLE NE PEUT PAS MOURIR »

L'intérêt qui a été récemment suscité dans cette ville à propos du curieux cas de Miss Fancher assurera une lecture attentive à la lettre suivante du Dr West, principal du Brooklyn Heights Seminary qu'il nous permet gracieusement de publier. Elle fut adressée à une dame de cette ville en réponse à une demande sur l'état de Miss Fancher.

LA LETTRE

Brooklyn, le 8 octobre 1878.

Chère Madame. — Vous me demandez de vous donner un bref aperçu de l'état de Miss Fancher pour répondre sans aucun doute aux questions faites par ceux qui ont admiré les merveilleux échantillons de ses travaux d'aiguille envoyés à votre Loan Exposition et qui ont été fabriqués pendant une extraordinaire maladie qui a duré plus de douze ans. Il faudrait un véritable traité pour vous donner une description parfaite de cette remarquable jeune fille. Et je dois y renoncer.

Miss Mary J. Fancher naquit à Attleborough Mass, le 16 août 1848, et fut élevée sous ma surveillance au Brooklyn Heights Seminary. C'était une douce jeune fille, très délicate et très nerveuse, grandement estimée pour ses gracieuses



manières et son aimable caractère. C'était une excellente élève spécialement dans l'étude des belles-lettres, mais sa délicate constitution l'obligea à quitter l'école quelque temps avant les examens de sa classe en 1864. Je l'avais perdue de vue depuis trois ans quand j'appris par un journal de Brooklyn le curieux état de sa santé causé par un accident.

Peu de temps après je reçus la visite de sa tante qui me priait d'aller voir « Mollie » comme on l'appelle familièrement. Je me rendis à cette invitation le 4 mars 1867 et depuis ce jour jusqu'à aujourd'hui j'ai été un des familiers de la maison. A la suite de mes visites j'ai tenu un journal où je notais tout ce que je remarquais d'important. J'ai employé toute ma perspicacité à découvrir s'il y avait une fraude ou une convention déloyale ; mais je n'ai jamais rien vu qui puisse exciter ma suspicion ou me faire douter de sa sincérité. C'est une délicieuse et parfaite chrétienne qui craint toute exhibition publique. Les Spiritualistes et les chercheurs de curiosités ont voulu s'approcher d'elle mais n'ont pas réussi. Son pouvoir de connaître les caractères est si grand qu'on la trompe rarement. Du reste, on peut facilement vérifier les faits principaux. En voici la liste :

Le 10 mai 1864. Elle tomba de cheval et fut grièvement blessée.

Le 8 juin 1865. En descendant d'omnibus, sa crinoline s'accrocha et elle fut traînée dans la rue.

Le 2 février 1866. Elle tomba sérieusement malade. Son système nerveux se dérangea complètement. Sa tête et ses pieds se touchaient et elle pouvait rouler comme un cerceau. Elle se tenait sur la pointe des pieds et tournait comme une toupie. Plusieurs personnes étaient obligées de la tenir pour l'empêcher de se faire du mal.

Le 8 février 1866. Elle entra en trance et semblait morte.

Le 17 février. Elle devint aveugle.

Le 18 février. Elle devint muette.

Le 19 février. Elle devint sourde.

Le 22 février. Elle put voir, entendre et parler pendant une demi-heure, et de nouveau perdit ces facultés pendant un certain temps.



Le 23 février. Elle perdit le sens des vibrations.

Le 24 février. Ses doigts se fermèrent.

Le 25 février. Ses mâchoires se serrèrent.

Le 26 février. Ses jambes se lièrent en un triple nœud.

Le 7 mars. Les spasmes devinrent violents.

Le 20 mai 1866. Elle demanda à manger. On lui donna un morceau de gâteau et une cuillerée à thé de punch. C'était la première nourriture qu'elle prenait depuis sept années et la seule qu'elle put garder.

Le 27 mai 1866. Elle fut effrayée par le tonnerre et perdit la parole.

Le 28 mai 1866. Elle entra, vers deux heures, dans une trance rigide qui dura jusqu'au lendemain onze heures. Elle eut ensuite une trance moins violente jusqu'au 1er juin.

Le 2 juin 1866. On la nourrit à l'aide d'une pompe estomacale, ce qui occasionna des convulsions. Elle demeura inconsciente et horriblement malade. Elle avait des vomissements et souffrit intensément jusqu'au dimanche soir, 3 juin. Alors son gosier se ferma et elle fut incapable de prendre la moindre nourriture et de prononcer une parole.

Afin de vous faire connaître le début de cette remarquable maladie, j'ai copié quelques-unes des notes que la tante de Mollie enregistrait chaque jour dans son journal.

Comme je l'ai dit, ma première visite eut lieu le 4 mars 1867. Je la trouvai couchée sur le côté droit, la tête appuyée sur son bras droit. Ses doigts et son pouce étaient enfoncés dans la paume de sa main. Le pouce et les doigts de sa main gauche étaient dans une position semblable. La main droite et le bras droit étaient paralysés comme tout le reste de son corps, excepté son bras gauche. Elle était en trance, soupirait et paraissait souffrir. Cette trance dura moins longtemps que d'habitude à cette période de sa maladie. Les trances duraient souvent de dix à douze jours.

Mais je vois que ma lettre devient tellement longue que je dois condenser les observations du journal et laisser de côté tout ordre chronologique.

Je vous parlerai donc de

SON ÉTAT MENTAL ET PHYSIQUE.

Premièrement, son état physique. Pendant plus de douze ans elle est restée dans la même position, couchée sur le côté droit. Elle est restée neuf ans paralysée, ses muscles ne se détendant que sous l'influence du chloroforme. Depuis trois ans son état a changé, ses membres, au lieu d'être absolument raides, sont un peu plus souples. Ses muscles se sont tellement relâchés que ses membres peuvent se mouvoir sans chloroforme. Tandis qu'elle traversait cet état, ses souffrances étaient intolérables. Durant plusieurs jours on crut qu'elle allait mourir. Ses yeux grands ouverts regardaient avec fixité. Pendant neuf ans ils avaient été fermés. Maintenant ils étaient ouverts, ne se fermant ni jour ni nuit, car elle était aveugle. Elle pouvait avaler, mais il lui était impossible de prendre la moindre nourriture, dont l'odeur seule lui faisait mal. Pendant ces douze années de maladie elle n'eut, à certains moments, l'usage d'aucun de ses sens. Pendant longtemps elle parut morte. On ne percevait ni pulsation ni respiration. Ses membres étaient froids comme la glace et si l'on n'avait pas senti un peu de chaleur autour de son cœur on l'aurait enterré. Pendant toutes ces années elle a virtuellement

VÉCU SANS NOURRITURE.

On introduisit dans sa bouche de l'eau, le jus de différents fruits et des liquides, mais à peine une petite quantité parvenait à son estomac. Cet organe est devenu si délicat qu'il ne peut rien garder. Au commencement de sa maladie il s'affaissa de telle façon qu'en plaçant la main dans le creux, on pouvait sentir la colonne vertébrale.

Il n'y avait pas de place pour la nourriture. Son gosier était aussi dur qu'un bâton. Il était impossible de songer à lui faire avaler quoique ce soit. Son cœur s'était singulièrement agrandi, de cruelles douleurs le traversaient, se faisant sentir dans son côté gauche et son épaule. A part de rares intervalles, elle a toujours été aveugle. Quand je la vis pour la première fois, elle n'avait que le sens du toucher. Elle pou-

vait lire la nuit comme le jour aussi vite que ceux qui avaient leur vue naturelle, en passant ses doigts sur les pages imprimées. Avec ses doigts elle pouvait également reconnaître les photographies des personnes, la figure des visiteurs, etc. Elle ne dort jamais. Elle se repose pendant ses trances. Ses ouvrages les plus délicats sont faits pendant la nuit. Elle ne s'acquitte d'aucune fonction ordinaire de la vie, sauf la respiration. La circulation du sang est lente et par conséquent elle possède très peu de chaleur animale. Elle souhaite ardemment la mort, mais prétend qu'elle ne peut pas mourir, car tout est déjà tué en elle. Voici le court résumé de son état corporel.

Deuxièmement :

SON ÉTAT MENTAL

à mon avis est encore plus extraordinaire. Son pouvoir de clairvoyance ou seconde vue est merveilleusement développé. Elle peut voir tout ce qu'elle désire. La distance n'existe pas pour elle. Toute retraite, si cachée qu'elle soit, est visible à son regard pénétrant. Elle dicte le contenu des lettres cachetées sans la moindre erreur. Elle visite les demeures de ses amis et de ses connaissances, et décrit leurs vêtements et leurs occupations sans jamais se tromper. Elle remarque le plus petit désordre dans une robe, comme par exemple le faufilage d'une manche caché aux yeux ordinaires. Elle sait où se trouve n'importe quel objet égaré. Elle reconnaît dans la nuit les plus délicates teintes de couleur avec une certitude infaillible. Elle brode et fait des ouvrages de cire sans aucun modèle. Elle invente et combine les formes les plus merveilleuses. Elle n'a jamais étudié la botanique et pourtant

ELLE NE SE TROMPE JAMAIS

dans la forme d'une feuille ou d'une fleur. Elle rend avec la plus parfaite vérité les feuilles, leurs nervures et leurs veines ; les fleurs, leur calice et leur corolle ; les étamines et leurs anthères. Elle écrit avec une rapidité extraordinaire, en tenant son crayon ou sa plume dans la main gauche. Son écriture est belle et lisible. Elle écrivit une fois une poésie de



dix vers en autant de minutes — sa pensée ayant la rapidité de l'éclair. En découpant des feuilles de velours pour faire des pelotes d'épingles, comme celle que je vous ai envoyée, elle tenait ses ciseaux par les jointures du pouce et de l'index de la main gauche. Et prenant son velours avec le pouce et les doigts de la main droite elle coupait les feuilles aussi finement et avec autant de dextérité que si elles avaient été coupées à l'emporte-pièce. Ces feuilles ne diffèrent pas en forme et en grandeur de celles qui poussent sur les arbres ou les arbustes. Durant les premières années de sa maladie, elle coupa plus de deux cents de ces sortes de feuilles. En avril 1875, elle fila deux mille cinq cents onces de laine ; en décembre 1875, elle avait écrit six mille cinq cents lettres et billets. Elle a tenu le compte de toutes les dépenses de sa famille pendant sa maladie. Elle écrit chaque jour son journal, sauf pendant les trances qui durent plus de vingt quatre heures. Il y a trois ans, lorsque son état de santé se transforma, elle oublia complètement ce qui s'était passé pendant les neuf années précédentes. Dès qu'elle fut capable de parler, elle s'informa des événements qui avaient eu lieu au commencement de sa maladie — mais les neuf années intermédiaires n'existaient pas pour elle.

ÉTUDE POUR LES PSYCHOLOGUES.

Mais je dois m'arrêter, les incrédules ne croiront pas ce que je viens d'écrire — cela n'a rien d'étonnant. Miss Fancher ne doit pas être jugée d'après les lois ordinaires. — Son état anormal est un cas de catalepsie modifiée qui a dérangé l'état ordinaire de l'esprit et du corps. C'est une riche source de recherches pour les psychologues et les physiologistes.

Votre respectueux,

Charles E. West.

Le professeur Henry M. Parkhurst, un astronome de quelque renom et un savant accompli qui demeurait et demeure encore

presqu'en face de l'habitation de Miss Fancher dans Gates Avenue Brooklyn et dont la famille était très liée avec celle de Miss Fancher, a fait de soigneuses recherches qui ont donné lieu à des commentaires publics et aux rapports suivants. A ma demande, le professeur Parkhurst a de nouveau ratifié ses conclusions de 1869.

(Premier article du *New-York Herald*, 30 novembre 1868).

EXPÉRIENCES DE LUCIDITÉ.

L'intéressante lettre du professeur Parkhurst racontant les essais pour juger de la lucidité de Miss Fancher, la demoiselle de Brooklyn, dont le cas étrange a fait naître une curiosité latente dans chaque homme et dans chaque femme, est la pièce la plus importante à l'appui de la discussion en jeu. Il n'est pas croyable que l'homme d'esprit scientifique et d'habitudes méthodiques qu'est l'auteur de cette lettre ait pu être trompé au cours de l'expérience dont il donne de si minutieux détails au public. Il est de même peu probable que l'un des assistants ait été un ami de cette demoiselle et par conséquent un aide inconscient dans ces expériences de seconde vue, qui, subordonnée à certaines conditions, peut exister par les yeux d'un autre. La lucidité présumée de Miss Fancher est imparfaite ; mais c'est une particularité chez tous ceux qui essayent de posséder la seconde vue. Ce serait donc plutôt une preuve qu'une réfutation s'il existe réellement une connexion entre les forces physiques épuisées et les visions mentales non habituelles, comme le prétendent, parfois, les matérialistes qui nient tout surnaturel dans la lucidité. Le public intelligent souhaitera que Miss Fancher soit délivrée de la foule de curieux qui l'obsèdent sans respect pour sa faible santé et que cette épreuve se termine à son honneur. Il espérera aussi qu'une ou plusieurs personnes auront l'autorisation de faire des recherches sur ce cas étrange qui, si tout ce que l'on dit est vrai, est d'une importance capitale pour la science physique et mentale.

(*New-York Herald*, le 30 novembre 1878).

MISS FANCHER LIT-ELLE LES PENSÉES ?

La clairvoyance de Miss Fancher. — Comment elle lit les lettres cachetées. — Rapport du professeur Henry Parkhurst.

A l'éditeur du *Herald*.

A la suite des récentes publications qui viennent d'être faites, concernant le cas remarquable de Miss Fancher, il est temps, je crois, de présenter le rapport détaillé des expériences de lucidité, que j'ai tentées au moyen d'enveloppes cachetées, en juin 1867. Ces publications ont été faites jusqu'à présent sans le consentement de Miss Fancher et de ses amis et comme l'un d'eux, je continuerai à garder le silence sur les aspects physiques de son cas. Mais elle m'a autorisé à présenter à vos lecteurs un récit exact de cette expérience parce qu'elle prouve, me semble-t-il, autant qu'une seule expérience peut prouver un principe général, qu'il existe une lucidité indépendante de la lecture des pensées. J'ai devant moi le contenu de l'enveloppe originale et deux rapports dont l'un a été écrit au moment même et l'autre deux ans plus tard sur la demande des docteurs. Ils m'ont été envoyés par Miss Fancher qui les avait en sa possession, et comme ils sont plus probants que mes affirmations, je les donne tout au long.

Les voici :

EXPÉRIENCES DE LECTURE DE PENSÉES

L'enveloppe ci-incluse et son contenu furent préparés afin de savoir si Miss Fancher lisait les lettres cachetées, soit par une vision directe, soit par l'intermédiaire d'une autre personne. Une petite enveloppe fut d'abord préparée, mais n'ayant pas paru satisfaisante, on la laissa de côté. Le papier glissé dans l'enveloppe fut choisi avec un tel soin, qu'aucun être vivant ne pouvait en avoir connaissance. Il est même probable que personne n'en avait jamais lu un mot. Je savais que le texte avait été pris dans le bill de la convention constitutionnelle de Maryland, dont

je connaissais le sujet. Je me suis assuré depuis, qu'il avait été découpé dans l'original même du bill judiciaire, maintenant section 7 de l'article 4.

Après avoir parlé plusieurs fois du contenu de l'enveloppe, elle déclara qu'il était question de « cour » et de « juridiction » (ces mots y étaient en effet) ainsi que les chiffres « 6, 2, 3, 4 ». — Elle dit à d'autres personnes, qu'elle avait également lu la phrase suivante : « Aucun juge ne peut le voir » — No judge can see it. — La lettre fut remise avec le cachet intact et ouverte en ma présence.

J'ai donc la preuve certaine que Miss Fancher a lu le contenu de l'enveloppe sans l'aide de personne.

HENRY M. PARKHURST.

New-York, 3 juin 1867.

P.-S. — Les mots « Aucun juge ne s'asseoira » — No judge shall sit — passèrent par deux bouches différentes avant de m'être rapportés. Mais j'ai de bonnes raisons pour croire que la première version était bonne.

LUCIDITÉ INDÉPENDANTE

Afin de savoir si Miss Fancher lisait les lettres cachetées — soit par une vision directe soit dans la pensée d'une autre personne, je préparai dans une enveloppe un imprimé si bien choisi qu'il était impossible que l'on se doutât de son contenu. Il est même probable que pas un être humain n'en avait lu un mot auparavant. Elle me parla avec exactitude de plusieurs faits relatés dans l'écrit cacheté que je connaissais et dont l'écriture était trop fine pour être lue sans loupe. Mais elle se refusait à lire le papier imprimé en gros caractères que je ne connaissais pas. Je ne puis m'expliquer cette seconde vue que par une vision directe ou par la lecture de ma pensée. Elle me dit ensuite que le sujet de l'imprimé concernait « la cour ». Je ne fus pas satisfait, car bien qu'ignorant la présence de ce mot, j'aurais pu le deviner et par une coïncidence assez naturelle, il aurait pu s'y trouver. Elle lut ensuite le mot « juridiction ». Pour les mêmes raisons, je n'étais pas satisfait encore ; mais quand elle



m'eut dit que l'imprimé contenait les chiffres « 6, 2, 3, 4 », je regardai l'épreuve comme décisive. Je ne me doutais pas en effet qu'il y eut des chiffres dans l'imprimé et croyais au contraire qu'il n'y en avait point. La lettre me fut retournée avec le cachet intact et fut ouverte en ma présence. Le mot « cour » s'y trouvait quatre fois, le mot « juridiction » une fois, ainsi que les chiffres « 6, 2, 3, 4, 5 » — sans aucun autre. J'ai donc la preuve certaine que Miss Fancher a lu le contenu de l'enveloppe sans l'aide de personne. Deux points, peut-être, exigent de plus amples éclaircissements :

Premièrement. — Le choix de l'imprimé. Comme rapporteur officiel de la convention de la constitution de Maryland en 1864, j'avais reçu plusieurs copies de chaque bill, dont je détachai quelques feuilles. J'en pris une quantité suffisante pour remplir une enveloppe et détruisis le reste. Un de mes amis, plaça le paquet derrière son dos, choisit une feuille au hasard et la mit dans l'enveloppe. Nous la cachetâmes après y avoir ajouté différents papiers de façon que personne ne puisse lire au travers.

Deuxièmement. — L'enveloppe fut cachetée comme d'habitude avec de la colle, ensuite avec de la cire à cacheter. Le cachet fut fait, avec intention, un peu grossièrement afin de laisser le bord irrégulier ; pour nous permettre de nous assurer qu'il n'avait pas été touché. Nous en examinâmes minutieusement les contours, dont les particularités auraient été détruites si on l'avait brisé. Nous fûmes tous satisfaits de voir, d'après nos propres observations, que le cachet était intact malgré la probabilité morale d'une déception. Mais après cette expérience je suis encore plus certain que la lucidité dérivant de la transmission des pensées est fréquente et habituelle et ne doute point que la lucidité indépendante est également possible. Plus de deux ans se sont écoulés depuis cette expérience et personne n'a pu citer un point où cette épreuve ne fut pas un *experimentum crucis*.

HENRY M. PARKHURST.

N° 172. Gates Avenue. Brooklyn, 24 avril 1869.

(*à suivre*). ABRAM H. DAILEY.

LA LÉGENDE DORÉE

Aultrement dicte la vie des Saincts et Sainctes.

par JACQUES DE VORAGINE

Translatée du latin en françois.

HYSTOIRE ET EXPOSITION DE LA NATIVITÉ DE NOSTRE SEIGNEUR JÉSUCHRIST

La nativité de nostre Seigneur Jésuchrist selon la chair faicte si comme aucuns dient accomplie du temps Adam : cinq mille deux cents et vingt-huyt ans. Et selon aucuns autres six mille. Et selon Eusèbe évesque de Sésarie en ses croniques cinq mille neuf cents sous le temps Octovien empereur. Le compte de six mille ans fut trouvé de méthodien plus par sens mistique que par cronique. Quant le filz de Dieu vint en terre tout se esjouyssoit de paix universelle : de ce que le seul empereur des Rommains seigneur isoit partout ; et il n'estoit dit que Octovien de la première imposition. Césarien de Julius César duquel il estoit nepveu et auguste par l'accroissement du bien publique : empereur pour la dignité de l'impérial honneur que à la différence des autres trois fut premièrement anobly de ce nom. Et aussi comme nostre Seigneur voulut naistre pour nous donner paix pardurable : aussi voulut-il quant au temps de sa nativité paix temporelle fut universellement. César Auguste seigneur de tout le monde si voulut sçavoir quantes provinces : quantes citez : quantes villes ; et quantz chasteaulx : et quantz hommes il avoit au monde. Si comme il est escript ès hystoires scolastiques : il commanda que les hommes allassent aux citez dont ilz avoient esté néz et que chascun donnast un denier d'argent au prévost de la province. Lequel denier avoit l'ymage de César et aussi le nom dessus escript. Et ceste chose estoit description et profession mais ce dit description : et ne par considération diverse. Elle estoit dicte profession pource que quant aucun rendoit ce denier il le



metoit sur son chief: et confessoit au prévost de la province de sa propre bouche qu'il estoit subject à l'empereur de Romme: et elle estoit dicte profession : c'est à dire confession de propre bouche. Et se estoit devant tout le peuple. Et description estoit dicte car quant le nombre de ceulx qui portoient le denier sur le chef à certain terme l'avoient baillé: ilz estoient comptez par certain nombre et estoient mis en escript. Et ceste description premièrement fut faicte du prévost de Cirie Cirin: et est dicte première quant de cirin: si comme il est dit ès hystoires scolastiques. Et pour ce que Judée est au meilleu de nostre habitation il fut ordonné et estably qu'elle commenceroit en icelle: et après les contrées d'entour : et puis par les autres. Et ceste description fut dicte universelle pour ce que les autres furent faictes par parties avant ou pour ce que la première fut faicte devant le prévost de la cité. La seconde fut des citez à l'encontre devant les messagiers de César. La tierce fut faicte des régyons en la cité devant César. Et Joseph qui estoit du lignage de David alla de Nazareth en Bethléem: et le temps de l'enfantement de la benoiste Vierge Marie estoit: et ne sçavoit quand il reviendroit avecques luy en Hiérusalem et ne vouloit pas laisser en main estrange le grant bien et le trésor qui luy estoit promis de Dieu: mais le vouloit curieusement garder comme luy mesme et si comme frère Bartelemy tesmoigne en sa compilation aux livres des enfances du Sauveur. La Vierge Marie vit quant ilz approchèrent de Bethléem une partie du peuple plourant et l'autre esjouissant: et l'ange luy expose et dist. La partie du peuple esjouissant est le peuple des payens qui prendra bénédiction en la semence de Abraham. Et la partie gémissant est le peuple des Juifz qui est reprouvée de Dieu par leurs désertes. Et quant ilz vindrent tous deux en Bethléem pource qu'ilz estoient povres et les autres avoient prins leurs hostelz ilz ne peurent avoir logis: et incontinent s'en retournèrent en ung lieu qui estoit connu et couvert près des deux maisons: et estoit dit au détour là où ceulx de la cité se assembloient à parler où à disner aux tours ocieulx: ou aucuneffoys pour la désatrempance du temps: où Joseph avoit fait une creiche à un beuf et ung asne. Ou selon aucuns les villains quant ilz venoient au marché lyoient là leurs bestes. Et pour ce estoit une creiche: et adoncques la benoiste Vierge Marie enfanta son



filz ung jour du dimenche à minuyt : et le coucha en une creiche sur le foing : lequel foing saincte Hélène apporta à Romme ainsi que dit l'hystoire scolastique. Si comme on dit le beuf et l'asne s'offrirent à manger le foing quant il fut mis à couché. Et c'est assavoir que la nativité de nostre Seigneur Jésuchrist fut faicte merveilleusement démonstrée multipliement : et exhibée proufitalement. Elle fut merveilleusement faicte tant de la partie de la mère tant de la partie de l'enfant et tant de la partie de l'enfantement. De la partie de la mère : car elle fut vierge en l'enfantement : et vierge après l'enfantement. Et après ce qu'elle fut vierge et enfanta. Il nous est démontré en cinq manières. Premièrement par le prophète Isaïe au VII chapitre. Voicy que la Vierge concepvera. Secondement par figure : car ce fut par la verge de Aaron : qui fleurit sans humaine estude : et par la porte Ezéchiel laquel le demoura tousjours close. Tiercement par celuy qui la garde : car Joseph qui la garda fut tesmoing de sa virginité. Quartement par espreuve : si comme il est escript au livre des enfances du Saulveur. Quant le temps de l'enfantement vint que la benoiste Vierge Marie dut enfanter ja soit ce que Joseph ne doubta que Dieu naistroit de la benoiste Vierge Marie : si fist à la confusion du pays et appela les matrones dont l'une avait nom Zebel ; l'autre s'appelloit Salomé. Et quand Zebel la tasta et enquist et la trouva vierge elle s'écria que la Vierge avoit enfanté : Salomé ne creut pas ; mais le vouloit esprouver : et tantost la main lui seicha. Et lors l'ange s'aparut à elle et luy commanda qu'elle touchast l'enfant et tantost auroit sante. Quintement par évidence de miracle : car si comme Innocent tesmoigne : paix fut à Romme douze ans : et pource firent Rommains un beau temple de paix et mirent dedans l'ymage de Romule et si conseilloient au roy Apolin combien le temple dureroit. Et eurent responce jusques que la Vierge Marie enfanteroit. Et quant ilz ouyrent ceste chose ilz dirent. Doncques durera il tousjours : car ilz entendoient qu'il estoit impossible que Vierge enfanta jamais. Et lors escrirent aux portes de ce temple ce tiltre. C'est le temple de pardurable paix : mais la nuyt que la vierge enfanta le temple trébucha du tout : et maintenant y est l'église de Saincte Marie la neusve. Secondement elle fut merveilleusement faicte de la partie de l'enfant : car si comme sainct Bernard dit : Chose



pardurable ancienne et nouvelle se assemblèrent en une parsonne merveilleusement. La chose pardurable si en la divinité. La chose ancienne en la chair qui fust extraicte de Adam. La chose nouvelle est l'âme de nouveau créée : et si dit encores que aujourdhuy Dieu fit trois mixtures ; c'est-à-dire trois œuvres si merveilleusement singulières que oncques telles ne furent faictes ne jamais ne seront : car il conjoingnit ensemble Dieu et homme mère et vierge : cueur humain et foy. La première est merveilleuse : car il conjoignit ensemble le lymon de la terre et Dieu majesté et en fermeté si grande utilité et si grande haultesse : car nulle chose n'est plus haulte que Dieu : ne plus vile que lymon. Et la seconde est trop merveilleuse : car jamais ne fut ouy que vierge enfantast qu'elle fut mère et demourast vierge. La tierce siest plus basse de la première et de la seconde : mais elle n'est pas moins forte. C'est merveille comment cueur humain peut croire que Dieu fust homme et que la Vierge demourast vierge quant elle enfanta et après l'enfantement : et ce dit Sainct Bernard. Tiercement elle fut merveilleuse de la départie de la manière d'enfanter : car l'enfantement fut raison pource qu'elle enfanta Dieu. Il fust sur condition humaine pource qu'elle enfanta sans douleur. Il fust sur coustume pource qu'elle conceut du Saint Esperit prit et forma le corps de très chaste et pur sang de la Vierge. Et ainsi monstra Dieu la quarte manière merveilleuse de faire homme : car comme Ancelme dist Dieu peut faire homme en quatre manières c'est sans femme : si comme il fist Adam : de homme et sans femme si comme il fist Eve. De femme et homme si comme il est en usage : de femme sans homme si comme il est fait aujourdhuy merveilleusement. Secondement sa nativité fut aujourdhuy merveilleusement démontrée : car elle fut démontrée par toutes manières de créatures. Il est une créature qui a tant seulement estre : si comme sont les créatures de pure corporelle ainsi comme les pierres et une qui a estre vivre et sentir si comme les bestes une qui a estre vivre sentir et discerner : si comme du ciel qui abatit l'homme et aucune qui a estre sentir vivre discerner et entendre comme l'ange et par toutes celles créatures est démonstrée aujourd'huy la nativité de nostre Seigneur. La première créature c'est assavoir l'air pur corporel si est triple : c'est obscure transpassant : et lucide. Elle fut premièrement dé-

monstrée par la pure corporelle obscure comme par de destruction du temple des Rommains si comme il est dit dessus ; et par l'ymage Romule Dieu des Rommains qui cheut et par plusieurs aultres ymages qui cheurent en plusieurs aultres lieux. L'enlist en l'hystoire scolastique que Jhérémie prophète après la mort de Godolie vint en Egipte et dist aux roys d'Egipte que leurs ydoles cherroient quant la Vierge enfanteroit. Et pource firent les prestres des ydoles ung ymage d'une Vierge qui portoit ung enfant à son giron au plus secret lieu du temple et l'adoroient là: et à ce Ptolémée roy leur demanda que c'estoit : et ilz dirent que c'estoit un mistère que les plus grands d'iceulx tenoit du saint prophète et cuydoient qu'il advint ainsi. Secondement elle fut démonstrée par l'air pur corporel transpassant. Car en icelle nuyt de la nativité nostre Seigneur Jésuchrist l'obscurité de l'air fut trouvée en la clarté du jour et si comme Orose et Innocent pape tesmoignent une fontaine d'eau fut convertie en liqueur d'huyle et courut jusques au Tibre : et tout le jour celle fontaine sourdoit largement et là est aujourd'huy Saincte Marie oultre le Tibre et sibile avoit prophétisé que quant la fontaine d'huyle sourderoit le Sauveur naistroit. Tiercement elle fut démonstrée par l'air pur corporel et luisant : si comme par les corps célestes car si comme Crisostome dist. Les voix furent ouyes sur une montaigne et une estoille qui avoit la figure d'ung très bel enfant la croix estoit sur son chef et arraisonna les trois roys qu'ilz allassent en Judée : et la trouveroient ung enfant né : et en ce mesme jour trois soleilz apparurent en Orient et petit à petit s'en revindrent un ung cours du soleil : par quoy il estoit signifié que la congnoissance de la Trinité et de ung Dieu apparoissoit en tout le monde qu'il estoit né : auquel trois choses estoient assemblées en une. C'est chair et âme et déité. On list en l'hystoire scolastique que en ce jour de la nativité ces trois soleilz n'apparurent pas ; mais furent avant par aucun temps : c'est assavoir après la mort de Julius César. Et aussi Eusèbe l'afferme en sa cronique : et Innocent pape dit que quant Octovien l'empereur eut mis tout le monde à sa subjection : il pleut tant au peuple que ilz le vouloient adorer comme Dieu, et celuy sage empereur sçavoit bien qu'il estoit mortel : et si ne vouloit pas prendre nom de immortel : et alors leur désordonnée requeste sibile prophète fut



appellée : et vouloit sçavoir pour sa prophétie se nul plus grand de luy estoit à naistre jamais au monde. Et si comme il avoit assemblé le jour de la nativité nostre Seigneur le conseil pour mettre ceste chose en délibération. Et sibile estoit seulle en la chambre de l'empereur pour soy aviser. En meilleu du jour un cercle d'or s'aparut entour le soleil : et au millieu du cercle estoit une très belle Vierge sur ung autel et portoit ung enfant en son giron. Et lors sibile monstra celle chose à l'empereur. Et si comme l'empereur s'esmerviloit grandement de ceste vision il ouyt ugne voix qui disoit. C'est l'autel du ciel et sibile luy dist. Cest enfant est graigneur de toy : et pource le dois tu adorer et celle chambre est dédiée en l'honneur de la Vierge Marie. Et est encores appelée Saincte Marie autel du ciel et l'empereur quant il entendit ce que cest enfant estoit graigneur de luy offrir encens : et refusa à estre appelé Dieu. Et ce dit Oroze que au temps de Octovien ainsi comme à heure de tierce : en l'air cler pur et serain apparut soubdeainnement ung cercle en la forme de l'arc célestiel qui aorna le soleil ainsi comme il fut advenir qui avoit fait le soleil et tout le monde. Et ce mesme raconte Eutrope et Timothée hystoriens que on trouva ès anciennes hystoires que Octovien au XXXV an de son règne entra au Capitolle et enquest curieusement qu'il gouverneroit après luy l'empire de Romme : et lors ouyt une voix du ciel engendré de Dieu le vif sans temps naistroit assez tost après né de vierge non corrompue et sans concevoir: et quant il eut ouy ce il édifia ung autel et luy mist ce titre : cest autel est au filz de Dieu vivant. Secondement elle fut démonstrée et manifestée par créature qui a estre et vivre : si comme sont plantes et arbres : car si comme les saints tesmoignent les vignes d'Angadi qui portèrent fruict et donnèrent liqueur. Tiercement par la créature qui a estre vivre et sentir si comme sont les bestes. Car comme Joseph alla en Bethléem avec Marie enceinte du filz de Dieu il mena avec luy ung beuf par advanture pour vendre et pour payer les cens pour luy et pour la Vierge Marie et pour vivre du demourant : et ung asne pour porter la Vierge Marie dessus. Et adonc le beuf et l'asne congneurent nostre Seigneur Jésuchrist et l'adorèrent très doulchement à genoulx et ainsi comme Eusèbe dit en sa cronique. Aucun peu avant la nativité de nostre Seigneur que les hommes alloient à



la charue : et les beufz dirent aux hommes vrayment les hommes deffauldront et les blez prouffiteront. Quartement elle fut démonstrée par la créature qui a estre vivre sentir et discerner ainsi que l'homme : et fut démonstrée par les pasteurs : car à icelle heure de la nativité nostre Saulveur Jésuchrist les pasteurs veilloient sur les bestes si comme il estoit acoustume ès plus longues et plus courtes nuytz de toute l'année. Et anciennement les payens avoient en usage en chacune station de soleil comme environ Noël et à la Sainct Jehan à veiller les nuytz pour l'amour du soleil. Lequel usage pource que juifz et payens habitoient ensemble. les juifz l'avoient acoustume : et l'ange de nostre Seigneur Jésuchrist s'aparut à eulx et leur anonça que le Saulveur estoit né : et donna signe comment ilz trouveroient : et adonc fut avec celuy ange grande multitude d'anges qui disoient gloire soit à Dieu le tout-puissant en très haultes choses : et paix aux hommes en terre. Dont vindrent les pasteurs et trouvèrent tout ainsi comme l'ange leur avoit dit. Ainsi fut-elle manifestée par César Auguste qui fist adonc commandement que nul ne l'appellat Dieu comme Aroze tesmoigne : car par advanture quant il vit vision entour le soleil et il se recorda du trébuchement du temple et de la fontaine d'huyle et que graigneur de luy naistroit au monde : il ne voulut pas estre appellé ne Dieu ne Seigneur et on list en une cronique que quant le jour de la nativité nostre Seigneur Jésuchrist approcha Octovien commanda que on fist les chemins publiques pour tout le monde et délaissa aux rommains toutes leurs debtes. Et aussi fut elle manifestée par les sodomites qui en celle nuyt furent tous estaintz. Ainsi que dit Hiérosme sur celle chose. Lumière fut née à iceulx. Car si grande lumière apparut à tous ceulx qui usoient de péché qu'ilz furent tous estaintz. Et nostre Seigneur Jésuchrist fit ce : si que il les desracinast tous affin que en la nature qu'il avoit prinse grand ordure ne fut pas trouvée. Et Sainct Augustin dit que quant Dieu vit ce péché contre nature estre fait en humaine nature quasi il délaissa à estre encharné. Quintement la créature qui a estre sentir discerner et entendre ainsi comme ange. Car les anges annoncèrent aux pasteurs si comme dit est dessus la nativité nostre Seigneur Jésuchrist. Tiercement sa nativité très grandement et honnorablement nous fut démonstrée et proufitablement. Premièrement à la



espouvantable confusion du dyable : car le dyable ne peut en nulle manière riens contre nous ainsi comme est dit devant. On dit doncques que Sainct Hugues abbé de Cluny veit en la divine vigille de la nativité de nostre Seigneur Jésuchrist la benoiste Vierge Marie qui tenoit son filz entre ses bras et disoit en ceste manière. Le jour en huy auquel les parolles des prophètes sont renouvelées et manifestes. Ou en l'ennemy qui avant ce jour avait autorité et povoir sur les hommes. Alors vint le dyable horrible et cruel de bas pour contrarier aux parolles de la dame mais son iniquité ne sceut : car si comme ilz alloient entour les offices des frères pour oster et tollir leur dévotion. Lors le chassa dehors de l'église de dévotion du refectouer la leçon du dortouer : et la povreté du coucher et du chapitre patience. L'en lit au livre de Pierre de Cluny que en la vigille de la nativité de nostre Seigneur Jésuchrist la benoiste Vierge Marie s'aparut à Sainct Hugues de Cluny et tenoit son filz en son giron et se jouoit à luy et luy disoit : Scez tu mère que l'église célèbrera à grant joie le jour de ma nativité ou en la puissance et vertu du dyable le maintenant ou que pourra il dire ou faire : et lors le dyable fut veut issir comme d'une fosse : et dist en ceste maniere. Et se je ne puis entrer en l'église là où l'en fait louenge de toy si entrerayie au dortouer au réfectouer et au chapitre, mais luys au chapistre fut trop estroit pourtant qu'il estoit trop horrible : et gros à merveilles. Et après il trouva l'uys du dortouer trop bas : et n'y peult passer. Et en après il trouva l'uys du réfectouer empesché de charité des servans de convoitise de ouyr les leçons et briesveté de boire et de manger. Et ainsi s'en alla le dyable tout vaincu et tout confus. Secondement elle fut démonstrée prouffitablement à impetrement de grâce et de pardon dont on list en ung livre de exemple que une femme grandement folieuse se revint touteffoys à son cueur elle se désespéroit de pardon. Et ainsi comme elle se pensoit du jugement en son courage elle se rendoit coulpable à estre batue et tormentée en enfer à tousjours en pensant à paradis elle se réputoit non nette : en pensant à la benoiste passion de nostre Seigneur Jésuchrist : elle se réputoit mauvaise et ingrate. Et lors pensa à elle mesmes que les enfans sont de légier à appaiser si que elle conjura l'enfant Jésus par son enfance : et elle desservit à ouyr la voix que l'enfant Jésus luy dit : il luy dit



qu'il luy estoit pardonné. Tiercement elle fut démonstrée à nettoyer et curer notre enfermeté. Et dit Sainct Bernard qui adoncques l'humain lignage travailloit de troys maladies : au commencement au meilleu et à la fin : c'estoit à naistre : à vivre : à mourir. La nativité de l'humain lignage estoit immonde et ordre. La vie estoit perverse et la mort périlleuse. Et nostre Seigneur Jésuchrist vint contre ceste triple maladie : et apporta troys remèdes : car il fut né et vainquit et mourut sa nativité purgea la nostre : sa vie introduisit la nostre : sa mort destruit la nostre et ce dit Sainct Bernard. Quartement elle fut pour humiliter notre orgueil. Dont Sainct Augustin dit. Que humilité de notre Seigneur Jésuchrist filz de Dieu : qu'il nous monstra en son incarnation nous fut exemple au sacrement et en médecine. Et exemple très convenable pource que l'homme s'ensuyvit : en très hault sacrement pour ce que le lien de nostre péché fut deslié. Et en souveraine médecine pour laquelle l'enflure de nostre orgueil fut guéry : car l'orgueil du premier homme fut guery par l'humilité de nostre Seigneur Jésuchrist. Et devons sçavoir comment l'humilité du Saulveur respond convenablement à l'orgueil du traicte. L'orgueil du premier homme fut contre Dieu : jusques à Dieu : et sur Dieu. Il fut contre Dieu : car il fut contre son commandement pource qu'il avait commandé qu'il ne mangeast du fruit de l'arbre de science de bien et de mal. Il fut jusques à Dieu à la petite destre Dieu et il le creut pource que le dyable luy avoit dit. Vous serez ainsi comme Dieu. Sur Dieu fut-il si comme Ancelme dit en voulant ce que Dieu ne vouloit pas. Et lors mist à sa voulenté la voulenté de Dieu : mais le filz de Dieu se humilia pour les hommes non pas contre les hommes : jusques aux hommes : et sur les hommes. Pour les hommes car ce fut à leur prouffit : et à leur salut. Jusques aux hommes pour une semblable manière de naistre. Sur les hommes par une dissemblable manière de naistre. Selon aucuns : car la nativité de luy nous fut semblable. Car il fut né de femme et par une mesme porte : et selon aucune chose elle nous fut dissemblable : car il fut né de la Vierge.

JACQUES DE VORAGINE.



SUR LA TOUR DU GUET

UN SAGE A L'HOTEL DE VILLE

La *Symbolique des Religions anciennes et modernes*, dont nous recevons le premier fascicule, est la leçon d'ouverture du cours professé à l'Enseignement populaire supérieur de la Ville de Paris par notre éminent collaborateur M. Louis Ménard. Si l'érudit traducteur d'*Hermès Trismégiste*, le subtil écrivain des *Poèmes et Rêveries d'un payen mystique*, le profond penseur de *La Morale avant les philosophes*, du *Polythéisme hellénique*, — qui fut, de plus, et comme par désœuvrement, l'auteur d'une des importantes découvertes de ce siècle, celle du *collodion*, — est peu connu du grand public que les âmes d'élite laisse plutôt indifférent, il est heureusement cher et familier aux lecteurs de notre revue à qui nous n'avons pas à le recommander. Artiste indépendant entre tous, M. Louis Ménard se tient, dans sa philosophie, à l'écart de tout esprit de secte, et c'est une joie véritable que d'entendre, en une langue aussi belle, l'exposé limpide d'aussi nobles pensées. Voyez, plutôt, la péroraison de la leçon objet de ces lignes :

« Je voudrais voir autour de cette chaire des fidèles de toutes les religions, chrétiens et musulmans, juifs et bouddhistes, même des matérialistes et des athées. Aucun de mes auditeurs n'entendra une parole blessante pour ses convictions. Je parlerai des religions mortes avec autant de respect que des religions vivantes. L'étude consciencieuse, l'explication rationnelle des symboles conduira peut-être l'avenir à la synthèse et à la conciliation des dogmes. La civilisation occidentale est arrivée à sa période alexandrine ; l'Orient ouvre de nouveau ses écluses ; des langues fossiles ressuscitent pour nous des sociétés disparues, Epelons les hiéroglyphes des races mortes, fouillons les ruines des vieux sanctuaires, évoquons l'esprit religieux de l'humanité primitive, le Saint-Esprit des symboles, et il des-



cendra sur nous en langues de feu. Les idées comme les races ne sont hostiles que faute de se connaître. Préparons l'amnistie universelle des religions ennemies, la grande paix des Dieux. La valeur des idées ne dépend pas de leur date, et la vérité n'est pas une question d'almanach ; elle est aussi nécessaire à la vie des sociétés que la lumière à la vie des plantes; cessons donc de proscrire les formes que l'antiquité a données à ses intuitions et de faire dater de notre siècle l'avènement des lumières. Quand on embrasse dans leur harmonie les révélations successives du divin, toutes les religions sont vraies, chaque affirmation de la conscience est une des faces du prisme éternel, et toute lutte doit finir devant ce double enseignement de l'histoire : la forme multiple des révélations divines et la permanence du sentiment religieux dans l'humanité. »

(N. D. L. R.) — M. Louis Ménard s'est affligé, et justement, d'une coquille qui lui a fait dire, dans son article de notre numéro de Novembre « la guenon du pays du Nord » au lieu de « la guenon du pays de Nod ». Voici réparée, autant que faire se peut, une hérésie géographique imputable à la hâte d'insertion de la copie reçue au moment de la mise sous presse, bien plus qu'à mon ignorance de la Bible (Alaster).

L'ÈVE NOUVELLE

La question féminine domine, à l'heure présente, le monde civilisé : elle s'insinue au cœur de vos préoccupations, elle vient troubler vos songeries ; de quelque côté que se portent vos regards, elle se dresse fatale. C'est comme un mal énorme rongeant l'humanité, un mal qui voudrait aboutir. Aussi, peut-on dire que le nouveau livre de Jules Bois ne saurait arriver plus à point : le preuve en est dans le fait qu'on la voit déjà dans toutes les mains, cette *Ève nouvelle* à la couverture de pureté et d'espérance. Ardent et généreux comme tous ceux que berça le soleil de la Provence, Jules Bois s'est, l'un des premiers en France, attelé à cette question féminine dont il est devenu le porte-parole, l'orateur attitré, et que ce soit à Paris, dans les Flandres ou sur la côte d'azur, une foule fervente ne manque point de se presser à ses conférences ; c'est, du reste, autant



qu'un délicat poète un très captivant parleur, et le mouvement féministe lui doit et lui garde une juste reconnaissance. Qu'est-ce donc que cette effervescence qui, commencée en Amérique par une levée de jupons à laquelle on ne prit pas trop garde, semble menacer aujourd'hui la quiétude sociale? J'ai quelque peine à me faire aux idées nouvelles que, d'un grand coup d'œil, Jules Bois embrasse en son volume très touffu, très étudié, plein de faits à l'appui d'une thèse qu'il soutient avec la foi d'un adepte, avec l'éloquence d'un apôtre. C'est que, fils de la nuageuse celtique, je n'ai pas oublié le grand rêve de jadis ; les fées ont caressé mes sommeils d'enfant, et les grandioses femmes que furent les prêtresses de la terre de mes aïeux m'apparaissent toujours rayonnantes de beauté, de savoir et de justice, conductrices de l'humaine espèce. Ce sceptre du monde, elles le tenaient alors, elles le tiennent encore aujourd'hui ; elles sont les mères, les sœurs, les amantes, et c'est sur leur épaule que, les jours de tristesse, nous allons pencher notre tête lassée.

UN NOUVEAU MANUSCRIT GNOSTIQUE

Dans le *Lucifer* de novembre, M. G. R. S. Mead, dont le savoir théosophique est doublé d'une solide érudition, s'étend longuement sur la découverte d'un nouveau manuscrit gnostique en copte du plus haut intérêt, d'après une communication faite par le Dr Carl Schmidt à l'Académie royale des Sciences de Prusse. C'est en janvier dernier que le Dr Rheinhardt se procura au Caire, d'un marchand d'antiquités d'Akhmin, ce précieux manuscrit qui aurait été découvert par un fellah dans la niche d'un mur, et qui est maintenant au Musée égyptien de Berlin. Malheureusement, le manuscrit n'est pas intact : il contenait à l'origine 142 pages dont six manquent à présent. Chaque page contient de dix-huit à vingt-deux lignes ; l'écriture, d'une beauté extraordinaire, semble dater du ve siècle. Après une courte préface, le manuscrit porte la suscription : *Evangile de Marie*, et à la page 77, la suscription : *Apocryphe de Jean* ; immédiatement sur la même page suit le titre : *Sagesse de Jésus-Christ*, et à la page 128 la même suscription ; la page suivante commence sans titre, mais à la fin du ma-



nuscrit nous trouvons la suscription : *Actes de Pierre*. Par conséquent, le manuscrit contient trois traités distincts, l'*Evangile de Marie* et l'*Apocryphe de Jean* étant la même pièce.

Le premier ouvrage commence par les mots : « Or, il advint un de ces jours, alors que Jean, le frère de Jacques, — les fils de Zébédée, — était entré dans le temple, qu'un pharisien nommé Ananias (?) vint à lui et lui dit : « Où est ton Maître que tu ne le suis pas? » Il lui dit : « D'où il est venu, là il est allé » (?). Le pharisien lui dit : « Avec perfidie le Nazaréen t'a trompé, car il a... vous et fait disparaître les traditions de vos pères ». Quand j'entendis ceci je quittai le temple pour aller à la montagne, en un lieu solitaire, et j'étais excessivement triste en mon cœur et je dis : « Comment donc fut choisi le Sauveur; et pourquoi fut-il envoyé au monde par son Père qui l'a envoyé; et qui est son Père ; et qu'est la formation de cet Eon auquel il nous faut aller ? »

Pendant qu'il est plongé dans ces pensées les cieux s'ouvrent et le Seigneur apparaît à lui et aux disciples, pour dissiper ses doutes. Le Sauveur alors les quitte, et de nouveau ils sont tristes et pleurent. Ils disent : « Comment pouvons-nous aller aux païens et prêcher l'évangile du royaume du Fils de l'Homme; s'ils ne l'ont pas reçu comment nous recevront-ils ? »

Alors Marie se leva et les ayant embrassés tous parla à ses frères : « Ne pleurez point, et ne soyez pas tristes, ni ne doutez, car sa grâce sera avec vous tous et vous protègera. Louons plutôt sa sagesse qui nous a préparés et nous a fait devenir des hommes ».

Pierre lui demanda de proclamer ce que Dieu lui avait révélé, reconnaissant ainsi la grande distinction que le Seigneur lui avait toujours accordée au-dessus de toutes les femmes. Après cela elle commença le récit d'une apparition du Seigneur dans un rêve, malheureusement quelques lignes manquent ici.

A peine avait-elle fini qu'André se lève et dit qu'il ne pouvait pas croire que le Seigneur avait donné de tels enseignements. Pierre rejette aussi son témoignage et le lui reproche. Et Marie en pleurs lui dit : « Pierre, à quoi penses-tu? crois-tu que j'ai imaginé ceci de moi-même ou menti en ce qui concerne le Seigneur ! »

Et alors Lévi s'avance pour aider Marie, et reproche à Pierre



d'être un éternel querelleur. Comment continua la dispute, nous ne pouvons le déterminer car deux pages manquent. A la page 21 commence un nouvel épisode, lequel continue jusqu'à la fin du premier traité sans une lacune. Le Seigneur apparaît de nouveau à Jean, et Jean immédiatement retourne vers ses condisciples et raconte ce que le Seigneur lui a révélé.

Le Dr Schmidt insinue que le titre original fut l'*Apocalypse* ou *Révélation*, et non l'*Apocryphe de Jean*.

Le livre de la *Sagesse de Jésus-Christ* commence par les mots : « Après la résurrection d'entre les morts ses douze disciples et sept femmes disciples étaient allés dans la Galilée à la montagne qui... car ils doutaient des hypostases du Tout... comme des mystères de la sainte économie. Alors le Sauveur leur apparut, pas dans sa forme première, mais en l'esprit invisible. Sa forme était celle d'un grand ange de lumière, sa substance indescriptible, et il n'était pas incarné dans la chair mortelle, mais dans de la chair pure et parfaite comme il nous a enseigné sur la montagne en Galilée, laquelle fut appelée... Il dit : « Paix soit avec vous ; ma paix je vous la donne », et ils furent tous étonnés et effrayés ».

Et le Seigneur leur ordonna de lui poser toutes leurs questions; et tous les disciples exposent leurs doutes et reçoivent la réponse désirée.

Les *Actes de Pierre* sont également d'origine gnostique, et appartiennent au grand groupe des *Histoires apocryphes des Apôtres*. Le 2e document traite d'un épisode des cures merveilleuses de Pierre.

L'importance de la totalité du manuscrit n'est pas seulement qu'il nous apporte trois écrits gnostiques inconnus jusqu'à présent, mais spécialement qu'il nous donne une œuvre qui fut connue d'Irénée, notre première *autorité* importante sur le gnosticisme parmi les Pères. L'ouvrage duquel il fit des extraits mais sans donner les sources de son information ou indiquer le titre du livre, est l'*Evangile de Marie*.

Irénée commence la dernière section de son premier Livre (22 à 31) par les mots : « Et outre ceci, de ceux que nous avons déjà nommés comme les suivants de Simon, une multitude de Gnostiques-Barbelots se sont levés, et ils se sont montrés comme les ceps de la terre ».

Dans le chapitre 29; il traite plus spécialement d'un groupe de soi-disant Gnostiques-Barbelots, à propos de qui il donne le contenu d'un des livres dont ils faisaient usage, enseignement que nous ne trouvons pas mis en avant soit par les premiers, soit par les derniers hérésiarques. Théodoret (I. 13), parmi le reste des réfutateurs, seul a connaissance de cet enseignement et il copie simplement Irénée.

Cette source est notre *Evangile de Marie* et nous pouvons maintenant, pour la première fois, contrôler Irénée point par point et voir combien peu les Pères de l'Eglise réussirent et pouvaient réussir en reproduisant le système excessivement compliqué des Ecoles Gnostiques.

Nous ne pouvons malheureusement suivre plus longtemps M. Mead qui appuie la thèse proposée de citations d'Irénée, ne laissant aucun doute sur le fréquent usage que ce dernier fit de l'*Evangile de Marie*. Espérons que le précieux document qui remonte probablement au second siècle de notre ère sera prochainement traduit et que nous pourrons l'étudier plus à fond.

L'IMMACULÉE CONCEPTION ET LA SCIENCE

Les symboles sont des formules scientifiques imaginées aux âges anciens par les mystes détenteurs de tout savoir. Dans le christianisme celui de l'Immaculée Conception de la Vierge Marie, qui nous apparaît comme le summun de l'idée de la femme élevée à la dignité de pureté absolue, une vérité aussi se cache qu'un Œdipe moderne s'apprête à mettre au jour. Le savant dont je parle, M. Petau-Malebranche, ingénieur des mines par état, disciple de Wronski, émule de Louis Lucas, par vocation, prépare pour notre revue un important travail sur la *Mise en Espace de la Force* ; or, ce chercheur, rompu à toutes les difficultés de la mathématique, m'affirmait récemment qu'arrivé au 6e degré de la force l'homme pouvait engendrer par de simples passes endosmosiques exercées à distance sur la femme.

(Le Guetteur).



INFORMATIONS — GLANES

Parmi les Saints et les Possédés, la très curieuse étude publiée par M. Jean Finot dans la *Revue des Revues* dont il est directeur, touche à sa fin et paraîtra, nous dit-on, prochainement en volume. Ce travail de longue haleine nous offre une vue d'ensemble de la mysticité en Russie, embrassant le vaste empire, de l'ouest au couchant, du sud à l'extrême nord. Un court extrait montrera mieux que je ne saurais l'exprimer, le haut intérêt que présente l'ouvrage de M. Jean Finot Je le cueille au hasard, chez les Yakoutes, ces « marseillais polaires », comme l'auteur les appelle.

« A Guigiguinsk, village égaré au bord de la Mer de glace, vivait une des tribus yakoutes déjà converties au christianisme. La religion nouvelle n'a rien pu ôter à l'insouciance si sympathique de ces habitants des pays de glace, elle n'a pas su non plus apporter quelque clarté dans leurs conceptions religieuses. Il y a beaucoup de dieux, disent les Yakoutes, mais *Mikola* (Nicolas) en est le principal. Si misérable que soit leur vie, ils dansent et chantent, se rappelant bien que dans leur ancienne patrie située bien loin dans le... Sud, leurs ancêtres chantaient et remplissaient de leur gaieté tout l'univers. Ce fut un beau temps et un beau pays ! Le soleil y brillait souvent, l'herbe poussait très haut, et la neige n'y durait que six mois de l'année. Et on y parlait, on chantait et on dansait. Il y avait des orateurs qui ne cessaient de parler pendant des journées entières, il y avait des danseurs qui ne cessaient de danser des semaines entières C'est de père en fils que ces deux passions sont parvenues jusqu'aux Yakoutes de nos jours. Aujourd'hui comme jadis « du temps d'Artamon de la famille Chamalga, qui chantait tellement *avec son âme* que les arbres desséchaient et que les hommes perdaient leur raison », les Yakoutes chantent. Et leurs chants inquiètent les esprits. Ils arrivent, entourent le chanteur et le rendent malheureux. Mais le chanteur continue à chanter, il dérange l'ordre de la nature, mais chante quand même...

« Aujourd'hui comme dans le passé, le Yakoute croit à « l'âme des choses » (*itchite*) et il la cherche partout. Chaque arbre à son âme comme l'a chaque plante et chaque objet. Son marteau l'a de même, comme sa maisonnette, son couteau, sa fenêtre, ses armes. Mais il y a *Ai-toen*, l'âme suprême, l'âme abstraite de toutes les choses, l'incarnation de l'être. Elle n'est ni bonne, ni méchante, elle *est* et cela lui suffit. Loin de se mêler aux affaires de ce monde, *Ai-toen* regarde d'en haut, du septième ciel, les choses d'ici-bas et laisse faire. Et en attendant les *âmes*, les *esprits* remplissent le pays. Ils se montrent partout et s'incarnent dans nos *ombres*. « Gare à celui qui a perdu son ombre », vous disent les Yakoutes, car alors le malheur le guette, le surprend et le perd. On défend donc aux enfants de jouer avec leur ombre ».

Le Satanisme et la Magie, de notre collaborateur Jules Bois, dont l'édition in-8° fut l'an dernier un des gros succès de librairie, vient d'être réimprimé en un in-18 à 3 fr. 50 et mis, ainsi, à la portée des plus humbles bourses. Nous n'avons pas à faire l'éloge de ce livre, le plus documenté comme le plus sérieux qui ait paru depuis vingt ans sur cette matière.

Le **Questionnaire théosophique élémentaire** de M. D. A. Courmes, qui vient de paraître, est un excellent résumé d'une doctrine des plus élevées qui, très répandue déjà, dans les pays de langue anglaise, l'Inde, l'Australie, l'Amérique, la Grande-Bretagne, tend à prendre, en France, une extension assez grande, grâce aux laborieux et patients efforts de quelques hommes dévoués à la cause du Vrai. Pour peu étendu que soit cet opuscule, il n'en renferme pas moins, sous sa forme très bien condensée, un exposé précis et aussi complet que possible des grandes lignes de la théosophie, et les services qu'il est appelé à rendre sont d'autant plus appréciables que cette science ne compte, chez nous, qu'un bien petit nombre d'ouvrages d'enseignement.

Le **Lucifer** de décembre nous arrive des plus intéressants, comme toujours. Signalons tout spécialement le début d'un nouveau travail de M. G. R. S. Mead intitulé : *Parmi les gnostiques des deux premiers siècles*, travail auquel l'auteur semble avoir préludé en écrivant ses importantes études sur les Néo-platoniciens. Le savant co-directeur d'Annie Besant semble du reste, infiniment intéressé par cette Ecole d'Alexandrie d'où sortirent les grands mouvements mystiques auxquels, aujourd'hui, nous remontons, et il s'est acquis, à juste titre, dans cette aire de l'herméneutique, une notoriété qui classe ses ouvrages parmi ceux auxquels il faudra toujours se reporter. A lire, encore, dans le *Lucifer* de décembre, *Ascétisme théosophique*; par le Dr A. A. Wells ; *Le Philosophe inconnu*, étude sur Louis Claude Saint-Martin, par Mme Isabel Cooper-Oakley ; plus la suite des articles en cours annoncés en de précédents numéros.

D'Adyar, **The Theosophist** nous envoie, par la plume de son directeur, notre vénérable ami le colonel Olcott, un fraternel et franc salut. Si beaucoup, ici, connaissent le colonel Olcott, qui est aujourd'hui presqu'une personnalité parisienne, moins savent ce qu'est la revue qu'il publie aux Indes, *The Theosophist*, l'organe le plus important, avec le *Lucifer*, de la Société Théosophique, dont le colonel est président, et qui a pour devise : « Il n'y a point de religion plus élevée que la vérité ». Dans ses *Feuilles d'un vieux journal*, travail de longue haleine, le colonel Olcott retrace l'histoire « vraie » de la Société Théosophique, montrant, en même temps, ce que fut réellement Mme Blavatsky: le numéro de Décembre contient, de plus, du même écrivian un long article intitulé : *Une voyante française*, où il rapporte une très curieuse séance à laquelle il assista en juin dernier avec M. H. Desormeaux du *Gaulois* : on ne parlait, alors, que de la fin tragique du marquis de Morès, et la célèbre somnambule révéla à ses deux auditeurs et avant que quiconque en ait été informé, des particularités du drame qui, plus tard, furent contrôlées. Une collaboration d'élite parmi laquelle d'érudits pandits, est groupée autour du *Théosophist* qui est, en l'espèce, un périodique de tout premier ordre.

Dans **La Curiosité** du 15 décembre, un article excellent du Dr Pascal sur *Les Charmeurs*. Entre autres moyens employés pour engourdir la malice des cruels ophidiens, l'auteur en cite un des plus curieux : « La *pierre à serpents* est un charme naturel pour les reptiles ; c'est une espèce de production osseuse qu'on trouve sur la tête de quelques serpents seulement ; elle jouit aussi de la propriété de guérir leurs piqûres. »

La **Revue Spirite** dirigée, depuis la mort d'Allan Kardec, par M. Leymarie est extrêmement intéressante. Des reproductions de photographies psychiques y sont fort bien présentées et c'est là un sérieux élément de succès en ce temps d'iconophilie à outrance. A signaler dans le **nu-**

méro de décembre : *Un magistrat hérmétiste — Jean d'Espagnet* — par M. J. Maxwell ; *Origine et Nature de la Pensée*, par le Dr Daniel ; *Conditions à observer dans les séances*, par Mme E.d'Espérance ; *Un fait d'apparition*, par J. de Krouhelm ; *Rêves réalisés*, par le même ; *Un fait télépathique*, par M.H.Pelletier ;etc., etc.

Dans le **Lotus Bleu** de novembre, à signaler : *La Loi du sacrifice et les mystères de la création*, par Marius Decrespe ; *Pour l'Occident*, par Guymiot ; *Règlement, révisé en 1896, de la Société Théosophique*, par H. S. Olcott ; *A propos de la révision du Règlement de la Société Théosophique*, par D. A. Courmes, etc., etc.

Dans **l'Humanité intégrale** de novembre, notre ami Camille Chaigneau développe longuement sa théorie d'un *synthéisme* qui mettrait d'accord théistes et athées, spiritualistes et matérialistes par une formule ingénieuse, du reste, appuyée de sérieux arguments. La place nous manque aujourd'hui pour examiner comme elle le mérite l'idée du directeur de l'Humanité intégrale, nous y reviendrons.

The Vahan de décembre adresse au public européen un pressant appel en faveur des faméliques de l'Inde que le fléau continue à ravager. L'auteur de l'article, M. Mead, retraçant le tableau navrant des misères de nos frères d'Orient, rappelle les efforts faits à Bénarès par Mrs Annie Besant, et presse instamment tous ses amis d'Europe d'aider, en hâte, les pauvres êtres que la faim décime. Nous faisant l'écho du généreux théosophe, nous avisons nos lecteurs que nous nous offrons à faire parvenir à M. Mead les sommes, si faibles soient-elles qu'ils voudront bien nous adresser.

Gérant : Bussière

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY. Bussière, frères.

UN DRAME D'ELIPHAS LÉVI

Par V. EMILE-MICHELET

Eliphas Lévi, le maître Kabbaliste de notre siècle, a écrit un drame biblique en vers, *Nemrod* (1). Par cette œuvre, ce puissant esprit révèle sa conception du théâtre, et de là, il est plus facile de suivre son influence sur la pensée et la littérature de notre temps, influence qui fut occulte et puissante.

Avant d'être Eliphas Lévi, avant d'être, comme le doit l'Initié, *né pour la seconde fois*, Alphonse Louis Constant fut prêtre catholique. Son œuvre a subi l'influence de l'ordination, car l'homme demeure *sacerdos in æternum*. Comme tous les initiateurs, il dut recevoir le baptême de la persécution : les hommes de son temps l'outragèrent et le jetèrent par deux fois en prison. Car il faut que le révélateur souffre pour son idée, tel l'amant pour son amour. Comme tous les cœurs généreux, comme tous les esprits justes, il lança une clameur de révolte contre l'iniquité du siècle. En un temps de féodalité ploutocratique il témoigna la férocité du riche. Le verbe fier de *la bible de la liberté* et de *la voix de la famine*, lui mérita par deux fois l'honneur de la prison. Puis il abandonna les luttes de la haute politique pour celles, plus grandes, de la connaissance et de la révélation. Des tourmentes du monde social, il se jeta entre celles du monde astral, pour cingler vers le port empyréen. *Il naquit pour la seconde fois.* Les hommes qui doivent pénétrer au sanctuaire du Mystère sont prédestinés. La lueur des planètes sacrées signa dans leur main le mont solaire. Mais un événement de hasardeuse apparence conduit leurs pas vers le

(1) Ce drame ou plutôt ce « mystère » a été intercalé par son auteur dans le *Dictionnaire de littérature religieuse* par l'abbé Constant (encyclopédie de l'abbé Migne). On sait qu'Alphonse Louis Constant hébraïsa son nom patronymique en ce nom d'Initié : Eliphas Lévi Zahed.

seuil occulte. Pour devenir Paul, le viveur Saul devait marcher vers Damas. Une lecture de Swedenborg découvrit à Alphonse Louis les horizons du monde occulte. Il y courut d'un cœur voué. C'est alors qu'il devint Eliphas Lévi, le maître vénérable du *Dogme et Rituel de la Haute Magie*, l'un des puissants chaînons de la chaîne des Initiés d'Occident. Il sut, il osa, il voulut, il garda le silence. Que l'aile profonde du Sphinx enveloppe son intime destin ! Vieillard ayant conquis la Connaissance, en 1875 il s'éteignit dans la sérénité. Le langage initiatique dirait : « *Il naquit pour la troisième fois* » ; le langage mystique dirait : « Il remonta vers le sein du Père ».

Eliphas Lévi, maître dans la Haute Science, fut un artiste. Je définis l'artiste : L'HOMME QUI PEUT, PAR LA RÉVÉLATION D'UN RHYTHME, INVOQUER UNE CATHOLICITÉ : (*Invoquer* et non *évoquer* ; certains comprendront la différence). Eliphas Lévi possédait la grâce préordonnée de l'artiste, et son œuvre cruciale de philosophe se pare de la fatidique rose de beauté. Sa prose nombreuse et couronnée d'images, atteste un poète. Ses vers, — car hélas ! il en fit ! — sont médiocres. Un autre maître de la Science, Fabre d'Olivet, traduisit en vers français, pour en faire un commentaire peut-être supérieur au poème, le Caïn de Byron. Encore eut-il la modestie d'écrire cette traduction en vers blancs. Ses vers sont bien pénibles. Que serait-ce si Fabre d'Olivet s'était astreint à rimer? Précisément parce qu'Apollon lui avait refusé le don des vers, Eliphas Lévi s'obstina à écrire en vers, et il eut la fâcheuse inspiration d'employer la forme métrique pour son unique pièce de théâtre : *Nemrod*.

La forme théâtrale, synthétique et radiante, devait naturellement tenter son esprit. Il aimait le théâtre au point que sa mémoire avait gardé des actes entiers des tragédies classiques. Une anecdote en sera la preuve. Un soir, dans une ville de province, il se trouvait au théâtre où l'on jouait *Phèdre*. L'acteur qui jouait le rôle de Théramène fut subitement malade et dans l'impossibilité de paraître en scène. Cruel accident pour toute la troupe, qui ne savait comment se tirer d'embarras. Eliphas Lévi, apprenant l'événement, s'offrit à remplacer au pied levé l'acteur défaillant. C'était l'heure d'entrer en scène. On revêtit du costume du Théramène absent le Kabbaliste. Son entrée fut saluée par

les rires de toute la salle : le costume trop petit pour sa taille, l'affublait ridiculement. Sans se déconcerter, Eliphas commença :

> Et dans quels lieux, Seigneur, l'allez-vous donc chercher ?

Il alla jusqu'au bout sans défaillance de mémoire, et des applaudissements vigoureux l'accompagnèrent.

Eliphas Lévi n'aura jamais connu la légitime joie de voir son drame sur la scène. Nous parlons de ce *Nemrod* non comme d'une posthume curiosité littéraire mais avec la croyance qu'il accomplira sa destinée : *habent sua fata...* Nous pensons qu'il accroîtra la vertu d'iniateur du maître défunt, et qu'en dépit de sa forme insuffisante, il ne sera pas sans ascendant sur le théâtre nouveau qui doit s'épanouir.

Sur la littérature de notre temps, Eliphas Lévi aura exercé une grande influence. M. Papus a cité un certain nombre d'écrivains de la nouvelle génération sur lesquels cette influence est manifeste (1). L'hermétiste aura eu aussi une action sur des écrivains antérieurs. Ainsi, c'est après avoir approfondi Swedenborg sur les conseils d'Eliphas que Balzac écrivit son admirable *Seraphitüs*. Je crois même qu'Eliphas, par l'intermédiaire de son superficiel disciple Desbarolles, n'a pas été sans influence sur M. Alexandre Dumas fils.

Il nous intéresserait de savoir si John Dée a eu quelque action sur Shakespeare, lequel est — Carlyle l'a senti sans le pouvoir pénétrer, — un conscient Révélateur.

Vous souvient-il des pages où Balzac raconte comment son Balthazar Claës devint le chercheur de l'Absolu ? Un officier polonais, Adam de Wierzchownia, au hasard des étapes guerrières de l'époque napoléonienne, vient loger un soir chez le riche Flamand, et cet homme, — un génie maudit, — verse dans l'esprit de Claës la parole d'initiation. Le modèle d'après lequel, guidé par son sûr instinct d'artiste, Balzac n'a tracé qu'en adventice silhouette son Polonais fatuaire, c'est Hoëné Wronski, le maître vertigineux d'Eliphas et de Balzac. Par Wronski et Fabre d'Olivet se rattache dans le XVIIIe siècle, à Claude de Saint-Martin et Martines de Pasqually, la pléïade de 1850 des Initiés de

(1) Appendice au *Livre des Splendeurs*, œuvre posthume d'Eliphas Lévi.



langue française : Eliphas Lévi, Lacuria, Louis Lucas, Henri Favre, etc., qui auront exercé une action décisive sur la pensée des temps présents, et qui transmirent aux jeunes d'aujourd'hui l'urne de sombre onyx au cœur de laquelle palpite l'asbeste lampe de vie. Si cette chaîne d'esprits émissaires se brise chez une nation; si, dans l'intervalle d'un siècle, nul homme ne naquit, métaphysicien ou poète, pour constituer l'un des anneaux de la nécessaire cadène, c'est que cette nation, caduque, va mourir. Et comment pourrait-elle subsister puisque nul Voyant ne serait là pour lui présenter l'idéal qui la fait vivre?

Eliphas Lévi aura-t-il eu quelque influence sur le théâtre en France? On peut déjà répondre affirmativement, puisque cette action est évidente sur M. Joséphin Péladan, l'auteur de *Babylone.* Son drame *Nemrod*, si défaillante qu'en paraisse la forme, est du moins pour rappeler le théâtre à ses origines sacrées. Si l'on considère comme appartenant déjà au passé les belles tentatives du drame romantique, comme *Les Burgraves*, *Chatterton*, le théâtre français dans cette seconde moitié du XIX[e] siècle, ne se peut enorgueillir que d'un solitaire et sublime chef-d'œuvre : l'*Axël* de Villiers de l'Isle-Adam. D'autre part, les habitués des spectacles, relevant pour la plupart de la classe moyenne, ont obtenu un théâtre au niveau de leurs appétences : un théâtre bourgeois, un théâtre d'esclaves, un théâtre d'ilotes. La foule est toujours asservie à la fatalité. Elle est enchaînée par ses passions basses et ses conceptions médiocres. Le poète est un libérateur. Il peut choisir le drame pour formule de son verbe de délivrance, bienfaisant comme l'ange qui,

> .....entrouvrant les portes,
> Viendra ranimer, fidèle et joyeux,
> Les miroirs ternis et les flammes mortes.

Mais la masse des faibles demeure attachée à la servitude. Cette liberté, cette plénitude de l'âme que lui apporte la main robuste du Poète, est un vin trop fort pour ces êtres déprimés. Leur lâcheté blasphème la parole de l'envoyé divin. La nécessaire aventure d'Orphée déchiré par les jeunes Ménades, plus belles du vertige de leurs saphiques luxures, a vêtu cet aspect dans notre temps : C'est la basse plèbe des esprits vulgaires, qui étouffe d'une anonyme et circulaire et graduelle poussée le sein

du Poète, le sein glorieux où palpite le cœur solaire, *cor cordium*, comme dit l'épitaphe qu'une main divinatrice écrivit sur le coffret enfermant le cœur victimé de Shelley..... N'importe ! dans la nuit plus ténébreuse plus fort est l'éclat du flambeau.....

Ce *Nemrod* est-il d'un poète ? Oui, certes, et d'un puissant concepteur. Il date évidemment de l'époque où l'auteur, en la pleine vigueur de la maturité, allait conquérir la clé d'or du grand Arcane. Pourquoi Eliphas Lévi a-t-il obéi à la malencontreuse lubie d'écrire son drame dans la langue du vers, qu'il ne sait pas manier ? Il n'est pas né ouvrier du vers, et sa pensée, gênée par la toilette des rimes, perd une part de son initiale puissance, qui, dans la prose, se fût complètement épanouie. L'expression défaillante alourdit l'essor de l'idée. Il désaire de majestueux concepts, d'épiques visions, avec le langage de feu François Ponsard, et l'on souffre de voir la muse du poncif profaner de son baiser le front de ce hiérophante. Imbu de la tragédie classique, il imita la rhétorique déchue de Racine, qui, pour monotone et plate qu'elle soit trop souvent, avait le mérite de tenir sa place dans l'ordonnance étriquée, mais encore harmonieuse du XVIIe siècle. Eliphas a consciencieusement chevillé les alexandrins bêtas bien coupés en deux par le césure, dont le théâtre du XVIIe siècle lui laissait la formule encore gauchie par la queue des imitateurs, depuis Voltaire jusqu'à Népomucène Lemercier. Aussi *Nemrod* abonde-t-il en vers de ce genre :

> Et vous dites, Seigneur, que vous parlez sans feinte !

Mais Eliphas est né artiste. Il a besoin de s'évader de ce style abstrait et sec. Son instinct réclame l'image généreuse et juste. Et tandis que plane sa conception, brisant les entraves de sa versification, de temps en temps, un vers jaillit qui veut être engendré d'un poète. Tel celui-ci :

> Oh ! laisse à mon amour sa crainte et son mystère !

La faculté significatrice, l'essentielle appartenance du poète, c'est le pouvoir d'appeler, par la fable qu'il raconte, toute la vision d'un monde complet. Quand la main d'un enfant jette un caillou dans un étang, ce n'est pas le seul point où tombe la

pierre qui s'émouvra sur la surface des eaux : une série de frissons concentriques se succéderont rythmiquement jusqu'au bord des terrains. Ainsi la parole du poète doit porter jusqu'aux limites de mondes lointains les orbes des impressions et des pensées. Il ne me semble pas que cette puissance manque à l'homme qui a conçu *Nemrod*. La réalité du drame, ce que j'appellerai son action seconde, c'est la lutte entre deux forces, la force de destruction symbolisée par Nemrod et la force de création symbolisée par Enos, c'est l'immémorial duel entre les deux forces que les Kabbalistes nomment *Hereb* et *Ionah*, c'est l'antagonisme des deux termes du binaire, envisagé sous l'un de ses aspects, et agissant sur l'humanité.

Il faut remarquer que dans le drame d'Eliphas, l'homme occupe le premier plan, la femme le second. Ce drame est solaire surtout, et l'initié qui le conçut n'a pas obéi à la faiblesse contemporaine qui accorde trop souvent à la femme la suprématie dans l'art théâtral. Quand un art va gravitant autour de la femme, c'est qu'il s'abandonne au mouvement ionien descendant à la décadence, c'est que sa virilité se meurt. Théâtre d'ilotes, disais-je du théâtre congruent à la majorité actuelle ; il faut ajouter : théâtre d'eunuques.

Dans ce *Nemrod*, la passion amoureuse est placée au second rang ; car, dans la réelle hiérarchie des manifestations du Désir humain, elle ne trône pas à la cime. Et si le front féminin n'a pas de beauté plus puissante que l'amour, le front viril se peut nimber de plus lumineuses gloires.

C'est dans le heurt de deux esprits d'inégale vertu mais d'égale ardeur que fermente l'intérêt du drame d'Eliphas, dans le combat de deux énergies, celle de Nemrod et celle d'Enos. Louis-Claude de Saint-Martin, qui est le Platon français, au célèbre γνωθι σεαυτον inscrit sur le fronton du temple de Delphes a formulé ce corollaire, évident pour quiconque a médité la Table d'Emeraude : « Tu connaîtras la nature par l'homme, et non l'homme par la nature ». Il appartient à quelques-uns de poursuivre du regard aquilin de leur esprit, au delà du plan où l'humanité s'agite, le duel de ces deux forces, de ces deux hommes dont les noms ne furent pas arbitrairement choisis par le Kabbaliste-poète : Nemrod et Enos. Nous devons, ici, nous maintenir

sur ce plan. Il est assez vaste encore pour contenir un très lointain essor de désirs et de rêves.

Nemrod est tout orgueil, mais son orgueil est basé sur l'apparence et non sur la réalité. Comme tous les hommes enivrés d'une passion, il est la dupe hallucinée d'un mirage. Il semble le protagoniste de la force ; mais il ne s'éprend que du simulacre de la force. En vain se croit-il un maître, le brutal martien : il n'est que le trouble esclave de son instinct adirant. Son vouloir en révolte contre les Normes n'a d'autres points d'appui que les colonnes lézardées de l'orgueil et du mensonge. Il veut édifier la tour de Babel sur l'orgueil ; il veut édifier son autorité sur le mensonge. L'une et l'autre s'effondreront. Car la divine nature a dit à l'homme : « Tu ne pourras bâtir ta maison sur le sable ; tu ne pourras bâtir aucun asile de ta vie sur le mensonge, ni l'amour, ni la beauté, ni la joie ! »

Et pourtant ce Nemrod est un redoutable tyran. Politique habile et dialecticien sinistre, il a pour complices la bassesse humaine et la lâcheté. Voyez, à la septième scène du troisième acte, avec quelle subtilité Nemrod révèle la tacite complicité du tyran et de la plèbe. Et face à face, après d'éphémères colères, la plèbe et le tyran se reconnaissent dignes l'un de l'autre, égaux et complices, comme la mérétrice et le ruffian. Je ne crois pas que cette scène soit très indigne de s'approcher du *Jules César* de Shakespeare.

> Un peuple ne doit pas pouvoir tuer ses maîtres !

s'écrie Nemrod dressé contre la plèbe rébellionnée. Et sa louche et sûre dialectique trouble l'âme généreuse et pure de son juvénile adversaire, Ariel, qui laisse tomber son épée en murmurant :

> ... Jamais la violence,
> Jamais l'orgueil de l'homme altéré de vengeance.
> Ne pourront conquérir la justice !...

Certes ! La foule qui s'est donnée à Nemrod, quand elle se révolte, est traître au pacte consenti par sa lâcheté. N'importe : par la révolte elle auréolera d'une beauté son front avili. La vie d'une foule va, comme celle d'une femme, vers ses fins mystérieuses par la trahison.

Contre l'orgueil de Nemrod se dresse l'orgueil d'Enos. Mais le



farouche prêtre Enos a campé son orgueil sur la réalité. Aussi Nemrod, le tout-puissant roi, est-il averti par son instinct que l'adversaire à craindre, c'est ce vieillard solitaire et proscrit qui va mendiant sur les chemins le pain de ses deux petits enfants Ariel et Ada. Et tout le drame consistera dans la lutte entre ce despote et ce mendiant. Ne saurait-il que souffrir et mourir, le fanatique mendiant déjà serait un terrible ennemi. Mais encore ce vieillard proche du tombeau se contreboute à de l'éternel. Il est plus qu'un vociférateur de liberté : il est le détenteur de la Tradition. A ses mains furent confiés le Livre, la parole de vie. Ce Livre mystique, le livre d'Hœnosch.

... Testament de l'antique alliance,

Le livre d'union du monde avec le ciel, se transmettra d'âge en âge entre les mains providentiellement signées. La Parole perdue que cherchent les Maçons sur les traces d'Hiram y est écrite en caractères secrets. Gœthe, qui en épela des lignes, l'appelle « le secret ouvert ». C'est le livre de la Haute Science, de la seule, puisqu'elle donne la clé des correspondances qui relient les plans divers du monde. Les initiés le lisent silencieusement, les poètes paraphrasent ses feuillets (1), et les prophètes et les messies le traduisent dans les langages des races, adaptent son texte éternel à l'éphémère idiocrase d'une foule.

Nemrod sent son ennemi si fort qu'il demande l'aide de l'Esprit du Mal ; c'est-à-dire qu'il évoque, pour s'enchaîner à elle, l'âme de la fatalité. Entendu philosophiquement, le pacte avec la puissence des ténèbres, — symbole dont s'est servi toute la légende humaine, — n'est autre chose que la cession de son vouloir, la remise de son ascendant à la fatalité (2). Symboliquement, c'est l'inféodation de sa personnalité au prince des Eggrégores.

« Es-tu ton propre géant? » demande à son compagnon, en

(1) Pour les poètes de langue française, voir particulièrement, à titre d'exemples : Charles Baudelaire, sonnet IV de Spleen et Idéal ; Gérard de Nerval : dernier sonnet des *Chimères*. Il est permis de considérer ces deux courts poèmes comme des paraphrases de versets du télétique livre d'Hénoch.

(2) La science contemporaine d'observation a étudié les fatalités de l'hérédité. Si elle avait des yeux plus clairvoyants, elle y aurait découvert les



un vers grandiose de Victor Hugo, Hermann, l'un des « deux cavaliers qui marchaient dans la forêt » ; tout homme est son propre sorcier. Tout homme, — s'il n'est surhumain, — évoque une force qui projette dans l'atmosphère seconde le prolongement de ses actes de ses désirs. Toute clameur d'appel que pousse une poitrine opprimée d'une passion se perpétue en longs échos dans le monde astral.

Autour du glaive rôde toujours le spectre ; autour de l'outil, le souvenir de l'œuvre. L'épée de Nemrod a créé des fantômes, comme ses passions ont enfanté des larves. Eliphas remplit sa fonction de poète en montrant ces entités astrales tournoyant autour de Nemrod (1). C'est là ce que la critique vulgaire nomme le fantastique ou le merveilleux. Le théâtre classique français, qui atteste l'esprit lucide, mais superficiel, des Gallo-romains, au défaut de la profondeur celtique, n'a pas su montrer le prolongement des actes humains dans l'atmosphère extrahumaine. Le poète dramatique doit peindre ce tableau. Shakespeare et Wagner n'y ont pas manqué. Le vulgaire prétend que ce domaine du poète est irréel. Il se trompe comme en toutes ses assertions. C'est une réalité. Mais la réalité essentielle n'est jamais perçue que par des Voyants.

Cependant le Nemrod du drame a parmi les humains deux ministres, Jubal et Tubalcaïn. Jubal, le politique serpentin, le virtuose émasculateur dont le talent maquillé de mensonge chante la cantilène de corruption. Jubal, vous le rencontrerez fréquent aujourd'hui. C'est le faux-poète et le faux-artiste, qui fabrique, courtisan de la bourgeoisie régnante, un simulacre d'art au niveau de l'appétence des mufles. Ce type, un noble pasteur des esprits Allemands, Hegel, l'appelle « une non-entité ».

Jubal est la prostitution de la Lyre, Tubalcaïn est la prostitution de l'Epée. Tous deux vont au même but par deux voies différentes. Brutal et grossier, Tubulcaïn prêche la guerre et l'abrutissement militaire.

caractères du *pacte*. Cela, Ibsen l'a confusément senti. (Voir, entre autres pièces, les *Revenants*). Mais tandis que le symbolisme d'Eliphas est héroïque et certain, celui d'Ibsen est bourgeois et tâtonnant. Je ne parle pas, bien entendu, de l'Ibsen plus puissant de la maturité.

(1) Acte II, scène 8.



Deux femmes traversent ce drame. Au cours de ses écrits, Eliphas Lévi a laissé voir sa conception de la femme que ne contredisent pas ces deux personnages ; Zelpha et Ada. Prêtre d'abord, l'homme eut sans doute la chaste jeunesse des âmes ardentes. Ceux qui vécurent ainsi gardent une reconnaissable vision du féminin.

Zelpha est la femme d'amour. Elle traverse une situation pire que celle de Chimène, comme son amant Ariel une situation pire que celle de Polyeucte. Couple voué à l'amour, Zelpha et Ariel ont laissé capturer leur Ascendant ; et celle qui naquit pour aimer. la douce Zelpha, son tout-puissant maître l'amour la conduit, par la voie de la douleur héroïque, vers sa sanglante sœur la mort.

Ada est la vierge vouée à une mission. Antigone du rude épopte son aïeul, elle sauvera, de son geste exalté, le mystérieux Livre. Sa jeunesse fanatique n'est parée d'aucune volupté ; sa vie tragique se précipite hors de la voie normale de la femme, qui est l'amour. Fiancée d'un farouche enthousiasme, elle n'enfantera que la beauté de son rêve.

Tels sont les sept personnages entre lesquels se joue le drame d'Eliphas. Croyez-vous que leurs silhouettes s'agitent vainement sur le sable d'un désert d'Asie ? Non : leur symbolique existence s'affirme contemporaine de toute humanité. Nemrod est aujourd'hui vivant. Non plus un homme mais un état social assurant la suprématie d'une abominable caste. Il a perdu la fauve grandeur de son orgueil. Devenu médiocre, il est resté meurtrier. Il tue la justice ; il tue la beauté ; il tue l'amour. Il voudrait abolir l'éternelle Parole. Pour lui, Tubalcaïn écrase le troupeau des souffrants et des faibles ; pour lui Jubal souille de chants insincères la divine pureté de la Lyre, — industriel de lettres ou d'art qui flatte le despote bourgeois aux cent mille têtes. Viendront-ils, Enos, les temps de la sainte révolte ?...

S'il est un prêtre croyant en ses dieux, qu'il veille sur les vases sacrés ! S'il est un poète élu des dieux, qu'il formule le verbe libérateur ! S'il est un solitaire inconnu lisant le livre d'Hœnosch, qu'il en cache les feuillets éternels !

V. Emile-Michelet.



LE CULTE DES MORTS

Par AUGUSTE CHEYLACK

Le Royaume divin est en vous.

En lisant, dans le dernier numéro de la *Revue Philosophique*, une étude de M. Le Bon, j'y ai remarqué une citation de l'éminent philosophe contemporain M. Renouvier, de laquelle j'extrais ce qui suit :

« *Quant au tableau des souffrances de l'humanité, si nous* « *pensons aux phénomènes sociaux qui caractérisent notre* « *époque, la guerre des nationalités, la guerre des classes, l'uni-* « *verselle extension du militarisme, les progrès de l'extrême* « *misère parallèle au développement de la grande richesse...,* « *la marche croissante de la criminalité... celle du suicide, le* « *relâchement des mœurs familiales et l'abandon des croyances* « *supra-mondaines* que remplace de plus en plus le STÉRILE « CULTE MATÉRIALISTE DES MORTS. *Tout cet ensemble...* »

Si les lignes ci-dessus, fragment d'un tableau fort triste, mais assez vrai, de notre époque — et, en plusieursde ses traits, d'autres époques aussi — ; si ces lignes n'avaient été, en quelque sorte, mises à l'appui d'un travail publié dans une revue sérieuse, sous la signature d'un psychologue distingué ; si, surtout, le membre de phrase souligné plus haut : *stérile culte matérialiste des morts*, n'apparaissait, à la fin de la *période*, sinon tout à fait comme l'expression de la résultante, du moins comme l'augmentatif dissolvant de tous les faits dont l'énumération précède ; oui, si ces diverses causes ne se trouvaient réunies, il conviendrait sans doute de se contenter de sourire d'un jugement trop superficiel. On se rappellerait Tacite et ses phrases si improphétiques à l'adresse des sectes chrétiennes de son temps et



l'on tournerait alors la page en répétant une fois de plus le *nihil novi sub sole* de l'Ecclésiaste.

Mais outre que la seule apparence du dédain serait impertinente à l'égard d'un philosophe d'une belle envergure intellectuelle, l'heure est vraiment trop sérieuse pour laisser germer, ne fût-ce que dans quelques cerveaux, des idées préconçues hostiles à une manifestation religieuse destinée peut-être à donner, non pas la solution, mais une des solutions au très grave problème du développement harmonieux de notre civilisation occidentale.

Dans l'étude à laquelle j'ai fait allusion au début, l'auteur parle des sentiments inconscients des foules. Il serait bon aussi, de temps à autre, de noter au passage les sentiments inconscients des philosophes, afin de montrer, une fois de plus, que les intelligences les plus vastes, les plus soigneusement cultivées, n'évitent guère davantage ces partis pris dont les psychologues accusent les foules d'être trop souvent coutumières.

Stérile culte naturaliste des morts.

Voilà qui est vraiment bientôt dit !

Examinons, d'abord, la justesse de la seconde épithète ; nous analyserons ensuite la valeur de la première : c'est la véritable marche à suivre, comme on le verra ; du moins ferai-je de mon mieux pour qu'il en soit ainsi.

A quoi correspond le Culte des Morts et pourquoi serait-il matérialiste plutôt qu'idéaliste, par exemple ?

Le matérialisme est une hypothèse, non scientifique, un peu démodée, et qui suppose l'unité de Substance. Il est à remarquer que cette opinion, purement métaphysique, peut s'accorder avec le Souvenir pieux des Ancêtres ; mais, enfin, ce sont deux choses distinctes, non subordonnées l'une à l'autre.

Quant au Culte des Morts, c'est un phénomène social aussi vieux que notre race, et bien qu'il ait été placé, — non relégué, — au second rang, après le culte rendu aux dieux de la nature physique, la permanence de ce fait, à travers toute notre histoire,est autrement importante, en somme, qu'un des nombreux essais d'explication du Cosmos imaginés par des penseurs isolés.

En un mot, ce culte est un développement continu, normal, d'un grand sentiment humain collectif, tandis que le matéria-

rialisme, répétons-le, n'est qu'une des tentatives éphémères des philosophies individuelles.

Le premier contient tous les germes, tous les éléments d'une Religion, puisque les religions, comme l'a souvent fait remarquer le savant M. Louis Ménard (1), sont les créations collectives des peuples, tandis que l'hypothèse philosophique ne franchira jamais les bornes de quelques groupements d'intelligences métaphysiques.

Mais si le culte de ceux qui nous ont précédés sur cette planète est fort ancien, ce n'est pas une raison pour sembler croire que les modernes, dans les manifestations extérieures de leur croyance, continueraient à pratiquer les différents rites dont s'est tant moqué, — et il ne faut pas l'approuver, — le grand railleur Lucien. Il ne s'agit nullement, que les *penseurs* se rassurent, de rétablir les sacrifices sur les tombeaux ; et l'obligation des *parentalia* nous paraît aussi, au moins sous ses antiques formes, devoir être bien définitivement abandonnée. D'ailleurs les anciens, tout en accomplissant ces rites qui paraissent de nos jours si étranges, ne *matérialisaient* pas, autant qu'on paraît le supposer aujourd'hui, les rapports des Vivants et des Morts.

Qui ne se rappelle, dans Eschyle, la belle prière d'Electre sur le tombeau de son père. Le poète traduisait les croyances de son temps, et ces croyances étaient souvent fort belles.

Et l'Hindou, demandant aux ancêtres que « dans sa famille « le nombre des hommes de bien s'accroisse, et qu'il ait beau- « coup à donner. »

Ces prières ne valaient-elles pas les oraisons modernes ?

« La Mort, a dit M. Fustel de Coulanges, fut le premier mys- « tère ; elle mit l'homme sur la voie des autres mystères. Elle « éleva sa pensée du visible à l'invisible, du passager à l'éternel, « de l'humain au divin ».

Ce sont là de belles paroles, et qui, à elles seules, suffiraient à

(1) Dans cet ordre d'idées, on pourra lire, dans le très beau livre de M. Louis Ménard, *Rêveries d'un païen mystique* : *Evolution religieuse* ; et plus particulièrement, pour le culte des morts, les deux pièces intitulées : *Sacra Privâta* et *Dis manibus*. Je les ai bien souvent relues, et toujours avec fruit.



justifier une telle tendance religieuse, si les créations spontanées des grands peuples avaient besoin d'être justifiées par des penseurs.

*
* *

Culte stérile ! avez-vous dit aussi. Voyons. Un philosopbe de ce siècle a écrit que « les morts pèsent de plus en plus sur les « vivants ». Et je prends chez M. Le Bon le passage saisissant que voici :

« Quand des individus sont réunis, pour traiter une question « politique, religieuse ou morale, ce ne sont plus des vivants « mais des morts qui discutent. C'est l'âme de leurs ancêtres qui « parle par leur bouche ; et ce qu'il faut entendre alors, c'est « l'écho de cette éternelle voix des morts ».

Eh bien, cela est vrai ; malgré les apparences de variations, ce sont les ancêtres qui parlent en nos âmes, qui se manifestent par nos voix. Et si, recueillis, nous les écoutions bien, c'est toujours la meilleure partie de ce qui fut leur pensée qui nous conseillerait. Leur conscience fixe déterminerait notre conscience parfois hésitante. Et la faible lumière intérieure vacillerait un peu moins au vent des contingences mauvaises.

Je ne me suis jamais promené solitairement dans une de nos grandes nécropoles, mais surtout dans un humble cimetière de village, sans entendre, plus clairement que partout ailleurs, résonner, au plus profond de mon être, l'écho de ces paroles de la Vie Eternelle que demandait si candidement l'apôtre.

C'étaient sans doute les ancêtres qui parlaient.

Notre héritage intellectuel et moral nous semble là, sous la terre que nous foulons. Mais si un fétichisme bien naturel nous fait chercher ceux qui ont passé la grande porte de l'Inconnu à la place même où fut déposée l'enveloppe de leurs énergies, ce n'en est pas moins, selon la belle expression de Shakespeare, avec *les yeux de l'esprit* que nous consultons les Pères et que nous leur demandons s'ils ne sont pas trop mécontents de la tâche poursuivie par les Enfants.

Les morts, dans leur existence immobile, ne mentent jamais ; pourquoi le feraient-ils ? Interrogés sincèrement, ils répondent

toujours sincèrement, mais avec indulgence, car ils ont lutté, eux aussi.

Idéalistes et matérialistes, positivistes et croyants de toutes les confessions peuvent se réunir, sans crainte, autour des stèles funéraires. Ils n'entendront là que de grandes et fortes paroles. Ils y mèneront leurs fils et ils les y initieront à l'austère devoir de la vie.

Le jour où l'humanité tout entière appellera ses morts, les âmes de tous les aïeux se réveilleront, seront vraiment présentes.

Les générations disparues planeront alors sur les générations agissantes.

Mais, a-t-on objecté quelquefois, et les enfants de ceux qui ont mal agi? Ils ne peuvent pas interroger leurs pères!

Si, ils les interrogeront. Et les pauvres visages, les visages si profondément attristés de ceux qui faillirent, les supplieront; et les mains décharnées, avant de retomber dans le sépulcre, leur montreront la bonne route. Et les enfants ne jugeront pas, mais ils essaieront d'effacer le mal accompli.

Ceux qui ne croient pas à la permanence de l'âme humaine après la mort, finiront peut-être par se dire qu'après tout l'homme n'est réellement sûr que de l'existence de ses idées; ils sentiront s'agiter en eux les meilleures des énergies ancestrales, et ils ne discuteront pas davantage.

Quant à ceux qui croient fermement à un avenir individuel supra-terrestre, ils s'inclineront pieusement, et le Souffle passera sur eux.

Et ce sera vraiment, au-dessus des églises philosophiques et des sectes religieuses, la sainte communion des Vivants et des Morts, le baiser des Dieux Invisibles au front de la pauvre Humanité qui tend si désespérément ses bras vers l'Infini muet.

Auguste Cheylack.

NAUNDORFF

PÈRE DU NÉO-SPIRITUALISME

(*Etude de l'évolution d'une âme vers le mysticisme*).

PAR JULES BOIS

(*Suite de la page 157*).

Il y a beaucoup à dire encore sur les « imposteurs » ou prétendus tels qui inaugurent tant de rénovations. Une idée nouvelle est toujours timide jusqu'à l'humiliation, jusqu'à l'équivoque. On dirait qu'elle hésite à s'incarner, qu'elle ressemble à ces parentes pauvres qui se mettent dans un coin du salon à la mauvaise place, s'excusent sans cesse de vivre, assument les rebuffades et même les méfiances. Pauvre idée nouvelle ! comme avant d'apparaître au monde, elle est résignée à s'entendre conspuer ! Le néo-spiritualisme comprit cela, il se dit : « Comment pourrai-je m'asseoir entre les religions satisfaites et le matérialisme rageur ? Ces deux voisins méprisants vont me ravager les côtes de coups de coude. Où trouver un tabouret ? » Et le néo-spiritualisme choisit Naundorff, le peu fortuné Naundorff. C'était l'assurance d'être foulé aux pieds, taloché, ridiculisé presque. Mais qu'est-ce que ça fait ? Il faut bien commencer serait-ce en de tristes circonstances. Avant Allan Kardec déjà plus rassis et plus respecté, l'idée choisit l'aventurier, l'exilé ; l'idée méconnue adopte qui lui est sympathique c'est-à-dire semblable ; elle s'incarne dans un paria.

IV

Résumons donc cette doctrine encore bien vague émanée de la douloureuse expérience d'un aventurier.



1° L'inspiration est la base de la véritable connaissance.

2° Les textes sacrés ne doivent être acceptés que contrôlés par la raison et l'inspiration.

3° Jésus notre inspirateur particulier n'est pas un Dieu, mais un grand envoyé, un ange de Dieu, l'ange de la planète. (Hérésie gnostique bien connue).

4° L'Enfer et le Ciel sont le fruit de nos actes ; ils ne sont pas une création arbitraire de Dieu. L'Enfer n'est pas éternel. Nous récoltons ce que nous avons semé. (Doctrine spiritique, théosophique, bouddhique).

5° Nous sommes tous des anges qui s'incarnent et des hommes qui en se désincarnant redeviennent des anges.

6° Les réincarnations sont la source du progrès, la raison du salut jusqu'au jour où l'Ange libéré est né de nouveau « selon l'Esprit » d'après les paroles évangéliques. (Les renaissances terrestres ne seraient pas de nouvelles mais de mêmes naissances) (1).

Alors la réincarnation épuisée deviendrait inutile. L'homme serait assis dans sa propre immortalité.

Premier point déjà bien grave ; l'inspiration est réellement la révélation. Dès le premier mot cette doctrine établit ainsi qu'il existe un monde supérieur au nôtre d'où nous vient ce qui est le meilleur. Car si l'inspiration est la communication de la sagesse, l'homme à son état ordinaire naturel ne possède pas la sagesse ; la raison n'est pas suffisante pour l'y conduire. Quelque chose de plus élevé devient important, nécessaire. « L'intuition » comme disent les mystiques est le vrai chemin de la connaissance ; la raison n'est qu'un sentier aboutissant au vrai chemin. L'homme *exalté* (ce furent les théories de Paracelse) est seul l'homme divin. « Soyez toujours ivres » disait Baudelaire. Les orgies de fêtes dyonisiaques témoignent de cette vieille croyance des initiés. Mais halte-là ! Soyez ivres du vin céleste. Dans *Prière*, j'écrivis à propos de l'homme supérieur qui qui doit planer sur toute l'humanité :

(1) *La Doctrine céleste*, suite à *la Doctrine céleste*, *Esaïe*, *Salomon*, *la Croix de grâce* de 1830 à 1840, telles sont, je le répète, les nombreuses œuvres mystiques de Naundorff, dont j'offre le suc.



Il ne s'en ira point quêter aux portes viles.
L'encens et la rumeur, car son orgueil divin
Ne tend vers vos hochets que des bras mal habiles
Et s'il est ivre ce n'est pas de votre vin.

Baudelaire disait : « L'alcool ou l'idéal qu'importe ? » Nous, les poètes nouveaux, nous savons bien que l'idéal est le seul vin céleste, que les terrestres excitants ne sont que les formes tentatrices, et alliciantes de la déchéance et de la dépression. Oui, l'orgie sainte, la vigne qui est au delà de notre sphère, la coupe qui a la forme du firmament !

Avec l'Inspiration on est tranquille. C'est le règne des prophètes ; sinon la vérité s'épaissit, prend le corps et le vêtement de l'ignorance, la noire robe. Le principe théocratique succède et s'oppose au principe divin.

Mais il faut un contrôle à l'inspiration nouvelle, c'est l'inspiration du passé. Le livre sacré est là, majestueux, vénérable, accumulation des révélations antérieures, pareil à un vieillard millénaire qui condenserait l'expérience divine des siècles, pareil à un banquier qui ferait se multiplier l'or spirituel. Mais rien d'immobile ; pas de livre clos à jamais, pas d'autorité invincible, pas de banque qui n'accepte plus de capitaux. Le passé ne doit pas entraver l'avenir. L'avenir plutôt consacre ou dément le passé dont il est le fils plus conscient. L'humanité grandit, elle détruit ses illusions en acquérant des croyances plus sûres, elle construit des temples plus sublimes avec les débris des anciens. Aussi Naundorff se rue-t-il dans les bibles comme un libre-penseur en furie. Je ne viens pas vous annoncer qu'il est toujours heureux dans ses retouches. Sa compréhension moyenne heurte le mystère ; tout ce qu'il ne comprend pas lui paraît absurde. C'est un brave homme, ce n'est pas un génie. Mais ce qui est piquant c'est qu'il ose cela, c'est que même maladroit et injuste, il ébauche grossièrement l'œuvre de l'exégète, d'un Renan sceptique ou plutôt de ces redoutables Teutons, dont la cervelle a été une baliste dans les délicates architectures des légendes. Il guerroie gauchement contre l'invulnérabilité des textes, ne veut pas admettre en bloc leur inspiration divine, ne croit pas que Dieu soit dans chaque mot, admet l'interprétation, la déformation. Parfois il voit juste : l'esprit seul est divin, le texte

est bien souvent diabolique c'est-à-dire tari et mort. Le seul tort de Naundorff c'est de ne pas savoir assez ni dans la science humaine ni dans l'inspiration supérieure. Je l'ai dit, c'est le patron des débutants, des peu instruits.

Naundorff libre-penseur, reste chrétien. Jésus le visite ou du moins il le croit. Et quelques pensées du Christ sont en lui. Mais, avant Renan encore, Naundorff nous affirme que Jésus n'est pas un Dieu. C'est une âme délivrée, la plus grande des âmes délivrées, le protecteur de notre planète qui n'aurait rien vu de plus grand que lui. Naundorff ne connaît rien à l'Orient et Bouddha par exemple lui est inconnu. « Un homme, non, ce n'est pas un homme. Un dieu, non, puisqu'il n'y a que dieu qui soit Dieu ; mais un ange. Et c'est en lui le nœud du terrestre et du céleste. Il nous conduit par son exemple et par sa perpétuelle intervention. Il ne nous sauve ni ne nous condamne comme Messie-Dieu, comme juge-Dieu, — Il nous incite — nous seuls nous condamnons et nous jugeons ». Voici son idée clarifiée, résumée, — c'est la vieille hérésie.

L'objection que la théosophie, telle que la constitua H. P. B., pose, au dogme catholique avec l'idée bouddhique du Karma, Naundorff l'essayait dès 1830. L'enfer et le ciel tombent devant la responsabilité humaine. Ils ne sont que des objectivations de la propre justice que l'homme se rend en lui-même tous les jours au tribunal intérieur de sa conscience.

« Les actions des hommes, écrit l'imposteur à sa fille Amélie (1), ont des conséquences et les conséquences retombent sur celui qui a commis ces actions. Ce n'est pas le Père Céleste miséricordieux et grand qui te punit, mais tu te punis toi-même si tu fais le mal. Ce n'est pas Dieu, mais une vie immorale qui attire sur l'homme dégradé le mépris des gens de bien, de même que c'est une vie vertueuse qui force même le méchant à estimer l'homme de bien et à lui obéir ».

Plus loin il est plus explicite encore : « Le remords et l'expiation mettent fin à l'Enfer ». — « Leurs œuvres les suivent ». — « L'homme quand il fait le mal est son propre démon ».

(1) Voir cette correspondance recueillie et traduite par M. Otto Friedrichs.



Certainement : ceci est une vérité. Si l'homme lui seul se châtie et se récompense. ou plutôt si son vice le châtie et si sa vertu le récompense, à un vice transitoire, un châtiment transitoire correspondra ; à une vertu transitoire, une récompense transitoire correspondra. L'Enfer ou le Ciel ne seront éternels que si nous le voulons. Et il n'est pas supposable qu'un homme, un seul, veuille éternellement son propre mal. Quand il s'apercevra après bien des coups que réellement son péché c'est son mal, il finira par se détacher du péché pour fuir le mal. L'homme sent qu'il n'existe vraiment que par la santé c'est-à-dire la vertu, — soit le bonheur. Le catholicisme bien compris ne doit pas répudier cela.

J'aurais aimé que Naundorff se contentât du mot d' « âme » au lieu de saisir l'appellation un peu indécise d' « ange ». Quand il dit : nous sommes des anges, je traduis : nous avons tous une âme. Cette âme évolue à travers les expériences, comme un pélerin change de bâtons jusqu'à ce qu'il ait atteint le sanctuaire béni. Alors il s'assied, il n'a plus de bâton, il n'en a plus besoin, il jouit du long pélerinage, il respire, il s'essuie le front, il se baigne dans les piscines, il acquiert une vie nouvelle, exempte des tribulations d'autrefois, il est glorieux au lieu d'être souffrant. Il est « régénéré ».

Cette fois Naundorff interprète mieux la pensée de Jésus. Quand celui-ci parle de cette naissance supérieure à Nicodème, la plupart des spirites s'écrie : « Jésus a proclamé le dogme des réincarnations. » Non, ce dogme n'avait rien d'assez nouveau pour que Jésus voulut le faire sien. Une vie, dix mille vies, qu'importe pour le moraliste ? les mêmes préceptes, les mêmes lois régissent de mêmes corps. Ce qu'il fallait indiquer, ce qui était digne de ce Grand Esprit, c'était de poser la vie supérieure à la vie, d'ouvrir un moment la porte mystique, de nous dire : il faut monter plus haut, voici l'échelle ; elle est toute spirituelle. Et c'est ainsi qu'on doit comprendre ; « il faut que vous renaissiez une seconde fois ». Ceci représente un secret des initiations antiques ; ce que l'on nommait la « création des Dieux », soit l'éveil en nous de l'âme supérieure que tant d'hommes laissent sommeiller pendant des séries de vies.

Si nous-même, nous faisons notre propre récompense, notre

propre châtiment, il est incontestable que la vie présente, avec ses inégalités et ses iniquités surtout, est absurde, restant isolée. La réincarnativité nous attire ; elle est la seule hypothèse logique qui, pareille à un rets subtil, enveloppe dans des mailles de raison et d'équité les capricieux phénomènes qui se jouent autour de notre âme, lances de douleur, ou auréoles de joie ; mais il faut que ce vortex, que ce vertige de la série ait une fin, que ces alternatives de jour et de nuit s'éteignent ou plutôt s'allument en une lumière qui n'est ni notre lumière ni notre ténèbre ; et c'est alors l'ange, dit Naundorff, qui exulte dans tout son éclat immatériel. « Vous êtes des Dieux » avait mieux dit Christ. Oui, tant que l'or intérieur n'aura pas été trouvé et purifié, les coups de pioche des existences creuseront les guérets de l'âme. Mais nous sommes déjà en les profondeurs de nous-mêmes les délivrés que nous devons devenir.

V

Voilà un grand programme religieux. Et cependant il a suffi qu'un homme fut persécuté et pleurât, pour que, méprisé, il le recueillît. Quelque vérité est venue, un peu du trésor des âges s'est déchargé dans son cœur. Ceci est très important. La vérité n'appartient pas à telle ou à telle corporation ; elle n'a pas signé de traité avec tels ou tels ; elle est à qui la mérite. Ceci est immense et d'une simplicité presque enfantine. Ceci bien compris par l'humanité, toutes les contestations des sectes et des écoles verront leurs sophismes et leur orgueil s'écrouler.

Ah ! que ceux qui ont compris cette vérité la répètent partout, dans toutes les langues avec tous les signes, par tous les gestes. Car ceci est la Vérité. « Frappez et l'on vous ouvrira ».

L'Afrique était vouée à l'idolâtrie, le peuple africain, ce bon peuple mystique, brûlant comme son soleil, majestueux comme ses déserts, s'engouffrait dans le fétichisme. Alors un prophète vint qui frappa les idoles, les fendit, les émietta et dit : « Elles ne sont pas dieux, vous le voyez bien, puisqu'un homme les a construites ; puisqu'un homme les a détruites. Il n'y a d'autre Dieu que Dieu ».

Eh bien un autre prophète est attendu. Celui-là montrera que

toutes les sectes sont d'origine humaine ; elles méritent donc d'attendre une fin humaine. Des hommes les ont construites, des hommes les détruiront. Leur principe, leur racine, qui ne sont le douaire d'aucune secte sont seuls immortels.

Les sectes sont les idoles de la Religion. Il n'y a d'autre religion que la Religion. Ceci n'est pas une vérité, ceci est la Vérité.

Un prophète viendra, que dis-je? des milliers de prophètes. Les efforts de l'humanité individuelle ont enfin abouti à l'ébauche d'une humanité collective. Quelques cerveaux ne sont plus seuls à vibrer dans un siècle au profit d'une pensée sublime. Des milliers de cerveaux et de cerveaux vibrent à l'Unisson. Bientôt il n'y aura plus de messie, alleluia ! La vérité seule sera son propre messie ; nous serons tous ses apôtres.

Mais descendons de l'avenir en le présent.

Je n'ai pas à faire ici l'histoire de l'évolution du néo-spiritualisme. J'ai voulu seulement préciser un fait méconnu, c'est qu'il eut un père hors de sectes, c'est qu'il naquit dans l'ombre et dans la douleur. C'est qu'il ne s'infiltra dans le cerveau d'aucun savant, d'aucun pontife, d'aucun orgueilleux bonhomme. Ce fut une petite lampe dans la chambre d'un imposteur.

Depuis, malgré beaucoup de persécutions et de maladresses (lisez les travaux de M. Bouvery spirite qui ne se gêne point pour morigéner les siens) la petite lampe est devenue un grand foyer. Le spiritualisme sous toutes ses formes se dresse contre les Doctrines du Néant.

VI

Entendez-moi bien. Le néo-spiritualisme naît dans l'obscurité, mais il doit marcher dans la lumière, s'épanouir dans le Divin. Nous avons terminé l'ère maudite, l'âge ingrat. Marchons le front haut, car le Verbe est impératif; il nous aime, il naît sur toute bouche comme la fleur éternelle sur la croix. La science est là qui vient vers nous, le plus souvent minutieuse, hargneuse, myope, — prudente — mais elle vient. Et quelques savants, sont des héros. Les grands esprits philosophiques du siècle sortent de l'Esotérisme. Schopenhauer, Hartman, l'un par sa théorie du

monde comme volonté, l'autre par son analyse de l'inconscient, marchent, sans s'en douter, vers une aurore. L'Orient frémit comprenant que l'Europe est lasse d'être inférieure, sans spiritualité, vouée aux sorcelleries scientifiques d'un progrès matériel. La voix grave de la Kabbale s'est levée. Une balance s'établit à l'horizon de nos anarchies et de nos langueurs. Les vieux maîtres nous regardent du fond des solitudes ou du sein de la mort.

Je ne suis épouvanté que de ceci. Nous avons fait si peu. Le néo-spiritualisme est devenu le spiritisme. Je me garderai d'être injuste envers le spiritisme. Quand même dans le spiritisme, il n'y aurait jamais eu d'esprits, quand même le spiritisme n'aurait fait qu'attirer l'attention sur des phénomènes complexes et imprévus d'une psychologie moins superficielle, honneur à lui d'avoir agité les académies, d'avoir soutenu dans le cœur de tant de découragés l'étendard lacéré d'une foi. S'il n'était pas venu, si on ne l'avait point bafoué, honni, nous en serions encore à l'âme abstraite et en quelque sorte négative des spiritualistes d'écoles ou à l'absurde mécanisme matérialiste. Il n'aurait été qu'un levain qu'il faudrait le considérer avec émotion. Mais il fit plus, il tenta une morale positive, la démonstration tangible de l'au-delà ; il cria que l'immortalité pouvait n'être pas seulement une croyance, mais une certitude. Trop souvent il s'y prit mal. Il crut trop aux signes matériels, il affirma que toute manifestation venait des morts, il vit gros, et ne fut pas docile à l'évolution des idées, à l'analyse précise des phénomènes. Qu'importe? il aiguillonna les doctes et les ignorants. Il fit que dans notre civilisation abjecte de sensualisme, l'âme ne fut pas tout à fait oubliée. Maintenant il évolue vers le « psychisme », il va créer une science nouvelle, l'étude des forces inconnues dont notre organisme dispose et des lignes de forces dont nous ne sommes que la concrète expression. Ce qui est véridique en lui nous le saurons.

Allan Kardec vulgarisa la pensée de Naundorff, remplaça les anges par les morts, continua de commenter l'Evangile, construisit tout un positivisme chrétien, fondit la libre-pensée avec la religion. Il s'adresse assez bien aux bourgeois, non point de cette bourgoisie sotte et cossue dont nous sommes encombrés et

dont le règne sera incomparablement plus court que celui de la noblesse, mais à ces bourgeois braves fils du peuple et ne s'en cachant point, qui ont créé lentement leur éducation, leur instruction, tiennent à une morale forte, détestent le fanatisme, aiment l'ordre sinon l'harmonie. Qui a vu un portrait ou un buste de cet homme méthodique se rend compte du prestige qu'il put avoir sur une certaine classe de la société. Il eut d'ailleurs la force de l'integrité et s'il ne fut ni un philosophe, ni un savant, ni un écrivain, ni un apôtre, il fut un teneur de livres admirable, un comptable des phénomènes et en même temps un magistrat de l'au-delà, un juriste, un légiste, un éplucheur austère : et ses favoris imposants, son front calme et dénué d'ampleur l'établissent ennemi des chimères, professeur de morale et juge des révélations.

Mais il avait systématisé. Une église était créée sinon un corps de doctrine. Les hérésies pullulèrent. Tandis que M. Leymarie heritier direct d'une part, M. Delanne de l'autre avec ses livres, continuent la tradition Kardéciste, MM. Camille Chaigneau. Emile de Rienzi, Marius Georges marchent à part, hostiles aux théologies, à l'ancien mysticisme, croyant seulement à l'évolution de la matière qui, par un effort suprême et joyeux, créerait l'esprit, les âmes, Dieu. *L'humanité intégrale* telle est leur idéal, une humanité, formant à peu près l'Hyperzoaire d'Izoalet, mais comprenant dans son sein le monde innombrable des morts. Vous retrouvez là n'est-ce pas la conception d'Auguste Comte qui étendait le « Grand Etre » jusqu'au delà le tombeau. Je suis avec le plus vif intérêt le développement de ces doctrines ; car elles représentent un esprit particulier du siècle, la vieille volonté de l'homme pour se limiter à lui-même, l'évolution de l'athéisme se prolongeant en l' « hominisme, » la foi en le progrès qui remplace la providence, le culte du devenir substitué à la religion de l'absolu, le couple transfiguré et en tout cas uni dans le plus haut labeur, alors que la triste unité masculine plane seule sur le passé. M. Camille Chaigneau joint les intuitions du poète aux déductions du philosophe; aussi trouve-t-il souvent de lucides formules. Je ne veux citer aujourd'hui que celle où par un simple mot « Syn'théon » il condense la conception de la divinité par l'athée immortaliste ou le « naturidéa-



liste » pour prendre encore un de ses termes. Le « synthéon » c'est l'humanité future haussée à la divinité ; car ainsi que le disait Renan ; « Dieu est en train de se faire ». « Synthéon » Dieu ensemble s'oppose à Athéisme, d'une part, à panthéisme de l'autre. Athéisme cela veut dire il n'y a pas de Dieu, panthéisme cela veut dire tout est Dieu, synthéisme cela veut dire Dieu est l'union. Les couples unis s'alliant créeraient par leur rassemblement le grand Animal Divin, conscient, supérieur ainsi à une nature inconsciente et divinisée par la seule raison qu'elle existe et contient tout. Pour M. Camille Chaigneau, l'Amour fait sa sélection et construit l'Eglise nouvelle avec la pierre inébranlable et subtile du couple.

Nous voilà loin, comme vous vous en doutez bien, du spiritisme déiste d'Allan Kardec et même de ce bon Naundorff qui conçoit Dieu comme l'être des êtres ; mais je crois fort que l'idée, au moins très ingénieuse de M. Chaigneau, fera son chemin. L'homme moderne se défie du Dieu personnel tel que nous l'offrent la plupart des religions ; il veut non sans apparence de raison collaborer à la divinité. Le Dieu le cède aux dieux. Et que sont ces dieux ? des hommes plus grands parce qu'ils exaltèrent leur intelligence ou leur cœur. Mais ils sont peu nombreux. Cette Eglise humaine est restreinte. Et voilà pourquoi notre Alaster lui dédie ses intenses et poétiques proses qui ne sont point le pâturage du troupeau banal, mais la lecture des âmes méditatives.

La Théosophie a eu ce sentiment profond du Dieu humain. Elle appelle « les maîtres » c'est-à-dire les directeurs, les inspirateurs, ceux qui vivants ou morts, sont entrés dans le Nirvana auguste, c'est-à-dire rayonnent à l'infini au lieu d'agir dans le fini. « La loge des Maîtres » deviendrait donc la région de l'Inspiration, le pays où l'idéal est vivant et d'où il s'élance pour secourir la défaillante et mobile humanité. Voilà du spiritualisme transcendant, que j'offre à la méditation des spirites. Appelons ceux qui vraiment sont plus grands que nous ; alors l'évocation ne sera plus un jeu ou une démence, elle sera pareille à la prière, sorte de prière supérieure, la communion avec les forces sublimes, celles que l'humanité ignore, mais sans lesquelles elle ne vivrait pas. — Les Pères de l'Église nommèrent cette croyance mystique : « la communion des saints ».



Et voilà ce qui peut expliquer à M. Camille Chaigneau qu'il ne dit qu'une moitié de la doctrine en ne croyant qu'à l'évolution. Croit-il donc que l'arbre soit tout seul à grandir, à s'épanouir, à fleurir, à fructifier? Ne voit-il point qu'il faut la complicité des saisons, le magnétisme du soleil, la collaboration maternelle de la terre? Il en est de même pour l'humanité. Toute seule, elle ne peut rien. Voilà pourquoi j'ai toujours regardé au-dessus d'elle, non pas parce que je la méprise, mais parce qu'on ne peut l'élever qu'en appelant des forces qui lui restent ignorées, des forces où elle baigne, le ferment spirituel sans lequel la matière ne serait que l'abject mortier de la mort.

Sans cela nous retomberions à une création matérielle *ex nihilo*. La matière créant avec rien, c'est-à-dire dans un amour solitaire et impuissant l'infinie splendeur de l'Univers physique et hyperphysique. Ce que l'on refuse à Jeovah, pourquoi l'accorderait-on à l'obscure et épaisse Hylé?

Une des erreurs (à mes yeux) jusqu'ici de la part des néo-spiritualistes et des spiritualistes c'a été d'attribuer exclusivement aux esprits des morts, de nos morts, les manifestations des forces inconnues. Cependant le vaste Alambic de la perpétuelle destruction extrait sans cesse de la nature des âmes innombrables créées par le grand effort mystérieux du germe où l'involution et l'évolution s'unissent pour l'éclosion d'un être nouveau. Que de forces végétales, animale remplissent l'aura planétaire, sans compter les énergies impersonnelles pareilles aux tempêtes, aux brises, au tonnerre, au simoun! Sans compter les hypothétiques mais très possibles habitants des éléments, qui respirent dans une atmosphère plus subtile que la nôtre et donnèrent aux païens l'idée de leurs dieux objectifs — sans compter toutes les émanations des volontés qui elles aussi sont des êtres, sans compter les races inférieures à nous ou égales ou différentes ou supérieures qu'il nous est impossible de ne pas supposer et qui tombent sous le sens plus subtil des sensitifs — et tout ce qui est appelé larves et démons!

L'exclusivisme spiritique a créé un renouveau de l'occultisme, j'entends l'occultisme courant, — vulgaire, allais-je dire. L'autre bien entendu, l'occultisme, profond, assidu n'a jamais cessé d'exister. Je ne parle pas non plus d'un autre occultisme qui est tra-

vail de doctes et prudents cerveaux ne pontifiant point. Le Dr Adam, penché sur Khunrath et ses planches schématiques, fait œuvre saine et d'érudit. M. Ernest Bosc qui accumule les documents sur les connaissances mystérieuses depuis la chiromanie médicinale jusqu'à l'Egyptologie sacrée est un travailleur émérite. Je ne parle, maintenant, que de l'occultisme à la mode, artificiel, qui glose de talismans, invente des diplômes Kabbalistiques, se targue d'une science qui ne repose que sur la naïveté de ceux qui y croient ; cet occultisme là, (l'occultisme parisien) a profité de la curiosité excitée par l'au-delà et très incomplètement assouvie par le spiritisme. Je suis persuadé qu'il renferme en lui un grand nombre d'excellentes gens qui ne demandent qu'à travailler et qui ont cru trouver là un champ d'étude. Mais ils ne tarderont pas un jour ou l'autre à être déçus. Et ils comprendront alors que le mieux est de travailler sans tout ce falbala dérisoire, de travailler — comme Jésus veut que l'on prie — dans sa chambre avec le Père qui est en secret. Cela n'empèche point les grandes alliances, les belles amitiés intellectuelles, les cœurs vibrants ensemble par l'idéal. « Amo » a bien compris cela, lui qui va vers tous, avec le flambeau de sa foi pour allumer et pacifier les âmes.

Que l'on ne me fasse point dire cependant qu'il n'y a pas une tradition vénérable et sainte ! Que l'Evangile, les sephers orthodoxes, et la Kabbale pour l'Occident, — que les Vedas, les Puranas, les Upanishads (1) (tant d'autres recueils pénétrés du Divin) pour l'Orient,— soient les réservoirs infinis de la sagesse et de l'illumination, quel cœur sincère et vibrant le dénierait ? L'*Isis moderne* a publié un magnifique projet de religion universelle, apporté par un védantiste le yoghi Vivekananda et ne suivons-nous pas ici aussi avec l'intérêt le plus éveillé les profondes pages dans lesquelles M. Mac Gregor — Mathers, un véritable et sérieux Kabbaliste celui-là, a résorbé les rayons des sephiroth comme en un miroir métaphysique ?

Revenons en finissant à Naundorff pour rendre hommage au-

(1) Lire les deux volumes de traduction anglaise des « Upanishads,» par MM. G. R. Mead et S. C. Chatropâdhyaya (theosophical publishing society).



delà des hommes, à l'idée qui les anime et qui seule les grandit. Oui l'idée seule est grande, l'Idée seule est Dieu. Une des idées les moins subtiles l'idée de patrie voit tout à coup la France qui sombre, elle s'avance alors dans les forêts de Lorraine, elle parle à une bergère ignorante et voilà la France sauvée par Jeanne d'Arc. L'idée de l'âme vivante et survivante hors de toute secte philosophique ou religieuse s'aperçoit que le monde l'oublie. Elle descend, s'avance, tombe dans le cerveau lourd d'un pauvre homme soupçonné de tous les forfaits. Et voilà que le pauvre homme se met à écrire sous des impulsions imprévues et tant bien que mal voilà qu'il sème dans le monde la parole du néo-spiritualisme. Les oreilles humaines, assourdies de tant d'inutiles fracas, tardent à s'ouvrir ; mais enfin la semence ne meurt point et voilà qu'aujourd'hui se prépare l'aurore d'une régénération.

Oui, l'Idée est Dieu, Platon l'a dit. Et non pas l'idée telle que la conçoivent maintenant nos psychologues, fille du cerveau, vague lueur du phosphore, momentanée émanation de l'homme, mais l'Idée-Mère si sublime, qui fait trembler de terreur le Dr Faust quand Méphistophélès lui ordonne de l'approcher, — Celle autour de qui le monde des tristes formes — que nous appelons si stupidement la réalité — tourne respectueux et inévitablement esclave comme une planète morte autour de l'éternellement jeune soleil.

Jules Bois.

FIN

LA QABALAH

par M. S. L. MAC GREGOR — MATHERS

(*Suite de la page 162*)

La Duade trouve sa racine en l'Unité.

Car l'Unité se mire dans l'Abîme de l'Infini, et ainsi un lien se produit entre cette Unité et sa réflexion.

Et si le Cercle du Zéro formule son centre en l'Unité, ce lien en devient le rayon.

Dans Zéro, alors, le centre ne varie jamais tandis que la périphérie tournoie toujours.

Et ainsi nous avons deux forces dans le rayon : le rayon droit, le rayon courbe. Car si le Centre du Zéro projette son image vers une périphérie tournoyante le lien devient nécessairement courbé ; mais si la périphérie reste sans mouvement, le lien est le rayon du cercle, et également le Centre et la périphérie participent par réflexion de la même naturé. « Regardez donc, Enfants de la *Sagesse*, l'Unité même pour nous Mortels est une Duade. » Car si la circonférence tournoie, le Centre se trouve divisé en écorce de centre et centre proprement dit ; c'est-à-dire qu'en même temps le centre devient un point « qui n'admet pas de partage », *et un point qui se divise*. Mais cet effet paradoxal dont la spirale est la racine cachée ne se produit pas dans le rayonnement de l'Unité ; et ainsi nous trouvons, même dans cette idée abstraite que nous appellons l'Unité, une double nature y établie, c'est-à-dire une polarisation quelconque, dont les extrêmes sont également les expressions des racines de mouvement et de repos. En cette dernière condition l'Unité est forcément une et indivisible, parce qu'elle est dans une condition statique : mais pour arriver à l'état de dynamique, il lui faut développer de soi-même la racine y cachée de la Duade. C'est ici que celle-ci trouve son expression dans le commencement



d'une vibration dont l'origine est encore dans la faculté de définition.

Maintenant, il faut chercher l'origine du pouvoir de projeter une réflexion, que possède l'Unité.

Nous avons dit ci-dessus que le point de l'Unité se trouve formulé comme le Centre du Cercle du zéro. Mais par le moyen de quelle opération? Evidemment par celle de la Spirale centripétale. Et la Spirale pose toujours une alternation des foyers. Ainsi en l'Unité on trouve forcément la Source de la Duade, et aussi la formulation du pouvoir de la Vibration, cette manifestation des phénomènes de l'Existence qui s'exprime par la polarité. Ici, nous trouvons en même temps en l'Unité la nécessité et le commencement de l'extériorisation de la Duade. Et l'impulse de la Vibration ainsi donnée a pour but de déterminer nettement la distinction entre ces deux attributs de l'Unité; et c'est seulement par les pouvoirs de définition qu'on peut y atteindre. Rappellez-vous que nous avons dit précédemment que l'effet de la définition est de produire une image de l'Unité, c'est-à-dire que l'Unité projette un rayon vers la périphérie du Cercle, et ainsi formule un commencement de Vibration dont le clef est le mouvement d'un pendule, tandis que le rayon est arrêté par la circonférence du Cercle du Zéro, et naturellement y forme l'*Eidolon* de l'Unité. Et si le Zéro tournoie nécessairement l'image du centre, projetée à la périphérie du cercle, décrit la courbe Cycloïde puisque le Cercle du Zéro roule en l'Infini; tandis que, naturellement, le Centre ne varie jamais, car il tient toujours le milieu du cercle quel que soit le mouvement de la circonférence.

Ainsi nous trouvons la formulation et l'effet des deux Spirales, la Spirale Centripétale, et la Spirale Centrifugale.

C'est par le moyen de la Spirale Centripétale que le Cercle du Zéro produit le Centre; c'est par le rayonnement du centre vers une périphérie roulante que la Spirale Centrifugale se trouve formulée. Et pour ces deux Spirales, les foyers seront dans le même plan, leur alternation sera arrêtée, et leurs Vortices seront sans variation.

C'est-à-dire que pour produire la Duade toutes ces forces sont nécessaires :

Le Cercle,
Le Centre,
L'Image projetée par le Centre,
Le Rayon Droit,
Le Rayon Courbe,
La Cycloide,
La Spirale Centripétale,
La Spirale Centrifugale,
Les Foyers des Spirales,
La Vortice, ou le tourbillon autour du Centre.

Et le nombre de ces pouvoirs est dix, le nombre des Sephiroth elles-mêmes. Néanmoins les dix Sephiroth ne sont pas encore extériorisées, car nous sommes arrivés seulement au moment du développement de la Duade. C'est pourquoi la " Siphra Dtzenioutha " ou " Livre du Mystère Caché " dit que c'est dans l'Unité que se manifestent ces pouvoirs " qui ne sont pas, qui sont, et qui seront ".

Vu la complexité de ces idées, il n'est pas étonnant que le Nom ou titre de la Deuxième Sephira, soit " ChKMH, *Chokmah*, la Sagesse ".

Comme disent les Oracles Mystiques de Zoroastre :

" Où se trouve la Monade Paternelle, la Monade grandit, et produit la Duade.

" Et c'est à son côté que la Duade s'assoit, et brille en ses divisions intellectuelles.

" Et pour gouverner tout et pour régler toute chose mal ordonnée ".

Le développement de la Duade nous présente toujours le symbolisme polaire, car il renferme en même temps le commencement de la séparation des idées abstraites, et aussi le germe des nombres considérés comme bases des opérations de Multiplication et de division.

Ainsi plutôt que l'Unité elle remplit les conditions d'un *nombre*, car elle formule l'équilibre par ses qualités polaires, tandis qu'en même temps elle n'exprime pas tout à fait leur synthèse. C'est pour cette dernière raison qu'en Géométrie on y attribue ou les lignes parallèles, ou l'angle formé par l'inclination mutuelle de deux lignes.

Ce dernier état se produit toujours naturellement parmi les rayons d'un cercle qui se réunissent au centre.

Mais, comme nous avons dit au commencement de ces articles, le Triangle est la première figure rectiligne qui peut enclore un espace, et le segment d'un Cercle se rapproche toujours de cette forme.

Car, la vibration du rayonnement de l'Unité produit un effet qui ressemble à celui d'un pendule, qui dans ses rebonds formule un Triangle dont le sommet est la Monade.

Et ainsi, la Duade et la Triade sont formulées presque ensemble ; et la Monade y trouve sa réalisation.

Et ces trois nombres, 1, 2, 3, sont la Trinité qui gouverne tout, les trois Sephiroth Supérieures : — *Kether*, *Chokmah*, et *Binah*, qui forment le triangle au sommet de l'Arbre de Vie.

KThR, *Kether*, la Couronne,

ChKMH, *Chokmah*, la Sagesse,

BINH, *Binah*, l'Intelligence.

A chaque Sephira on attribue un Nom Divin, un Archange, et un Ordre des Anges.

Le Dieu, ou Nom Divin de Kether, est AHIH, *Ehyeh*, Existence.

Celui de Chokmah, est IH, *Iah*.

Celui de Binah, IHVH ALHIM, *Tetragrammaton Elohim*.

Tous ces Noms sont des titres de Dieu que nous rencontrons partout dans la Bible. Et chaque Nom, outre sa signification ordinaire renferme une formule cachée. C'est là la raison de leur attribution spéciale aux Sephiroth.

Ehyeh, exprime l'idée de la Vie, comme l'Unité est la première expression de la force vitale des nombres. Alors la Vitalité ou l'essence de la Vie se rapporte tout à fait à la première Sephira.

Et le Nom AHIH, se compose de quatre lettres, dont la dernière se répète comme synthèse des autres.

Pour les Etudiants de la Qabalah ces lettres deviennent quatre Hiéroglyphes dont la traduction est la clef du Nom.

Aussi il se décompose en deux syllables, selon sa prononciation EH-YEH. Et ici il y a une formule aussi, même dans sa division en deux syllables.

Vous direz, peut-être : — " C'est une coïncidence fortuite " ; mais moi, je vous réponds que c'est vraiment un arcane. Un Arcane, non pas parce que c'est une idée qui exprime une force magique quelconque, mais parce qu'elle exprime la force de la vie elle-même. Un Arcane, encore, parce que c'est une formule exacte, et pas une formule accidèntelle.

Il est écrit dans le livre de la Genèse que quand Tetragrammaton Elohim créa l'Homme ce fut par l'inspiration de l'haleine qu'il lui donna la Vie.

Alors nous devons retrouver dans ce Nom EH-YEH une formule qui se rapporte en même temps à l'haleine, et à la vie, et voici cette formule :

La première syllable, EH, est le son murmuré par toute personne, involontairement, chaque fois qu'elle *aspiré* : YEH, la deuxième syllable, similairement, est le son murmuré chaque ois qu'on *éxpiré*. Et les deux syllables ensemble représentent une complète respiration.

Ainsi, c'est une vérité que chaque être répète sans cesse par le mouvement naturel de l'haleine, le Nom du Dieu de la Vie, *Ehyeh* ; et dès qu'il cesse de le répéter, il meurt !

Voilà donc caché, dans ce Nom de Dieu, un mystère auquel la plupart du monde est loin de croire.

(*A suivre*). S. L. MAC GREGOR — MATHERS.



DE
L'INITIATION CHEZ LES GNOSTIQUES

Par A. J. MATTER

Dans tous les ouvrages qui traitent du *gnosticisme*, on parle des mystères qu'il enseignait et de l'initiation que ses chefs accordaient à leurs adeptes, et pourtant c'est encore une question que de savoir si les gnostiques ont célébré des mystères, et si la communication qu'ils ont faite de leur doctrine mérite le nom d'initiation.

En effet, on n'a que des idées extrêmement confuses sur la nature et le caractère de leurs mystères. Y a-t-il eu de véritables mystères chez les gnostiques ? En quoi consistaient-ils ? En quoi se rapprochaient-ils ou différaient-ils de ceux des mystères de l'antiquité que nous connaissons le plus, des mystères de la Grèce, par exemple ? Quelle est l'influence qu'ils ont pu exercer sur les destinées morales et religieuses des peuples ?

De ces questions fondamentales, aucune n'a encore été suffisamment approfondie, et toutes les quatre ont besoin de l'être, pour qu'il soit enfin possible de dire ce que fut le gnosticisme.

Pour montrer en peu de mots dans quel état se trouvent réellement ces questions, nous citerons les opinions qui ont été émises sur ce sujet par les savants qui se sont le plus occupés soit des mystères de l'antiquité en général, soit de ceux des gnostiques en particulier. Voici d'abord ce qu'en dit M. de Sainte-Croix dans un ouvrage justement estimé : « Ce fut environ dix-huit cents ans après l'établissement des mystères dans la Grèce qu'ils se trouvèrent tous proscrits et abolis. Ils auraient même été entièrement oubliés, si quelques-unes des sectes nées dans le christianisme n'en eussent *imité ou fait revivre certaines pratiques*. Tertullien reproche aux Valentiniens d'avoir dérobé leurs céré-

monies à Eleusis, Si nous avions plus de connaissance de la doctrine qui y était enseignée, surtout dans les derniers temps, nous pourrions connaître quels rapports elle avait avec la doctrine de ces hérétiques sur les Eons. Cette doctrine *était conforme aux idées des nouveaux platoniciens,* lesquelles ont *certainement* été adoptées par les hiérophantes ; peut-être les hiérophantes et les sectaires se servaient-ils des *mêmes mots mystiques,* dont l'interprétation, toutefois, dépendait du système qu'ils embrassaient (1) ».

En citant ce passage, je ne m'attache pas à relever ce qu'il peut avoir d'inexact, je me borne à faire remarquer que M. de Sainte-Croix regarde les mystères des Valentiniens comme une sorte de continuation ou de résurrection de ceux d'Elensis ; qu'il pense au moins que les gnostiques et les hiérophantes se servaient des mêmes mots mystiques, tout en y attachant un sens différent, mais qu'il ne produit aucune preuve à l'appui de son assertion et n'entre dans aucun détail ; en un mot, qu'il n'approfondit pas cette matière, qu'il copie simplement une opinion ou plutôt une phrase de Tertullien, adversaire passionné des gnostiques.

Un écrivain non moins connu, l'évêque Münter, qui s'est occupé dans plusieurs traités spéciaux des doctrines religieuses de l'antiquité, mais qui s'est borné constamment à esquisser ses opinions, est encore plus tranchant que M. de Sainte-Croix sur les mystères des gnostiques. Il affirme, dans son traité sur les *Antiquités ecclésiastiques des gnostiques* (2), que ces docteurs ont fait de nombreux emprunts aux mystères du paganisme ; que dans leur manière d'enseigner, dans les pratiques de leur culte, dans les formes d'admission ou d'initiation à leur société, il se conformaient à ce qui se pratiquait dans les mystères ; que cette conduite leur procurait d'abord l'avantage d'attirer à eux des hommes instruits, et surtout des philosophes que ne pouvait satisfaire la simplicité du christianisme, qui préféraient par conséquent de beaucoup les spéculations mystérieuses des écoles de leur temps ; qu'ensuite ils cherchaient à se dérober, par le voile dont il couvraient leurs croyances, aux persécutions que s'atti-

(1) *Recherches sur les Mystères du Paganisme*, tome II, page 187.
(2) Publié en allemand à Leipsick en 1790.

raient, de la part des païens, les chrétiens dont l'enseignement et le culte soulevaient tant de haines populaires.

Ici encore, sans relever ce qu'il y a d'inexact dans ces assertions, et surtout dans la pensée que les gnostiques auraient pu subir des persécutions de la part des païens, nous nous bornons à faire remarquer que, suivant Münter, les écoles du gnosticisme auraient fait des emprunts nombreux aux mystères de la Grèce, et en auraient suivi les formes de réception ou d'initiation ; mais que cet auteur s'attache également à des assertions générales.

Les derniers écrivains un peu remarquables de l'Allemagne et de l'Angleterre qui se sont occupés de l'histoire du gnosticisme parlent beaucoup, ainsi que Münter et de Sainte-Croix, d'initiation, de mystères, d'époptes et d'adeptes gnostiques, mais sans qu'il résulte de leurs expressions beaucoup trop vagues, aucun éclaircissement positif sur la question. Les uns, en consultant exclusivement les textes qui nous restent sur le gnosticisme ; les autres, en essayant d'expliquer un à un les monuments si divers, si incertains et si peu compris encore qu'on rapporte à cette doctrine, se sont d'ailleurs mis en dehors de la seule voie qui peut conduire à une solution, j'entends la combinaison des textes et des monuments.

De ce que nous venons de voir, il résulte bien, ce nous semble, qu'on parle généralement d'initiation et de mystères gnostiques, qu'on croit ces mystères et ces initiations imités de la Grèce, mais qu'on ne détermine pas en quoi consiste ou la ressemblance ou la différence de ces deux institutions.

Il faut le dire, nous avons peu de moyens d'éclaircir ce sujet, ne possédant plus aucun texte gnostique de quelque étendue (1); n'ayant sur les mystères qu'il s'agit d'étudier que les renseignements des écrivains qui les combattirent, et, qui, en les combattant, se gardèrent bien d'en faire connaître tout ce qu'ils en avaient pu entrevoir, ce n'est qu'avec une extrême réserve qu'on peut aborder cette question. Il faut l'aborder pourtant, si l'on veut réussir à déchiffrer les véritables monuments du gnosticisme. Dans mon *Histoire des Doctrines gnostiques*, je l'ai à peine

(1) Voyez sur un prétendu manuscrit de la *Sophia* de Valentin, Matter, *Histoire du Gnosticisme*, tome II. — Ecole de Valentin.

effleurée, je l'ai du moins ajournée, ainsi que l'explication d'un certain nombre de monuments inédits, que je possédais déjà à cette époque. Mais plus je me suis occupé, depuis, de l'explication de ces monuments, plus je me suis convaincu que pour pouvoir en déterminer le sens, il faut d'abord éclaircir la question de l'initiation et des mystères gnostiques.

En effet, tant qu'on ne saura, au sujet de ces monuments, ni à quel usage ils ont dû servir, ni à quelle école, ni à quel ordre d'idées ils ont pu appartenir, on est en dehors de leur secret. On peut bien continuer encore le système d'interprétation commencé par Chifflet et adopté par Montfaucon, consistant à chercher dans tous les symboles que présentent les doctrines et les monuments des quatre premiers siècles du christianisme, l'énigme des pierres gravées que, pour une raison ou pour une autre, on a déclarées *gnostiques*. Mais on sait qu'un grand nombre de ces monuments proclamés gnostiques n'ont jamais eu rien de commun avec le gnosticisme, et que, dût-on même les expliquer, on n'aurait répandu aucun jour sur ce système. Pour arriver à une solution, il faut choisir d'autres voies.

La question principale qui s'élève au sujet de toutes ces pierres, est celle de savoir si elles furent *des moyens d'initiation et des symboles de doctrines*, ou de *simples talismans;* ou bien, si les unes ont eu cette dernière destination et les autres la première ; ou enfin, s'il en est qui auraient servi à l'un et à l'autre but.

Si, de l'examen approfondi de l'initiation et des mystères gnostiques, il devait résulter que ces pierres n'y furent point employées, et que ce furent de simples talismans, l'interprétation qui en reste à faire, tout en perdant de son importance, aurait du moins une base certaine. Si, au contraire, il devient probable, comme je l'ai déjà indiqué (1), que ce furent des moyens d'initiation et des emblèmes de croyances, il faut s'attacher à les interpréter avec un soin d'autant plus religieux, qu'elles offrent tout ce qu'il y a de plus authentique sur les idées du gnosticisme.

C'est donc la question de l'initiation gnostique qu'il faut vider d'abord ; car, tant qu'on n'aura sur ce sujet que des idées con-

(1) *Histoire critique du Gnosticisme*, tome III, planches et explications.



fuses, il sera impossible de déterminer le véritable usage des monuments qui s'y rattachent.

Ces considérations nous ayant conduit à l'examen spécial de l'initiation chez les gnostiques, nous verrons d'abord s'il a existé dans leurs écoles une initiation proprement dite : nous rechercherons ensuite quels en furent les rites, quel en fut l'objet, quelle en fut l'influence sur les destinées morales et religieuses des quatre premiers siècles de notre ère.

Le gnosticisme a-t-il eu des mystères et une initiation?

Pour préparer la solution de cette question, il faut d'abord se transporter auprès du berceau du gnosticisme. Ce système naquit à une époque de mystères, dans des siècles où les philosophes et les prêtres du paganisme, enfin d'accord sur la nécessité d'opposer quelques croyances nouvelles à la décadence générale des anciennes opinions, cherchaient dans la réunion, dans le *syncrétisme* des symboles, des traditions et des cultes de tous les peuples, le moyen de rétablir un culte quelconque, et de l'opposer comme une barrière aux progrès toujours croissants des idées chrétiennes; en un mot, le gnosticisme brilla à l'époque même où Plotin, Porphyre et Jamblique s'allièrent avec le sacerdoce de la Grèce, de l'Egypte et de l'Italie, pour rendre quelque foi aux peuples ravagés par le scepticisme ou l'épicuréisme.

Le gnosticisme, on le sait, fut une sorte de milieu, de fusion, entre ce paganisme relevé par les anciens mystères, et le christianisme qui était venu les renverser. D'un côté, le gnosticisme eut de nombreux rapports avec les doctrines de l'Asie, de l'Egypte et de la Grèce, et avec les cultes mystérieux de ces régions; et, sous ce point de vue, il est probable, *a priori*, qu'il eut des mystères : d'un autre côté, il était émané du christianisme et se disait la religion la plus pure, la science la plus élevée ; et, sous ce point de vue, il a dû, comme le christianisme, combattre les mystères. Cependant les témoignages des Pères sont positifs à cet égard, et affirment nettement que les gnostiques ont eu des mystères. Saint Irénée, en parlant de l'une des plus anciennes sectes des gnostiques, des Simoniens, mentionne un sacerdoce de mystères, *mystici sacerdotes* (1).

(1) Irenœus, *advers. hœres*, liv. I. c. 23.

Le même Père, en parlant des Basilidiens, nous apprend que, suivant le chef de cette école, la science devait les rendre invisibles et insaisissables, et il ajoute : *Mais il n'y en a pas beaucoup qui connaissent ces doctrines, c'est à peine s'il y en a un sur mille ou deux sur dix mille* (1).

Après l'école des Basilidiens, la plus célèbre de toutes est celle des Valentiniens. Or, les Valentiniens se distinguaient en trois classes ; les pneumatiques, les psychiques et les hyliques, et cette distinction indique également des habitudes d'initiation et de mystères. Tertullien dit d'ailleurs formellement que les Valentiniens ont imité ou plutôt perverti les institutions d'Eleusis (2).

Les assertions de cet écrivain sont formelles. Nous l'avouons cependant, elles peuvent être plus ou moins exactes, et si elles ne laissent pas de doute sur l'existence de certaines cérémonies mystérieuses, une véritable initiation chez les Valentiniens n'est pourtant pas prouvée par les paroles un peu trop emphatiques de leur habile adversaire.

Des témoignages plus positifs nous sont donnés sur deux écoles gnostiques, dont l'une ne fut qu'une branche de celle de Valentin, dont l'autre eut, avec cette dernières les plus fréquentes analogies. Nous parlons des Marcosiens et des Ophites.

Quant aux premiers, saint Irénée qui avait eu le chagrin de voir son diocèse envahi et troublé par eux, a consacré, à ce qu'il appelle leurs mystères, et à la célébration de leur culte, plusieurs chapitres étendus et curieux, mais dont nous oserions à peine re-

(1) *Ibid.* liv. I, c. 24.

(2) Voici comment cet écrivain s'exprime à ce sujet : Nihil magis curant quam occultare quod prædicant, si tamen prædicant quod occultant. Custodiæ officium, conscientiæ officium est. Confusio prædicatur, dum religio adseveratur. Nam et illa Eleusinia, hœresis et ipsa atticæ superstitionis. Quod tacent pudor est. Idcirco et aditum prius cruciant ; diutius initiant, linguam consignant, cum epoptas ante quinquennium instituunt, ut opinionem suspendio cognitionis ædificent atque in tantam majestatem exhibere videantur, quantam præstruxerunt cupiditatem. Sequitur jam silentii officium ; attente custoditur quod tarde invenitur... Eleusiana Valentini secerunt lenocinia, sancta silentio magno, sola taciturnitate cœlestia. Si bona fide quæras, concreto vultu, suspenso supercilio. altum est aiunt. Si subtiliter tentes, per ambiguitates bilingues, communem fidem affirmant. (Tertullien, *Advers. Valentinianos in initio*).



produire le texte dans une langue moderne, tant ils roulent sur des sujets délicats, et tant il y règne de franchise (1). Quant aux seconds, Origène qui avait vu, à son tour, le philosophe Celse, confondre avec les mystères du christianisme ceux que les Ophites célébraient en Egypte, prit non moins de soin à réfuter cette erreur, et à exposer les doctrines ou le culte de cette école. Il le fait en détail, mais avec une sorte de colère. A cette occasion Origène nous explique un tableau emblématique qui servait aux cérémonies secrètes des Ophites, et qu'ils appelaient du nom de *diagramme*, tableau que quelques modernes désignent comme un *catéchisme*, quoique ce monument n'ait pas eu le moindre rapport avec les ouvrages qu'on a coutume de désigner sous ce nom. Origène ne parle de ce tableau qu'avec une extrême irritation ; il dit pourtant qu'il s'est donné beaucoup de peine pour en avoir un exemplaire, afin de pouvoir le comparer avec celui que le philosophe Celse paraissait avoir eu sous les yeux, et sans doute pour bien démontrer qu'il n'avait rien de commun avec les cérémonies chrétiennes. La peine qu'eut Origène à se le procurer offre une preuve de plus que le diagramme était tenu secret. Le savant écrivain dit d'ailleurs formellement : « Ces imposteurs font semblant de posséder de *grands mystères* (2). »

Toutes les sectes gnostiques un peu notables prétendaient, comme les Ophites, avoir des doctrines secrètes, des mystères. Saint Irénée atteste qu'il a lu dans les écrits des Carpocratiens, que ce qu'ils enseignaient leur venait directement de J.-C. ; que l'auteur du christianisme ne l'avait communiqué qu'à ses apôtres (*in mysterio*), et qu'il leur avait recommandé de n'en faire part qu'à des personnes dignes de les comprendre (3).

Les Carpocratiens se croyaient de plus autorisés par ces communications secrètes de J.-C. à rejeter les écrits publics de ses apôtres. Ils avaient cela de commun avec toutes les sectes gnostiques, qui toutes prétendaient posséder une science secrète remontant directement à J.-C., différente de celle des Evangiles et

(1) Irenœus, liv. I, c. 13.
(2) Contra Celsum, VI, 10.
(3) Jesum in mysterio apostolis suis, ea quæ ipsi probabant, locutum esse atque postulasse ab illis ut dignis et assentientibus seorsum ea traderent.

des Epitres, et bien supérieure à ces communications purement exotériques.

L'*ésotérisme* des gnostiques est donc prouvé. L'ésotérisme est précisément ce qui caractérise le plus les doctrines gnostiques ; mais de l'ésotérisme à une véritable initiation, il y a quelque différence. L'ésotérisme était adopté dans les écoles de beaucoup de philosophes, dans celle de Pythagore, de Platon, de Plotin, de Porphyre et de Proclus. Cependant, ces chefs d'école ne sont pas allés jusqu'à instituer des mystères et des cérémonies d'initiation.

Il faut, par conséquent, pour nous faire croire à l'existence des véritables mystères chez les gnostiques, nous prouver quelque chose de plus que l'ésotérisme.

Eh bien ! des témoignages que nous venons de produire, il résulte évidemment :

1° Que les gnostiques prétendaient tenir, par voie de tradition, une doctrine secrète, bien supérieure à celle que renferment les écrits publics des apôtres.

2° Que non-seulement ils ne communiquaient pas cette doctrine à tout le monde, mais que parmi eux-mêmes il y en avait à peine, si nous en croyons saint Irénée, un sur mille et deux sur dix mille qui en connussent les derniers mystères.

3° Qu'ils la communiquaient au moyen d'emblèmes, de symboles, comme prouve le diagramme des Ophites.

4° Que suivant l'opinion chrétienne ils imitaient, dans ces communications, les rites et les épreuves des mystères d'Eleusis; quoiqu'on nous laisse dans le vague sur ces épreuves et ces rites.

Si les Pères dont nous venons d'invoquer les témoignages, et qui appartiennent tous au IIIᵉ siècle de notre ère, laissent quelque chose à désirer sous ce rapport, ceux des siècles suivants, saint Epiphane, Théodoret et saint Augustin, pour ne pas citer les autres, parlent des mystères du gnosticisme de la manière la plus positive. Mais plusieurs raisons nous empêchent d'appliquer leurs opinions aux premiers siècles du gnosticisme. Ils n'ont connu que les ruines des écoles gnostiques ; d'ailleurs, les gnostiques de leur temps persécutés par la législation de l'empire, étaient nécessairement obligés de se réunir plus secrètement ; et ces écrivains paraissent en général avoir accueilli trop facilement des



bruits vulgaires, pour nous inspirer le même degré de confiance que les Origène, les Clément d'Alexandrie et les Irénée.

Nous sommes donc bien autorisés à admettre une sorte d'initiation et une sorte de mystères dans le gnosticisme. Mais avant de demander ce qu'il y avait de commun entre les cérémonies des mystères gnostiques et celles des mystères grecs, trois objections graves se présentent contre une assimilation un peu complète.

D'abord, tous les témoignages que nous venons d'invoquer appartiennent à des écrivains qui sont toujours demeurés étrangers aux mystères gnostiques, qui n'en ont entendu parler que par la renommée publique, qui citent peu de faits, de détails d'épreuves, desquels il résulterait une véritable lumière.

En second lieu, ces témoignages qui se réduisent presque à des assertions, dit-on, appartiennent à des écrivains qui emploient habituellement les mots de *mystères* et d'*initiation* dans un sens tout particulier, bien différent de celui qu'on leur donne, par exemple, dans le langage de la Grèce. En effet, d'après les Pères, le christianisme, particulièrement dans sa théologie ou dans sa christologie, est aussi considéré comme un *ensemble de mystères;* le baptême est une sorte d'*initiation*, dont la sainte cène est le complément le plus sublime. Les catéchumènes sont les *aspirants*, *les candidats de l'initiation ;* les païens sont les *profanes*. L'instruction donnée à ceux qui demandent l'initiation est la *mystagogie*.

(*A suivre*). A. J. Matter

ENVOUTEMENT DE DIVINATION

Or, je vous vois, courant aux augures, aux pythonisses, avec l'étrange prétention de soulever le voile de la Destinée! Mais qui êtes-vous donc, vains enfants de la Terre, pour oser mettre un pied sacrilège sur la marge du Temps, pour attendre du démiurge inoccupé la satisfaction de vos médiocres désirs, pour croire que la Norme déviera pour vous, fut-ce d'un iota, son immuable course? Voici que j'abaisse mon regard sur l'insignifiante foule qui se presse, avide, autour de la bouche oraculaire; et c'est pour ces pauvres êtres que, quittant leur implacable tâche, viendraient les « sœurs filandières », racontant à chacun, bavardes, l'énigme de son devenir?

En l'antique Chaldée, dans l'Egypte des Pharaons, c'est pour des empires que l'hiérophante touchait aux instruments de divination; j'accorde que la nymphe Egérie ait pu devenir la conseillère de Numa, ou que dans les airs la Croix symbolique du christianisme naissant se soit montrée à Constantin; mais peux-tu croire, ô mon frère, que la Révélation va descendre à la moindre requête du devin préoccupé, avant tout, de son salaire? Cette Révélation ne descend que sur l'âme pure: le Prophète ou la Voyante; et si certain jour elle frôla ton front, prends garde de l'avoir bien discernée, ô mon frère, car elle ne peut être que spontanée, elle n'est point asservie à la prière des hommes.

Songe, ô mon frère, que par la route où tu vas, que par les prés en fleurs que tu foules, ton pied écrase et broie la vie à chaque pas: t'inquiétas-tu, jamais, que les victimes de ton inconscient dédain élevaient, peut-être, vers toi leurs supplications ou leurs blasphèmes? Non, n'est-ce pas? Et cependant, tu reconnaîtras sans peine que bien minime est la distance entre toi et ce petit peuple de brins d'herbe, de plantes et d'insectes, alors qu'aucun nombre ne saurait représenter l'incommensu-

rable qui te sépare du Régulateur des Mondes? Mais tel est ton orgueil que le moindre de tes déboires t'apparaît comme un geste de l'Eternel!

Va, si quelque revers abat ta fortune, si quelqu'infirmité s'attaque à ton corps, si quelque chagrin adolore ton cœur, tant lourd soit le coup, ne t'en prends qu'à toi-même et reste sûr que tu fus l'artisan de tes maux, encore que ta mémoire n'ait rien gardé du souvenir de la faute : car ce n'est point du jour inscrit sur des registres d'état civil que date ta naissance, mais de l'instant où, monade émanée de l'Universel Principe, tu pris ta course volontaire dans le tourbillon des vissicitudes.

A cause des dangers graves qui s'attachent à toute œuvre de divination je te dois, mon frère, le complet exposé de ma pensée. Et, d'abord, je ne veux point considérer comme arts divinatoires la Chirologie, la Phrénologie, la Physiognomonie, la Graphologie, non plus que l'Astrologie mathématique. Ces sciences n'ont, en effet, besoin d'aucune intervention extra-humaine, puisque la seule inspection de signes extérieurs de la personnalité ou le calcul d'influences astrales originelles doit suffire pour déterminer le caractère, les aptitudes, le tempérament, les tares physiologiques, toutes choses qui dans l'exercice de la vie sociale établissent assez exactement le bilan des chances bonnes ou mauvaises de l'existence d'un être et, par suite, le sommaire de sa destinée. Que les lignes de ta main, la forme de tes doigts, le détail des traits de ton visage, ton écriture, les aspects planétaires de ta nativité, enfin, me révèlent un tempérament et un caractère bien équilibrés, des aptitudes au travail et à la réflexion, des goûts modestes, je pourrai, sans être grand clerc, te prédire une vie heureuse ; des indices formels de violence, de brutalité, ne me laisseront aucun doute sur les probabilités, pour toi, d'une fin tragique : tout cela sans qu'il me soit besoin de faire intervenir les dangereux agents de ce que nous appelons le plan astral inférieur, ce domaine où, sans trêve, s'élaborent les jours néfastes de l'humaine espèce.

Mais que nous veulent ces bas thaumaturges, ces diseuses de bonne aventure, aux mains de qui je vois, ô déchéance, les lames sacrées de Thot. Et te doutes-tu, mon frère, de quel astucieux concours est fait leur funeste pouvoir ?



Tu n'ignores pas, je pense, que de nombreux agents des forces subtiles de la Nature hantent les éléments de notre planète de misère ? Maint conte de fées, mainte histoire de loup-garous, maintes légendes d'esprit-servant bercèrent ton enfance : ne soupçonnes-tu là que de charmantes ou de terrifiantes chimères ?

Si ta vue intérieure, un jour, s'ouvrait à la perception du monde aérien, ses enfants diaphanes t'apparaîtraient glissant dans la lumière leurs doigts agiles tisseurs de quelque radieux arc-en-ciel : même, il peut arriver que tu entendes, à l'approche du soir, des voix clamer longuement, sous l'azur, de vagues héliophonies. Pendant que ces sylphes diurnes se montrent sans malice grande, leurs frères du clair de lune, volontiers, déçoivent le rêveur attardé ; de ceux de la nuit, garde-toi comme du péché.

Les Elémentins du feu, plus spécialement, animent le monde végétal, et toute matière combustible : ils sont aussi des plus déliés, des plus essentiels. Tu les verrais surgir, minuscules, des torsades capricieuses de la flamme de ton foyer qui exhale, parfois, leurs gémissements ou leurs colères.

La tradition te parla trop des Ondins pour que j'aie à insister sur leur existence, la voix charmeresse de leurs filles n'est guère célèbre que par ses méfaits : éloigne-toi de leur perfide langueur.

Du peuple souterrain tu connais les Gnomes, les Kobolds, les Lutins, princes des métaux et des pierres précieuses, forgerons de fer, transmutateurs d'or, larrons de la lumière qu'ils emprisonnèrent en leurs gemmes. Leurs artifices sont sans nombre, et de leur office, n'attends rien de bon !

Eh ! bien ce sont ces forces, pour la plupart maléficieuses, qui interviennent dans le mécanisme assez peu compliqué de ce que j'appelle proprement la Divination ; et si cet art magique — de Magie Noire, — fut de tout temps l'objet de la plus sévère interdiction, ce ne fût point, ô mon frère, sans de sérieux motifs.

Car ce n'est nullement, crois-moi, d'une haute intuition qu'exclut, le plus souvent, la personnalité même des augures que ceux-ci tiennent leurs prédictions. Et que sont ces prédictions ? Malheureuses presque toutes ! Je veux, ici, retenir précieuse-



ment l'aveu d'un des leurs auquel j'accorde, du moins, le bénéfice de la sincérité. « Les prédictions mauvaises se réalisent toujours, les bonnes quelquefois. » N'en voilà-t-il pas suffisamment pour fixer le bénévole consultant sur ce qu'il doit attendre des pratiques divinatoires?...

Donc, une cartomancienne dispose ses tarots, une amergomancienne prépare son café, une lithomancienne agite ses cailloux : aussitôt, et suivant la nature du procédé, entre en scène un des êtres du peuple invisible arrangeant les cartes, graphiant le marc, alignant les pierres et, surtout, insinuant en l'esprit de la devineresse, les oracles qu'elle débite. Mais si de par leur essence plus subtile les Elémentins peuvent, mieux que l'homme, lire dans le livre du passé, du présent, l'avenir leur est, comme à lui, strictement fermé et c'est à quoi s'exerce leur malice d'imaginer un destin que leurs constants efforts tendront, ensuite, à réaliser, ce qui leur sera d'autant plus facile qu'ils auront annoncé de funestes événements, leur domaine étant celui de l'Esprit du Mal. On comprend sans peine l'obstination de ces êtres à parfaire leur œuvre de ténèbre, en considérant qu'autrement la Divination tomberait, bientôt, en discrédit, et ces badins ou pervers trouvent assez de plaisir au commerce des mortels pour prétendre n'y pas renoncer. Je sais plus d'une malheureuse victime de ces fauteurs du maléfice que j'ai nommé l'*Envoûtement de Divination*.

Laisse donc en paix, ô mon frère, les sombres arcanes de la Mantie, et ne demande pas l'explication du songe qui troubla ton sommeil ; reste étranger à toute œuvre magique, à celle du nécroman, la pire de toutes, puisqu'elle attente à la paix des tombeaux.

Un Pèlerin de l'Infini.

LE CAS DE MISS MARY J. FANCHER

Par l'ex-juge ABRAM H. DAILEY

Traduit du *Religio-Philosophical Journal*

Par RÉMY SALVATOR

(*Suite de la page 174.*)

EST-CE UNE LECTURE DE PENSÉES ?

Près de dix années se sont écoulées depuis le jour où fut écrit ce rapport et je n'ai pu imaginer encore un mode d'expériences plus satisfaisant. Mes premières explications sont si précises que je n'ai que peu de chose à ajouter. A cette époque Miss Fancher était incapable de parler, de sorte que tout ce qu'on lui demandait, était de nous faire connaître, en dehors de la devination ou du hasard, le contenu du papier imprimé. C'est pour cette raison qu'elle me donna les numéros de préférence aux mots, parce qu'elle pouvait les indiquer plus facilement par des coups. Quand elle m'eut dit, pour la première fois, que le papier contenait ces chiffres dans l'ordre donné — et je crois qu'elle a été interrompue et ainsi empêchée d'ajouter le nombre 5 — je ne pus comprendre comment ces chiffres se trouvaient là. Il me vint en tête que l'imprimeur avait peut-être placé quelques petits chiffres au bas du bill. Et ce ne fut qu'après l'ouverture de l'enveloppe et que l'on y eut trouvé section 6 avec les lignes numérotées 2, 3, 4, 5, que l'idée me vint que la ligne de chiffres avait pu être mise sur la feuille.

Le seul point que je crois avoir oublié dans mes autres récits est que, étant chez elle, j'inscrivis sur mon carnet de notes le contenu de l'enveloppe comme elle me le dictait. Je portais alors l'enveloppe fermée à mon bureau de New-York, qu'occupait avec moi l'ami déjà mentionné et nous l'examinâmes scrupuleusement avec un autre monsieur que j'avais invité tout exprès. Je leur communiquai le contenu tel qu'il m'avait été



dicté et immédiatement après j'ouvris l'enveloppe en leur présence avec le résultat que j'ai dit. Ceci était une preuve absolue aussi bien pour mon ami que pour moi car il savait qu'il ne pouvait y avoir aucune tromperie de ma part. Cet ami était le Dr Edwin Leigh, bien connu des maîtres d'école, comme l'inventeur de la prononciation de l'orthographe, dont on se sert aujourd'hui pour apprendre à lire aux enfants dans toutes les écoles de Saint-Louis, Boston, Washington et autres villes.

RAPPORT DU DOCTEUR LEIGH.

J'ai obtenu du docteur Leigh les lignes suivantes :

J'ai lu le récit ci-dessus et il concorde absolument avec mes souvenirs. Je crois que William Henry Burr, maintenant à Washington — peut-être était-ce William Blair Lord ? — était présent au moment où l'on cachetait l'enveloppe, mais il était absent de la ville lorsque nous l'avons décachetée. John H. Bazin, alors imprimeur du *Christian Leader* et l'un des compositeurs assistèrent à l'ouverture de l'enveloppe. Nous fûmes tous satisfaits de voir qu'on n'avait pu l'ouvrir par fraude. Je puis ajouter qu'étant donné la manière dont le papier avait été choisi et placé dans l'enveloppe il était impossible à une personne possédant une vue ordinaire d'en connaître le contenu sans l'ouvrir. Les papiers opaques qui entouraient l'imprimé empêchaient absolument toute lecture à travers la lumière. Cela m'a prouvé que même s'il existe une chose telle que la lecture des pensées, le cas en question ne pouvait pas servir d'exemple.

EDWIN LEIGH.

N° 1.035, Fulton avenue Brooklyn.

Quant à moi, avec la connaissance que j'avais de la question je n'aurais pas regardé le cachet de l'enveloppe comme important, mais je désirais que l'expérience fût faite de façon à ce qu'il n'y eut pas de fraude possible, qu'elle fût confirmée par des observateurs indépendants et que chaque mot put être répété par deux ou trois témoins. Et je crois que là encore j'ai réussi. Je puis ajouter qu'une des raisons pour lesquelles Miss Fancher



et ses amis ont toujours refusé de publier les faits de ce cas extraordinaire — est qu'elle aurait été immédiatement obsédée par cette sorte de personnes qui manquent tellement de délicatesse que, quoique étrangères, elles s'introduisent dans la maison d'une pauvre femme malade pour satisfaire leur but égoïste. Il est vrai que la plupart d'entre elles croient pouvoir lui faire du bien, mais si elles étaient vraiment sincères elles se rendraient auprès des amis du docteur de la malade sans prendre ce prétexte pour l'ennuyer. Son cercle d'amis s'est tellement étendu que s'ils ne sont pas très circonspects, elle n'aura pas un seul instant de repos. HENRY M. PARKHURST.

New-York, 26 novembre 1878.

J'ai soigneusement revu la ci-dessus publication de ma correspondance à propos de Miss Fancher et je puis dire que je n'ai jamais eu de raisons pour changer les idées que j'ai exprimées. HENRY M. PARKHURST.

Brooklyn, 20 juillet 1893.

L'article suivant publié dans le *New-York Herald*, du 20 octobre 1878, contient un récit si véridique de l'état de Miss Fancher à cette époque, confirmé par plusieurs publications contemporaines et par d'autres preuves que j'ai recueillies qu'il est nécessaire de le lire et de l'examiner ici.

(*New-York Herald*).

BROADWAY ET ANN STREET

James Gordon Bennett.

New-York, dimanche 20 octobre 1878.

TOUTE UNE VIE SANS MANGER. — UNE DAME MALADE QUI VIT QUATORZE ANS SANS NOURRITURE. — LES LOIS DE LA VIE DÉFIÉES. — L'OPINION DES MÉDECINS SUR CE CAS REMARQUABLE. — UNE TRISTE ET ROMANTIQUE HISTOIRE.

Dans une maison modeste et retirée au coin de Myrtle avenue et de Downing street vit une dame malade affligée de para-



lysie dont l'histoire est si remarquable et si curieuse que, malgré l'affirmation des médecins, elle est à peine croyable. On raconte qu'elle a vécu absolument sans nourriture depuis plus de quatorze ans. Cet événement a été tenu caché par sa famille qui a été obligée à la plus stricte réclusion pour échapper aux visites des curieux et des incrédules.

Le nom de cette étonnante personne est Miss Mollie Fancher. La demi-douzaine de médecins qui l'ont soignée expliquent facilement son cas. Pour avoir de plus amples renseignements un reporter du *New-York Herald* est allé interwiewer les personnes qui étaient au courant de la situation. Sa première visite fut pour le Dr Ormiston, 74 Hanson place, qui lui répondit : « Cela paraît incroyable mais, d'après tout ce que j'ai entendu dire, Mollie Fancher ne mange jamais. Miss Fancher l'aînée qui prend soin d'elle est une personne d'une grande intelligence. Elle était autrefois tout à fait à son aise et possède maintenant un revenu suffisant. J'ai toutes les raisons de croire que ses déclarations sont dignes de foi. Pendant la douzaine de visites que j'ai fait à la malade, je ne me suis jamais aperçu qu'elle eût pris la moindre nourriture ». Une visite du reporter chez Miss Fancher n'eut aucun résultat, les médecins ayant défendu de recevoir qui que ce soit. Il rencontra pourtant une dame amie intime de la famille qui décrivit ainsi Miss Fancher : « Jamais, je n'oublierai l'impression que me fit la pauvre fille lorsque je la vis pour la première fois. Sa chambre était comme aujourd'hui tenue dans l'obscurité, mais les yeux s'habituent facilement à la nuit. Pour égayer la malade, on y avait placé des fleurs, des oiseaux, des livres, malheureusement de peu d'utilité pour ses yeux privés de vue.

SON PORTRAIT.

« Je puis dire sans crainte que Mollie est une des plus belles femmes que je connaisse. Maintenant, même en dépit de ses longues années de souffrances, sa figure est remarquable. Elle est ce que les artistes appellent spirituelle. Elle a une soyeuse chevelure frisée, le teint clair, les yeux noirs quoique privés de vue et une physionomie intelligente et pensive. Comment

pourrais-je décrire ses blonds cheveux? — Ils n'ont pas plus de quatre centimètres de long et frisent tout autour de la tête, ils sont légèrement partagés sur le côté et peignés en arrière de la plus charmante et de la plus gracieuse façon. C'est une femme qui, dans les circonstances ordinaires, pèserait cent trente livres. Elle a les joues pleines, la bouche et le nez délicatement modelés, les dents blanches, petites et égales. Pendant quatorze ans elle est restée étendue dans la même chambre et presque dans la même position, et n'a rien mangé depuis 1866. Les médecins ont quelquefois essayé de lui faire prendre par force du vin ou du lait mais pendant cette opération on devait la tenir solidement. Ces essais n'ont eu lieu que rarement et de l'avis du docteur elle se trouve mieux sans ces bribes de nourriture (ou plutôt de boisson) qu'elle prend par force ».

LES SUITES D'UNE CHUTE.

« Mais ma pauvre amie » continua cette dame « n'a pas toujours été dans cet état. A dix-sept ans, c'était une splendide jeune fille, pleine d'esprit comme le prouve encore aujourd'hui sa conversation. En l'année 1864 elle fit une chute terrible qui fut suivie d'une attaque de paralysie. Pendant neuf semaines elle ne parla, ni ne remua, elle était complètement froide, elle paraissait morte, mais aucune altération n'étant survenue on décida de ne pas l'enterrer. Son corps depuis la ceinture jusqu'aux pieds se recroquevilla et se tordit peu à peu par suite de la maladie spinale qui lui occasionnait des spasmes. Je ne suis pas à même de donner une opinion médicale à ce sujet, mais je vous engage à aller voir le Dr Speir, 162, Montagne street. C'est son médecin attitré ».

LES MÉDECINS DÉCONCERTÉS.

Notre reporter trouva le Dr Speir installé dans son confortable cabinet et l'informa du but de sa visite :

« Est-il vrai, docteur, qu'une de vos malades ait vécu quatorze ans sans prendre aucune nourriture ? »

« Si c'est de Miss Fancher dont vous parlez, cela est vrai. Elle



tomba malade en 1864. Son cas est excessivement remarquable ».

« Mais n'a-t-elle absolument rien mangé pendant tant d'années ? »

« Je puis l'affirmer, sans crainte ».

« Sa famille garantit-elle volontiers la vérité de ces récits extraordinaires ? »

« Elle est très réservée envers les journalistes et les étrangers en général. Je ne crois pas que cette jeune fille ait jamais pris une nourriture solide depuis l'attaque de paralysie occasionnée par sa chute. Je l'ai quelquefois obligée à avaler une cuillère d'eau ou de lait en me servant d'un instrument qui maintenait sa bouche ouverte mais cela lui est douloureux. Jusqu'en 1865 j'ai essayé de la soutenir de cette façon car je craignais que selon les lois ordinaires de la nature, elle mourut d'inanition ou d'épuisement, mais je me trompais. Son cas renverse les lois existantes et en un mot peut être considéré comme miraculeux. »

ABSOLUMENT AUCUNE SUPERCHERIE.

« Avez vous jamais tenté une épreuve pour satisfaire votre exactitude professionnelle, en ce qui regarde son abstinence ? »

« Je lui ai donné plusieurs fois des émétiques pour découvrir la vérité, mais le résultat m'a toujours prouvé qu'elle n'avait pris aucune nourriture. Cela semble étrange mais cela est ainsi. J'ai pris toutes les précautions contre une supercherie possible. Je suis même allé voir la malade à onze heures du soir et à minuit mais je l'ai toujours trouvée dans le même état et couchée dans la position qu'elle a occupée pendant toute la durée de sa maladie. Les ressorts de son sommier sont entièrement usés par la constante pression. Tout d'abord mes confrères se sont moqués de moi, me traitant de fou et de spiritualiste lorsque je leur parlais de la longue abstinence et du pouvoir mental si pénétrant de mon intéressante malade. Mais ceux qui ont pu la voir sont convaincus, et parmi eux se trouvent les docteurs Ormiston, Elliott, et Hutchison, quelques-unes des plus grandes sommités médicales de notre ville. Ils ont vu et ils ont cru. »

UN PETIT ROMAN.

L'histoire de l'accident de Miss Fancher et ses tristes conséquences est tout à fait pathétique. Nous la donnons d'après les différents récits recueillis, par le reporter du *New-York Herald*, chez une demi-douzaine d'amis de la famille. Dans cette vie empoisonnée par un cruel accident se trouve mêlé un petit roman, un premier amour, des fiançailles, une attente patiente et enfin la finale permission au fiancé d'en épouser une autre.

Les parents de Mary vivaient dans une somptueuse demeure de Washington, avenue a Brooklyn, et passaient pour riches. Leur fille préférée, Mollie, comme on l'appelait familièrement, fut envoyée de bonne heure au High School du professeur West, et y montra de brillantes qualités de cœur et d'esprit qui faisaient bien augurer de l'avenir. A dix-sept ans elle était jolie, mince et très instruite. Elle fit alors la connaissance, au Baptist Sunday school, de Washington avenue, de John Taylor, un de ses camarades d'école, et l'aima. Les fiançailles suivirent et les jeunes gens regardèrent avec sérénité la joyeuse vie qui devait sitôt les attrister.

L'ACCIDENT.

Mais la fatalité en avait décidé autrement. En descendant de l'omnibus de Fulton street, à son retour de l'école, la jeune fille glissa et tomba en arrière. Sa crinoline s'accrocha à l'omnibus qui repartit aussitôt. La pauvre fille fut traînée pendant dix ou douze yards avant que l'on n'entendit ses cris et que l'on put arrêter la voiture. Quand on la ramassa elle était évanouie. Elle fut transportée chez elle et souffrait d'intolérables douleurs dans la colonne vertébrale. Quarante-huit heures après elle fut saisie de violents spasmes qui durèrent deux ou trois jours. Puis survint une trance durant laquelle la malade devint froide et rigide sans donner aucun signe de vie, sauf en une petite place chaude sous le sein gauche où le Dr Speir découvrit les faibles pulsations de son cœur. Ce docteur fut le seul à croire qu'elle était en vie et ce fut grâce à ses continuelles affirmations qu'elle ne fut pas



enterrée. Malgré l'assistance des médecins et l'emploi de fortifiants nul changement n'eut lieu dans l'état de la malade jusqu'à la dixième semaine, mais alors cette étrange suspension de vie cessa et elle respira de nouveau par les poumons.

PARALYSÉE ET AVEUGLE.

A leur grand étonnement les médecins s'aperçurent alors que Mollie avait perdu le pouvoir d'avaler. Son dernier accident l'empêchait en effet d'avaler et même de se servir de sa langue ou de ses lèvres. Avant sa trance on lui avait donné chaque jour une petite quantité de nourriture mais depuis elle n'a pas pris une bouchée capable de la soutenir. A la suite de sa première attaque les spasmes et les trances alternèrent avec une rapidité alarmante. D'abord ses membres seuls devinrent rigides ou agités, selon le caprice de son étrange maladie, mais au bout de quelque temps son corps entier se tordait dans d'atroces souffrances et l'on était obligé de la retenir par force dans son lit. Elle ne pouvait rien avaler et restait couchée absolument inerte jusqu'à ce qu'on l'aida.

(*A suivre*). ABRAM H. DAILEY

SUR LA TOUR DU GUET

SPIRITISME

L'annonce de la pièce de M. Victorien Sardou, *Spiritisme*, a mis en émoi toute la presse, et des plus graves aux plus badins parmi nos journaux tous ont *marché* comme on dit. Tout à l'heure, c'est *Le Journal* qui a commencé une enquête sur les phénomènes psychiques, et nous en allons voir bien d'autres, croyez-moi. Pour ce qui est de l'enthousiasme des spirites vis-à-vis de l'auteur des *Pattes de Mouche*, il me semble qu'il convient d'en rabattre un peu : M. Victorien Sardou n'a-t-il pas bien attendu pour apporter à la doctrine qu'il dit lui être chère, l'appui de son nom et de sa plume ? Et si, aujourd'hui, nous le voyons se proclamer spirite de la première heure, — il le fut en effet, — dire qu'il a été un médium surprenant, qu'il a écrit sur des ardoises des choses extraordinaires, qu'il a vu chez lui, quai Saint-Michel, son piano ouvert jouer tout seul, qu'il a pressé des mains fluidiques, etc. ; si, enfin, il vient de confier à Sarah Bernhardt sa pièce, *Spiritisme*, n'avons-nous pas le droit de constater que le brillant académicien s'est simplement montré l'heureux opportuniste qu'il fut toujours, que ce soit avec la légendaire *Famille Benoiton*, ou avec la cavalière *Madame Sans-Gêne*.

Autrement intéressant nous paraît le témoignage de M. Sully Prudhomme touchant les séances d'Eusapia Paladino auxquelles il assista avec quelques amis dont le sens critique lui était connu autant que le sien propre. Toutes précautions prises de façon à écarter jusqu'à la moindre idée de supercherie de la part du médium, le poète des *Yeux* a vu un lourd tabouret d'architecte s'avancer tout seul vers lui et, lui ayant frôlé le côté gauche en passant, s'élever à la hauteur de la table qu'entouraient les assistants pour se poser, finalement, sur cette table ; sa main élevée en l'air fut saisie par une invisible main, il reçut dans le dos un coup sec que tout le monde entendit, puis sa chaise fut violem-



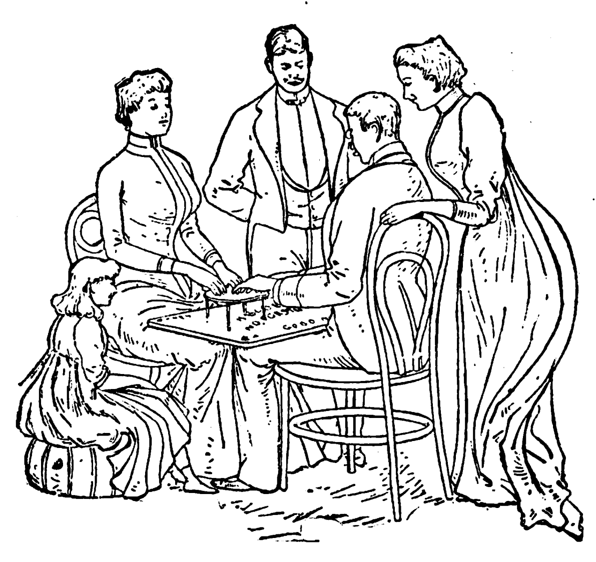
ment ébranlée sous lui comme si on voulait le jeter à terre ; il a vu une guitare se promener en l'air, une boîte à musique, dépoposée sur un guéridon, projetée brusquement sur la table, il a entendu quelques notes sortir péniblement des instruments qu'on avait apportés. Se résumant, M. Sully Prudhomme dit, enfin, au reporter du *Figaro* qui l'interviewait : « Ma conviction est que j'ai assisté à des phénoménes que je ne peux ramener à aucune loi physique ordinaire. Mon impression est que la fraude, dans tous les cas, est plus qu'invraisemblable, au moins en ce qui concerne les déplacements à distance des meubles pesants disposés par mes compagnons et moi. C'est tout ce que je puis dire. Pour moi, j'appelle naturel tout ce qui est scientifiquement constaté. De sorte que le mot *mystérieux* signifie simplement ce qui est encore surprenant faute de pouvoir être expliqué. J'estime que l'esprit scientifique consiste à constater des faits, à ne nier *a priori* aucun fait qui n'est pas en contradiction avec les lois acquises et à n'en accepter aucun qui n'ait été déterminé par des conditions vérifiables et sûres ».

Mais n'est-ce pas une pitié que nous en soyons encore à ergoter sur des phénomènes au sujet desquels un savant de l'envergure de Williams Crookes s'est prononcé affirmativement voilà vingt-cinq ans, et ce de la façon la plus formelle. Et comme depuis cette époque lointaine des bruits avaient couru tentant d'établir que le savant chimiste anglais était un peu revenu de ses certitudes d'autrefois, celui-ci écrivit, en 1893, les lignes suivantes au professeur Elliott Coves : « Si on vous dit que, je crois avoir été trompé au sujet des faits psychiques et que je désavoue mes expériences, je vous autorise, et même je vous prie d'y opposer le plus formel démenti. » Or personne n'admettra qu'un homme arrivé, comme Crookes, à la plus haute situation scientifique n'ait pas hésité à sacrifier cette situation pour attester, à la légère des faits d'une essence aussi extraordinaire que ceux qui se produisirent au cours de ses recherches avec le médium Miss Cook ; d'autre part peut-on admettre davantage qu'un praticien rompu aux plus délicates expériences ait pu être le jouet des artifices d'une fillette de quinze ans ?

Un phénomène est acquis à la science quand chacun peut, reprenant l'expérience, reproduire ce phénomène. Je veux ici dé-



montrer que c'est le cas pour le phénomène psychique dont la vérification *rigoureuse* est à la portée de chacun : je parle de l'existence seule du phénomène encore nié par la plupart et non des faits secondaires qui en découlent. Il y a quelques années, on lança sous le nom de *Ouija*, en Amérique, un petit appareil dont voici le dessin :



Comme il est facile de le voir il s'agit d'une petite table de bois posée sur les genoux des expérimentateurs : sur cette table fortement vernie, un alphabet et un jeu de chiffres y étant imprimés en gros caractères, glisse une tablette montée sur quatre pieds dont un, indicateur, marque lettre ou chiffre suivant le cas, alors que cette tablette, mise en mouvement par l'action fluidique des mains du médium, court sur la table en écrivant avec rapidité des phrases ou des nombres. L'impression première, à la vue de cet appareil en fonction, est que le médium pousse simplement la tablette vers les lettres composant les mots qu'il lui plaît de lui faire écrire : un sérieux examen montre bien vite qu'une telle manœuvre demanderait une grande habileté de main, une grande sûreté de coup d'œil, — les mouvements de la tablette étant, le plus souvent, très rapides, — et cette habileté, ce coup d'œil, ne peuvent s'acquérir qu'à la suite de nombreux exercices préalables. Or, l'appareil fonctionne sous les doigts qui s'y posent pour la première fois aussi bien que ceux qui en

ont une longue pratique. Mais un plus sûr critérium s'offre à l'expérimentation, car il suffit de bander *hermétiquement* les yeux aux deux personnes placées à la table pour n'avoir rien à craindre de leur malice ou de leur inconscience : et si, alors, la tablette continue à écrire des choses cohérentes, la preuve est faite qu'on se trouve incontestablement en face d'*un phénomène, d'une force intelligente.*

On me fera deux objections : la première, qu'avec une grande habitude le médium arriverait à diriger la planchette, même en ayant les yeux bandés ; la seconde, que l'expérimentation exige la présence de ce médium qu'on n'a pas toujours sous la main. A la première objection, je réponds que l'habileté d'un médium dirigeant la tablette alors qu'on lui aurait bandé les yeux, me paraît un miracle plus grand que le phénomène lui-même, de plus, comme vous opérerez avec quelqu'un de vos proches, de vos amis, vous saurez bien s'il a pu acquérir ou non une pareille virtuosité. A la seconde objection, je répondrai simplement que pour produire les rayons X, par exemple, il faut un tube de Crookes, une bobine de Ruhmkorff, des accumulateurs ou piles pour l'actionner, tous objets d'un prix élevé et peu à la portée du public ; tandis que le petit appareil ci-dessus décrit demande assez peu de dépense fluidique pour que, sur cent personnes, quatre-vingt soient à même de l'influencer, surtout parmi les dames, et tout autour de vous, vous aurez bientôt fait de découvrir un sujet en qui vous aurez toute confiance.

LA LANGUE SACRÉE

Sous ce titre M. Gaston Stiegler analyse longuement dans l'*Echo de Paris* la curieuse théorie de M. Emile Soldi d'après laquelle les lignes entrelacées de l'ornementation artistique des produits de l'industrie humaine ne seraient autres que des signes exprimant des symboles aujourd'hui oubliés, sorte de langue universelle des âges préhistoriques.

« M. Soldi, chargé, en 1874, d'une mission du gouvernement pour rechercher les origines de la gravure en pierre fine, fut en-

voyé en Asie-Mineure. C'est là qu'il observa pour la première fois d'une façon méthodique les dessins d'ornementation des vieux monuments, des pierres, des statues, des médailles. Plus tard, il fut frappé de l'analogie qui existait entre eux et d'autres figures tracées sur les stèles et les monnaies des pays les plus éloignés et les plus dissemblables, Egypte, France, Autriche, Suède, Mexique, ailleurs encore. C'est peu de dire analogie, il faut dire similitude et même souvent identité, car, lorsqu'on a jeté un coup d'œil, même superficiel, sur les huit mille dessins réunis par M. Soldi, on ne peut se défendre d'un certain étonnement en voyant les mêmes formes reproduites aussi bien sur un tombeau d'Amérique que sur un vase étrusque par des hommes qu'on croyait ne s'être jamais connus.

Pourquoi ces répétitions ? s'est demandé M. Soldi. Pourquoi ces contours précis, toujours les mêmes, qui se retrouvent au nord, au sud, dans l'ancien et le nouveau continent, et qui paraissent imposés à l'homme comme des formules d'art nécessaires ? Et avec cette hardiesse ingénue que les obstacles ne déroutent pas et sans laquelle les inventeurs n'existeraient point, il a conclu que ces signes étaient les caractères d'une écriture commune au groupe des hommes primitifs ; que ces hommes, en se dispersant, les avaient emportés avec eux sous différentes latitudes, dans leurs nouvelles patries, et qu'ils avaient continué de les reproduire d'âge en âge presque sans les déformer, mais en oubliant peu à peu leur signification. Il a fait davantage encore, car il a retrouvé le sens de ces caractères, il a reconstitué la langue elle-même, et le voilà qui se met à lire couramment nos tapis et nos vêtements ».

Nous nous proposons de revenir plus longuement sur l'importante découverte de l'auteur des *Arts Méconnus* dont l'esprit généralisateur sympathise infiniment avec les idées que nous soutenons à *L'Isis moderne*.

DE LA NON-NÉCESSITÉ DU CERVEAU

Le docteur S. S. Koser, de Wiliamsport, a fait une extraordinaire découverte qui fournira un thème de discussions aux



corps savants de la contrée. Son scalpel a révélé cette merveille médicale d'un homme ayant joui de toutes ses facultés bien que privé de cerveau. A la requête d'un certain nombre de praticiens éminents de Philadelphie le docteur Koser procéda à l'autopsie des restes de John Bly. Bly était âgé de 20 ans, souffrait depuis longtemps d'une tumeur qui s'était développée tout à la base du cerveau et avait occasionné la mort. L'excroissance avait eu une influence visible sur le cerveau et le cas était une véritable curiosité médicale. La tumeur avait pénétré trop intimement les tissus du cerveau pour permettre une opération. On trouva qu'elle était presque aussi grosse qu'une bille de billard. Elle était localisée de telle façon qu'elle avait détruit la base du nerf optique et, par conséquent, le jeune Bly était aveugle depuis trois ans. La chose la plus singulière était que le cerveau entier avait été rongé par l'action de cette tumeur : la cavité avait au moins cinq pouces de long et était remplie de pus. Tout ce qui restait du cerveau était une fine membrane composée des tissus les plus résistants où les nerfs font leurs insertions dans le cerveau et qui, par conséquent, opposait plus de résistance au progrès du mal. Quant on fit une incision dans la membrane le tout s'affaissa.

Ce qui fait de ce cas un cas absolument unique dans les annales de la science médicale c'est la manière dont le malade conserva sa raison et toutes ses facultés. Il avait le sens du toucher, du goût, de l'ouïe, de l'odorat, un contrôle assez net de ses muscles moteurs ; il pouvait parler et en fait n'était incommodé par aucune autre infirmité que la perte de la vue. Sa puissance de mémoire était remarquable ; et il était capable deux semaines avant sa mort de réciter encore des poèmes (*The Metaphysical Magazine*, janvier 1897).

TÉLÉPATHIE MUSICALE

Dans un petit ouvrage peu connu, *Les Phénomènes de la Musique*, le marquis de Pontécoulant rapporte le fait suivant d'après le savant docteur anglais Abercombie :

« Nancy, jeune fille âgée de sept ans, orpheline et sans nulle éducation, demeurait chez un fermier. Elle était employée à garder les vaches, et couchait habituellement dans une chambre séparée par une mince cloison d'un autre appartement, occupé fréquemment par un artiste ambulant dont le violon était l'instrument. Cet artiste nomade avait beaucoup de talent comme exécutant, et il passait souvent la plus grande partie de la nuit à étudier des passages hérissés de difficultés.

« La jeune Nancy se plaignait souvent et disait que ce bruit l'ennuyait, la fatiguait; elle n'y faisait pas autrement attention. Au bout de quelque temps, cette jeune fille tomba malade, et une dame charitable la fit transporter dans sa demeure, située à quelque distance de la ferme. La maladie fut longue, et quand Nancy eut enfin recouvré la santé, elle resta au service de sa bienfaitrice.

« Quelques mois après sa convalescence, on entendit murmurer de temps à autre, pendant la nuit, de charmantes mélodies, sans qu'on en connût la source. Cette musique, fredonnée d'une façon mystérieuse, se renouvelant à des intervalles plus ou moins rapprochés, excita la curiosité des habitants de la maison. On ne se contenta plus d'écouter, mais on chercha à découvrir l'invisible ménestrel. On se mit sur la trace des sons, et, à la fin, on arriva sur le lieu même d'où ils partaient : c'était la chambre de Nancy. La jeune fille sommeillait, mais il sortait de ses lèvres une mélodie qui ressemblait parfaitement à la vibration d'un violon.

« On s'assura qu'à l'époque de ces crises musicales, Nancy, après s'être couchée, devenait complètement immobile. Elle marmottait un instant, puis murmurait des sons semblables à ceux d'un violon que l'on accorde. Il se faisait un instant de silence, rompu bientôt par un prélude à bouche fermée, et puis après elle attaquait avec une vigueur surprenante, toujours la bouche close, des passages de la plus grande difficulté, qu'elle exécutait avec la perfection d'un artiste consommé, passant successivement par les modulations les plus compliquées. Quelquefois Nancy s'interrompait, rendant de nouveau les sons de l'accord comme pour remettre son instrument au ton, puis, reprenant exactement le morceau à l'endroit où elle s'était arrêtée,



elle achevait l'exécution avec la même précision apportée à son début.

« D'observations en observations on arriva à constater que telle nuit, à telle heure, où le musicien ambulant exécutait en étudiant un morceau dans la maison du fermier, cette même nuit, à cette même heure, le même morceau était dit par Nancy. L'artiste s'arrêtait-il, Nancy en faisait autant. »

Deux ans plus tard, ajoute M. de Pontécoulant, un pianiste eut le même pouvoir sur cette jeune fille.

LIEU DE NAISSANCE DE BOUDDHA

Une découverte va combler de joie les Indiens qui pratiquent le culte de Bouddha dans tout son luxe de pèlerinages et de cérémonies dévotives. Le docteur Fahrer, inspecteur archéologique des provinces nord-ouest de l'Inde, ayant obtenu du premier ministre du Népaul l'autorisation d'explorer la contrée de Manza-Nigliva et de Manza-Paderiya, dans le district de Bataul, son attention fut particulièrement attirée par un monolithe s'élevant à trois mètres au-dessus du sol et couvert d'inscriptions religieuses ; le docteur Fahrer pensa que ce que la terre recouvrait n'était peut-être pas le moins curieux ; il fit déchausser le monolithe et à une profondeur de trois mètres cinquante, il trouva, gravée dans la pierre, une inscription du grand souverain Açoka : cette inscription déclare que Sa Majesté se rendit en personne aux jardins de Lumbini et qu'elle y érigea ce monolithe « à la place même où naquit le seigneur Bouddha ». L'emplacement exact de ce lieu sacré n'avait pu être déterminé jusqu'à présent ; mais les traditions voulaient que les fameux jardins de Lumbini se trouvassent en effet dans cette région, aux environs des ruines de Kapilavastou, « la ville du sol rouge », qu'habita la tribu des Çakyas et en particulier la famille qui donna naissance à Çakya Mouni, celui qui fut Bouddha.

Le Guetteur.

INFORMATIONS — GLANES

Le **Végétarisme** vient de perdre son plus fervent adepte, en France, le docteur Bonnejoy qui s'est éteint, âgé de soixante-quatre ans en son château du Mégalithe, à Chars-en-Vexin, sans avoir vu poindre, parmi ses compatriotes, l'aurore du triomphe de son ardent prosélytisme, encore que son livre très bien fait, très complet, fut assez lu par le grand public de toutes les curiosités qu'est le public français. Le végétarisme a, pourtant, ses lettres de noblesse, car on nous assure que Bernardin de Saint-Pierre, lord Byron, Richard Wagner, Lamartine, Michelet, s'y adonnèrent : Anna Kingsford, l'une des suprêmes intelligences féminines de ce temps, poussa plus loin l'abstinence de la chair animale, la laine ne couvrit point son corps, le cuir ne chaussa point ses pieds. Mais Anna Kingsford était une initiée.

« C'est une vie toute spéciale » nous dit M. Jules Bois dans son intéressante étude du *Figaro* « que celle des végétariens en Angleterre ; ils ont leurs hôtels, leurs restaurants, l' « Alpha » de Manchester, par exemple, le « Ceres » de Londres, un grand organe, le *Vegetarian Messenger*, et cent vingt petits. J'ouvre l'un d'entre eux et je lis, non sans étonnement aux annonces : « *Dame* française de Paris (*sic*), voulant se perfectionner dans le végétarisme, demande à être gouvernante dans une famille végétarienne » ! Et plus loin : « Nourrices végétariennes diplômées de Queen Charlotte Hospital... »

En France, répétons-le, l'alimentation végétarienne a fait peu de chemin : quelques théosophes, quelques occultistes s'y adonnent seuls, et dans un but tout autre que celui purement hygiénique que se proposait le docteur Bonnejoy. Il y a bien M. Francisque Sarcey qui, ces jours-ci, répondant à notre ami Jules Bois, disait : « Au fond je me suis fait végétarien pour moins manger. Nous mangeons trop, beaucoup trop. Nous y gagnons des lourdeurs, des rhumatismes ; l'essentiel c'est de manger moins et de supprimer le petit verre. Jamais je n'ai eu le cerveau plus allègre, et cependant jamais je n'ai été si vieux !... » Mais M. Sarcey est un ventre qui nous intéresse peu en somme.

Le **Député musulman** a, pendant ces temps-ci, occupé énormément la presse ainsi que l'opinion publique : l'*esprit* facile du journalisme s'est exercé, comme d'usage, sans que rien sortit, en somme, de ses flots de copie. Heureusement qu'au milieu de ce tohu-bohu de paroles inutiles, s'est élevée une voix sincère, celle de M. Hyacinthe Loyson qui formule ainsi son opinion :

« Je n'ai pas l'honneur de connaître personnellement M. le docteur Philippe Grenier, mais, si je

m'en rapporte aux journaux, c'est un homme profondément convaincu — chose rare aujourd'hui — et — chose plus rare encore — c'est un homme qui ose parler et agir selon ses convictions.

« Il croit — et en cela je suis d'accord avec lui — qne la République, à moins d'être une vaine et méprisable étiquette, nous doit les grandes réformes morales, pédagogiques et sociales qu'elle ne nous a pas données. Et c'est là ce que ne comprennent pas les modérés. Il croit également — et moi autant que lui — que, pour être fécondes et durables, de telles réformes ont besoin d'être vivifiées par un profond sentiment religieux. Et c'est là ce que méconnaissent les radicaux. Sans une rénovation de la religion, une rénovation de la société n'est pas possible, et ceux-là ne feront rien pour le peuple, ni pour l'avenir, qui manquent d'un idéal supérieur, qui ne croient ni à l'âme humaine ni au Dieu vivant, ou qui y croient mal ».

Dans la **Revue spirite** de janvier signalons : un article des plus intéressants de M. Camille Flammarion sur les *Radiations solaires et les couleurs* ; *Histoire de ma médiumnité*, par Mme d'Espérance, la célèbre médium avec laquelle M. Aksakow fit les extraordinaires expériences publiées dans son dernier livre " Un cas de dématérialisation partielle du corps d'un médium " ; *Victor Hugo et le spiritisme*, par T. Beaugeard ; *Apparitions de fantômes*, par Joseph de Kronhelm, etc.

Le **Borderland** que nous recevons au moment de mettre sous presse, est comme toujours bourré de faits et documents du plus haut intérêt : son actif et intelligent directeur, M. Stead, remplit vraiment le programme très vaste qu'il s'était tracé lorsqu'il lança cet important recueil. Comme il m'est impossible d'analyser aujourd'hui ce numéro de janvier, j'y reviendrai longuement en février prochain.

Sophia, l'intéressante revue théosophique publiée à Madrid par M. Xifré, continue la publication de l'*Homme et ses corps*, par Annie Besant, *Le Dévachan*, par Leadbeater ; *Astrologie*, par Hélios ; auxquels s'ajoutent, en janvier, *Le Kali Yuga, Pensées et Commentarires*, par Lafar ; *Le comte de Saint-Germain*, par H. P. Blavatsky.

Dans le **Lucifer** de janvier, important article du Dr A. Wels, sur l'*Evolution et le dogme catholique* ; un autre du professeur John Mackenzie, intitulé *Théosophie et Science* ; puis, la continuation de *La Philosophie Sânkhya*, par Bertram Keightley ; *Parmi les Gnostiques des deux premiers siècles*, par G. R. S. Mead ; *Le Philosophe inconnu*, par Mme Cooper-Oakley ; *Les Aides invisibles*, par Leadbeater, etc.

Gérant : BUSSIÈRE

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY. BUSSIÈRE, frères.



LES ORACLES

Par Louis MÉNARD, docteur ès-lettres.

En même temps que l'homme fait connaître aux Dieux ses besoins par la prière et cherche à se concilier leur protection par ses offrandes, il est naturel qu'il s'efforce de connaître leur volonté, de deviner leurs intentions. L'offrande étant un appel de l'homme à l'intervention divine semblait fournir l'occasion d'interroger les Dieux ; si elle était accueillie, on devait espérer qu'à leur tour ils se montreraient favorables. Des deux premiers sacrifices mentionnés dans la Genèse, l'un, celui d'Abel, est accepté avec plaisir, l'autre celui de Caïn, est repoussé. En sortant de l'arche, Noé offre des holocaustes, et Iahweh, leur trouvant une odeur agréable, établit avec l'homme une alliance dont le signe apparaît dans les nuées. D'après la description de l'Açwaméda, ou sacrifice du cheval, dans le Véda, on voit que les Aryas observaient avec soin tous les détails de cette cérémonie. « La manière dont tu marches, dont tu te couches, dont ton pied est attaché, la façon dont tu bois, dont tu manges, ô cheval, que tout cela soit d'un favorable augure parmi les Dévas ». Les peuples de la Grèce et de l'Italie tiraient des présages de toutes les circonstances du sacrifice ; dans les aspects de la flamme, dans les entrailles des victimes, ils cherchaient des signes de la volonté divine. Ces inductions, dans lesquelles les haruspices étrusques passaient pour très habiles, se rattachaient à une science sacrée, la Mantique, ou divination qui fut la grande aïeule de toutes les sciences : l'astronomie, la physique, la météorologie, la médecine sont sorties d'elle ; il est bon de s'en souvenir, pour n'en pas parler avec un injuste dédain, comme des enfants ingrats qui mépriseraient leur vieille nourrice.

Les mouvements dont la nature est le théâtre ont été dès l'origine, pour l'esprit humain, les effets de causes inconnues que la



religion appelle les Dieux. Ces causes ont été supposées libres, autrement elles ne seraient pas des causes ; on devait les croire intelligentes, autrement leur action serait désordonnée, tandis qu'elle est régulière et semble toujours dirigée vers un but. En étudiant cette action on peut espérer en connaître la loi. En observant le cours des astres, on peut annoncer le changement des saisons ; en observant les signes précurseurs de l'orage, le laboureur peut sauver sa récolte, le matelot peut mettre sa barque à l'abri dans un port. En observant les fonctions du corps humain et l'action qu'exercent sur lui les plantes et divers autres remèdes, on peut prévoir les maladies et même les guérir. L'étude du ciel, des éléments, l'étude du corps humain et des productions terrestres, forment aujourd'hui des sciences distinctes : elles étaient contenues à l'origine dans une science unique, la divination. Chez les peuplades sauvages, le devin est toujours le savant de la tribu. La divination suivait la même méthode et se proposait le même but que nos sciences modernes, elle observait pour prévoir.

L'ORACLE DE DODONE

Mais pour l'esprit religieux des sociétés primitives, la nature était le théâtre multiple des actions divines. Chez les anciens, observer les faits, c'était interroger les Dieux. Ainsi, pour prévoir les changements du temps, il fallait consulter le Dieu du ciel ; sa réponse, on la trouvait dans le mouvement des feuilles agitées par le vent. C'est ainsi qu'on pouvait, selon l'expression d'Homère, connaître les projets de Zeus d'après la haute cime des chênes. Le siège du plus ancien oracle de la Grèce, Dodone aux violents orages, comme l'appelle Homère, était un véritable observatoire météorologique. C'était l'antique séjour du maître de l'égide, c'est-à-dire du Dieu des tempêtes, car tel est le sens étymologique du mot αἰγίοχος. Deux villes du nom de Dodone sont mentionnées dans les poèmes homériques : la Dodone de l'Iliade était voisine du mont Olympe, dans le pays des Perrhaiber, au nord de la Thessalie, appelée autrefois Pélasgie. La Dodone de l'Odyssée, moins ancienne et plus connue, était en Epire au pays des Thesprotes. Voici en quels termes Zeus est in-

voqué par Achille dans l'Iliade : « Prince Zeus, Dodonéen, Pélasgique, habitant au loin, régnant sur l'orageuse Dodone, et autour de toi habitent les Selles, tes interprètes aux pieds bondissants (1), qui couchent sur le sol ». Les Selles, nommés autrefois Γραίκοι dit Aristote, et aujourd'hui les Hellènes étaient une tribu pélasgique qui conservait dans les formes traditionnelles le culte du Dieu de Dodone ; Pindare les nomme les Helles, et un fragment des Grandes Eoïées d'Hésiode donne le nom de Hellopie au pays de Dodone ; ces deux noms peuvent être rapprochés de ceux d'Hellènes, les Grecs et d'Hellas, la Grèce.

Après les arbres prophétiques de Dodone, les guides les plus sûrs c'étaient les colombes noires qui en habitaient les branches. Les oiseaux sont particulièrement sensibles aux influences et aux variations atmosphériques. Il semble donc naturel de se confier à leur instinct prophétique, de les interroger avant les semailles et avant la récolte. Dans la langue poétique des légendes, tous les devins fameux, Teirésias, Amphiaraos, Mopsos, comprennent la langue des oiseaux, c'est-à-dire qu'ils savent interpréter leur vol. En étudiant cette langue muette, on espérait trouver une règle à suivre au milieu des capricieuses variations de l'atmosphère. La science conjecturale des augures devait obtenir un grand crédit chez des populations agricoles, dont la préoccupation continuelle était la crainte des orages. Dans un temps où on n'avait pas la ressource de faire venir du blé de l'étranger, la vie d'une tribu dépendait de l'avenir d'une récolte. Les femmes, les personnes que la maladie ou un tempérament nerveux rend sensibles aux influences de l'atmosphère étaient consultées comme on consulte aujourd'hui un baromètre ; leur sensibilité exceptionnelle était regardée comme un bienfait des Dieux. L'expérience pouvait aussi s'ajouter à des dispositions organiques spéciales ; il y a encore aujourd'hui dans toutes les campagnes de vieux paysans qui prédisent les changements du temps et qui se trompent rarement. Si les anciens attribuaient trop facilement une faculté générale de divination à ceux dont les prévisions avaient été souvent réalisées, il n'y a rien là qui doive nous

(1) 'ανιπτόποδες vient d'ἀνίπταμαι, et ne signifie pas *aux pieds non lavés*, comme l'ont cru tous les traducteurs d'Homère.



étonner. Des vieillards habitués à observer les faits naturels devaient apporter la même sagacité dans des questions morales; ils pouvaient donner d'excellents conseils aux jeunes gens dans les incertitudes de la vie, et eux-mêmes devaient se croire sincèrement des guides infaillibles, car la vieillesse a toujours une confiance illimitée dans son expérience. Mais les questions d'agriculture devaient se présenter bien plus souvent que les autres, et la réputation des devins s'établissait par la manière dont ils savaient les résoudre.

Des tribus agricoles, vivant toujours en plein air, intéressées à tenir compte des moindres circonstances, pouvaient observer mieux que nous la vie intime de la nature et saisir des relations qui nous échappent aujourd'hui. Les devins étrusques passaient pour savoir diriger la foudre : peut-être avaient-ils quelque procédé analogue à nos paratonnerres. Il y avait là les éléments d'une science météorologique. Pourquoi ne s'est-elle pas développée? La première cause en est dans l'abus qui a été fait des augures. Après avoir consulté les oiseaux sur la pluie et le beau temps, on les interrogea sur les événements de la vie humaine. A Rome, la divination était le privilège des patriciens, qui en firent un moyen d'action politique ; si les dispositions du peuple leur semblaient menaçantes, ils faisaient intervenir les poulets sacrés, et l'assemblée était obligée de se dissoudre. Quand deux augures ne peuvent plus se regarder sans rire, le peuple ne tarde pas à en rire aussi. Mais si on peut attribuer à la fourberie le discrédit ou tombe la divination dans des temps de décadence religieuse, l'autorité dont elle avait joui à l'origine ne peut s'expliquer que par la bonne foi et la sagacité de ceux qui l'exerçaient, alors qu'elle donnait à un besoin très réel une satisfaction relative. Pensons au succès des almanachs prophétiques dans nos campagnes, et n'oublions pas que la raison de ce succès est l'impuissance de la science à prévoir ce qui intéresse le plus les laboureurs.

La Météorologie est encore aujourd'hui dans l'enfance ; peut-être serait-elle plus avancée si les observations des haruspices nous étaient parvenues. Les observations des astrologues chaldéens ont servi de base à l'astronomie, celles des alchimistes à la chimie. Le goût désintéressé de la science n'aurait pas suffi pour

faire entreprendre de longues et laborieuses recherches. On n'aurait jamais étudié l'histoire naturelle sans l'espoir de trouver des plantes alimentaires ou de guérir les maladies. Les alchimistes n'ont étudié les propriétés des corps que pour découvrir la transmutation des métaux et le remède universel ; les astrologues n'observaient les constellations que pour guider les navigateurs et ne suivaient la marche des planètes que parce qu'ils espéraient découvrir des rapports entre les mouvements des astres et les événements humains. Le fait incontestable qui a servi de point de départ à l'astrologie est l'influence que le soleil exerce sur les êtres vivants. Les astrologues attribuaient des influences analogues à toutes les planètes. L'action de la lune sur la végétation est encore généralement admise dans les campagnes : on prend facilement une coïncidence pour un rapport de cause à effet ; or, comme l'a dit Voltaire, il faut bien que tout ce qui agit sur les animaux et les plantes agisse pendant les phases de la lune.

L'ASTROLOGIE

Les Chaldéens, qui reconnurent de bonne heure l'ordre régulier des mouvements célestes, et qui d'ailleurs regardaient les astres comme des êtres vivants et divins, se persuadèrent que des effluves célestes descendaient continuellement sur la terre et que l'homme lui-même, avec son caractère et sa destinée, comme un atome entraîné par le tourbillon de l'universelle harmonie, avait sa place marquée d'avance dans le calendrier éternel. De là l'idée qu'on pouvait prévoir l'avenir d'un homme en dressant son thème généthliaque, c'est-à-dire en établissant l'état astronomique du ciel au moment de sa naissance. Cette opinion régnait aussi en Egypte ; elle ne paraît pas s'être produite chez les Grecs, qui avaient un sentiment profond de la liberté humaine ; mais au milieu de la décadence morale qui suivit la chute des républiques, l'astrologie se répandit dans tout l'Occident. Sous l'empire romain, les tireurs d'horoscope eurent beaucoup de succès. Les empereurs persécutèrent souvent les astrologues, mais ils en avaient toujours un près d'eux ; s'ils faisaient de la divination un crime de lèse majesté, c'est qu'ils craignaient qu'on lut dans les astres le nom de leur successeur.



Ces persécutions continuèrent pendant tout le Moyen âge, sans diminuer le crédit de l'astrologie. Elle semble avoir disparu devant la civilisation moderne; elle n'a fait que rentrer dans la voie scientifique d'où elle n'aurait jamais dû sortir : elle est devenue l'astronomie. Les influences réciproques des planètes ont leur place dans l'étude des lois de la gravitation; on a reconnu l'action de la lune et du soleil sur les marées, celle de la lumière solaire sur une foule de combinaisons chimiques, sur la vie des animaux et la respiration des plantes. Quant à son action morale, elle se borne pour nous à l'influence que peut exercer la température ou le climat sur le caractère de ses habitants. Une science conjecturale, qui n'était qu'une des formes de la divination, est devenue la plus certaine de toutes les sciences. L'astronomie prédit les retours périodiques des corps célestes, sans leur attribuer aucune action sur les événements qui dépendent de la liberté humaine. Les théories fausses ont disparu, les faits sont restés. Il en est ainsi dans toutes les sciences; les hypothèses sont comme des échafaudages qui servent à construire un monument et qui tombent quand il est achevé. Il ne faut pas oublier que l'astronomie des Grecs et la nôtre ont eu pour point de départ les observations des devins qui, du haut de la tour de Babylone, interrogeaient pieusement les étoiles.

LA DIVINATION

Les anciens attribuaient à des intelligences libres des faits que nous regardons soit comme nécessaires, soit comme fortuits, et cette foi dans une providence divine remplaçait pour eux l'idée de hasard et celle de destin; comme il n'y a pas d'effet sans causes, on rapportait aux Dieux tout ce qui est indépendant de la volonté de l'homme. Dans l'Iliade, quand les Achaiens vont tirer au sort le nom du héros qui doit combattre Hector, ils prient Zeus de faire sortir du casque le sort d'Aias, du fils de Tydeus ou du roi de l'opulente Mykènes. Les prodiges semblaient des avertissements des Dieux, souvent des menaces; les Romains surtout en étaient toujours fort effrayés et ne manquaient pas d'en chercher l'explication. On cherchait aussi des signes divins

dans les bruits fortuits, dans les accidents, les rêves, les rencontres. Aujourd'hui encore, bien des gens, même parmi les moins religieux, n'oseraient pas dîner treize à table ou commencer une affaire le vendredi ; on regarde comme des présages funestes de répandre du sel, de mettre son couvert en croix. Nos superstitions sont sans excuse : celles des anciens s'expliquent par la persuasion où ils étaient que les moindres événements sont l'œuvre des Dieux, dont la providence toujours active surveille toutes les actions de l'homme et, sans agir à sa place, l'éclaire et l'avertit du danger.

Le principe de la pluralité des causes concilie aussi facilement le libre arbitre avec la prescience divine qu'avec la destinée. Des deux causes d'où résulte tout acte humain, les Dieux nous font connaître l'une par la divination et les oracles : c'est celle qui dépend d'eux, qui est leur part, μοῖρα θεῶν ; ils ne nous annoncent donc que ce que leur providence, πρόνοια, peut facilement prévoir. Quant à l'autre cause, qui est la volonté de l'homme, c'est à l'homme à la diriger. Il le fera d'autant plus sûrement, qu'il connaîtra les circonstances extérieures au milieu desquelles il doit agir, les avantages dont il doit profiter, les dangers qu'il doit éviter. La divination l'éclaire sans l'enchaîner ; elle le met dans la situation d'un général qui, avant d'opérer dans un pays inconnu en consulte la carte, et dresse son plan de campagne d'après les avantages et les obstacles qu'il sait devoir rencontrer. L'usage continuel que les Grecs faisaient de la divination ne les porta jamais à s'endormir dans l'inertie de la confiance ou dans l'aveugle résignation du désespoir ; les Dieux ne font pas l'œuvre de l'homme, mais, avant une action commune, ils lui révèlent leurs plans afin qu'il dirige plus sûrement sa marche. Les réponses des oracles sont des conseils et non des ordres ; l'homme conserve sa liberté d'action tout entière.

Dans la religion des Grecs, les Dieux étaient les lois modératrices de l'univers, la nature était le théâtre de l'action divine, et, comme il n'y a pas d'effet sans cause, tout ce qui n'est pas le produit de l'action libre de l'homme était attribué aux Dieux. On pouvait donc leur demander les biens dont ils disposent, le beau temps ou la pluie pour les récoltes, la santé du corps, la prospérité dans les entreprises, la victoire dans les combats,



mais jamais la sagesse ou la vertu, car c'est là le domaine réservé à la liberté de l'homme. On pouvait les remercier d'avoir réussi, jamais d'avoir fait son devoir : c'eût été douter du libre arbitre humain. Un maître de gymnase, pour former des athlètes, leur porte des coups qu'il mesure à leur force : ainsi les Dieux nous envoient les passions pour nous exercer à la lutte : les passions sont faites pour être domptées, c'est à l'homme à s'en affranchir. Il a une lumière qui est sa raison et sa conscience. Son choix est libre, et la destinée, cet ordre abstrait, produit par le concours des lois de la nature, laisse la volonté indépendante et souveraine. Le principe polythéiste de la pluralité des causes conciliait facilement le libre arbitre avec la destinée et avec la prescience divine. Il semblait naturel d'interroger les Dieux, car on ne pouvait les croire muets et sourds ou indifférents aux affaires humaines. De même qu'une mère dirige les pas de son enfant, mais ne marche pas pour lui, les Dieux ne font pas l'œuvre de l'homme, mais par leurs oracles ils lui indiquent le bon chemin. Soit qu'ils soumettent son courage à de rudes épreuves, soit qu'affligés de ses maux ils lui prêtent une utile assistance ou l'avertissent des dangers à éviter, il y a une limite qu'ils ne franchissent pas : jamais ils ne s'imposent à sa conscience, jamais ils ne forcent sa libre volonté. Souvent les Dieux lui montrent deux routes entre lesquelles il peut choisir et dont ils lui font connaître la double issue. Dans l'Iliade, Thétis déclare à son fils Achille qu'il a deux chances devant lui, deux Kères différentes, d'un côté une vie glorieuse et courte, de l'autre une longue vie sans gloire. Elle sait ce que peut amener, dans un cas ou dans l'autre, la décision d'Achille, mais elle ne peut prédire le choix qu'il fera, car la prescience des Dieux est limitée par le libre arbitre de l'homme. Les prédictions n'expriment que des probabilités ; pour arriver à la certitude, il leur manque un élément, celui même qui est au pouvoir de l'homme, le choix entre les possibles. L'obscurité même des oracles leur ôtait jusqu'à l'apparence d'une contrainte ou d'une entrave, en même temps qu'elle exerçait la pénétration et le jugement. Les devins qui s'attribuaient le don d'expliquer les présages et de transmettre les réponses des Dieux n'avaient pas plus d'autorité que les prêtres chargés du service des temples. On croyait à la divination comme on

croyait à la médecine, mais un devin pouvait se tromper comme un médecin, et tout en respectant les réponses des Dieux, on se tenait en garde contre leurs ministres : « La Pythie philippise », disait Démosthènes, et il engageait les Athéniens à passer outre. Hector n'est certes pas un sceptique ni un impie, il sait que Polydamas est un devin habile, mais quand il trouve ses avis trop timides, il répond que le meilleur augure est de combattre pour sa patrie.

A Rome, qui avait emprunté ses institutions religieuses aux Etrusques, la science traditionnelle des haruspices et des augures était le privilège des patriciens, des chefs de famille, qui étaient seuls de véritables citoyens dans la Cité romaine. La Cité grecque au contraire était une réunion d'égaux associés pour la défense commune et on devenait citoyen dès qu'on prenait part à la défense de la Cité. La divination ne pouvait être un privilège ; c'était, comme la poésie, l'effet d'une aptitude particulière ; on l'attribuait à l'inspiration d'Apollon, comme on attribuait aux Muses l'inspiration des poètes. Ceux qui sentaient en eux le génie poétique composaient des hymnes, ceux qui se croyaient le don de prophétie expliquaient les présages, à leurs risques et périls et s'exposaient à perdre la confiance si l'événement ne justifiait pas leurs prédictions. Leur réputation, comme celle des médecins, était proportionnée à la sagacité dont ils avaient fait preuve. On admettait qu'ils pouvaient se tromper ; on savait qu'il y en avait de plus ou moins habiles, mais le principe de la divination n'était pas mis en doute. Les Grecs en faisaient un usage continuel ; en temps de guerre, il y avait toujours des devins dans les deux armées. Ils se battaient comme les autres : dans la seconde guerre de Messénie, le devin Théoclos, voyant s'accomplir la ruine qu'il avait prévue, se fit tuer en combattant. A la bataille des Thermopyles, le devin Mégistias, d'Acarnanie refusa d'abandonner les Spartiates et leur chef Léonidas, quoiqu'il fut averti par les entrailles des victimes du sort qui les attendait. Les sacristeins prenaient part comme les devins aux expéditions militaires ; Hérodote en cite plusieurs parmi les Spartiates qui se distinguèrent à la bataille de Platée. Quand Thrasybule vint attaquer, à la tête de sa petite troupe, l'armée des trente tyrans d'Athènes, un devin qui l'accompagnait lui promit la victoire s'il



attendait la mort d'un des siens pour engager le combat, et en même temps, accomplissant lui-même l'oracle, il se précipite en avant et se fait tuer. Les démocrates, confiants dans sa prédiction et entraînés par son exemple livrent bataille malgré l'infériorité du nombre et remportent la victoire.

L'ORACLE DE DELPHES

La réputation qu'avait eut l'oracle de Dodone aux époques primitives, passa, dans la période historique à l'oracle de Delphes. Les procédés de divination n'étaient plus les mêmes parce que les besoins étaient différents ; les tribus agricoles étaient devenues des sociétés politiques. Tant que les hommes n'avaient eu d'autre intérêt que l'avenir des récoltes, on avait interrogé Zeus, c'est-à-dire observé l'atmosphère, et ces observations, bien imparfaites sans doute, pouvaient cependant avoir un caractère scientifique. Mais lorsqu'on s'inquiéta surtout du succès d'une guerre, de la fondation d'une colonie, de l'établissement d'une législation, de la conciliation de deux cités ou de deux factions ennemies, il fallut demander à Apollon, Dieu de la lumière, de suppléer à l'impuissance de la raison humaine. La Mantique, au lieu d'être une science, devint un don particulier des Dieux, un état mystérieux de l'esprit dominé par une puissance supérieure.

La faculté de divination, que l'homme ne possède pas dans l'état normal, on croyait pouvoir la développer par des moyens artificiels, analogues à ceux qui produisent l'ivresse. On avait remarqué les propriétés médicales de certaines eaux ; d'autres, en agissant sur le système nerveux, produisaient une sorte de délire. Sur plusieurs points du sol de la Grèce, souvent agité par des révolutions géologiques, s'ouvraient des gouffres et des cavernes d'où sortaient des émanations agissant fortement sur le cerveau. Selon Justin, il y avait sur le Parnasse, au milieu d'une plaine située dans une anfractuosité de rocher, un trou profond d'où s'échappait un souffle froid, communiquant à ceux qui s'en approchaient, un délire prophétique. D'après une tradition rapportée par Diodore, c'étaient des chèvres qui avaient fait décou-



vrir ce dégagement de gaz. Le berger qui les conduisait, étonné de leurs bonds désordonnés et de leurs bêlements étranges s'approcha pour en chercher la cause. Il fut pris de vertige et se mit à prédire l'avenir. Le bruit s'en étant répandu, on reconnut qu'il y avait là un oracle de la Terre. Dans le commencement, ajoute Diodore, chacun le consultait pour son compte; mais plusieurs personnes, sous l'influence du délire qui les agitait, se laissèrent tomber dans le gouffre et ne reparurent plus. Pour éviter ce danger, les habitants du pays placèrent un trépied au-dessus de l'ouverture et chargèrent une femme qu'on nommait Pythie, de recevoir les inspirations de la Terre et de les transmettre aux consultants.

L'hymne homérique à Apollon attribue à une colonie de Crétois l'établissement du culte de ce Dieu à Delphes. Apollon prit possession de l'oracle, sans toutefois déposséder la Terre, car Plutarque, en visitant le temple de Delphes, parle du sanctuaire de la Terre, et lorsqu'il veut expliquer pourquoi l'oracle est commun à la Terre et à Apollon, il dit que l'exhalaison prophétique de la terre est produite par l'action du soleil. Le dessèchement des marais par les rayons solaires donna naissance à la fable de la serpente Pytho, nourrice de Typhaon, tuée par les flèches d'Apollon, d'après l'hymne homérique. C'est aussi par suite de son caractère solaire qu'Apollon est le Dieu prophète: le soleil dissipe toutes les ombres; c'est l'œil du ciel qui voit tout, il éclaire devant lui, il prévoit. Apollon était aussi le conducteur des Muses; on attribuait l'invention du vers hexamètre à une pythie nommée Phèmonoè. Quand la langue rhytmée fut devenue une langue savante, il y eut des poètes attachés au temple pour mettre en vers les réponses de la pythie. On regardait l'inspiration poétique et l'inspiration prophétique comme des faits de même nature. Quand on parle aujourd'hui de l'extase des poètes, ce n'est plus qu'une métaphore usée: la poésie est une langue morte; si on fait encore des vers, ce n'est plus qu'à tête reposée, en pesant les syllabes. Mais chez les Grecs, l'enthousiasme poétique n'était pas un mot vide de sens; c'était un état exceptionnel de l'esprit, qui aidait à comprendre l'état plus mystérieux, mais analogue, de la pythie sur son trépied: elle ne se possédait plus, elle était possédée par le Dieu. Selon Plutarque,



on choisissait pour pythies des femmes simples et ignorantes, plus aptes par cela même à subir sans résistance l'influence divine. Les réponses de la pythie étaient en général des sentences concises, d'une forme énigmatique et d'une explication difficile. On a même vu dans le surnom de Loxiès donné à Apollon, une allusion à l'obscurité de ses oracles, mais cette épithète rappelle plutôt la marche oblique du soleil.

Les auteurs anciens s'accordent pour attester l'influence morale des oracles. C'est l'oracle de Dodone qui avait dit : « Respecte les suppliants, car ils sont sacrés et purs ». Interrogée sur le plus heureux des hommes, la pythie désigna Phèmios, qui venait de mourir pour sa patrie. A une question semblable adressée par Gygès, roi de Lydie ; le Dieu répondit en nommant Aglaos de Psophis, un vieillard qui cultivait un petit champ en Arcadie. Ailien raconte l'histoire de trois jeunes gens qui avaient été attaqués par des brigands en venant consulter l'oracle de Delphes ; l'un s'était sauvé, l'autre avait tué le troisième compagnon en voulant le défendre. La pythie répondit au premier : « Tu as laissé mourir ton ami sans le secourir ; je ne te répondrai pas : Sors de mon temple ». Et au second qui la consultait à son tour ; « Tu as tué ton ami en le défendant, mais le sang ne t'a pas souillé : tes mains sont plus pures qu'auparavant ». Selon le même auteur, les Sybarites ayant tué un chanteur près de l'autel d'Hèrè, une fontaine de sang avait jailli dans le temple. Effrayés de ce prodige, les Sybarites envoyèrent consulter l'oracle de Delphes qui leur annonça la vengeance des Dieux sur eux et sur leurs enfants. Ailien ajoute que la prédiction s'accomplit peu de temps après, quand les Crotoniates détruisirent de fond en comble la ville de Sybaris. Sans chercher ce qu'il faut croire de ces anecdotes, on peut y voir une preuve de la haute réputation des sanctuaires prophétiques dans l'antiquité, et, sauf un petit nombre de cas où la pythie a été assez mal inspirée, les oracles qui nous sont parvenus justifient cette réputation.

La plupart des auteurs chrétiens ont attribué les réponses de la pythie à une intervention du Diable ; aujourd'hui, on suppose en général qu'elles leur étaient dictées par les prêtres. C'est une supposition gratuite : le sacerdoce n'a jamais eu en Grèce l'autorité qu'il a chez les modernes ; les prêtres, qu'on devrait appeler

les sacristains, n'étaient que les gardiens du temple ; leurs fonctions étaient nettement circonscrites et d'un ordre subalterne. On pourrait plutôt se demander si les principaux citoyens de Delphes ne modifiaient pas quelquefois la rédaction des oracles. Cependant il est difficile de croire qu'une fraude de cette nature ait pu se renouveler longtemps sans être trahie par aucune indiscrétion et sans exciter aucun soupçon. Les Grecs, étaient trop jaloux de leur liberté pour laisser à quelques Delphiens la direction des affaires politiques, et ceux-ci, de leur côté, avaient un très grand intérêt à ne pas compromettre la réputation d'un oracle qui faisait la richesse de leur pays. Hérodote rapporte que Cléoménès, roi de Sparte, ayant corrompu la pythie par l'entremise d'un Delphien nommé Cobon, celui-ci fut exilé et la pythie déposée. Pausanias dit qu'il ne connaît pas d'autre exemple de la corruption d'un oracle.

Nous avons si peur de paraître dupes de l'inspiration des pythies que nous accusons peut-être à tort leur sincérité. L'exemple de Jeanne d'Arc nous montre cependant à quelle hauteur peut s'élever une nature simple et inculte sous l'influence de l'enthousiasme patriotique et religieux. Les pythies étaient des femmes du peuple, et leurs paroles ne sont, le plus souvent que l'expression de la conscience populaire. Si les femmes ne pouvaient prendre part ni à la guerre ni aux agitations de la place publique, elles n'en avaient pas moins le sentiment de la patrie et de la liberté. La morale sociale n'était pas le privilège de quelques-uns, mais le patrimoine de tous ; les mêmes principes inspiraient et la pythie qui rendait les oracles et ceux qui les recueillaient et le démagogue qui les interprétait, et le peuple entier qui y trouvait toujours un sens conforme aux intérêts de la patrie. Quand Démosthènes accuse la pythie de *philippiser*, ce n'est qu'un simple soupçon, qui prouve seulement que les Grecs ne se soumettaient pas sans réflexion aux paroles des oracles. Tout en respectant les Dieux, on savait empêcher leurs ministres de faire servir la religion à des projets ambitieux.

Non seulement les Grecs étaient toujours en garde contre les supercheries des devins, mais leur respect pour les dieux n'était ni aveugle ni servile ; on en a la preuve dans une anecdote racontée par Hérodote : Le Lydien Pactyès, ayant essayé de sou-



lever ses compatriotes, avait été obligé de s'enfuir et s'était réfugié chez les Kyméens. Ceux-ci, sommés par le roi de Perse de le livrer, envoyèrent demander à l'oracle des Branchides, un des plus fameux après l'oracle de Delphes, ce qu'ils devaient faire pour être agréables aux Dieux. Il leur fut répondu qu'il fallait livrer Pactyès ; mais un citoyen nommé Aristodicos, se défiant de cet oracle, engagea les Kyméens à envoyer une nouvelle députation dont lui-même fit partie. Les députés étant arrivés aux Branchides, Aristodicos interrogea ainsi le Dieu : « O Prince, le Lydien Pactyès est venu chez nous pour éviter le supplice dont le menacent les Perses. Ceux-ci le réclament et ordonnent aux Kyméens de le livrer. Mais nous, tout en redoutant la colère des Perses, nous n'avons pas osé livrer le suppliant avant de savoir clairement de toi ce que nous devons faire ». Telle fut sa question, et le Dieu rendit la même réponse, ordonnant de livrer Pactyès. Mais Aristodicos alla, de dessin prémédité, autour du temple et enleva les moineaux et autres oiseaux de toute espèce qui y avaient fait leurs nids. Alors il sortit du sanctuaire une voix qui lui dit : « O le plus scélérat des hommes, qu'oses-tu faire ? tu arraches de mon temple mes suppliants » ! Mais Aristodicos, sans se troubler, répondit : « Prince, tu défends tes suppliants et tu ordonnes aux Kyméens de livrer le leur? — Oui, je l'ordonne, dit le Dieu, afin que par cette impiété vous hâtiez votre perte, et que vous ne veniez plus demander à l'oracle s'il faut livrer les suppliants ».

On trouve dans Hérodote un autre exemple de l'insistance qui mettaient les Grecs à demander aux Dieux une réponse plus favorable, quand la première leur semblait trop désespérante. Lors de l'invasion de Xerxès, les Athéniens envoyèrent des théores à Delphes pour consulter l'oracle. Mais la pythie épouvantée leur fit un effrayant tableau des ruines et des dévastations qui se préparaient. Alors, d'après l'avis d'un citoyen de Delphes, les théores d'Athènes prirent des rameaux d'olivier et allèrent une seconde fois consulter le Dieu en qualité de suppliants : « O Prince, rends-nous un oracle meilleur pour notre patrie, par égard pour ces rameaux de suppliants que nous portons, ou bien nous ne quitterons pas ton sanctuaire, mais nous y resterons jusqu'à la mort ». Alors la pythie remonta sur son trépied ; elle parla d'un

rempart de bois que Zeus, sur la prière de sa fille, accordait aux Athéniens comme dernier refuge. Thémistocle expliqua ce rempart de bois par la flotte athénienne, qui sauva la Grèce à Salamine. Ainsi un démagogue donnait un sens raisonnable à un oracle inintelligible, le peuple adopta son explication et l'indépendance fut sauvée.

Xerxès avait détaché de son armée un corps de troupes pour piller le temple de Delphes, car on lui avait souvent parlé des richesses qu'il contenait. Les Delphiens demandèrent à l'oracle s'il fallait enfouir les trésors sacrés ou les emporter ailleurs. Le Dieu répondit qu'il protégerait lui-même son temple ; alors ils ne s'occupèrent que de leur sûreté. Ils envoyèrent leurs femmes et leurs enfants en Achaïe et se réfugièrent sur les sommets du Parnasse ou dans la Locris. Il ne resta dans la ville que l'interprète des prophéties avec soixante hommes. Mais quand les barbares venus pour piller le temple furent arrivés à l'enceinte d'Athènè Pronaia, la foudre tomba sur eux ; des rochers détachés de la montagne roulèrent avec un bruit horrible et en écrasèrent un grand nombre. Quelques-uns seulement s'échappèrent et s'enfuirent en Boiotie, où ils racontèrent qu'ils avaient vu deux guerriers d'une taille merveilleuse qui les poursuivaient et les massacraient. Les rochers tombés du Parnasse furent laissés à la place où ils s'étaient arrêtés, en témoignage de la vengeance des Dieux. Plus tard, lors de la grande invasion des Gaulois, le Dieu de Delphes défendit encore son temple. Les Delphiens voulaient mettre en sûreté le trésor sacré : « Le Dieu dit la pythie, ordonne de laisser en place les anathèmes ; il défendra lui-même son sanctuaire avec les vierges blanches ». La pythie désignait ainsi Artémis et Athènè, la lune et l'éclair. Ce furent en effet les terreurs nocturnes qui triomphèrent des barbares. Les bruits de la foudre, répétés par les grands échos du Parnasse, les frappèrent d'épouvante. D'énormes quartiers de rochers les écrasaient par milliers. Dans l'horreur des bois sacrés, en proie au mystérieux vertige qu'on attribuait à Pan, ils se ruaient les uns contre les autres. Le Brenn se perça de son épée. Le reste de cette innombrable armée fut achevé par les Aitoliens et les Dardanes.

La réputation de l'oracle de Delphes s'était répandue de bonne



heure au-delà de la Grèce ; les rois de Lydie Gygès et Croïsos, le roi de Rome Tarquin le Superbe, le firent consulter. Sa véracité était attestée par d'innombrables offrandes, on vantait sa haute sagesse. Sur les portes du temple, on lisait des sentences morales écrites, disait-on par les Sept sages ; comme : « apprends à te connaître », «ne désire rien de trop ». La capitale des Amphictyons, était le centre religieux de la Grèce, le nombril de la terre. « On se rend à Delphes, dit le rhéteur Aristide, et on consulte l'oracle sur la destinée des Etats. Les lois ont été établies conformément aux réponses de la pythie, ce dont Lycurgue donna le premier l'exemple. » On interrogeait aussi le Dieu sur la manière de régler les cérémonies du culte public, de détourner les fléaux, d'expliquer les prodiges, sur la fondation des temples ou l'établissement des colonies. Les pèlerins de tous les pays qui venaient consulter l'oracle faisaient affluer à Delphes les documents géographiques ; quand deux factions ennemies demandaient l'arbitrage d'Apollon, il désignait le point où devait se porter l'excédent de la population. C'est ainsi que fut fondée l'importante colonie Kyrène. L'oracle de Delphes eut une part prépondérante dans le magnifique mouvement de colonisation qui fit de la Méditerranée un lac grec. Mais son influence décline de plus en plus à partir des guerres médiques. Cicéron et Plutarque expliquent ce déclin par l'affaiblissement de l'exhalaison qui sortait de la terre et qui avait fini par s'évaporer comme une rivière qui tarit. Il se peut que la constitution du sol de la Grèce se soit modifiée par l'action des tremblements de terre ou par d'autres causes géologiques. Mais la plupart des autres oracles cessèrent en même temps que celui de Delphes. Il en est souvent question dans Hérodote, rarement dans Thucydide. La confiance dans la pythie dut diminuer quand la politique parut lui dicter ses réponses ; à l'époque macédonienne, on n'en parle presque plus. Depuis que Philippe avait occupé la place des Phokiens dans la ligue amphictionique, les Grecs ne prenaient plus Apollon pour arbitre de leurs querelles parce qu'ils ne pouvaient plus croire à l'impartialité de l'oracle ni à son indépendance. L'esprit de Pytho c'était le souffle inspirateur qui s'exhale d'une terre libre, c'était le génie religieux de la Grèce républicaine ; les oracles devinrent muets quand la Grèce perdit sa liberté.



Les formes inférieures de la divination, celles qui ne s'adressaient qu'à des intérêts particuliers survécurent au silence des grands oracles. On consultait notamment les divinités médicales. C'était ordinairement par des songes que les divinités médicales, Asclèpios, Isis, Sarapis, faisaient connaître leurs réponses quand on les consultait pour la guérison des maladies. Les malades s'endormaient dans le sanctuaire et le Dieu leur indiquait les remèdes qui devaient les guérir. Les prêtres d'Asclèpios, qui étaient médecins, y ajoutaient probablement un traitement thérapeutique, et la foi opérait des guérisons comme dans toute autre consultation médicale. Plusieurs auteurs ont parlé de ces guérisons miraculeuses, notamment le rhéteur Aristide, et on a retrouvé des inscriptions consacrées en *ex-voto* par des malades qui avaient été guéris de cette façon. « Les images bizarres qui s'offrent à nous pendant le sommeil, dit M. Alfred Maury, sont fréquemment le reflet des sensations internes que nous éprouvons, et se trouvent conséquemment dans un rapport étroit avec la santé ou la maladie. Aussi les médecins ont-ils quelquefois pu trouver dans les songes un précieux moyen de diagnostic. Hippocrate, Aristote, Galien et un grand nombre de praticiens et de physiologistes modernes ont reconnu qu'il n'est pas sans utilité d'interroger les rêves du malade ».

(*A suivre*). LOUIS MÉNARD.

NOTES SUR
LE DUALISME

Par le Dr MAURICE ADAM

> **Le chaos n'est que l'apparence, l'ordre est au fond.**
>
> **V. HUGO.**
> **(*Le Rhin*).**

Sous le voile du polythéisme, une même doctrine a été enseignée, au fond des sanctuaires des Religions anciennes, c'est la doctrine de l'Emanation : Il n'y a qu'un seul Dieu, l'Etre infini d'où émane tout ce qui est. La Religion des Hindous, la Kabbale et l'Ecole d'Alexandrie nous ont conservé plus ou moins purement cet ésotérisme.

Une conséquence de cette doctrine, ce n'est pas, comme on l'a dit, l'identité du bien et du mal, mais la négation du mal en tant qu'entité. Le mal *n'a pas l'être*, ce qui ne veut pas dire que l'homme n'ait une loi à observer.

Cependant, et ce ne fut probablement qu'à un moment donné, la plupart des religions admirent, ou, du moins enseignèrent exotériquement l'existence d'un principe du mal créé par le Dieu unique. Peut-être la conséquence de la doctrine, que le mal *n'est* pas, satisfaisait moins leur intelligence que la doctrine elle-même, ou peut-être se rendaient-elles compte que certaines vérités mal comprises pouvaient devenir dangereuses.

En admettant l'existence d'un mauvais principe (1) créé par Dieu, avec le mal pour mission, elles évitaient ce danger. D'au-

(1) L'expression de mauvais principe est absurde, dit Keleph-ben-Nathan, ce qui est principe ne peut être mauvais.

tre part, elles ne pouvaient attribuer à Dieu la cause du mal : Si Dieu n'est pas infiniment bon, il n'est pas parfait, il n'est pas Dieu. Mais elles crurent vainement disculper Dieu en le faisant créateur d'un principe du mal. La difficulté n'est que reculée et l'erreur est aussi grande : Dieu, est toujours la cause du Mal.

Les Mages Keiomarites, antérieurs à Zoroastre avaient adopté cette doctrine. Zoroastre en vit le côté faible, et, voulant sublimer l'idée du Dieu unique, enseigna que Dieu avait créé le Monde de rien, et que le mal avait pour cause un mauvais principe, coéternel à Dieu dans le passé, mais qui devait un jour être définitivement vaincu et anéanti (1). Mais Zoroastre, en voulant éviter l'erreur de Dieu auteur du mal conduisant à la négation de Dieu, aboutit à la même conclusion par une voie différente : Si Dieu est combattu par une puissance opposée, distincte de lui, coéternelle à lui, qu'il n'a pas créée, c'est que Dieu n'est pas l'absolu, l'infini, la cause de tout ; c'est dire que Dieu n'existe pas.

On a essayé de justifier Zoroastre de Dualisme. Mithra, a-t-on dit, est le médiateur entre le bon et le mauvais principe, et ce prétendu mauvais principe est l'analogue de Siva, le destructeur, ou mieux le transformateur. Zoroastre aurait été ainsi trinitaire et non dualiste. Cette opinion ne semble pas justifiée. Mithra est bien médiateur, mais entre Dieu et l'Univers ; c'est le Démiurge, le premier des Izeds, analogues aux Eons ou aux Anges, et non un troisième principe équilibrant, ramenant le binaire à l'Unité.

D'autres philosophes, enfin, crurent concilier toutes les difficultés en admettant que la matière est coéternelle à Dieu, distincte de lui, et pourvue d'une âme désordonnée, cause du mal dans la création. Ainsi, le Dieu unique n'est plus ici l'auteur du mal, ni immédiatement, ni médiatement. Il n'a plus devant lui une puissance opposée et égale à la sienne. De la matière agitée par son principe irrégulier, il a fait le meilleur des mondes possibles ; il n'a pas créé de rien, ni émané, il n'a été qu'architecte.

Une telle solution, sans aucun doute, n'a jamais été qu'un

(1) Après Zoroastre la secte des Zervaniens, prépondérante, restaura le dogme de l'Emanation.



pis aller. Elle n'est que spécieuse, et ne détruit pas moins que le dualisme radical, l'unité et l'infinité divines. Est-il possible, en effet, de concevoir que l'Infini puisse être limité? (1).

D'autre part, attribuer l'éternité à la matière distincte de Dieu, c'est lui donner un des attributs de Dieu, et, partant les lui donner tous. On en arrive donc à admettre deux infinis coexistants. Tel est pourtant l'écueil où sont venus échouer tant d'illustres philosophes ou chefs de secte.

D'après Beausobre (2), il faudrait compter Pythagore au nombre de ces philosophes. Il rapporte à ce sujet la citation de Diogène Laërce, où il est dit que Pythagore reconnaissait que « l'unité ou la monade est le principe de toutes choses, et que de cette unité il est sorti une dualité, indéterminée, comme une matière qui a servi de sujet à l'unité, qui est la cause ». Deux opinions sont en présence : ou cette dualité est la matière, ou c'est l'âme du monde. Beausobre choisit la seconde. Il se refuse à admettre que Pythagore ou un véritable pythagoricien aient pu croire à une autre émanation que celle des intelligences.

Si nous jugeons Pythagore par Platon, le maître par l'élève, nous devons nous rallier à l'opinion de Beausobre, et ranger Pythagore parmi les dualistes, car Platon l'est incontestablement.

« Dieu donc, dit-il dans le Timée de Locres (3), voulait que tout fut bon et rien mauvais, autant que cela dépendait de lui; c'est pourquoi, ayant pris toutes les choses visibles, qui, loin d'être en repos, s'agitaient d'un mouvement sans suite, il les fit passer du désordre à l'ordre, jugeant cet état préférable ».

Il s'en faut que l'Ecole d'Alexandrie soit Platonicienne sous ce rapport. Plotin et ses disciples professaient une doctrine si voisine de la Kabbale, dit Franck, (4) que les deux doctrines ont sûrement une commune origine. Le même auteur ajoute qu'il

(1) On ne peut pas dire, en effet que l'infini soit limité parce qu'il ne peut pas l'absurde. Dieu ne peut pas que $2 + 2 = 5$; il ne peut pas être imparfait ; il ne peut pas se nier ; il ne peut pas s'anéantir ; il ne peut nier ; en un mot, il ne peut pas « ne pas être ».

(2) Histoire de Manichée et du Manichéisme.

(3) Traduction Chauvet.

(4) In « La Kabbale ».

faut faire à Philon une place à part, car il flotte entre l'Unité Kabbalistique et le dualisme de Platon (1).

Basilide Marcion, Bardesanes, Valentin et Manès sont également dualistes. Manès ou Manichée donna son nom à une secte, et manichéisme est devenu le synonyme de dualisme.

Quant à Valentin, on a cherché vainement à le défendre. Il ne pense pas que la matière soit, comme on le lui a fait dire, née de l'Enthymèse, d'Achamot, ce qui en ferait une émanation de Dieu par l'intermédiaire de cet Eon, il lui reconnaît bien au contraire une existence et une éternité distinctes de Dieu, témoin ce fragment de ses œuvres qui nous a été conservé (2).

Il est dit dans ce fragment : Valentin soutenait que « le mal ne « peut venir de Dieu, parce que Dieu est infiniment bon, et « qu'il ne saurait venir du néant, parce que rien ne se fait de « rien, mais que, quand il accorderait que quelque chose puisse « être fait de rien, il répugnerait toujours aux perfections et à « la volonté de Dieu d'avoir crée le Mal. C'est pourquoi j'estime, « poursuit-il, qu'il y a une autre substance qui est coexistante à « Dieu, qui s'appelle la Matière, et de laquelle les Maux tirent « leur origine ».

Devons-nous accuser aussi de dualisme la religion de nos pères, la religion celtique ?

Oui, si nous considérons ce qu'on appelle le Néo-druidisme comme étant la fidèle continuation de cette religion. Quels changements ont pu survenir dans la religion des Gaulois en devenant le Néo-druidisme ? On ne peut affirmer qu'une chose,

(1) Nous empruntons à Franck *(loc. cit.)* les deux citations suivantes qui expriment bien les deux doctrines contradictoires tour à tour soutenues par Philon : 1° « Dieu... n'est que le souverain architecte, le Démiourgos... Enfin Dieu n'est pas seulement au-dessus, mais complètement, en dehors de la création, car lui qui possède la science et le bonheur infinis ne peut pas être en rapport avec une substance impure et sans forme comme la matière ». (*De Sacrificantibus*, éd. Mangey).

2° « Dieu, dit expressément Philon, en faisant naître les choses, ne les a pas seulement rendues visibles, mais il a produit ce qui auparavant n'existait pas ; il n'est pas seulement l'architecte (le Démiourgos) de l'Univers, il en est aussi le Créateur ». (*De Somniis*).

(2) Fragment de Valentin rapporté dans le Dialogue attribué à Origène contre les Marcionistes, et cité par Beausobre.



c'est que l'élément chrétien en modifia la morale et les rites ; il serait téméraire de dire qu'il en fut de même des dogmes. Ce que nous savons du druidisme par les auteurs latins est peu précis et insuffisant pour nous éclairer. Quant aux monuments mégalithiques, on n'est même pas certain qu'ils soient celtiques, et il nous semble que, jusqu'ici, ils ont été beaucoup plus étudiés par les archéologues que par les philosophes.

Quoi qu'il en soit, le Néo-druidisme croit à l'éternité de la matière distincte de Dieu. « Avant que Dieu eut prononcé son nom », dit Henri Martin, qui résume cette doctrine d'après les Barddas, « le Ceugant, la circonférence vide, n'était pas absolument vide, et contenait une multitude de particules de lumière, et Dieu était dans chacune de ces particules, comme dans le tout ; il était dans chaque particule comme étant sa vie, et chaque particule était en Dieu et dans la vie de Dieu. Et Dieu fit pleuvoir ces substances vivantes dans l'Abîme, que remplissaient les éléments des ténèbres premières, les substances passives et mortes, et c'est de l'union des substances vivantes et lumineuses avec les substances ténébreuses et mortes que sont nés tous les êtres ». Il ne faut donc pas identifier la doctrine des néo-druides avec la Kabbale.

Toutefois, ce n'est plus là le dualisme qui attribue à la matière la cause des maux ; leur matière n'est pas vivante, douée d'une âme désordonnée, comme la matière des Manichéens.

On a accusé aussi Lacuria de dualisme. Son « non-être », a-t-on dit, c'est la matière. Cet homme de génie, dont on peut dire ce que Huysmans à dit de Hello, que « son obscurité tient du prodige », aurait-il édifié sa philosophie, sur une semblable base ? Ne serait-elle qu'une statue d'or à pieds d'argile ? Voyons ce qu'il entend par non-être. D'après lui, Dieu se connaît d'abord par lui-même : connaissance positive, propre à l'entendement divin, il se connaît encore en s'opposant au non-être, en se distinguant : connaissance négative, faculté de l'intelligence divine. Qu'est-ce donc que ce non-être, à qui Dieu s'oppose pour se connaître négativement ? Cette chose qui n'a pas l'être et qui n'est pas l'être, qui suivant le même auteur, n'est cependant pas le néant, puisqu'elle est l'objet de la science, et non de la foi, qui, elle, a l'être pour objet, n'est-ce point la matière ?.. Il

ne faut pas s'y tromper, lorsqu'il nous dit que l'Etre infini, l'Etre raisonnable, l'Etre vivant et la matière « correspondent aux quatre termes de l'Etre divin » dont ils sont une manifestation spéciale, nous pourrions être tentés de reconnaître la Kabbale. En réalité, le quatrième terme, la matière, n'est pas la matière primordiale, pure, mais la matière alors que mélangée à l'Etre, elle a été vivifiée par lui. Au reste, un peu plus loin, Lacuria laisse échapper un aveu qui semble concluant : « La matière suspend et limite la manifestation de l'être, qui est unité, vie et lumière ». La matière pure ne serait donc pas manifestation de l'être.

D'autre part, alors qu'il étudie les fluides: chaleur, lumière électricité, il distingue ces fluides, qu'il appelle matière positive, de la matière négative. « Rien ne peut nous donner une idée de cette matière négative abandonnée à elle-même, que le tohu-bohu de la Genèse, ce chaos primitif, où il n'y avait que dissolution, division, inertie et forme ténébreuse. Mais Dieu, après avoir exprimé ainsi le plus profond de son idée du non-être, créa une autre matière, une matière à son plus haut degré de perfection, exprimant l'être autant que la matière peut l'exprimer, c'est ce qu'il fit lorsqu'il créa la lumière, par laquelle il faut entendre, comme quelques-uns l'ont déjà pensé, les trois grands fluides ».

Quelle étrange contradiction ! Après avoir dit que la matière limitait l'être, voici que Lacuria reconnaît qu'elle a été créée par Dieu. C'est du moins ce que semble dire cette phrase : « après avoir exprimé ainsi le plus profond de son idée du non-être ».

Mais Lacuria a-t-il pu croire que Dieu avait tout d'abord créé une chose mauvaise, « où il n'y avait que dissolution, division, inertie et forme ténébreuse », pour la transformer ensuite en œuvre bonne ? Que conclure, sinon qu'en Lacuria le platonicien dualiste et le prêtre catholique se combattent, comme en Philon le platonicien et l'Alexandrin (1).

(1) Moïse aussi, pour quelques-uns, aurait reconnu l'éternité de la matière. Tout en repoussant cette idée, Beausobre reconnaît, avec Tertullien et le P. Petau, que le mot « bara » créa, de la Genèse ne veut pas dire faire quelque chose de rien. (Histoire du Manichéisme). Pour Fabre



Il ne faut pas confondre les religions et les philosophies dualistes avec celles qui ont reconnu en Dieu un principe actif et un principe passif, dualité qui est ramenée à l'unité par un troisième principe équilibrant. Ici un Dieu en trois personnes, là deux principes opposés ; d'un côté le Ternaire, de l'autre le Binaire.

A l'examen de certains monuments, on pourrait encore se tromper. Il ne faut pas prendre les symboles de la double polarisation de la force universelle reconnue par toute l'Antiquité, pour les symboles des deux principes. Cette force n'est pas Dieu, mais son instrument.

II

Puisque la matière n'est pas coéternelle à Dieu et distincte de lui, c'est que Dieu en est la cause. Peu importe, pour la question qui nous occupe, qu'elle ait été créée de rien ou émanée. Mais alors quelle est la cause du Mal, si Dieu, infiniment bon, n'a pu le créer, et si d'autre part on ne peut admettre une entité quelconque qui en assumerait la responsabilité?

On a répondu : le mal est une conséquence de la liberté. Certainement, en nous donnant la liberté, Dieu nous a fait supérieurs à ce que nous serions si nous étions dépourvus de cette faculté. Or la liberté suppose le choix. Le voyageur qui n'a qu'une route praticable devant lui n'est pas libre de ne pas la suivre. Mais cela ne résoud pas le problème, répond-on. Pourquoi Dieu nous a-t-il créés tels que nous pouvons nous tromper si facilement, car faire le mal, c'est se tromper. Autant dire : pourquoi Dieu ne nous a-t-il pas créés parfaits, c'est-à-dire pourquoi Dieu n'a-t-il pas fait de nous ses égaux. On tombe dans l'absurde.

d'Olivet, ce mot ne veut dire, ni créer de quelque chose, former, ni créer de rien, mais émaner. (Langue hébraïque restituée ; Grammaire p. 106 et 107, et cosmogonie de Moïse, versions littérales, p. 27 et suivantes). Voir aussi J. Weil : Philosophie religieuse de Lévi-ben-Gerson, p. 247, note, où le jeu de ce mot est également discuté. Lévi-ben-Gerson, ou Gersonide, s'écartant en cela de Maïmonide, crut aussi, avec Aristote, à l'éternité d'une matière informe et sans vie. — Sipha Dzeniutha (verset 16). — Deylingus (Obs. Sacræ, p. 14). — Sanchoniaton. — (Vaillant (clef magique)...

Ainsi, la liberté explique ce qu'on appelle le mal moral : il est causé par la perversité de l'être libre.

Mais, en réalité, le mal n'existe pas. Métaphysiquement, ce qui existe, c'est ce qui a l'être. Tout ce qui a l'être, ou est Dieu, ou vient de Dieu : or le mal ne vient pas de Dieu ; donc il n'a pas l'être. D'autre part, le mot relatif sous-entend l'absolu, sans quoi il n'aurait pas de sens. Or, le mal absolu n'étant pas en Dieu, n'existe pas ; il en résulte que le mal relatif n'existe pas plus que le mal absolu. Donc, ce qui nous semble être le mal est un accident, ou mieux, une apparence.

Le mal moral est une déviation de la volonté, « un désordre primitif de la volonté », dit Saint-Martin. « L'origine du mal n'est venue dit son maître Martinez, d'aucune autre cause que de la mauvaise pensée, suivie de la volonté mauvaise de l'esprit contre les lois divines ». Il y a donc des volontés perverses, des volontés qui se trompent. L'homme perverti qui commet une action mauvaise croit qu'il en résultera pour lui un bien. On ne fait pas le mal pour le mal : on a toujours en vue une jouissance que l'on croit être un bien.

L'homme a deux natures, l'une animale, sensible, l'autre intellectuelle et spirituelle. La première le pousse à contenter ses besoins sensibles, à n'aimer que lui, à n'agir que pour lui, à se séparer, en un mot. Son principe supérieur, au contraire, pousse l'homme à se considérer non comme tout, mais comme partie ; il lui apprend, s'il l'écoute, que comme tous les êtres, il tend vers un centre, et qu'il ne doit pas se considérer lui-même comme centre. Autrement dit, le principe inférieur de l'homme lui suggère l'égoïsme, et son principe supérieur l'amour. Obéir à son principe supérieur telle est la loi de l'homme. Le bien, c'est l'accomplissement de la loi, le mal c'est sa violation.

L'homme doit s'aimer lui-même, mais il est pervers dès que cet amour devient exclusif et même prépondérant. Si le but de toutes les actions de l'homme est inévitablement un bien quelconque, l'homme peut se tromper en son désir et sa volonté. L'homme égoïste est un ignorant. Ce qu'on appelle le Mal, c'est l'Ignorance, c'est-à-dire une négation.

Mais, souvent, une action mauvaise retentit sur autrui. Y a-t-il là une injustice ?



Quel est celui qui peut se vanter de ne pas mériter un châtiment, d'être pur ? Or, la punition est un bienfait, elle rétablit l'équilibre détruit (1). Après l'injustice commise, le plus grand mal qui puisse arriver à l'homme, c'est de ne pas en être puni, dit Platon. En réalité, on est toujours puni d'une action mauvaise, comme on est toujours récompensé d'une bonne action.

Et si on demande pourquoi de grands coupables sont heureux, je répondrai : En êtes-vous bien sûr ? Si on demande pourquoi de grands justes souffrent beaucoup, je répondrai : Il n'y a pas d'hommes complètement justes ; n'est-il pas équitable que l'on soit d'autant plus puni que l'on est plus conscient, que l'on est plus évolué ?

Cette réponse, je l'avoue, est insuffisante pour expliquer tous les cas. On peut même dire, d'une façon générale, que les meilleurs sont ceux qui sont les plus éprouvés (2). « Qui sont ceux qui sont le plus souffrants ? » dit Saint-Martin. « Ceux qui ont reçu d'en haut une grande mesure, et qui sont forcés d'attendre ailleurs pour la remplir. Ce sont ceux-là qui seront consolés, car ils ne peuvent manquer de pleurer abondamment ».

La souffrance (3) physique ou morale est une épreuve, un moyen de purification, d'ascèse; et plus un homme souffrira, plus il s'élèvera. Ceux qui ont le plus de souffrance en partage sont donc ceux qui sont jugés dignes de la plus grande récompense.

La souffrance est la cause d'un bien sur un plan supérieur (4). D'ailleurs, intuitivement, l'homme ne recherche-t-il pas la souffrance ? L'amour d'un homme, soit pour un individu, soit pour l'humanité, n'est-il pas une souffrance, et une souffrance désirée, recherchée, voulue ? Sa plus haute expression n'est-elle pas le sacrifice volontaire ? La langue a de bizarres malices ; elle se sert du même mot, affection, pour désigner les diverses formes de l'amour et les maladies.

En résumé, ce qui nous semble être le mal, c'est la perversité

(1) *Omnis afflictio vox Dei ad pœnitentiam*, (Khunrath).

(2) *Quem enim diligit Domiuus corripit* (Prov. 3, 12.)

(3) *Tribulatio est Schola practica et parit experentiam.* (Khunrath). — *Nullum est vitium, quod non peculiarem suum morbum pariat.* (id.).

(4) *Filii Sapientiæ quærunt gaudium per lachrymas.* (Khunrath).



de l'Etre libre qui se détourne de sa loi qui est l'amour. Cette perversité et d'autres causes qui nous paraissent à tort être dues au hasard sont la cause des souffrances, et ces souffrances sont nécessaires à l'élévation ou plutôt à l'évolution de l'être.

Et si Dieu a voulu que l'homme fût libre, il a prévenu les résultats des erreurs de la volonté libre en s'en servant pour le bien. Comme le dit saint Thomas après saint Augustin : « Dieu étant souverainement bon, il ne permettrait jamais qu'il y eut quelque chose de mauvais dans ses œuvres, s'il n'avait assez de puissance et de bonté pour tirer le bien du mal même (1) ».

Dr MAURICE ADAM

(1) *Somme Théologique*, trad. Drioux, tome I, p. 30.

AVIS IMPORTANT

Notre collaborateur, M. S. L. MAC GRÉGOR-MATHERS, en ce moment en Ecosse, n'ayant pu nous envoyer à temps la copie de son article, nous nous voyons forcés de remettre au prochain numéro la suite de ses intéressantes études sur la QABALAH. (N. D. L. R.)



MAGIE ET DIVINATION

CHEZ LES ARABES

D'après les *Prolégomènes* d'Ibn Kaldoun

(Traduction G. DE SLANE)

LA SCIENCE DE L'INTERPRÉTATION DES SONGES

L'interprétation des songes est une des sciences qui se rattachent à la loi et qui prirent naissance dans l'islamisme. Elle parut à l'époque où l'on avait ramené les diverses connaissances à une classification artificielle et scientifique, et qu'on commençait à composer des livres sur ces matières. Il est vrai que les songes et l'art de les interpréter existaient chez les hommes des temps anciens, de même que chez ceux qui vécurent dans les siècles postérieurs ; mais, bien que cet art se pratiquât avant (l'islamisme) dans quelques sectes et chez quelques peuples, il ne nous est pas parvenu, parce que, depuis lors, on s'en est tenu uniquement aux doctrines émises à ce sujet par les musulmans. Quoi qu'il en soit, les songes sont naturels à l'espèce humaine et ont besoin d'être interprétés (pour être intelligibles). Joseph, le patriarche et favori de Dieu, expliquait les songes, ainsi que nous l'apprenons par le Coran ; le Prophète et Abou Bekr interprétaient les songes, ainsi que nous le lisons dans le *Sahîh*.

Les songes sont une des voies (par lesquelles) l'homme arrive aux perceptions du monde invisible. Le Prophète a dit : « Les *bons* songes forment une des quarante-six parties du prophétisme. » Il a dit aussi : « De toutes les annonces (qui viennent du ciel), il ne reste que les bons songes ; l'homme saint les voit, ou bien ils se montrent à lui ». La première révélation que (le



Prophète) reçut lui vint sous la forme d'un songe, et chaque songe qui lui arrivait était comme l'éclat de l'aurore. Quand il sortait de la prière du matin, il avait l'habitude de demander aux Compagnons si quelqu'un d'entre eux avait eu un songe cette nuit, espérant trouver dans cette manifestation quelque bon présage pour le triomphe de la religion.

Les songes sont un des moyens par lesquels on obtient des perceptions du monde invisible, et voici comment : l'esprit cardiaque, c'est-à-dire la vapeur subtile qui est renvoyée de la cavité du cœur, avec le sang, à travers les artères jusque dans toutes les parties du corps, et qui complète l'action des facultés animales et des sens ; quand cet esprit s'est fatigué à force d'agir sur la sensibilité par le moyen des cinq sens, et de diriger l'opération des facultés externes, et que la fraîcheur de la nuit enveloppe la surface du corps, il se retire de tous les membres et rentre dans son point central, qui est le cœur, afin d'y réparer ses forces et de se mettre en état de pouvoir recommencer son travail. Par cette retraite, il suspend l'opération de tous les sens extérieurs, et voilà en quoi consiste le sommeil, ainsi que nous l'avons déjà dit dans la première partie de cet ouvrage.

Cet esprit cardiaque est le véhicule de l'esprit (ou âme) intelligent de l'homme. Or l'esprit intelligent tient de son essence la faculté d'apercevoir tout ce qui est dans ce monde ci, puisque, par sa nature et par son essence, il est la perceptivité même. Si les perceptions du monde invisible se dérobent à la connaissance de l'esprit intelligent, ce sont ses occupations avec le corps, les facultés (du corps) et les sens, qui en sont la cause. S'il pouvait écarter le voile des sens et s'en débarrasser, il reprendrait alors sa véritable nature, la perceptivité même, et saisirait toutes les perceptions.

Quand il (l'esprit intelligent) se dégage d'une partie de ces obstacles, il a moins de préoccupations pour le distraire et ne saurait manquer d'entrevoir quelque chose de son propre monde (du monde spirituel). Plus il se dégage des préoccupations que lui donnaient les sens externes et qui formaient le principal obstacle à son progrès, plus il est disposé à recueillir dans le monde spirituel les perceptions qui lui conviennent le mieux, parce que ce monde-là est le sien. Ayant alors ramassé des notions dans



les divers mondes dont se compose le monde spirituel, il les rapporte avec lui dans le corps. Mais, tant qu'il reste dans le corps matériel qui l'enveloppe, il ne peut agir qu'au moyen des instruments de perception propres au corps. Or les instruments du corps qui servent à procurer des connaissances ont leur siège dans le cerveau, et l'instrument qui agit sur ces perceptions est l'imagination ; il enlève aux formes (ou images) recueillies par les sens les formes qui lui sont spéciales et les renvoie à la mémoire. Celle-ci les garde jusqu'au moment où l'esprit en a besoin, soit pour les examiner, soit pour en tirer des conclusions. L'esprit, de son côté, tire de ces mêmes formes celles qui sont spirituelles et intellectuelles, de sorte qu'il remonte du sensible à l'intellectuel par la voie de l'abstraction et par l'entremise de l'imagination.

Il en est de même de l'esprit quand il recueille des perceptions dans le monde qui lui est propre (le monde spirituel) : il les renvoie à l'imagination, qui leur donne des formes en rapport avec sa propre nature et les passe au sens commun. Il en résulte que l'homme plongé dans le sommeil voit ces formes de la manière dont il aperçoit celles qui se recueillent par les organes des sens. Voilà comment les perceptions obtenues par l'esprit intellectuel se trouvent abaissées au degré de celles qui s'acquièrent par les sens (extérieurs) ; et, dans tout cela, l'imagination joue le rôle d'intermédiaire. Voilà la vérité en ce qui regarde les songes.

Ces indications suffiront pour faire distinguer entre les songes vrais et les songes confus et faux. Ces deux classes de manifestations se composent de formes (ou images) et se présentent à l'imagination pendant le sommeil : si elles descendent de l'esprit intelligent et perceptif, elles sont des songes vrais ; mais si elles proviennent de formes que l'imagination avait transmises à la mémoire dans l'état de veille, ce sont des *songes confus* (et indignes d'attention).

[Sachez maintenant que les songes vrais portent en eux-mêmes des marques qui attestent leur vérité et leur réalité, et qui autorisent celui à qui une de ces manifestations arrive à y reconnaître une annonce venue de la part de Dieu. Une de ces marques, c'est la promptitude avec laquelle celui qui a eu un songe

se réveille. On dirait qu'il a hâte de rentrer dans le domaine des sens. Quelque profond que soit son sommeil, l'impression que la perception du songe lui fait est tellement forte qu'il se dépêche de sortir de cet état pour rentrer dans un autre, celui du monde sensible, où l'âme reste engagée dans le corps et soumise à l'influence de tous les accidents qui affectent le corps. Une autre de ces marques, c'est la persistance et la durée de (l'impression laissée par) la perception du songe. Il s'imprime avec tous ses détails dans la mémoire, et cela si profondément qu'il ne saurait être négligé ou oublié. L'homme se le rappelle sans être obligé d'avoir recours à sa réflexion ou à sa mémoire. Quand il s'éveille, son esprit en garde le souvenir jusque dans les moindres particularités.]

[La raison en est que la perception mentale (ou spirituelle) n'est pas de celles qui se font dans le temps et qui consistent dans une suite d'idées ; au contraire, elle se fait tout d'un coup et dans un seul instant de temps. Les songes confus ont besoin du temps (pour se déployer), car ils se trouvent dans les facultés du cerveau ; c'est de la mémoire que l'imagination les tire pour les renvoyer au sens commun, ainsi que nous venons de le dire. Or, comme tous actes du corps se font dans le temps, la perception des songes confus est celle d'une succession (d'idées) dont les unes précèdent et les autres suivent ; elle subit aussi l'accident de l'oubli, accident commun à toutes les (perceptions obtenues par les) facultés du cerveau. Il en est autrement des perceptions reçues par l'âme raisonnable : elles se font en dehors du temps, n'offrent pas une suite d'idées et laissent leur impression sur l'esprit en moins d'un clin d'œil, en un seul instant de temps. Quand l'homme s'éveille, le songe lui reste présent dans la mémoire pendant une partie de sa vie ; il ne se dérobe jamais aux recherches de la faculté réflective, si, au premier moment de se laisser apercevoir, il fait (sur l'âme) une impression très forte. Si l'homme, en s'éveillant, occupe sa faculté réflective et son esprit dans le but de se ressouvenir d'un songe qu'il a eu et dont il a oublié trop de détails pour pouvoir se le rappeler en entier, il n'a eu qu'un *songe confus*. Les mêmes marques servent à faire reconnaître les révélations qui sont vraies. Dieu lui-même a dit en parlant au Prophète : « *N'agite pas ta langue avec trop d'em-*



pressement (*afin de répéter les paroles divines*) ; *c'est à nous de les rassembler et de les réciter. Quand nous* (*te*) *les lirons, suis-en la lecture, puis ce sera à nous de* (*te*) *les expliquer* ». (*Coran*, sour. LXXV vers, 16, 17, 18). Les songes ont donc un certain rapport avec le prophétisme et la révélation, comme le *Sahîh* le donne à entendre ; nous y lisons : « Le Prophète a dit : Le songe est une des quarante-six parties du prophétisme. » Il est même assez probable que cette proportion (une quarante-sixième) existe entre les caractères qui distinguent les songes et ceux qui appartiennent au prophétisme.]

De l'interprétation des songes. — L'âme intelligente, ayant obtenu (pendant le sommeil de l'homme) une perception (du monde spirituel), la transmet à l'imagination afin que celle-ci lui applique une forme. La forme que l'imagination choisit a toujours quelque analogie avec cette perception. Ainsi, si l'âme a eu l'idée d'un puissant souverain, l'imagination donnera à cette idée la forme qui est propre à la mer ; si elle a aperçu l'idée d'inimitié, l'imagination attribuera à cette idée la forme appartenant à l'idée de serpent. Aussi, quand l'homme s'éveille, il sait seulement qu'il a vu la mer ou un serpent. Celui qui interprète les songes se rappelle d'abord que la forme de la mer est sensible, et que l'idée aperçue par l'âme se trouve cachée derrière cette forme ; il examine ensuite (la question) au moyen de sa faculté assimilante, et, se guidant par des circonstances accessoires, il parvient à découvrir la véritable perception. Il dira, par exemple, qu'il s'agit du souverain parce que la mer est un être très grand auquel on est autorisé, par l'analogie, à assimiler le souverain. On peut de même représenter un ennemi par un serpent, parce qu'un ennemi et un serpent sont tous les deux très-nuisibles, et assimiler les femmes à des vases, parce celles-là sont aussi des réceptacles.

Parmi les choses qui se voient en songe, les unes n'ont pas besoin d'interprétation parce qu'elles sont parfaitement claires, ou parce qu'elles fournissent des perceptions ayant une analogie frappante avec les formes (adoptées par l'imagination) pour les représenter. Voilà pourquoi nous trouvons dans le *Sahîh* qu'il y a trois espèces de songes : ceux qui viennent de Dieu, ceux qui viennent d'un ange et ceux qui viennent du démon. Le songe qui

vient de Dieu est celui qu'on nomme *clair*, parce qu'il n'a point besoin d'interprétation ; celui qui vient d'un ange est le songe *vrai*, mais qu'il faut interpréter ; celui qui vient du démon est le songe *confus*.

Sachez maintenant que l'imagination, à qui l'âme transmet la perception qu'elle reçoit, façonne cette perception dans un des moules dont le sens (intérieur) a l'habitude de se servir ; si le sens ne possédait pas de ces moules, il serait incapable de rien façonner. L'aveugle-né ne saurait se figurer le sultan, un ennemi, ni les femmes, sous les formes de la mer, du serpent et des vases, parce que les perceptions fournies par ces choses lui sont tout à fait étrangères ; mais son imagination travaille pour lui et donne à ces perceptions des formes qui s'accordent par leur ressemblance ou par quelque analogie avec les formes provenant des espèces de perceptions qu'il est capable de recevoir, c'est-à-dire de celles qui lui arrivent par l'audition ou par l'odorat. Si la personne qui interprète le songe ne fait pas attention à ces circonstances, elle s'embrouillera dans son explication et gâtera les règles qu'elle doit employer.

La science de l'interprétation des songes consiste en certaines règles générales auxquelles on doit se tenir quand on entreprend d'expliquer ce que le songeur raconte. Aussi (les maîtres dans cet art) disent que la *mer* signifie, tantôt le *souverain*, tantôt la *colère*, tantôt le *souci* et tantôt une affaire *grave*. Le *serpent*, disent-ils, désigne tantôt un *ennemi*, tantôt la *vie* et tantôt celui *qui garde un secret*. L'interprète des songes doit savoir par cœur toutes ces règles, afin de pouvoir en appliquer, à chaque cas, celle que les circonstances accessoires désignent comme la plus convenable. De ces circonstances, les unes se présentent dans l'état de veille, d'autres dans l'état de sommeil, et d'autres encore dans les pensées qui passent par l'esprit de l'interprète et qui lui arrivent grâce à une faculté innée. Un homme explique les songes avec plus ou moins de facilité, selon ses dispositions naturelles.

L'interprétation des songes nous est venue des anciens musulmans : Mohammed Ibn Sîrîn (1), un des grands maîtres dans cet

(1) Célèbre traditionniste et interprète de songes. Il mourut l'an 110 (729 de J. C.) Le traité d'onéirocritique qui porte son nom ne me paraît pas authentique.



art, en a enseigné les règles, et ses disciples, qui les ont mises par écrit, nous les ont transmises. Après lui, El-Kirmani (1) composa un livre sur cette matière, et des écrivains plus modernes ont rédigé beaucoup d'ouvrages sur le même sujet. Parmi les traités d'onéirocritique, celui qui, de nos jours, est le plus répandu dans le Maghreb, porte le titre d'*El Momettâ* (l'usufruit) et a pour auteur Abou Taleb, savant (*ulemâ*) de Cairouan. L'*Ichara* (l'indication) d'Es-Salemi (2) est un ouvrage très satisfaisant [et assez concis. Le *Kitab el Mercabat-el-Alcya* (le haut observatoire), composé par notre professeur le savant Ibn Rached, de Tunis, est aussi un bon ouvrage.]

L'interprétation des songes forme une science dont la lumière est un reflet du prophétisme, avec lequel elle a beaucoup de rapport : [en effet, l'un et l'autre ont pour objet les perceptions provenant de la révélation,] ainsi que nous le lisons dans le *Sahîh*. *Et Dieu sait tout ce qui est caché.*

IBN KHALDOUN.

(1) Haddji Khalifa nous apprend, dans son dictionnaire bibliographique, articles *El-Eïchara ila eïlmil eïbara*, et *Kitab el Tabü* que cet auteur portait le surnom d'Abou Ishac. Il paraît avoir ignoré la date de sa mort. Selon M. Wüstenfeld, *Histoire des médecins arabes* (en allemand) page 11 Abou Ishac el Kirmani vivait vers le commencement du IIIe siècle de l'hégire.

(2) Selon Haddji Khalifa, ce personnage se nommait *Abou Abd-Allah Mohammed Ibn Omar es-Salemi*, mais il n'indique pas l'année de sa mort. Es-Salemi avait refondu l'ouvrage d'El-Kirmani dans un volume renfermant cinquante chapitres.

“ LA LANGUE SACRÉE ”

Ce pendant que les aspirations de la masse des hommes se tendent, au mépris de la Pensée ou du Rêve, vers les choses les plus basses comme les plus futiles de la vie, alors qu'un inexplicable essor d'avilissement emporte, en une course à l'abîme, les sociétés d'aujourd'hui, des voix s'élèvent calmes et sereines au-dessus du tumulte des appétits de la foule, des intelligences émergent du cahos, attirées par la pure Clarté, des âmes s'envolent géantes à la suite de l'Inaccessible. Et comme elles sont des plus rares, ces voix, ces intelligences, ces âmes, il incombe au penseur de les précieusement signaler, quand il advient qu'elles passent dans son champ d'observation. En notre époque de toutes les curiosités n'est-il pas étonnant, que, à part deux ou trois ermites dont chacun se garde de retenir le nom, l'étude de l'origine des symboles soit nulle ou à peu près? Comment se fait-il qu'une telle étude, conduite matériaux et documents en mains, n'ait point tenté la jeune phalange qui marche, peu nombreuse mais ardente, à la conquête de cette autre toison d'or, l'Idéal?... Il y aurait là, pourtant, récolte abondante, et bien des points restés obscurs à la science ou à la mystique s'éclaireraient singulièrement. Aujourd'hui, j'ai connu la joie de parcourir un livre, œuvre d'un artiste doublé d'un savant et d'un philosophe, où il se trouve établi que certains motifs de décoration reproduits chez tous les peuples et dans tous les temps, sur les monuments comme sur de simples objets usuels, ne seraient point dûs à la simple fantaisie des ouvriers d'art, mais constitueraient une famille d'hiérogrammes autrefois lus couramment par les sages de toute la terre, et perdus depuis de par l'éternelle inconstance des humaines destinées. Ces signes révélateurs des lois les plus subtiles de la création, ces clés des mystères, l'écrivain du livre dont je parle, M. Emile-Soldi, les considère, avec raison,



comme symboles d'une langue primitive qu'il nomme la *Langue Sacrée*. Ecoutons-le, plutôt :

« Les simples lignes droites ou spiralées gravées sur les tumulus et les rochers ; de l'Inde à la Bretagne, de l'Amérique à l'Afrique, le décor, dit géométrique, des vases grecs archaïques, le cadre des miroirs étrusques, le champ des médailles gauloises, les trous ou cupules creusés sur les pierres celtiques, les costumes des anciens et ceux conservés traditionnellement dans plusieurs contrées, l'architecture des temples de tous les cultes, d'Edfou au Parthénon, de Babel à Palenqué, d'Anghor à Notre-Dame, l'ornement des tapis d'Orient anciens et modernes, les plus humbles objets du sauvage et les plus riches de notre civilisation, cachent, d'après nous, une langue idéographique, véritable cosmoglyphie.

« La Langue Sacrée n'est pas seulement révélée par des inscriptions et des monuments, elle s'exprime, et c'est là une de ses originalités, par des objets et par la façon de les disposer. Ainsi quelques perles, dans les tombeaux les plus simples ; des vases, des lances, des flèches, des haches, des épingles, des anneaux, des diadèmes dans les plus riches, écrivent dans le cercueil l'épopée complète et mystique de l'humanité même. Chaque objet est un mot de ce poème de la vie, de la mort, de la résurrection. Et quand on les retrouve ensuite, par rangs symétriques et monotones dans les vitrines des musées de l'Europe, on constate le morcellement de milliers d'inscriptions antiques, à seule fin de démontrer que ces objets n'ont pas tous la même forme, la même grandeur ou le même poli ! » (1)

En face de l'inertie inconsciente de l'antiquaire incapable de surprendre l'âme des choses, M. Emile-Soldi a dressé le plan magistral d'une Cosmoglyphie embrassant la nature entière, s'élevant « du caillou à l'homme, et de la terre au ciel ». Et comme sa foi n'est pas moins grande que son savoir, dans le domaine inexploré qu'il vient de découvrir, il jette hardiment aux magots du mandarinat scientiste les paroles que voici :

« La Langue Sacrée, c'est la magie, — l'occulte d'aujourd'hui,

(1) Emile-Soldi. *La Langue Sacrée, La Cosmoglyphie, Le Mystère de la Création*. Paris, 1897. A. Heymann, éditeur.



— acceptée et comprise jadis par tous les peuples comme une loi de la nature. Les monuments antiques, étudiés actuellement comme la réunion de matériaux inertes assemblés techniquement, œuvres de l'architecte n'ayant en vue que l'art, étaient, pour les anciens, des composés vivants, agissants, Soleils nés de la vertu créatrice du Soleil, par le Verbe, — le Feu — animant l'Univers. Un point, un cercle, une ligne, un angle, une boule, un temple, devenaient épée, fleur, serpent, homme, dieu ; pouvaient créer, tuer, commander. La magie est l'esprit de toute l'antiquité, et partout emploie les mêmes formules, les mêmes images, la même langue. D'un bout du monde à l'autre, elle relie les sciences, c'est-à-dire les religions, sous le même geste et par les mêmes miracles, pour en appeler de la vie à la résurrection.

« La magie nous mènera jusqu'à sa dernière manifestation : l'alchimie, c'est-à-dire jusqu'à l'aurore de la science moderne, transition appuyée par des dessins représentant des monuments de date et de pays les plus divers. Dans ces broussailles de documents des clairières se révèleront : allées féeriques, où voltigent, comme des lucioles et des feux-follets, les choses et les êtres les plus fantastiques. Toute la forêt en est illuminée et dans cette lueur étrange, à laquelle l'œil humain s'habitue peu à peu, naissent, se développent, s'extasient, les conceptions des religions et des arts, un autre monde lumineux, une nouvelle et sublime création, celui du sentiment, de la fantaisie, de l'ingéniosité. Dans ce monde mêlé de larmes et de sourires, de souvenirs et d'aspirations, habitent les fantômes et les fées, les étoiles et les papillons ; les monstres et les dieux ; le corps lutte avec l'âme, le rêve avec la réalité !

« Peut-être comprendrons-nous alors l'origine des formes, la raison de cet immense Panthéon, de ce temple du Graal, éblouissant d'amour et d'extase, qui élève de toutes parts vers le ciel ces milliers de dômes, de flèches, de statues, source de la poésie, de la musique, des arts ; expressions à jamais immortelles des aspirations, et des espoirs de notre vaillante humanité ».

L'analyse détaillée du travail de M. Emile-Soldi comporterait une étude dépassant de beaucoup le cadre de notre revue. Force



nous est donc de nous contenter de glaner au cours des 700 pages où l'auteur expose, avec autant de clarté que d'érudition, les résultats de vingt années de patientes recherches. Les quelques figures que nous empruntons à son livre feront, bien qu'insuffisamment, comprendre le principe de son système de lecture des idéogrammes : cette garde de sabre japonais, ce médaillon bourguignon, où s'inscrivirent presque toutes les formules de la mystagogie pantaculaire, peuvent-ils un seul instant être considérés comme le simple jeu de la fantaisie d'un manœuvre ? Mais j'insisterai plus spécialement sur la coiffe des femmes de Pont-l'Abbé, laquelle a permis à M. Emile-Soldi de retrouver dans une ville de notre basse Bretagne la trace irrécusable d'une influence ethnique extrême orientale. Voyons ce qu'il dit à propos de cette étrange population de Pont-l'Abbé :

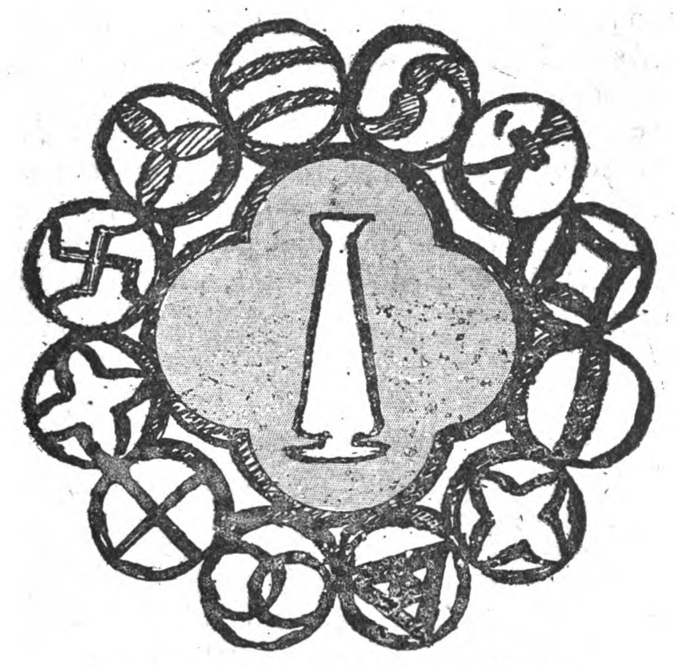
« Les jours de fête, sur la grande place, au son du biniou, garçons et fillettes, muets comme des fantômes, dansent, la face impassible, une marche mystérieuse, en un rythme lent.

« Les femmes surtout étonnent. Immédiatement on constate qu'elles appartiennent à une famille humaine fort différente de celles qui peuplent la Bretagne et la France. Elles sont petites, et la face carrée, l'œil bridé, les pommettes saillantes, rappellent étrangement le type mongol. Evidemment, ce type est atténué, mais l'atavisme, toujours plus puissant chez la femme que chez l'homme, en témoigne encore.

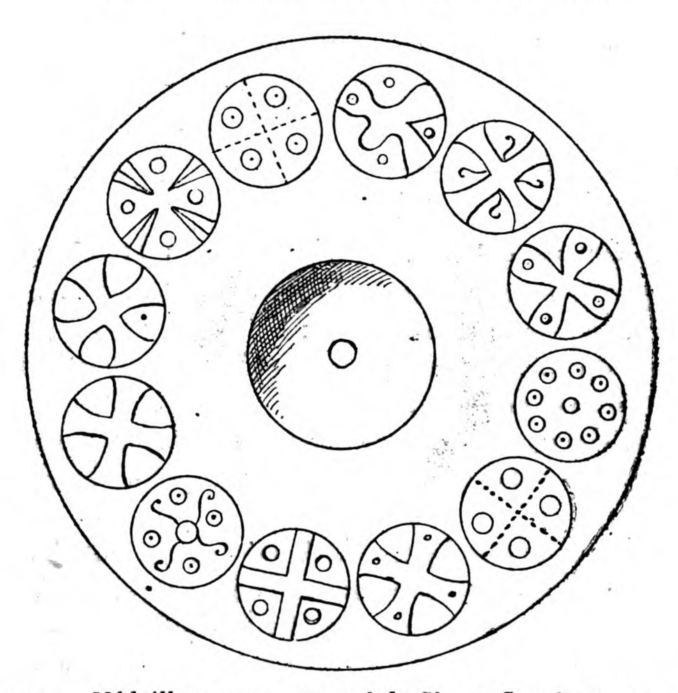
« Ceci nous fut certifié aussi par leur costume le plus curieux du Finistère ; cette double jupe à bandes rouges et jaunes, et la coiffe blanche — le *bigouden* — qu'elles portent jaune dans le deuil. Aucun doute n'est possible sur l'origine asiatique de cette population.

« Mais la caractéristique de cette coiffe, de l'étrange bonnet sur lequel postérieurement les cheveux sont relevés, c'est le frontal, la face triangulaire, orné de broderies et posé à plat sur le front, à la façon chinoise.

« Cette face, ce triangle brodé, principe du sommet des stètes égyptiennes, révèlent les principes généraux à établir dès ce premier volume. C'est la prière de la femme, c'est l'espoir de la mère. Elle évoque le pouvoir céleste, et donne la synthèse de la création.



JAPON. — Garde de sabre. Musée du Louvre.

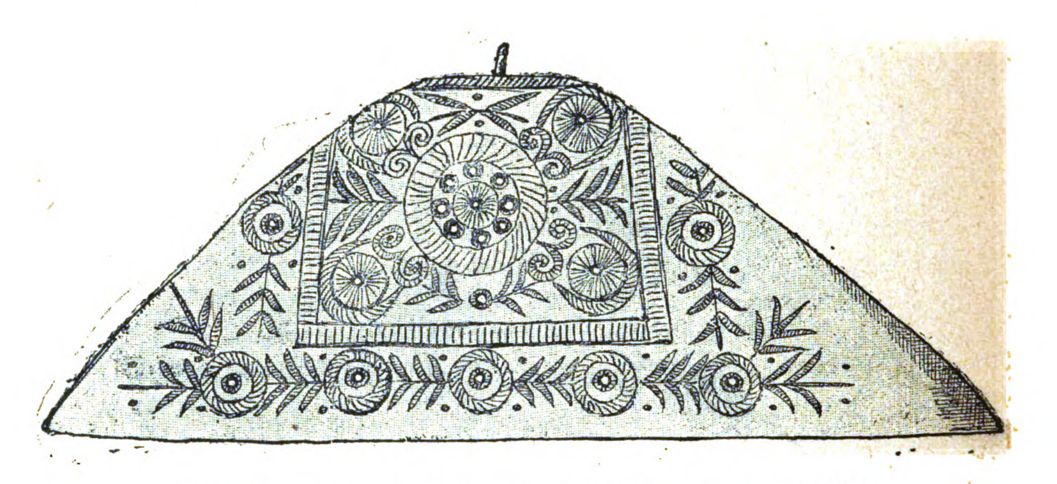


BOURGOGNE. — Médaillon en cornet orné de Signes Sacrés, VIIIe ou IXe siècle.

« Au sommet du frontal le signe générateur terrestre surmonte le triangle sacré, faisceau de lumière vivifiante provoquant la fermentation du germe.

« Le cartouche central de la broderie encadre l'image du soleil ⊙, un disque avec un point de centre ajouré ; techniquement l'œillet des brodeuses et, symboliquement, l'œil du ciel.

« Le générateur céleste émet huit points-feux, signes de son éclat. Ce sont des disques plus petits, presque complètement ajourés.



BRETAGNE. — Frontal de la coiffe des femmes de Pont-l'Abbé.

« Un cercle les entoure, rempli de lignes brodées en biais pour indiquer le mouvement de l'astre et de ses rayons. Celui-ci lance aux quatre points de l'espace :

« 1° Les cornes de bouc représentant l'énergie conductrice féconde, propulseur de l'âme.

2° L'âme, disque de feu ⊙, de même forme et de même nature que le disque solaire, ayant aussi un point lumineux au centre.

« Les quatre disques lumineux lancés par le soleil sont ses quatre âmes ; c'est le chiffre même donné en Egypte comme répondant aux quatre parties du monde. Ce chiffre, déjà fixé dans les textes des pyramides, par conséquent remonte à une date que l'on ne peut déterminer. On les voit encore dans le tombeau de

Seti Ier. Plus tard on les identifia avec les quatre vents de l'horizon par une erreur de traduction qui devint générale.

« 3° Le corps ☾, enveloppe, sphère ouverte, dans laquelle l'âme va s'insérer.

« Le germe est dans l'œuf, la perle dans le lotus. Le premier acte de la création accompli !

« Autour du cartouche on retrouve sept autre disques, simplification du disque central, composés d'un seul point lumineux et d'un cercle brodé en biais, indicateur du mouvement, de la vie.

« Ce sont les sept doubles solaires, chiffre symbolique pour le monde entier.

« Ces doubles, à l'imitation du disque central, projettent des petits points, atomes-étincelles, et des tiges de fougères, éléments de vie et de croissance des êtres nouveaux.

« Donc, aujourd'hui, nous retrouvons, écrit sur une coiffe, portée encore par les femmes d'un bourg perdu au fond du Finistère, l'hymne de la création, l'objurgation aux pouvoirs créateurs de la terre et du ciel, inscrit dans une langue ignorée, le Verbe de l'antiquité, et par les signes magiques auxquels le démiurge obéit ».

En lisant ces lignes de l'auteur de *La Langue Sacrée*, il me revient que je me suis souvent demandé par quelle singulière coïncidence le nom d'Yves (Yvon, Yvonne), si répandu et si goûté parmi les Bretons, se trouve être également, des plus usuels chez les Russes, ces *enfants-perdus* de l'Asie, ces Tartares d'avant-garde ?... Puis, il y a les mélodies populaires de cette Armorique, — celles que la contagion citadine n'a pas encore déformée, — auxquelles il m'est impossible de ne pas attribuer une parenté orientale très accusée.

Mon opinion se trouve, de plus, appuyée par l'autorité de M. L. A. Bourgault-Ducoudray qui, de son côté, écrit dans son recueil de *Mélodies populaires de la Basse-Bretagne* : « Comme les Orientaux, les chanteurs bretons élèvent le nasillement jusqu'à la hauteur d'un style ; comme eux, ils ont une prédilection pour les notes élevées et les longues tenues ; comme eux, enfin, ils ont la passion du style orné et surchargent leurs mélodies de fioritures et de notes d'agrément qui en rendent la notation par-

fois très difficile. » Si, à cela, on ajoute la similitude, chez les deux peuples, dans la conception des rythmes qui échappent complètement à la vieille *carrure* européenne, dans la subordination de la mélopée au poème, dans la modalité, dans l'emploi, même, du quart de ton, on aura grand peine à refuser aux races celtiques et orientales une commune origine.

L'ouvrage de M. Emile-Soldi, tel qu'il se présente, forme un tout harmonieux que la critique loyale et dégagée de parti pris n'entamera point aisément. Devant les matériaux employés pour appuyer la thèse soutenue, il n'y a qu'à s'incliner, leur authenticité étant incontestable ; c'est donc seulement sur le sens attribué à des signes regardés couramment, comme ne représentant aucune idée abstraite, ou encore sur l'interprétation même, des hiérogrammes, qu'on pourra lui disputer le bien fondé de sa découverte. Pour ceux à qui est fermée l'intuition du mystère, le livre de M. Emile-Soldi restera lettre morte : pour nous, au Rêve accoutumés, une voie nouvelle s'ouvre dans le vaste domaine de la symbologie et de l'ésotérisme. Car nous savons que l'Univers est un gigantesque creuset où tout ce qui a vie se transmue, et pour exprimer ce miracle permanent il ne nous paraît nullement extravagant d'admettre qu'une notation a été imaginée, jadis, par les premiers Initiés de la terre.

EDMOND BAILLY.



DE

L'INITIATION CHEZ LES GNOSTIQUES

Par A. J. MATTER

(*Suite de la page 234.*)

Quiconque connaît les belles catéchèses de saint Cyrille, les seules qui nous soient restées de l'antiquité chrétienne, sait que c'est là le langage de ce Père, et que les cinq dernières de ces compositions, celles qui ont pour but de préparer directement à l'initiation ou à la participation aux mystères de la religion, portent le titre spécial de *catéchèses mystagogiques*. Dès lors ne doit-on pas admettre que les Pères en parlant des mystères et de l'initiation chez les gnostiques, entendent bien autre chose que ce que l'on entend chez les Grecs en employant ces même termes ?

Enfin, il est certain que plusieurs chefs des écoles gnostiques ont publié leurs opinions ; que Basilides, Saturnin, Bardesanes, Valentin, Ptolémée, Marcion et tant d'autres ont écrit sur leurs systèmes, et que Celse et Origène, sans être initiés ni à l'un ni à l'autre, ont dû se procurer le *diagramme* des Ophites, c'est-à-dire l'un des moyens les plus essentiels de leur culte secret. Un système d'initiation et de mystères n'était-il pas incompatible avec ces usages ?

Il faut l'avouer, ces objections ne manquent pas d'une certaine gravité, et pourtant elles ne détruisent pas les témoignages que nous avons allégués : car, d'abord les Grecs ont écrit également sur leurs mystères ; ils ont publié sous les noms d'Orphée et de Musée les rituels de ces mystères (1). Eumolpe, ou bien quelque anonyme sous le nom d'Eumolpe, a donné trois mille vers sur le

(1) Plato, *de Republica*, lib. II, tome II, Oper, page 364.



même sujet (1). Une femme, Arignote de Samos, Mélanthius et Menandre, ont décrit les cérémonies d'Eleusis, Hicésius, Démétrius de Scepsis et Sotades d'Athènes, paraissent avoir parlé des mystères en général. (2) Stésimbrote et Néanthe ont traité en particulier des initiations (3). Et cependant, malgré toutes cespublications, il a bien réellement existé en Grèce des mystères et des eérémomies d'initiation.

Je ne veux pas entrer ici dans la question de savoir jusqu'à quel point ces livres révélaient la doctrine secrète des mystères, jusqu'à quel point il était permis de la laisser entrevoir. Je laisse de côté la solution que Gallien semble suggérer à cet égard, et me borne au simple fait, à l'existence des nombreux traités que je viens de citer. Ils réfutent suffisamment, ce me semble, l'objection tirée de l'existence des écrits relatifs aux doctrines du gnosticisme. Nous pourrions d'ailleurs ajouter qu'à côté des écrits publiés par les gnostiques, ces théosophes en avaient d'autres qui n'ont jamais été publiés, qu'ils tenaient secrets. Tels étaient évidemment le poème intitulé l'*Evangile de la Perfection*, le *Livre d'Ialdabaoth*, les *Interrogations majeures et mineures de Marie*, l'*Evangile d'Eve*, considérée comme interprète du génie Ophis, peut-être aussi les *Evangiles d'Adam et de Seth* (4).

L'objection tirée du langage particulier des Pères est peut-être plus spécieuse ; elle n'en est pas plus solide. En effet, les Pères, quoi qu'on dise, distinguaient fort bien la partie *mystérieuse* ou secrète d'une doctrine, de la partie *mystique* ou élevée au-dessus de l'intelligence humaine. S'ils parlent de *mystères*, ils savent ce que c'est, et affirment qu'ils en ont. « L'usage de l'Eglise, dit « saint Cyrille de Jérusalem, n'est point de découvrir aux Gentils « ses mystères, surtout ceux qui concernent le Père et le Saint-« Esprit. Elle se garde même d'en parler clairement aux caté-« chumènes. Au contraire, c'est presque toujours obscurément,

(1) Suidas, *in voce*, Ευμολπος.

(2) *Idem*, *in voce*, Αριγνωτη. — Clemens Alexand. Strom. IV, page 619. — Scholiast. Aristoph., Plut., *ad vers.* 846. — *Aves*, *ad versus* 1037 et 1073. — Clémens Alex. Protrept., page 56. — Strab. lib. X, page 472. — Suidas, *in voce* Σωταδης.

(3) Srabo, X, page 472. — Harpocrat., *in voce* Ἄττις.

(4) Epiphan, *Hœres.*, 25 et 26.

« de manière toutefois que les fidèles instruits puissent les com-« prendre et que les autres n'en soient pas révoltés (1). La formule *éloignez-vous, profanes*; *que les catéchumènes et ceux qui ne sont point admis ou initiés sortent* (2), prouve, à son tour, ce que l'on sait d'ailleurs de reste, c'est-à-dire que l'antiquité chrétienne avait une sorte d'initiation et de mystères; que dans les premiers siècles les fidèles, suivant leur âge, le degré de leur instruction et de leur moralité, étaient distingués en plusieurs classes, et que toutes ces classes n'étaient pas également admises à toutes les parties de la célébration du culte.

Si donc les Pères parlent de mystères, ce n'est point sans attacher à ce mot le sens qui lui convient.

Enfin l'objection tirée de cette circonstance que les auteurs des témoignages invoqués sur les mystères gnostiques n'étaient pas initiés, n'est pas concluante non plus; on peut attester le fait, l'existence de l'initiation sans être un initié. Eschyle, qui n'était pas dans ce cas, parla des mystères d'Eleusis, de telle sorte qu'on le crut épopte, et par conséquent traître; il ne put échapper au supplice qu'en prouvant qu'il était profane. Ce fait atteste bien, ce me semble, que la notoriété publique peut être recueillie et constatée même par un profane.

Le fait d'une initiation et de mystères gnostiques paraît donc élevé au-dessus de toute espèce de doute. Cependant cette initiation et ces mystères, quoique Tertullien nous les dépeigne comme une sorte de copie ou de travestissement des cérémonies d'Eleusis, furent-ils bien ce qu'en pense cet écrivain? Nous allons voir en quoi se rapprochait, et en quoi différait l'initiation gnostique de celle d'Eleusis.

Pour éclaircir cette question autant qu'il peut dépendre de nous, nous comparerons successivement pour les deux institutions :

1° Les conditions de l'admission aux épreuves :

2° Les épreuves elles-mêmes ;

3° Les communications dogmatiques dont elles étaient suivies ;

(1) Cateches., c. VI, page 60, ed. Petav.

(2) Casauboni, *Exercit.*, ad Baronii *Annales*, § 16.



4° Le résultat moral que devait produire l'initiation.

Nous pensons que sous ces quatre points de vue peuvent se ranger toutes les considérations qui ont quelque importance dans cette question; nous pensons aussi que, de tous les mystères grecs, nous pouvons choisir ceux d'Eleusis, les plus célèbres et les moins inconnus, comme le principal terme de comparaison.

Conditions d'admission. — On sait que pour les mystères d'Eleusis, la première de ces conditions était celle d'être né Grec. Tout étranger, tout barbare en était exclus. Hercule lui-même fut obligé de se faire adopter par un citoyen d'Athènes pour pouvoir être initié. Encore crut-on devoir instituer pour lui les petits mystères, ceux d'Agræ. Cette condition restrictive se comprenait dans une religion exclusive et nationale, comme était le polythéisme de la Grèce. Mais les doctrines des gnostiques se présentaient avec un autre caractère, le caractère d'universalité qu'avait ce même christianisme, qu'ils affectaient de mépriser comme une doctrine trop populaire et trop imparfaite, mal entendue et mal enseignée par les apôtres et leurs disciples. Aussi ne se trouve-t-il dans leurs usages aucune trace de la restriction adoptée dans les statuts d'Eleusis ; tout homme à quelque nation, à quelque religion qu'il appartînt, était admissible aux mystères du gnosticisme, sauf les exceptions que nous indiquerons.

La seconde des conditions observées à Eleusis, demandait que le candidat fut reçu d'abord aux mystères d'Agræ, aux petits mystères, avant de se présenter pour les grands. Un intervalle que, quelques-uns ont cru, dans la règle, de cinq ans, et qui n'a pas été le même à toutes les époques, séparait aussi nécessairement les deux initiations. Mais tous les Grecs, de quelque rang et de quelque condition qu'ils fussent, devaient se faire recevoir aux mystères d'Agræ, ne fût-ce que dans les dernières années de la vie. Personne n'était obligé d'obtenir la grande initiation, celle des époptes d'Eleusis.

Les époptes eux-mêmes n'étaient pas tous initiés aux derniers mystères ; le corps des prêtres seul, ou peut-être le grand-prêtre seul, était nécessairement dépositaire de la science complète.

Les gnostiques n'ont adopté la plupart de ces usages qu'en les modifiant d'après les exigences de leur système. Ainsi Basilides



imposait à ses disciples cinq années de silence (1), et cet espace de temps formait chez lui le premier grade de l'initiation, grade correspondant à l'initiation d'Agræ. Les Basilidiens admettaient évidemment plusieurs autres grades, puisque saint Irénée nous apprend que, parmi eux, à peine sur un mille ou deux sur dix mille possédaient les grands secrets. Mais rien ne nous apprend combien ils avaient de ces grades, ni s'ils répondaient ou non aux différents stades (διαστήματα) de la vie du pneumatique. La seule classe d'initiés qu'on nous fasse connaître est la plus élevée, celle des élus ἐκλέκτοι, appelés aussi les étrangers dans le monde, ξένοι ἐν κόσμῳ, parce que l'on admettait que, par suite de leur initiation, ils étaient devenus étrangers à ce monde et habitués de la région supérieure, de la région hyperplanétaire, ὑπερκόσμιοι.

Nous n'avons pas sur les autres écoles gnostiques de renseignements aussi positifs que sur celles de Basilides ; mais on peut admettre que, dans toutes, on distinguait les époptes ou les élus du vulgaire, des simples disciples. Presque partout nous trouvons que les gnostiques classent le genre humain en trois catégories : celle des pneumatiques ou des spirituels, celle des psychiques ou des fidèles ordinaires, et celle des hyliques ou matériels. Mais on le voit bien, ce n'est pas ici une classification spéciale des gnostiques, c'est une classification des hommes en général. Elle s'applique peu aux gnostiques, en ce sens que le vrai gnostique est toujours de la classe des pneumatiques. Cependant, comme il ne l'est pas en entrant dans leur société ; qu'il ne le devient que successivement, en passant par les différents grades de l'initiation. cette classification s'applique au moins en partie aux gnostiques eux-mêmes. Elle paraît remonter à Valentin, qui est plus directement cité par les Pères comme l'imitateur, et en quelque sorte, le faussaire des mystères d'Eleusis (1), et il résulte de cette circonstance une induction de plus qu'elle se rapporte à l'initiation. Entre les mystères de la Grèce et ceux des gnostiques, il y avait au moins ces conformités, 1° qu'avant de devenir époptes, on passait par plusieurs grades ; 2° qu'on distinguait les grands et les petits mystères ; 3° que tout le monde n'arrivait pas

(1) Eusebii, *Hist. ecclesiast.*, iv, c. 7.
(2) *Adversus Valentinianos*, au commencement de ce traité.

aux dernières communications; 4° qu'au contraire le nombre de ceux qui y parvenait était très petit.

Chez les Grecs on observait une troisième condition dans l'admission aux mystères. On ne se présentait pour l'initiation qu'à des époques déterminées, aux mois de boédromion et d'anthistérion, les seuls durant lesquels il fût permis d'initier. Cette condition était de rigueur; on ne put en dispenser Démétrius de Phalère, qu'en recouvrant à des subterfuges aussi peu dignes du candidat que des pontifes d'Eleusis.

Nulle condition analogue ne se rencontre chez les gnostiques, et toute restriction de cette espèce leur eût paru contraire à la liberté qu'ils prétendaient avoir et établir. Restreindre l'initiation à certains mois de l'année, c'eut été mal entendre les principes du christianisme, qu'ils se donnaient la mission de perfectionner. Et d'ailleurs ces chefs de secte, jaloux d'augmenter le nombre de leurs partisans, n'ont pas dû concevoir un instant la pensée de les soumettre à des lenteurs qui pouvaient les dégoûter.

De ces conditions d'admission que nous venons d'examiner jusqu'à présent, aucune ne tenait à l'ordre moral. Il y en avait cependant de ce genre. Il fallait, pour être initié aux mystères grecs, avoir une bonne réputation et une honnête existence; et l'on devait se trouver dans certaines dispositions morales, sans lesquelles la réception n'était pas accordée. Non-seulement on repoussait les magiciens, les impies, les homicides, les grands criminels; on soumettait tous les récipiendaires qui se présentaient aux épreuves du jeûne et de la continence; pour leur indiquer qu'ils aspiraient à une condition morale et religieuse nouvelle pour eux.

Sous tous ces rapports, il ne se trouve rien de bien positif sur les conditions de l'initiation gnostique. Mais il est à croire que, pour ménager l'opinion, les gnostiques n'accueillaient pas les criminels, les homicides, par exemple. On doit penser aussi que les impies ne se présentant pas, ne se mettaient pas même dans le cas d'être refusés. Mais ce sont là des probabilités, ce ne sont pas des faits établis par des statuts et des textes formels.

Sans doute, les gnostiques imposaient aussi des épreuves dans le but de s'assurer des dispositions morales de leurs récipiendaires; mais rien n'autorise à croire que le jeûne et la continence fussent

exigés chez eux comme à Eleusis dans les jours qui précédaient l'initiation. En effet, les gnostiques n'étaient pas d'accord sur le mérite de ces vertus d'abnégation. Quelques-uns d'entre eux pratiquaient sans doute la continence ; d'autres, au contraire, se livraient follement ou gravement aux désordres d'une conduite licencieuse (1) ; d'autres encore s'attachaient à braver les règles de morale les plus généralement établies (2). Ceux qui regardaient la continence comme un mérite ou un devoir, loin de la recommander seulement aux adeptes ou aux candidats de l'initiation pour quelques jours, l'imposaient comme une obligation permanente, les uns aux néophytes avec une telle rigueur, qu'ils ne pouvaient sortir de ce rang tant qu'ils étaient incapables de la pratiquer.

En général, ce chef de doctrine replaçait ceux qui avaient manqué aux obligations d'un grade sur le seuil de ce même grade, pour leur en faire recommencer toutes les épreuves (3).

Les autres gnostiques, en adoucissant les conditions extérieures de la réception et en levant plusieurs des restrictions établies pour les mystères du polythéisme, se rapprochaient d'autant des usages de l'Eglise, qui pour admettre les candidats au rang des simples catéchumènes, ne consultaient que leurs vœux et s'empressaient d'accueillir avec indulgence même les coupables qui montraient un commencement de repentir ou qui avaient un commencement de foi.

Il est certain que, dans cet *universalisme* emprunté par les gnostiques à la religion chrétienne, il y a plus de raison et plus d'humanité que dans le système d'exclusion ou de restriction que les fondateurs des mystères d'Eleusis avaient adopté dans leurs statuts.

Le sacerdoce de la Grèce, nous le redirons ailleurs, a peu compris son rôle. Se réduisant à la simple administration de ses mystères, et sans tenir aucun compte des progrès du temps ; il pré-

(1) Nous disons *gravement*, parce que ces singuliers docteurs se livraient à la volupté par principe, par devoir. (*Voyez* ci-dessous).

(2) *Voyez* le chapitre de saint Epiphane sur les *Gnostiques*. *Hæres.*, 26, page 87 ; édit. Patav.

(3) TERTULLIEN, *advers.* Marcion, 1, 24, 29. — IV, 34. — CLEMENS ALEXAND., *Stromat.*, III, page 431.



tendait transmettre intactes d'une génération à l'autre les institutions religieuses dont il se croyait le dépositaire. Dans son aveuglement, il rompit avec la philosophie dès qu'elle tenta de l'éclairer ; quand elle eut dépassé les mystères et communiqué ses doutes ou son indifférence au peuple ; quand le Christianisme eut jeté sa lumière sur ce scepticisme et sur ces débris de croyances, le pontificat d'Eleusis ne sut implorer que la philosophie d'Alexandrie. Mieux inspiré, le sacerdoce de la Grèce guidait ou suivait la raison générale.

Les Gnostiques se gardèrent bien de faire la même faute, de se déshériter du principe d'universalisme proclamé par les Chrétiens.

De cette comparaison des conditions d'admission nous arrivons à l'examen et au parallèle des épreuves et des cérémonies de l'*initiation* chez les Grecs et chez les gnostiques.

Dans le polythéisme, cette initiation se faisait de nuit. Le récipiendaire qui avait offert des sacrifices, qui avait jeûné et qui n'avait bu que le cycéon, se présentait couronné de myrte, pratiquait à son entrée dans le temple un léger acte de lustration et y était accueilli par quatre ministres, revêtus de costumes, qui offraient les attributs symboliques de la puissance suprême, du soleil, de la lune et de Mercure (1). Des purifications, des lectures, des rituels, des chants, des scènes allégoriques, ayant pour but de faire envisager au récipiendaire, soit les œuvres de la création, soit celles de la Providence, ou les maux physiques et moraux de l'humanité, les bienfaits de la religion et les dernières destinées de l'homme ; enfin des processious publiques ; telles étaient les principales cérémonies ou les fêtes de l'initiation grecque.

De toutes ces céromonies auxquelles le christianisme avait substitué des mystères plus simples et plus augustes, n'offrant aux sens que deux ou trois symboles, peu de choses pouvaient convenir aux gnostiques. Rivalisant avec l'Eglise dont ils prétendaient réformer et spiritualiser les doctrines, les gnostiques devaient nécessairement s'adresser à la foi et à la raison plus qu'aux sens ; et dès lors nous comprenons que, sous le rapport des cé-

(1) *Voyez* les textes dans Meursius et les détails dans Sainte-Croix.

rémonies, leur initiation a dû être bien inférieure à l'initiation grecque. Une autre considération nous explique cette différence. Les écoles des gnostiques n'étaient que des écoles. Leur culte et leurs mystères étaient une affaire privée. Les mystères de la Grèce, au contraire, étaient une affaire nationale, ils présentaient un ensemble de fêtes et d'institutions auxquelles s'intéressaient toutes les populations du pays, et dans lesquelles se déployaient toutes les pompes de la religion.

Sans doute, chez les gnostiques aussi les récipiendaires se distinguaient des ministres de l'initiation par quelque signe extérieur ; sans doute aussi quelques symboles étaient présentés aux regards des candidats. Cela est problable, parce que cela est dans le génie de cette époque. Mais, à cet égard, des renseignements un peu complets nous manquent absolument ; c'est à peine si nous savons qu'il existe dans quelques-unes de ces sectes un sacerdoce régulier (1). Tout ce que nous pouvons affirmer, en fait de cérémonies, c'est que l'initiation gnostique se composait d'un acte de lustration ou d'un baptême plus ou moins analogue à celui des chrétiens, d'une sorte de cène ou de repas mystique qui se rapprochait de la communion de l'Eglise, de l'explication de quelques tableaux allégoriques, du chant de quelques hymnes et de la récitation de certaines prières, usages également empruntés aux fidèles, mais modifiés par les gnostiques suivant l'esprit ou l'exigence de leurs doctrines.

La première des cérémonies, la lustration, était généralement adoptée chez les gnostiques. Nous venons de voir que Marcion l'accordait à titre d'initiation. A la vérité, Théodoret nous parle d'un marcionite qui s'abstenait de recourir à l'eau, même pour faire sa toilette, afin de ne pas se servir d'un élément appartenant au monde du Démiourgue ; mais ici ce n'est pas d'un marcionite primitif que nous parle cet écrivain (2), et il demeure constant que le chef de cette école conférait le baptême même avec l'eau que fournissait ce monde si imparfait. Dans les mystères gnostiques on attachait à la lustration une importance d'autant plus grande que,

(1) Le *Dialogue de la Vraie Foi*, attribué vulgairement à Origène, atteste une série d'évêques marcionites, p. 809 et 810, édit. Delarue.

(2) *Hæreticarum fabularum*, lib. I, c. 24.



suivant quelques écoles, le Christ, Eon divin et Révélateur du père suprême, n'était venu s'unir à l'homme Jésus qu'au baptême du Jourdain, sous la forme de la colombe. A l'administration du baptême se rattachait par conséquent, chez les gnostiques, la communication d'un des dogmes les plus fondamentaux de leur système.

Pour les Basilidiens, le baptême du Christ au Jourdain, dont ils célébraient l'anniversaire au 10 janvier, était également la fête la plus importante de la religion. Ils en passaient la veille à méditer leurs écrits mystiques.

La même théorie sur le baptême se retrouve dans le système des Valentiniens, qui considèrent cette cérémonie comme un moyen de régénération, c'est-à-dire de rétablissement dans la condition primitive de l'homme.

Voici ce qu'ils entendent par ce grand acte de métamorphose. Suivant eux, tous les hommes qui se trouvent dans le monde visible, c'est-à-dire dans la sphère de cette création matérielle qui est l'œuvre du Démiourgue, sont soumis aux lois de ce génie. Cependant, par suite de l'initiation que donne le baptême, l'homme purifié est affranchi de ces lois ; il est élevé dans un rang et placé dans une sphère supérieure qui est celle du dieu suprême : Dans ce monde-ci, où règne le *Destin*, Εἱμαρμένη, il passe ainsi dans un monde où domine la Providence, πρόνοια (1). Aussi la cérémonie de l'imposition des mains, χειροθεσιά, était-elle accompagnée de la part du ministre gnostique de ces paroles : εἰς λύτρωσιν αγγελικὴν, c'est-à-dire, pour la purification qui vous unit à l'ange protecteur avec lequel vous formez un couple mystique et qui est votre compagnon, σύζυγος.

(*A suivre.*) A. J. Maiter.

(1) Clemens Alex., *Strom.* II, page 409. — Didascal. — Anatol., p. 800.

LE CAS DE MISS MARY J. FANCHER

Par l'ex-juge Abram H. DAILEY

Traduit du *Religio-Philosophical Journal*

Par Rémy SALVATOR

Suite de la page 246)

ELLE POSSÈDE LA « SECONDE VUE ».

Quoique l'un des sens les plus importants, celui de la vue, lui fit défaut, on s'aperçut que Miss Fancher suppléait à cette absence par des moyens extraordinaires que l'on peut appeler la « seconde vue ». Quoiqu'elle soit aveugle elle travaille aussi bien la nuit que le jour à ses fleurs de cire et à sa broderie, travaux qui demandent beaucoup de délicatesse et de goût dans le choix des couleurs. Quand on l'interroge à ce sujet elle répond en écrivant : « Je vois en effet, mais ce n'est pas à l'aide de mes pauvres yeux ». Quelquefois sa bouche perd sa rigidité et elle balbutie quelques mots oubliés ; même alors, elle ne prend pas de nourriture tellement elle est habituée à vivre sans cela.

NOUVELLE PREUVE.

Le désir de mieux approfondir l'opinion du Dr Ormiston au sujet de ce cas extraordinaire engagea notre reporter à renouveler sa visite. Ayant trouvé le docteur chez lui, il lui demanda : « Quel est le diagnostic de la maladie ? »

« Il m'est impossible de le définir exactement. On ne peut pas classer cette maladie parmi celles que l'on voit ordinairement. Sans aucun doute toutes les infirmités physiques proviennent des troubles spinaux. Mais comment se fait-il que le système nerveux soit si anormalement développé tandis qu'une partie est



morte et que les autres sens soient si vifs et si intuitifs, c'est ce que je ne puis comprendre. Ses extrémités repliées peuvent assez facilement s'expliquer par la paralysie qui est la conséquence d'une épine dorsale brisée. Mais la ténacité de sa vie qui se soutient pendant quatorze ans sans qu'elle prenne plus de nourriture qu'un bébé en une semaine — m'oblige à croire malgré moi à des visites surnaturelles ».

INTUITION MERVEILLEUSE.

« Vous parlez de son intuition » dit le reporter, « mais comment se manifeste-t-elle ? »

« Ne le savez-vous pas ? C'est la plus étonnante partie de son histoire. Il y a quelques années le docteur Speir reçut d'elle un mot (par l'entremise de sa tante) l'informant qu'elle (Miss Fancher) avait le pressentiment qu'il serait victime d'un vol. Le lendemain en effet on volait au D[r] Speir une boîte d'instruments. Quand elle revient de ses trances, elle peut dire l'heure sans regarder la pendule et en passant simplement son doigt sur le verre d'une montre. Elle m'a raconté sur moi-même des choses que je croyais ignorées de tout le monde. Cela peut provenir d'une déduction ou d'une analogie fortuite, mais je crois plutôt que ses facultés sont devenues si vives et si affinées à la suite de ses souffrances que la « lecture de pensées », s'il existe une telle chose, lui est familière.

Le représentant du *New-York Herald* apprit de différents amis de la malade et de personnes dont le témoignage est au-dessus de tout soupçon, que les faits extraordinaires que l'on va raconter sont accomplis journellement par Miss Fancher. Elle donne la description des personnes qui sont à sa porte avant qu'elles n'entrent dans la maison ; elle prédit cinq minutes à l'avance que la cloche ou le tocsin de Hall city va sonner (elle se trompe pourtant quelquefois) ; elle façonne des fleurs de cire et fait des broderies d'un réel mérite artistique ; elle demande qu'on arrange sa chambre « car » dit-elle « je sens que je vais recevoir des visites » ; elle peut dire après y avoir touché la couleur d'un objet que l'on tient derrière sa tête ; et elle possède



dans différents cas une faculté de perception tout aussi curieuse. On craint qu'aucun traitement médical ne puisse guérir la malade. Ses nerfs sont entièrement paralysés et ne perçoivent aucune sensation. L'attente de la mort habituellement si terrifiante pour les nerveux est une consolation pour cette malheureuse personne dont la gaieté ne s'est jamais démentie. Celui qui écrit ces lignes possède les cartes de trois messieurs connus à Brooklyn qui peuvent témoigner de l'authenticité de l'histoire racontée ci-dessus.

(*New-York Daily Tribune*).

Fondé par Horace Greeley.

Lundi, 25 novembre 1878.

UNE SPIRITE INCONSCIENTE. — VIE ÉTRANGE DE MISS FANCHER. — TERRIBLE ACCIDENT ARRIVÉ A UNE JEUNE FILLE IL Y A TREIZE ANS. — PARALYSIE PARTIELLE ET CÉCITÉ. — SA MERVEILLEUSE FACULTÉ DE CLAIRVOYANCE.

De temps en temps depuis ces dix dernières années, il paraît dans les journaux des articles sur Miss Fancher, jeune fille qui vit depuis 1865 — dans la maison de sa tante au coin de Gates avenue et de Downing street Brooklyn — sans presque jamais prendre de nourriture et dans un continuel état de catalepsie. Jusqu'à présent Miss Fancher et ses amis n'ont jamais consenti à ce que l'on publiât le moindre détail sur cette maladie, par conséquent aucun des récits publiés ne peut être considéré comme entièrement exact. Il y a quelques années une tentative fut faite pour qu'une commission de médecins et de savants examinât ce cas qui est considéré comme très extraordinaire, mais par suite de l'opposition de Miss Fancher ou de celle de ses amis, cette idée fut abandonnée. Pourtant Miss Fancher a tenu chaque jour un journal des événements et des épreuves de sa longue et douloureuse maladie, et ses docteurs ont pris également des notes détaillées mais qui ne seront sans doute livrées au public qu'après sa mort.



Miss Fancher est maintenant âgée de trente et un ans. A dix-huit ans, après avoir quitté par raison de santé le Heights Seminary de Brooklyn, elle fut jetée à bas de son cheval et se brisa plusieurs côtes. Elle guérit de sa chute mais il lui arriva un grave accident. En descendant d'omnibus, sa robe s'accrocha au marche-pied, elle fut projetée en avant et traînée à une longue distance. Sa colonne vertébrale fut fortement contusionnée et reçut de graves blessures. On la transporta aussitôt chez sa tante, Mrs Crosby à Downing street et Gates avenue où elle est restée couchée depuis, étendue dans la même position. Elle a reçu la visite de nombreux médecins, de pasteurs et de savants qui s'intéressaient à son état.

Personne n'a pris plus d'intérêt à ce cas que le professeur Charles E. West du Heights Seminary de Brooklyn. Il affirme que la plupart de ces faits incroyables en apparence sont absolument vrais. Il l'a surveillée de près mais n'a pu découvrir aucune fraude ni aucune tromperie. Il lui a rendu visite chaque semaine et a pris des notes sur son état. Il ne croit pas qu'elle ait pris pendant tout ce temps plus de nourriture que n'en prend une personne ordinaire à son repas. Lorsqu'elle était aveugle et paralysée elle a fait les plus délicats ouvrages de cire et les plus ravissantes broderies. Elle est restée paralysée neuf ans, ses muscles ne se détendaient que sous l'influenee du chloroforme. Son bras droit était placé derrière la tête, elle était obligée d'être continuellement couchée sur le côté gauche. Elle entrait fréquemment en trances pendant dix, douze et même quatorze jours. Depuis trois ans elle n'est plus dans un état rigide et ses membres sont devenus flexibles.

« Pendant des jours entiers », ajoute le professeur West, « elle a été comme morte. Toutes ces années elle a virtuellement vécu sans nourriture. Elle n'a jamais pu prendre un aliment solide, mais elle a pu avaler le jus des fruits et de l'eau. Son intelligence est des plus remarquables. Sans nul doute elle a le pouvoir de seconde vue et elle peut aussi bien voir ce qui se passe dans sa chambre que ce qui se passe à un mille de là. Elle ne se trompe jamais. Pour elle les jours et les nuits sont semblables, pourtant elle travaille de préférence la nuit. Elle ne dort jamais et se repose pendant ses trances. Quand elle sortit de la trance

rigide qui avait duré neuf ans, elle avait oublié tout ce qui s'était passé dans l'intervalle et ne parlait que d'événements qui avaient eu lieu avant sa maladie. Elle travaille rarement d'après des modèles, mais presque toujours d'après ses propres dessins. Elle fait apparaître devant son esprit la forme de la fleur ou de la feuille qu'elle désire voir. »

Le Dr S. Flet Speir, médecin de Miss Fancher, déclare qu'il n'a pas de preuves assez positives pour faire un rapport sur cette maladie. Il ne peut affirmer que Miss Fancher ait vécu sans nourriture pendant ces treize années puisqu'il n'est pas resté tout ce temps auprès d'elle; mais il sait qu'elle a fort peu mangé. Un jour il lui donna un vomitif et il vit qu'elle n'avait rien dans l'estomac. Il lui fit prendre de la nourriture par force mais elle la rejeta aussitôt. Le Dr Speir ne pense pas que Miss Fancher ait jamais essayé de le tromper et il ne l'a jamais soupçonnée de fourberie. Il ne croit pas au surnaturel mais il avoue qu'il l'a vu écrire sur une ardoise le contenu d'une lettre qu'elle venait de recevoir et qui paraissait n'avoir jamais été ouverte.

Le révérend Dr Joseph T. Duryea, pasteur de l'église presbytérienne de Classon avenue, déclare n'avoir aucun doute sur le cas de Miss Fancher. Il a suivi ce cas depuis onze ans et les faits relatés sont aussi prouvés et aussi croyables que ceux sur lesquels Tyndall et Huxley basaient leurs théories. Il a fait une fois allusion à ce cas dans une conférence scientifique, mais il n'a pas osé en décrire tous les détails de peur que ses auditeurs ne l'accusassent d'inventer. Lui-même a eu une preuve convaincante du pouvoir surnaturel de Miss Fancher. La première fois qu'il était allé rendre visite à la malade, il l'avait trouvée dans une chambre si obscure qu'on ne pouvait absolument rien distinguer; mais elle lui dit aussitôt : « Vous êtes le Dr Duryea? » Il lui demanda : « Comment pouvez-vous le savoir? » Elle répondit qu'elle l'avait vu dernièrement causant avec sa tante et lui donna des détails particuliers sur son costume. Le docteur avait en effet parlé à Miss Crosby trois semaines auparavant et la description de Miss Fancher était parfaitement exacte. Le Dr Duryea affirme qu'il n'y avait là aucune tromperie.

John D. Townsend, un des amis de Miss Fancher, interrogé



hier soir sur l'authenticité des récits publiés sur elle, a répondu : « Ils sont tous exacts et l'on n'a pas raconté un quart des histoires surprenantes arrivées à cette jeune fille. Je la connais depuis plusieurs années quoiqu'il m'ait été impossible d'aller la voir depuis neuf ou dix mois à cause de mes occupations. Regardez sur la cheminée, cette lyre en marbre couverte de fleurs et de feuilles, Miss Fancher les a modelées et les a arrangées elle-même avec goût autour de cette lyre sans l'aide de personne. Elle brode aussi des châles et fait différents ouvrages de laine. Elle reconnaît la couleur du fil en le portant à ses lèvres. Je me souviens qu'un jour où j'étais allé la voir j'avais une photographie dans ma poche. Elle me le dit et me dépeignit fidèlement la personne photographiée. Elle avait aussi prédit mon arrivée lorsque j'étais en route de New-York à Brooklyn ». On apprit aussi que l'argent que la malheureuse femme gagnait en vendant des fleurs de cire, des ouvrages de laine et de dentelles étaient sa principale ressource. Ses amis l'ont aidée pendant ces dernières années. L'un deux disait hier soir : « Si jamais quelqu'un a mérité une pension ou une rente annuelle, c'est cette femme héroïque ». Le Rév. D[r] S. Iraeneus Prime qui a été cité comme témoin des faits racontés sur Miss Fancher déclare qu'il ne l'a pas vue depuis sept ans et qu'il ne se souvient plus de ce qui s'est passé pendant sa visite.

En 1869 le « Brooklyn Eagle » un journal du soir très influent et très répandu, publia tout ce que l'on connaissait à cette époque du cas de Miss Fancher, mais il m'a été impossible de m'en procurer une copie. Le 22 octobre 1873, ce journal publia l'article suivant qui contient les rapports des docteurs et des faits réels d'une grande importance.

(*A suivre.*) Abram H. Dailey.

SUR LA TOUR DU GUET

DEUX CAS DE PRÉMONITION

Les deux cas de prémonition qu'on va lire nous sont communiqués par une dame de nos relations qui désire garder l'anonymat mais dont la personnalité nous est un sûr garant de l'authenticité des deux faits qu'elle rapporte.

Premier cas. — Mon grand-père, colonel dans l'armée anglaise, était en garnison à Halifax. Un soir, en rentrant chez lui à une heure avancée, il vit, sautillant à côté de lui, une jolie petite fille blonde de 5 à 6 ans, sans chapeau, qui lui souriait. Stupéfait de voir une si jeune enfant dehors seule, à cette heure-là, il lui demanda son nom et lui proposa de la reconduire chez elle. Pas de réponse. Il voulut alors la prendre dans ses bras, mais ses mains ne saisirent que le vide ; il en fut très vivement impressionné. Arrivé chez lui, comme son ami le médecin-major avec qui il habitait lui ouvrait la porte, mon grand-père lui demanda s'il ne voyait pas à ses côtés la petite fille blonde : le major le regarda fixement, et lui répondit que non ; puis, le voyant si pâle, il le saigna et prit note de la date. Quand le courrier arriva il apporta à mon grand-père la nouvelle de la mort d'une de ses petites filles, cette même nuit et à la même heure. — Elle avait 5 ans et était très blonde.

Deuxième cas. — Une de nos amies, habitant les Indes, avait reçu d'une tante une lettre lui annonçant que son fils, qui se disposait à regagner l'Angleterre, lui rendrait visite avant son départ pour l'Europe. Un jour, étant étendue sur sa chaise longue, elle vit entrer par la porte donnant sur la terrasse un beau jeune homme, le manteau de voyage sur le bras, il s'arrêta et la regarda tristement. Elle eut peur et lui demanda qui il était ; elle ne reçut pas de réponse. Alors elle le pria de se retirer en le menaçant d'appeler. Même silence. Elle sonna et dit aux domestiques de faire sortir l'inconnu, mais il lui fut répondu qu'il n'y



avait aucun étranger dans la chambre. Notre amie resta fortement frappée de ce fait bizarre. Peu après, comme elle recevait de sa tante une nouvelle lettre avec la photographie de son fils qui avait péri en mer, quelle ne fut pas sa stupéfaction en reconnaissant sur le portrait le jeune homme de sa vision ! Elle n'avait jamais vu ce cousin, ses parents s'étant fixés aux Indes avant sa naissance, et elle n'avait jamais été en Angleterre.

LE CERVEAU DES PLANTES

La façon dont le mimosa replie ses tiges et ses feuilles, à l'approche de la nuit, est des plus intéressantes. A mesure que descend lentement le crépuscule, les feuilles s'élèvent l'une vers l'autre jusqu'à ce qu'elles se touchent ; les pétioles secondaires se courbent doucement jusqu'à ce qu'elles soient presque parallèles aux pétioles principales qui, à leur tour, retombent jusqu'à être complètement tournées vers la terre. C'est ainsi qu'il se replie, à la tombée du jour, et il est probable que, pareillement à nous, si on ne le laissait pas dormir il mourrait bientôt. Ceci n'est pas seulement un exemple de la nécessité du sommeil pour renouveler les forces nerveuses et récupérer la puissance du cerveau, mais encore celui d'existences similaires à la nôtre dans le royaume végétal. Ensuite, il y a les plantes carnivores, la *Vénus attrape-mouche* (dionée attrape-mouche), par exemple, qui digère du bœuf aussi aisément que des insectes, sa proie ordinaire. Des glands dont ses feuilles sont garnies s'échappe un fluide qui ressemble, par ses qualités digestives, au suc gastrique de l'estomac de l'animal. La matière du corps de l'insecte, ou la viande, est ainsi absorbée par la substance et les tissus de la plante, exactement comme la nourriture est digérée par l'estomac de l'animal et devient partie de son être. Chez l'animal, la digestion peut seulement commencer à se produire par la force du cerveau, au moyen d'un nerf qui agit sur la glande gastrique. C'est pourquoi nous pouvons admettre que c'est par l'action de cette même force que se produit le même effet chez la plante.



Il n'y a point de structure plus merveilleuse dans la plante, toutefois, en ce qui concerne ses fonctions, que l'extrémité du radical. Le cours que suit le radical en pénétrant dans la terre est déterminé par son extrémité. Darwin a écrit : « Ce n'est guère une exagération de dire que l'extrémité du radical, pourvu comme il l'est de tant de sensibilités diverses, agit comme le cerveau des animaux. Le cerveau étant situé à l'extrémité du corps, recevant des impressions des organes des sens, dirige les différents mouvements ». Je ne suis pas tout à fait de cet avis, mais je crois que c'est encore un exemple de cette force cérébrale qui est la cause de tout mouvement dans la plante. Au début de la vie de la plante, nous trouvons, comme c'est le cas pour les pois ou les fèves, par exemple, que le radical sort à un bout de la graine et le plumule à l'autre. Quelle est la cause qui fait que le radical descend tandis que l'autre monte ? Si le grain est placé de telle manière que le radical sorte par le haut, le résultat est le même, car il contourne immédiatement la graine et croît vers la terre. Cela ne peut être attribué à la gravitation, quoique Darwin l'ait crû, parce que le résultat serait le même pour le plumule. On ne peut admettre qu'une raison : l'existence du pouvoir d'une force cérébrale dirigeante.

(*The National Review*).

LE GUETTEUR.

INFORMATIONS — GLANES

La **Loge parisienne Ananta**, branche française de la Société Théosophique, a transféré ses pénates au nº 58 de la rue de Verneuil, et a, depuis le 7 courant, repris son activité un moment interrompue. Elle a décidé que les réunions des deuxième et quatrième mercredis de chaque mois seraient publiques. Toutes les personnes, s'intéressant à la Théosophie, sont donc dès à présent invitées à y assister. Les réunions commenceront à 8 heures précises du soir et finiront à 10 heures. Elles ont pour but de permettre aux personnes, restées jusqu'à présent plus ou moins étrangères au mouvement théosophique, de se renseigner sur les idées qu'il comporte et les enseignements qu'il a pour but de propager. Aussi chacun des assistants pourra-t-il poser toute question de nature à l'éclairer, et, dans les réponses qui lui seront faites, il trouvera, sinon la solution cherchée, au moins la preuve de la bienveillante cordialité des Théosophistes parisiens.

Le swami **Vivekananda**, dont nos premiers numéros publièrent un si remarquable article sur *L'Idéal d'une religion universelle*, a quitté Londres en décembre dernier pour regagner l'Inde, sa patrie: il y est arrivé en janvier, salué par l'enthousiasme de ses compatriotes auxquels n'a pas échappé l'énorme importance qu'a eu, tant au point de vue religieux qu'à celui de la diffusion des nobles idées, le séjour de ce sage disciple de Ramakrisna parmi les nations de l'Occident. Pendant que Vivekananda portait en Europe et en Amérique la bonne parole védantiste, Annie Besant réveille, par sa chaude éloquence, l'activité de la vieille race Hindoue ; un tel échange de la pensée de ces âmes d'élite, entre les nations sœurs, ne peut que faire avancer la cause de l'Humanité.

La Presse néo-spiritualiste est assez longuement étudiée, dans *Le Bulletin de la Presse*, par M. Papus qui, au cours de son article, laisse tomber les lignes suivantes : « Il s'est créé une foule de « petites chapelles » dont les effets tendent au même but : détruire le matérialisme. — Mais on peut comparer ces « petites chapelles » à ces groupes d'Européens lancés dans l'Afrique Centrale à la conquête des régions inexplorées. — Le but est bien identique : « *Introduire la civilisation chez les nègres* » ; mais chaque groupe brûle d'être le seul à faire profiter les sauvages des effets des armes perfectionnées, et deux groupes qui se rencontrent dans ces solitudes ont une forte tendance à se considérer mutuellement comme des « sauvages » et à exterminer le plus

faible au profit de la « grande idée civilisatrice ». — Il en est de même dans cette exploration du monde inconnu de la Science et chaque groupe qui se respecte a son ORGANE attitré.—Quand « l'organe » manque de copie, on abîme un confrère quelconque et l'on crée ainsi une série de polémiques qui tiennent en haleine les lecteurs et empêchent un peu les rédacteurs de tomber dans les redites habituelles. »

C'est, je pense, pour appuyer d'un exemple ce tableau de l'Anthropophagisme régnant (d'après M. Papus), au sein de la presse néo-spiritualiste, que ce myste ajoute, un peu plus loin : « Ah ! l'extravagance serait peut-être bannie du milieu spirite si *La Lumière* n'existait pas. Mais *La Lumière* existe, 97, boulevard Montmorency, Paris, et mensuellement encore ! Non contente de compter parmi ses rédacteurs Melchissédec et Jeanne d'Arc inspirant la directrice de cette revue, Mme LUCIE GRANGE, excellent médium, du reste, *La Lumière* a inauguré la rédaction d'HERMÈS qui signe aussi SALEM. »

L'Echo du Merveilleux, bi-mensuel, que vient de lancer M. Gaston Méry, nous paraît être plutôt, jusqu'ici, l'écho de Tilly et de la rue de Paradis : il y est surtout question des apparitions de la Vierge et des séances qui continuent chez Mlle Couédon, à la joie des amis du trône et de l'autel, car l'Ange fait, en ce moment, beaucoup de politique de restauration.

Nova Lux est le titre remanié de la revue *Lux*, de Rome, qui, entrant dans sa dixième année d'existence, devient l'organe, en Italie, de la Société théosophique, pour évoluer, plus spécialement, vers l'occultisme. En tête du numéro de janvier, un long article d'Annie Besant : *Les Conditions de la vie après la mort*, marque l'allure nouvelle de l'organe italien ; à signaler, également, *Les Points obscurs du spiritisme*, par V. Cavalli, etc.

L'Humanité intégrale donne, dans son numéro de janvier, une mélodie posthume d'Offenbach obtenue en communication typtologique par Mme Noeggerath. Pour peu intéressante que soit cette production d'outre-tombe d'un homme à qui la Musique peut, justement, reprocher de l'avoir avilie au-dessous de tout, et en connaissance de cause, il n'en reste pas moins là, un cas fort curieux du phénomène spirite, encore qu'il soit loin d'être inédit.

Lucifer continue les travaux en cours, signalés dans nos précédents numéros, et commence, en sus, la publication des excellentes études suivantes : *Le Phédon de Platon*, par W. C. Ward ; et *Sur quelques passages remarquables du Nouveau Testament*, par F. H. Bowring. Un article de David Gostling : *Le Cycle de l'Equinoxe et ses relations avec le Mahâ Yuga* sera, aussi, lu avec fruit par les étudiants en théosophie.

Dans la **Métaphysische Rundschau** de janvier relevons, en outre des publications en cours précédemment annoncées : *Nuage sur le Sanctuaire*, par Hofrat V. Eckartshausen ; *Argon et Hélium*, par le Dr Ferdinand Maack ; *Quel-*

ques faits du domaine du spiritisme et du somnambulisme, par le Dr F. von Wickede : *La Revue Métaphysique* nous informe, d'autre part, qu'un comité vient de se former en Allemagne pour l'érection, à Görlitz, d'une statue à Jacob Bœhm.

Au sommaire du **Lotus Bleu** de janvier : *Sur les Rêves*, par C. Leadbeater ; *La seule voie*, par Amo; *Conférence sur le Végétarisme*, par Annie Besant ; *Les Formes de la pensée*, par le Dr Pascal ; etc. Dans sa *Revue des Revues*, M. Courmes attribue au mois de décembre le sommaire du mois de novembre de l'*Isis moderne*, paru déjà, du reste, à sa bonne date.

Donnons accusé de réception aux confrères suivants : *La Curiosité*, *La Revue Spirite*, *La Paix universelle*, *La Revue Scientifique et morale du Spiritisme*, *La Lumière*, *Le Messager*, *Le Spectateur catholique*, *The Theosophist*, *Journal of the Mahâ-Bodhi Society*, *Theosophy*, *Lamp*, *Light*, *Metaphisical Magasine*, *Sophia*, *Teosofisk Tidskrift*, *Efterat*, *Sbornik pro filosofii, mystiku a okultismus* (de Prague).

Gérant : Bussière

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY. Bussière frères.





LA MORT DU PETIT BRAHMANE

Traduit du sanscrit par Emile BURNOUF

Quand Râma, le plus vaillant des hommes, fut parti avec son jeune frère pour la forêt, le roi Daçaratha subit un sort cruel.

Par l'exil de Râma et de Laxmana, les ténèbres saisirent ce prince, pareil à Indra, comme dans le ciel le Soleil qui s'éclipse.

Ce roi illustre pleurait Ràma depuis six jours, quand, au milieu de la nuit, hors de lui-même, il se souvint d'une mauvaise action qu'il avait commise.

A ce souvenir, il adressa la parole à la reine Causalyâ : « Si tu es éveillée, Causalyà, écoute avec attention ce que je vais dire.

O bienheureuse, ce que fait l'homme de bon ou de mauvais, il en recueille le fruit, bon gré malgré, avec le temps.

Quand il entreprend quelque chose, s'il ne considère pas la gravité ou la légèreté des motifs, en bien comme en mal, les gens sensés disent : « c'est un enfant ».

Il fait comme celui qui laisserait un bois de manguiers pour un de palâças : Séduit par les fleurs, il perdrait les fruits qu'il désire.

Cet homme, c'est moi ! J'ai quitté le bois de manguiers pour aller à celui de palâças. Dans mon égarement, j'ai quitté Râma et maintenant je le pleure.

Causalyà, autrefois, étant jeune, j'ai frappé au but en lançant une flèche sur un bruit et j'ai commis une mauvaise action.

Ce malheur, ô reine, m'est arrivé comme si, par erreur, un enfant avalait du poison.

Que sans le savoir, un mortel mange du poison, ainsi, sans le savoir, moi aussi, j'ai commis une action mauvaise.

O reine, tu n'étais pas encore mariée et je n'étais que prince





royal. Arriva la saison des pluies, qui fait naître l'ivresse des désirs.

Après avoir épuisé les sucs de la terre et embrasé le sol, le soleil avait atteint le nord et retournait vers la région du midi qu'habitent les trépassés.

Voilant toutes les régions, des nuées charmantes se montraient ; les grues, les coucous et les paons sautaient de joie.

Coulant à plein lit, les rivières aux eaux troubles débordaient sur leurs rives à l'arrivée des nuages.

Dans l'ivresse des paons et des coucous, la terre, abondamment arrosée par les eaux du nuage, se couvrit de gazon vert.

Cette saison venue, belle Causalyâ, moi aussi je pris deux carquois et, un arc à la main, je gagnai la Sarayoû.

Je voulais tuer un buffle, un éléphant ou quelqu'autre bête sauvage, qui viendrait boire sur la rive. Je n'étais pas maître de mes sens.

J'entendis le son d'une cruche qui se remplissait et que je ne voyais pas ; je la pris pour le murmure d'un éléphant.

Alors, j'adaptai sur mon arc une flèche aiguë bien empennée et je la lançai sur le bruit, aveuglé par le sort.

A peine lancée et parvenue au but, j'entendis : « ah ! je suis tué » c'était une voix lamentable et tremblante.

« Pourquoi cette flèche me frappe-t-elle, moi, pauvre anachorète ? Quel est le cruel qui me l'a lancé ?

« Je suis venu la nuit puiser de l'eau au fleuve solitaire ; je suis frappé d'une flèche ; par qui ? A qui ai-je fait injure ?

« Le vieux brâhmane aveugle, triste, qui vit d'aliments sauvages dans la forêt ; cette flèche qui tue son fils lui perce aussi le cœur.

« Cette action sans fruit, sans aucune utilité, tout homme de sens la jugera pareille au meurtre d'un maître par son disciple.

« Mais je ne pleure pas tant la perte de ma propre vie que je pleure pour ma mère et mon père, tous deux aveugles et vieux.

« Il y a longtemps que je nourris ce vieux couple d'aveugles ; moi parti, quel sera leur sort ?

« Eux et moi également misérables, quel est le cruel qui, d'une seule flèche, est venu nous tuer tous trois, nous qui vivons d'herbes, de racines et de fruits ? »



En entendant cette voix plaintive, hors de moi, j'eus peur d'avoir commis un crime et l'arc tomba de mes mains.

J'approchai et je vis, percé au cœur, les cheveux noués et couvert d'une peau d'animal, un pauvre enfant tombé dans l'eau.

Percé d'une blessure mortelle, quand il me vit, moi misérable, voici, ô reine, ce qu'il me dit, comme s'il allait me brûler de son courroux :

« Quel mal t'ai-je fait, xattriya, moi qui habite la forêt, pour que tu m'aies frappé quand je venais chercher de l'eau pour mon maître ?

« Ces deux pauvres aveugles, sans appui, dans cette forêt solitaire, mes vieux parents m'attendent.

« O criminel, d'une seule flèche tu nous as tués tous trois, ma mère, mon père et moi ; pourquoi ? nous sommes inoffensifs.

« Les austérités et l'étude du Véda n'auront servi de rien, puisque mon père ne saura même pas que tu m'as tué.

« Quand il le saurait, que ferait-il, aveugle et sans forces ? Un arbre abattu par la hache ne peut pas en soutenir un autre.

« Va vite, fils de Raghou, à la demeure de mon père et annonce lui cela, pour qu'il ne te brûle pas de sa malédiction, comme le feu brûle un arbre mort.

« Ce sentier mène à la demeure de mon père. Va vite l'implorer, pour que, dans sa colère, il ne fasse pas une imprécation contre toi.

« Retire-moi vite cette flèche que tu as lancée ; c'est dans ma poitrine un serpent de feu qui m'ôte la respiration.

« Avec cette flèche je ne peux pas mourir ; ôte-moi la flèche. Je ne suis pas brâhmane ; ne crains pas d'avoir tué un brâhmane.

« Je suis né d'un brâhmane qui habite la forêt : ma mère est une çoudrâ ». Voilà ce que me dit l'enfant que j'avais frappé d'une flèche.

De son sein palpitant j'arrachai violemment la flèche ; je tremblais ; il me regarda et rendit l'esprit.



STROPHE

Quand le fils du grand solitaire fut entré dans la mort, je fus tout à coup renversé avec toute ma gloire; mon âme fut violemment troublée et je fus précipité dans une douleur immense et certaine.

Quand j'eus retiré la flèche qui le brûlait comme le venin d'un serpent, je pris la cruche et j'allai vers la demeure de son père.

Là, je vis ses deux parents, misérables, aveugles, vieux, privés de serviteur, pareils à deux oiseaux dont on a coupé les ailes.

Ils étaient assis ensemble, parlant de lui, tristes, désirant son retour, inquiets de ne pas le voir revenir; je les avais tués.

En entendant le bruit de mes pas, le solitaire me parla ainsi : « Que tardes-tu, mon fils? donne vite cette eau.

« Yajnadatta, mon cher enfant, tu as bien longtemps joué sur la rive. Ta mère était tourmentée. Eh bien, mon enfant,

« Si ta mère ou moi t'avons fait quelque chagrin, pardonne; et ne t'attarde plus, quand tu vas quelque part ou quand tu reviens.

« Car je ne marche plus, c'est toi qui marches pour moi; je n'y vois plus, tu es mes yeux. Ma vie est liée à la tienne. Pourquoi ne me dis-tu rien? »

La gorge pleine de sanglots, la voix entrecoupée par la stupeur, je joignis les mains et lui dis, balbutiant de crainte :

« Je suis le xattriya Daçaratha; je ne suis pas ton fils, ô solitaire. Bons parents, j'ai par mégarde commis une faute horrible.

« Maître, l'arc à la main, j'étais allé vers la rive de la Sarayoù, pour tuer un buffle sauvage ou un éléphant qui viendraient boire.

« Devant moi, j'ai entendu le bruit d'une cruche qui se remplissait. Là j'ai frappé ton fils, croyant tirer sur un éléphant.

« Entendant le cri d'un homme dont le cœur était percé d'une flèche, effrayé, je suis allé vers l'endroit et j'ai vu l'anachorète.





« Maître, j'ai tiré sur le bruit, croyant frapper un éléphant et j'ai dirigé vers l'eau la flèche qui a tué ton fils.

« Quand j'ai retiré la flèche, il a rendu l'esprit et s'en est allé au ciel, après avoir longtemps gémi sur vous, ô solitaires.

« C'est sans le savoir que j'ai tué ton cher enfant, ò religieux. Je n'ai plus rien à dire ; détourne de moi le feu de ta colère ».

A ce récit, il fut un moment comme atteint de stupeur. Il sanglota ; puis, reprenant ses esprits, il me dit ces mots, pendant que je restais les mains jointes :

« Si tu as commis un crime et que tu ne me le dénonce pas, tes peuples même seront brûlés par le feu de mon imprécation.

« Xattriya, le meurtre prémédité d'un solitaire renverserait facilement Indra lui-même, tout solide qu'il est.

« Elle sauterait en sept morceaux, la tête de celui qui, exprès, lancerait une flèche contre un solitaire livré à la dévotion et lisant comme nous le Véda.

« Tu l'as tué sans le vouloir ; c'est pour cela que tu vis. Ainsi donc, que les fils de Raghou n'aient point peur aujourd'hui, seigneur.

« Conduis-moi, prince, à l'endroit où ta flèche cruelle a frappé mon enfant, seul appui de l'aveugle.

« Mon enfant tombé à terre, je veux le toucher. Je veux aller, si je vis jusque-là, toucher une dernière fois mon enfant.

« Son corps ensanglanté, ses cheveux en désordre, avec ma femme j'irai le toucher, aujourd'hui qu'il est sous l'empire de Yama ».

Alors, seul, je conduisis à l'endroit ces deux affligés, et je fis toucher au solitaire et à sa femme leur enfant qui gisait.

Accablés de douleur, quand ils eurent touché leur fils qui gisait à terre, tous deux poussèrent un cri plaintif et se jetèrent sur le corps.

Tout mort qu'il fût, sa mère lui baisait le visage et criait lamentablement, comme une génisse qui a perdu son petit :

« Yajnadatta, ne te suis-je pas plus chère que la vie ? Pourquoi, avant ce long voyage, ne me dis-tu rien ?



« Embrasse-moi, mon fils ; ensuite tu partiras. Mon enfant, es-tu donc fâché contre moi, que tu ne me parles pas? »

Et puis le père, touchant ses membres, parlait ainsi à son fils mort, comme s'il était vivant, le malheureux :

« Ne suis-je pas ton père, mon enfant, venu ici avec ta mère? Lève-toi : viens; prends-moi par le cou, mon petit.

« La nuit prochaine, de qui entendrai-je la douce voix faisant la lecture dans le bois et récitant la Sainte-Ecriture?

« Et après la prière du soir, l'ablution et l'offrande au feu, qui me caressera les pieds en les touchant de ses mains?

« Qui nous apportera de la forêt des herbes, des racines et des fruits sauvages, à nous qui sommes aveugles, ô mon fils, qui en demanderons et qui aurons faim?

« Et ta vieille mère aveugle que voilà, comment, mon fils, la nourrirai-je, moi qui suis aveugle aussi et qui n'ai plus de force ?

« Lève-toi. Non, ne t'en va pas, mon petit, à la demeure de Yama. Demain, avec ta mère et moi, tu partiras, mon enfant.

« Car affligés à cause de toi, sans appui, bientôt nous quitterons la vie et la mort nous prendra.

« Alors, dans ma misère, j'irai demander l'aumône au fils de Vivaswat : « donne pour mon enfant », lui dirai-je ; et nous irons nous deux.

« Puisque, sans avoir péché, tu as été tué par une action mauvaise, ô mon fils, va au séjour des héros qui ne reviennent pas.

« Ce séjour de ceux qui ne reviennent pas, des pacifiques, des pieux, de ceux qui ont offert le sacrifice et honoré leurs précepteurs, va dans ce séjour éternel,

« Dans ces lieux où sont allés les solitaires qui avaient lu le Véda et les Védângas, et les richis-royaux, Yayâti, Nahoucha et les autres ;

« Et les maîtres de maison qui ont été pour leurs femmes des brahmatcharis, et ceux qui ont donné des vaches, de l'or et du riz et distribué des terres,

« Et ceux qui ont donné l'hospitalité, qui ont dit la vérité ; va, mon enfant, dans ce séjour éternel, et garde mon souvenir.

« Car celui qui a pris naissance dans une telle famille n'ira pas par le chemin d'en bas. Celui-là ira, qui t'a fait mourir, toi ma famille ».

Quand le solitaire affligé eut ainsi gémi avec sa femme, accablé de douleur il se leva pour faire l'ablution du mort.

Alors, prenant un corps glorieux, assis sur un char céleste, le fils du solitaire adressa ces mots à ses deux parents :

« Pour le soin que j'ai eu de vous, j'ai obtenu la sainte et suprême demeure. Tous deux aussi, bientôt, vous viendrez dans ce séjour.

« Ne pleurez pas sur moi. Ce roi, non plus, n'est pas coupable ; ce qui m'a fait mourir devait arriver ».

Ayant dit ces mots, le fils du Richi s'en alla au ciel, brillant d'un corps glorieux, assis sur le char céleste.

Le solitaire, après avoir, lui et sa femme, lavé le corps de son fils, me parla ainsi, pendant que j'étais debout les mains jointes :

« Puisque tu as, même sans le savoir, tué mon fils innocent, pour cela je prononcerai sur toi une imprécation terrible.

« Puisque, affligé par la perte de mon fils, je vais quitter nécessairement la vie, toi aussi tu la quitteras en regrettant le tien ».

Après avoir reçu cette malédiction, je retournai dans ma ville. Le brâhmane non plus, pleurant son fils, ne resta pas longtemps sur la terre.

Aujourd'hui, son inévitable malédiction m'atteint; car, pleurant l'absence de mon fils, je sens que la vie m'abandonne.

Mes yeux n'y voient plus ; ma mémoire, ô reine, s'obscurcit. Les messagers de Yama me pressent de partir.

La douleur de ne pas voir Râma brise mon existence, comme sur le bord d'un fleuve la violence des eaux brise les arbres.

Si Râma me touchait, s'il revenait et qu'il me parlât, je vivrais, j'en suis sûr, comme un malheureux qui aurait goûté de l'ambroisie.

Mais quel plus grand malheur, ô reine vertueuse, que de quitter la vie sans avoir revu le visage de Râma ?



Quand il aura fini son temps d'exil et qu'il sera de retour dans Ayôdhyâ, heureux ceux qui verront Râma, pareil à Indra descendu du ciel.

Ce ne sera pas des hommes, ce sera des dieux, ceux qui verront le visage de Râma, brillant comme la pleine lune, quand, revenu de la forêt, il entrera dans la ville.

Ce visage aux belles dents, sans tache, beau, gracieux, ces yeux pareils aux pétales du lotus, heureux ceux qui verront le visage de Râma, brillant comme le roi des étoiles!

Pareil à la lune d'automne et au lotus épanoui, heureux les hommes qui verront le visage de mon fils!

Ainsi pensant à Râma, étendu sur sa couche, le roi peu à peu s'en alla sans effort, comme la Lune à la fin de la nuit.

« Ah, Râma! ah, mon fils »! ainsi disant, le roi rendit l'esprit, malheureux d'avoir perdu son fils.

STROPHE

Ainsi ce prince affligé, racontant l'histoire de l'exil de son cher fils, la moitié de la nuit étant passée, étendu sur sa couche, abandonna la vie.

ÉMILE BURNOUF.



LES ORACLES

Par Louis MÉNARD, docteur ès-lettres.

(*Suite de la page 273.*)

LES SONGES

Les communications de l'homme avec les Dieux par les songes ont été admises chez tous les peuples. La Bible en rapporte un très grand nombre d'exemples : l'échelle de Jacob, les songes de Joseph et de Pharaon, ceux de Salomon, de Nabuchodonosor, d'Ezéchiel et des autres prophètes. D'après Justin, Joseph passait pour avoir découvert l'art d'expliquer les rêves. La croyance à leur caractère divin était générale chez les Juifs an commencement de l'ère chrétienne. Philon, dit en parlant des thérapeutes d'Alexandrie : « Il en est qui, pendant leur sommeil, découvrent par des songes les dogmes vénérables de la philosophie sacrée ». Dans l'Evangile, saint Joseph apprend en rêve la conception miraculeuse de Marie ; un autre songe l'avertit de se retirer en Egypte avec la mère et l'enfant. Les légendes des saints sont pleines de récits de ce genre. L'évêque Synesios a laissé un traité sur la divination par les songes ; il en a existé un autre d'Artemidore ; il y a aussi sous le nom d'Astrampsychos une collection de vers iambiques dont chacun donne l'explication d'un rêve. Cela n'offre pas plus d'intérêt que la *Clé des Songes* et autres petits livres qui s'impriment encore aujourd'hui sur ce sujet et se vendent très bien.

Les Grecs admettaient, comme tous les autres peuples, le caractère prophétique des rêves : « Le songe vient de Zeus », dit Homère. Mais on savait aussi que la plupart des rêves ne signifient rien ; de là, l'idée poétique des deux portes des songes, l'une d'ivoire, pour les songes menteurs, l'autre de corne pour



les songes véridiques ; à cause du rapport des mots grecs qui signifient *erreur* et *vérité* avec ceux qui signifient *ivoire* et *corne*. « Les songes, dit Voltaire, ont toujours été un grand objet de superstition, et rien n'est plus naturel... On ne tient compte que des rêves qui ont été accomplis, on oublie les autres ». Dans l'Iliade, Achille, après la mort de Patrocle, revoit son ami dans un rêve ; il veut l'embrasser, mais ce n'est qu'une ombre vaine : « Dieux bons ! s'écrie-t-il, il reste donc dans les demeures de l'Invisible une âme et une image, mais il n'y a plus d'organes ». Si c'est la foi aux rêves qui a fait croire à l'immortalité de l'âme, il ne faut pas se plaindre d'une superstition plus bienfaisante qu'aucune de nos sciences.

ORACLES DES MORTS

On consultait les oracles d'Amphiaraos, de Calchas, de Mopsos et de quelques autres devins célèbres en s'endormant près de leur tombeau, car le privilège qu'Homère attribue à Teiresias d'avoir conservé la science prophétique après la mort, avait été étendu aux principaux devins de l'époque héroïque. On s'endormait l'esprit déjà disposé à des visions, et cette disposition était en général favorisée par des influences physiques, telles que des eaux gazeuses ou des émanations terrestres. Le dessèchement d'un marais ou un changement dans les conditions du sol pouvait faire cesser l'oracle ; Plutarque dit que l'oracle de Teirésias devint muet à la suite d'une peste qui désola Orchomène ; il ajoute qu'il arriva quelque chose de pareil en Kilikie. Les gouffres d'où sortaient des exhalaisons méphitiques passaient pour des portes de l'enfer, c'est-à-dire du séjour des morts. Il y en avait près d'Hermionè, près du cap Tainaros, près d'Héraclée en Asie-Mineure. Ces cavernes s'appelaient *Ploutonia* ou *Charonia*, et l'imagination populaire y localisait les scènes d'évocation racontées dans l'Odyssée ou la descente d'Hèraclès chez les morts. Dans les terrains volcaniques qui avoisinent l'Averne en Campanie, il y avait autrefois, selon Diodore, un oracle des morts. La ville de Kymè, la plus ancienne des colonies grecques en Italie, trouva une source de richesse dans l'affluence des pèle-



rins qui venaient évoquer les morts près du lac de l'Averne et consulter la Sibylle prophétique. C'est là que Virgile a placé la scène de la descente d'Enée aux enfers sous la conduite de la Sibylle : c'est le sujet de vi^e livre de l'*Enéide*, le plus beau morceau du poème.

Il y avait un oracle des morts en Thesprotie, sur les bords de l'Achéron, et c'est là que Pausanias trouve le modèle des descriptions poétiques du royaume d'Aïdès. Hérodote parle de cet oracle à propos de Périandros, tyran de Corinthe. Il ne nous dit pas comment on évoquait les morts, mais son récit est intéressant à cause des indications qu'il donne sur les croyances eschatologiques des Grecs. Périandros avait tué, dans un moment de colère, sa femme Mélissa, qu'il aimait pourtant avec passion. Plus tard, obligé de la consulter au sujet d'un dépôt confié par un étranger, il envoya un messager à l'oracle des morts dans le pays des Thesprotes. Mélissa étant apparue refusa de répondre à la question qui lui était faite, disant qu'elle était nue et qu'elle avait bien froid, les habits enterrés avec elle ne lui servant de rien, puisqu'on ne les avait pas brûlés. Pour prouver que c'était bien elle qui était évoquée, elle fit une allusion énigmatique à un secret, que Périandros seul pouvait connaître. Au retour des envoyés, il convoqua toutes les femmes de Corinthe dans le temple d'Hèrè. Elles s'y rendirent comme à une fête avec leurs plus riches parures; mais, les femmes libres comme les suivantes, il les fit toutes dépouiller par ses gardes et on brûla tous ces habits dans une fosse pendant qu'il faisait ses prières à Mélissa. Alors, les mêmes députés ayant été renvoyés en Thesprotie, l'ombre de Mélissa leur indiqua la place où elle avait mis le dépôt.

La sombre légende de la sorcière d'Endor, dans le livre de Samuel, prouve que l'évocation des morts était pratiquée par les Cananéens, mais proscrite par l'orthodoxie hébraïque, comme tous les rites qui se rattachaient à des religions étrangères. Le vieux Samuel était mort, mais le parti théocratique dont il était le chef avait hérité de sa haine implacable contre Saül. Avant de livrer bataille aux Philistins, le roi voulut, selon l'usage, interroger Iahweh sur l'issue de la guerre, mais les prophètes et les prêtres refusaient de faire parler leur Dieu : « Iahweh ne lui répondait ni par les songes, ni par l'Urim, ni par les prophètes.



Alors Saül dit à ses serviteurs : Cherchez-moi une magicienne, et j'irai chez elle et je la consulterai. Et ils lui dirent : Voici, à Endor il y a une magicienne. Et Saül se déguisa et mit d'autres habits, et il partit et deux hommes avec lui, et ils arrivèrent de nuit chez la femme. Et il dit : Fais pour moi une opération magique, et évoque celui que je te dirai. Et la femme dit : Voilà, tu sais ce qu'a fait Saül, et qu'il a extirpé du pays les sorciers et les magiciens ; pourquoi veux-tu tendre un piège à mon âme pour me faire mourir ? Et Saül lui jura par Iahweh, disant : Par la vie d'Iahweh, aucune punition ne t'atteindra pour ceci. Et la femme dit : Qui ferai-je monter ? Et il dit : Fais-moi monter Samuel. Et la femme vit Samuel, et jeta un grand cri et dit à Saül : Tu m'as trompée, tu es Saül. Et le roi lui dit : Ne crains rien ; qui vois-tu ? Et la femme dit : Je vois un Dieu qui monte de la terre. Et il lui dit : Quelle est sa forme ? Elle dit : Un homme vieux est monté ; il est enveloppé d'nn manteau. Et Saül connut que c'était Samuel, et il inclina sa face vers la terre et se prosterna. Et Samuel dit à Saül : Pourquoi as-tu troublé mon repos en me faisant monter ? Et Saül dit : Je suis dans l'angoisse à cause des Philistins qui me combattent, et Dieu s'est retiré de moi et ne me répond plus ni par les prophètes ni par les songes, et j'ai crié vers toi pour savoir ce qu'il faut faire. Et Samuel dit : Pourquoi m'interroges-tu ? Iahweh s'est retiré de toi, et a passé à ton rival. Il a fait ce qu'il t'avait annnoncé par moi, il a arraché la royauté de ta main et l'a donnée à David, ton compagnon, parce que tu n'as pas écouté la voix d'Iahweh, et que tu n'as pas accompli ses vengeances sur Amalek. C'est pourquoi Iahweh te traite ainsi en ce jour. Et il livrera Israël avec toi aux mains des Philistins. Et demain toi et tes fils serez avec moi. Et Saül tomba de toute sa longueur sur la terre, épouvanté des paroles de Samuel ».

L'ANTRE DE TROPHONIOS

Parmi tous les antres prophétiques de la Grèce, le plus célèbre était celui de Trophonios à Lébadée en Boiotie. Il y a beaucoup d'incertitude sur le caractère de Trophonios et l'origine de son culte, comme sur la plupart des religions locales. Son nom,



dérivé de τροφή, nourriture, indique un Dieu de la production végétale, et il passait, comme Iakchos, pour le nourrisson de Dèmèter. Mais dans l'hymne homérique à Apollon, Trophonios est nommé comme un des architectes du temple de Delphes, et Philostrate en fait un fils d'Apollon. Selon Pausanias son oracle aurait été découvert sur une indication de la pythie, à l'endroit où Trophonios avait été englouti dans la terre ; ce trait de sa légende le rapproche d'Amphiaraos et d'Œdipe, et comme Œdipe aussi il avait eu pour mère Jocaste ou Epicaste, selon le scholiaste d'Aristophane. Il a été assimilé tantôt à Hermès, tantôt à Asclèpios, auquel sa statue ressemblait singulièrement selon Pausanias. Le serpent, qui lui était consacré comme à Asclèpios, rappelle le dragon fatidique de Pytho. Selon Plutarque, il apparut à un soldat de l'armée de Sylla sous les traits de Zeus Olympien, et Strabon, Tite-Live et Hèsychios l'assimilent à Zeus. Cependant, d'après ce que nous savons du culte qui lui était rendu à Lébadée, Trophonios se confondrait plutôt avec le Zeus souterrain, qui n'était autre qu'Aïdès, l'Invisible, le roi des morts. L'épithète de σκότιος, ténébreux, qui lui est donnée par le scholiaste d'Aristophane, et son association avec la Déesse infernale Herkyna, confirment cette supposition.

Pausanias, qui était descendu dans l'antre de Trophonios, décrit la manière dont se faisait cette descente. Après les purifications et les sacrifices dont il donne le détail, on entrait, au moyen d'une échelle, dans une sorte de puits artificiel d'environ huit coudées de profondeur. Une fois descendu, on trouvait dans un des côtés, entre le sol et la maçonnerie, une ouverture fort étroite : « On se couche alors à terre, continue-t-il, et tenant à la main des gâteaux pétris avec du miel, on avance d'abord les pieds dans le trou, puis on se pousse jusqu'aux genoux. Le reste du corps est aussitôt entraîné avec la même force et la même rapidité que si on était saisi par le courant d'un fleuve. Lorsqu'on a pénétré dans le gouffre, on n'apprend pas toujours l'avenir de la même manière ; tantôt on le voit, tantôt on se l'entend annoncer. On revient par la même ouverture, et on sort les pieds en avant... lorsqu'on est remonté, les prêtres vous placent sur ce qu'on appelle le siège de Mnèmosyne, qui est près de l'antre, et vous interrogent sur ce que vous avez vu ou entendu,



et après qu'ils l'ont appris, ils vous font porter, saisi d'effroi, privé du sentiment de vous-même et de ce qui vous entoure, dans la chapelle du Bon Démon et de la Fortune, où vous aviez séjourné à votre arrivée. Peu de temps après, on recouvre la raison et le rire revient ». Il paraît cependant que le rire ne revenait pas toujours, selon la scholiaste d'Aristophane, et on disait même, en parlant d'un homme sombre et mélancolique : il a visité l'antre de Trophonios.

Dans le dialogue de Plutarque sur le Démon de Socrate, il y a un certain Timarque qui raconte ce qu'il a vu dans l'antre de Trophonios. Ce sont d'abord des îles mouvantes, lumineuses et de diverses couleurs, puis un gouffre ténébreux et profond d'où sortent des bruits étranges et autour duquel s'agitent des étoiles, les unes brillantes, les autres voilées de brouillard. Au milieu de cette vision, Timarque entend une voix qui lui demande ce qu'il veut savoir : — « Tout ce que je vois, répond-il, me semble admirable. — Nous n'avons, dit la voix, qu'une faible part dans dans les régions supérieures, elles appartiennent à d'autres Dieux ; mais nous gouvernons la région de Perséphonè, l'une des quatre que sépare le Styx, et tu peux la visiter avec nous ». Alors son interlocuteur invisible lui explique la descente et l'ascension des âmes figurées par les étoiles qui passent et repassent. Celles qui s'éteignent sont les âmes qui se plongent dans un corps ; celles qui secouent leur enveloppe de brume sont celles qui sortent de la vie ; celles qui montent, brillantes, vers les régions supérieures, sont les Démons des hommes qu'on appelle les sages. Il est difficile de dire si ce récit, qui est fort long, est une pure fiction de Plutarque, si c'est une hallucination produite par un gaz stupéfiant, ou enfin s'il y avait là une espèce de spectacle analogue à ceux qu'on voyait dans les mystères. Les purifications et les cérémonies qui précédaient la descente dans l'antre de Trophonios rappellent celles que pratiquaient les mystes, et le scholiaste d'Aristophane, en parlant de cette descente, emploie le mot μύησις, initiation. La divination s'était transformée comme les autres formes de l'Hellénisme : l'oracle de Trophonios en représente la phase mystique, comme les oracles d'Apollon répondaient à la période politique, l'oracle de Dodone a celle du naturalisme primitif.

LES SIBYLLES

Il existait dans l'antiquité des collections d'oracles rendus à différentes époques dans les sanctuaires les plus fameux. Chrysippe, Hèraclide de Pont, Porphyre avaient fait des recueils de ce genre. Même au temps où les oracles étaient dans tout leur éclat, il circulait en Grèce des prophéties qu'on attribuait à d'anciens devins. Hérodote cite une prophétie de Bakis, un devin de Boiotie, inspiré par les Nymphes; c'est une prédiction de la victoire de Salamine, prédiction trop claire pour n'avoir pas été écrite après l'événement, mais Hérodote n'a aucun soupçon, il dit même qu'après ces paroles si claires de Bakis, il n'ose contredire les oracles, et qu'il n'approuve pas que d'autres le fassent. Thucydide parle de prédictions annonçant la peste d'Athènes et la guerre dorienne. Pausanias mentionne une prophétie de Phaennis, annonçant l'invasion des Gaulois en Asie. Il cite aussi une prédiction de la bataille d'Aigos Potamoi par Musée et par la Sibylle, et un autre oracle sibyllin d'après lequel la puissance macédonienne, fondée par Philippe, devait périr sous un autre Philippe.

Ce nom de Sibylle, qui paraît d'origine asiatique, était appliqué à plusieurs prophétesses fabuleuses auxquelles, depuis la cessation des oracles, on attribuait une foule de prédications. Les Romains ont eu des recueils de ce genre. Celui qui nous est parvenu, écrit en vers assez plats, est l'œuvre des Juifs et des Chrétiens d'Alexandrie. C'est une glorification emphatique du monothéisme sémitique, une des formes de l'invasion des doctrines orientales en Grèce. A côté du système pseudo-historique d'Evhémère, et de sentences copiées dans le petit poème moral qui porte le nom de Phokylide, il y a de mauvaises imitations des prophètes hébreux, et des acrostiches sur le nom de Jésus-Christ. En mettant leurs croyances sous la garantie des Sibylles, les Juifs et les Chrétiens espéraient les faire accepter par les Grecs, mais la main du faussaire se trahit de la façon la plus maladroite, et on s'étonne que des fraudes aussi grossières aient pu tromper quelqu'un. Il paraît cependant qu'elles réussissaient quelquefois. Lactance, qui cite très souvent les Sibylles, paraît croire qu'il

combat ainsi l'Hellénisme par ses propres armes. L'autorité des Sibylles a persisté très longtemps dans l'Eglise : Michel Ange et Raphaël les ont représentées à côté des prophètes juifs, et aujourd'hui encore, dans le chant du *Dies iræ*, le témoignage des Sibylles est évoqué avec celui de David à la messe des morts.

La croyance à la divination, sous une forme ou sous une autre, était regardée dans toute l'antiquité comme une des bases de la religion. Les uns, comme Platon, mettaient l'inspiration prophétique, ce délire sacré, analogue à l'inspiration des poètes, au-dessus de l'étude raisonnée des présages ; d'autres philosophes, comme Julien, préféraient l'observation réfléchie des signes divins à cette inspiration directe, qu'on ne peut produire ni diriger. Mais scientifique ou spontanée, la divination semblait inséparable de toute croyance religieuse. Si les Dieux interviennent dans le monde, il semble naturel de chercher à connaître leur volonté pour y conformer notre conduite. Il serait inutile de leur parler s'il n'y avait aucun moyen d'obtenir une réponse, autant vaudrait nier leur existence. Les Epicuriens et les sceptiques rejetaient la Mantique parce qu'ils ne croyaient pas à la providence divine. On leur opposait le consentement de tous les peuples et d'innombrables témoignages de la véracité des oracles. Cicéron, qui cependant conclut contre la divination, met dans la bouche de son frère les arguments de ceux qui la soutenaient : « Il faudrait donc douter de toute l'histoire grecque, disaient-ils. Qui ignore les réponses d'Apollon Pythien à Croisos, aux Athéniens, aux Lakédaimoniens, aux Tégéates, aux Argeiens, aux Corinthiens ? Chrysippe (le Stoïcien) a recueilli d'innombrables oracles, tous certifiés par d'innombrables témoignages. Mais chacun sait cela, il est inutile d'insister. Un mot seulement : le temple de Delphes aurait-il été si célèbre, si universellement consulté, aurait-il reçu tant de riches offrandes de tous les peuples et de tous les rois, si chaque siècle n'avait reconnu la vraie véracité de ses oracles ? »

Cette affirmation unanime de l'antiquité est remplacée par une négation non moins unanime. Nous rions des erreurs du passé ; nos descendants riront un jour des nôtres. La mantique était une fausse science, aujourd'hui c'est une science morte et elle ne



renaîtra jamais. Seulement, il est permis de regretter une erreur qui semblait nécessaire à notre faiblesse : Il y a des heures où l'ombre est bien épaisse. Bien souvent la raison de l'homme, et même celle des peuples, s'arrête, indécise, dans les carrefours de la vie et de l'histoire. S'il y avait encore des oracles, qui peut dire qu'il n'irait jamais les consulter ?

LOUIS MÉNARD.

AVIS IMPORTANT

M. S. L. MAC GRÉGOR-MATHERS ayant prolongé son séjour en Ecosse, n'a pu, rentré à Paris, se remettre à temps au travail pour qu'il nous soit possible de donner, dans le présent numéro, la suite de ses remarquables études : ce n'est donc qu'en avril que nous pourrons reprendre la publication interrompue de LA QABALAH.

(N. D. L. R.)



LE POUVOIR DE LA PENSÉE

D'après le professeur P. Braun.

Par Anna BRUNNARIUS (1).

Paul Tyner affirme que le corps humain est composé dans sa dernière analyse d'oxygène et d'azote, et que ces substances doivent se retrouver dans des proportions déterminées dans un corps sain. Si l'équilibre est troublé par une augmentation d'azote ou une diminution d'oxygène il en résulte la maladie ou la mort. Les proportions d'oxygène et d'azote dans le corps ne sont pas seulement l'indice d'un état physique, mais aussi celui d'un état psychique, savoir du caractère et de l'état d'âme. Chaque bonne pensée augmente la quantité d'oxygène, diminue l'azote et affine le corps, tandis qu'une mauvaise pensée augmente l'azote en exerçant sur le corps une influence contraire.

Les expériences du professeur Elmer Gates, expérimentateur psycho-physique à l'Institut national Smithson à Washington, nous fournissent la preuve que la pensée et les sensations peuvent changer la composition chimique du corps.

Swedenborg, le savant mystique, a fait il y a cent ans une affirmation pareille, basée sur la clairvoyance, et c'est la science qui la confirme aujourd'hui.

Le professeur Gates susnommé publia, en 1879 le rapport officiel de ses expériences et découvertes qui parurent dans « The Metaphysical Magazine » de New-York. Voici quelques-unes de ses conclusions. « En 1879 je fis connaître le résultat de plusieurs

(1) L'intéressant article qu'on va lire est une adaptation, un peu résumée de la troisième partie de la substantielle étude du professeur P. Braun, *Le Nouvel enseignement métaphysique et son application pratique*, parue dans les numéros d'octobre, novembre et décembre 1896 de la *Metaphysische Rundschau*, notre vaillant confrère allemand.



expériences qui me démontrent que la respiration humaine passant à travers un tuyau refroidi auparavant avec de la glace, — lequel tuyau doit recueillir le précipité des substances volatiles contenues dans la respiration, — ne laisse aucun résidu si on mélange du « Iodid Rhodopsin » avec ces produits condensés. Mais lorsque l'individu avec lequel je fis l'expérience fut en état d'irritation, j'aperçus un précipité tirant sur le brun me confirmant la présence d'un mélange chimique, résultat du sentiment d'irritation. Ce mélange absorbé par des personnes et des animaux, réagit comme stimulant et produit en eux une certaine agitation. Une grande douleur, comme celle éprouvée par la perte d'un enfant, donna un précipité gris, le remords produisit un dépôt rosé. Les mauvais sentiments et les sentiments tristes donnent des produits chimiques qui sont nuisibles et engendrent des maladies, tandis que les sentiments bons et joyeux donnent des produits salutaires, qui exercent une action bienfaisante. Ces produits se retrouvent dans la transpiration et dans d'autres sécrétions de l'individu. J'ai découvert plus de quarante bons produits et autant de mauvais. Chaque mauvais sentiment opère dans les tissus du corps humain un changement chimique correspondant, qui réagit comme poison et produit de la dépression. Par contre, les bons sentiments sont la cause de changements bienfaisants favorisant la vie et la santé ».

La pensée étant la cause de ces sentiments il s'ensuit que l'étude de la vraie manière de penser est le meilleur moyen d'affermir la santé et de développer la vie supérieure de l'homme. Les expériences démontrent donc que la pensée exerce une influence sur tout le corps; étant force essentielle elle le pénètre et change, suivant sa nature les substances dont il est composé. Toutes les forces en contact avec ces substances donnent naissance à des vibrations, lesquelles sont substances en dernière analyse.

L'appareil découvert par l'Américain Jules Emner est une preuve à l'appui de ce que nous venons d'affirmer. Cet instrument a beaucoup de ressemblance avec le phonographe. Pour le faire fonctionner il faut placer la tête aussi près que possible de l'appareil. Les vibrations de la tête mettent en mouvement une petite plaque vibratoire, laquelle fait mouvoir une aiguille très fine qui s'imprime sur un cylindre en rotation, se trouvant derrière elle,

et recouvert d'une substance malléable. Lorsque cette substance s'est durcie on remet le cylindre en mouvement et l'aiguille imprimera de nouveau des vibrations à la plaque. En appuyant, sur les tempes de la personne qui fait l'expérience, une espèce de pince, au bout de laquelle se trouve de chaque côté une toute petite plaque vibratoire, cette plaque transmettra les vibrations au cerveau et reproduira les pensées qui ont été émises auparavant.

Une autre preuve de l'exactitude de l'affirmation, que la pensée est substance et force, nous est fournie par la photographie de la pensée du docteur Baraduc. Ses expériences démontrent que les forces de la pensée ou vibrations se communiquent non seulement au corps qui les produit, mais aussi à d'autres personnes et même à des objets.

L'esprit humain se sert du cerveau comme médium pour produire la pensée. Chaque faculté correspond à une forme particulière du cerveau, d'où ressort l'importance de former un cerveau capable d'exprimer des pensées élevées.

Sachons que de la structure du cerveau dépend la manière de penser, mais en même temps n'oublions pas que cette pensée réagit sur la conformation de cet organe. Si nous comparons le corps humain à une machine la pensée en serait la vapeur et le système cérébral le régulateur.

Celui qui veut développer son cerveau dans un sens déterminé doit exercer sa pensée d'une façon méthodique et régulière. Cependant, peu de personnes croient au pouvoir de la pensée, comme moyen à employer pour faire disparaître l'immoralité, la maladie et la pauvreté. A ce sujet le professeur Gates nous dit qu'il a réussi à détruire chez des enfants des dispositions à la cruauté, au vol et à la colère. Pour transformer une mauvaise habitude il a essayé de réveiller un grand nombre de pensées et d'images mentales formant la contre partie des mauvais penchants. Il suffit que la personne consente à faire les exercices prescrits pour que ce procédé réussisse. On le répète plusieurs fois par jour jusqu'à ce que les anciens tissus du cerveau soient remplacés par de nouveaux tissus.

Cette méthode se recommande aux parents et aux instituteurs. Elle remplace avantageusement l'ancien système des punitions.



La supériorité de ce procédé étant reconnue, la conséquence en serait la transformation des prisons en maisons d'éducation.

Mais cette méthode nous ouvre encore d'autres possibilités. Elle nous aide à réaliser intégralement ou partiellement l'idéal que nous entrevoyons. Et quel idéal pourrait exercer plus d'attrait sur nous, que celui qui nous montre que nous sommes d'essence divine et que nous sommes appelés à manifester cette divinité latente? Au lieu de croire que nous sommes d'indignes pécheurs, au lieu de nous prosterner devant une divinité résidant en dehors de l'Univers, croyons à notre origine et à notre nature divines. L'esprit créateur nous donne le pouvoir de créer et c'est notre idéal le plus élevé qui sera le modèle d'après lequel nous créons extérieuremeut ce que l'intuition nous a fait voir intérieurement. Lorsque nous aurons pris conscience de notre divinité une nouvelle naissance se fera en nous, le soi inférieur s'unira au soi supérieur, au Christ intérieur. Il en résultera un sentiment de paix profonde. Ce pouvoir créateur est dans chacun de nous à l'état latent, il suffit d'y croire et de s'en servir pour qu'il se manifeste. C'est une loi éternelle que l'homme ne peut développer ses facultés intérieures qu'à la condition de les exercer. Ajoutons, toutefois, que des siècles peuvent se passer et beaucoup de renaissances se succéder avant que nous réalisions complètement notre divinité, cependant l'Esprit divin étant cause première, nous savons qu'il aura comme dernière conséquence notre réunion avec lui.

C'est en traversant les différents règnes de la nature que l'homme a atteint son état actuel qui n'est pas le terme de son évolution. De tous ces règnes, il a emporté quelque chose ; il est le microcosme dans lequel se réunissent tous les éléments.

Le développement de l'embryon suit la marche de l'évolution humaine. Il passe par les mêmes phases, mais tandis que la race humaine prend des siècles pour se transformer, l'évolution de l'embryon ne dure que neuf mois.

Pour revenir à la pratique du pouvoir de la pensée, citons encore une fois le professeur Gates. L'organe de la pensée nous dit-il, subit des changements continuels, et n'arrive jamais à son complet développement. Aussi il n'est jamais trop tard pour apprendre à diriger sa pensée. Celui qui veut reconstruire son



cerveau doit réfléchir chaque jour d'une façon régulière et méthodique, sur des sujets gais, ou sur des sujets ayant pour but de produire des tendances et des capacités déterminées. Le temps consacré à ces exercices doit être augmenté peu à peu, jusqu'à ce qu'on arrive à une durée de soixante ou quatre-vingt-dix minutes. Le résultat obtenu, après une pratique d'un mois, sera surprenant. Il se produira un changement complet dans la manière de penser et d'agir : les cellules servant à une pensée utile deviendront de plus en plus nombreuses, tandis que celles, qui ont pour effet de produire des pensées nuisibles se détruiront peu à peu. Cette méthode des exercices, de la pensée aura encore pour effet d'augmenter la faculté créatrice de la pensée, elle formera des inventeurs, facilitera les découvertes et donnera naissance même au génie.

Les exercices de la pensée sont indispensables pour atteindre rapidement un but quelconque, par exemple, pour retrouver la santé. Mais en même temps il faut pratiquer tous les soirs la méditation qui nous sera également d'un grand secours.

L'église a compris cela, voilà pourquoi elle a prescrit la prière du soir. A une heure fixée d'avance réfléchissons sur nous-mêmes sur le but final de l'humanité, sur l'Unité, et ces heures deviendront pour nous des moments très précieux de vraie communion, où nous puiserons de l'eau vive et où nous recevrons le pain de vie.

Il serait utile de prendre l'habitude de fixer notre pensée pendant les heures de repas sur le bien, le beau ou sur des sujets gais. Ce procédé facilitera le travail de digestion et chaque atome absorbé par le sang sera imprégné de la nature de nos pensées.

Pour arriver à nous débarrasser de nos imperfections physiques et morales il faut que nos pensées soient personnelles ; celles de nos semblables ne peuvent nous servir, qu'à la condition d'être vraies, d'être vécues et de devenir nôtres par suite d'un travail d'assimilation, précédé d'un examen approfondi. Si nous les adoptons aveuglément nous nous ornons des plumes d'autrui, qui s'envoleront facilement, dès que le vent de l'opposition soufflera, parce qu'elles ne font pas partie de nous-mêmes. Ne nous cramponnons pas aux erreurs du passé, n'importe par quelle autorité elles aient été sanctionnées, et ne reconnaissons que l'autorité

divine qui réside en nous. Nous sommes ce que nous pensons de nous-mêmes.

Si nous voulons nous débarrasser définitivement de la pauvreté, de la maladie et des mauvaises habitudes il faut premièrement penser à notre origine divine, et à notre haute destinée. Dieu, l'esprit universel, est en nous et agit à travers nous ; nous sommes d'essence divine. Pendant trop longtemps nous nous sommes prosternés devant une divinité en dehors de nous-mêmes créée par une pensée insuffisamment évoluée, aussi il nous est difficile de reconnaître ces erreurs qui ont laissé de fortes empreintes sur notre cerveau. Ces empreintes, il s'agit de les faire disparaître en refusant l'hospitalité à ces pensées erronées et en les remplaçant par des tissus nouveaux qui se formeront et se développeront dès que nous croirons à notre origine divine.

Il est vrai qu'au début cette pensée, qui nous transporte sur les sommets, nous donne le vertige et nous sommes tentés de nous prosterner de nouveau dans la poussière, devant une divinité extérieure, sans nous apercevoir que l'atmosphère dans ces régions inférieures est pleine de miasmes et d'erreurs. Nous avons respiré si longtemps cet air vicié que nous doutons qu'il existe une autre atmosphère plus pure. Les microbes de la pauvreté, de la maladie et du vice nous empoisonnent, mais nous ne nous en apercevons que lorsque nous en souffrons.

En second lieu il faut croire que nous avons le pouvoir de nous débarrasser de toutes nos imperfections, et la nouvelle métaphysique nous offre les meilleures raisons pour justifier cette croyance.

Ensuite il faut éprouver le désir ardent et constant d'être délivrés de nos infirmités. Pouvons-nous avoir de pareils désirs si nous pensons que c'est Dieu qui nous envoie nos épreuves ? Cette pensée n'a-t-elle pas pour effet de paralyser et de tuer ces désirs, au lieu d'en faire le motif qui nous détermine à lutter contre nos misères morales et physiques.

Peu nombreux sont les hommes qui savent vraiment désirer. Aujourd'hui ils croient à la possibilité de l'accomplissement de leurs vœux, demain ils se mettent à en douter, et c'est là la raison pour laquelle leurs désirs se réalisent si rarement. Un désir ardent et continu agit comme un aimant, qui nous rapproche

de la chose demandée ou bien l'attire à nous. Il met en mouvement le corps de l'homme et son intelligence, et imprime à leurs efforts conbinés une bonne direction. Il contient donc en lui-même le germe de son accomplissement.

Enfin pour réussir, il ne faut pas craindre l'effort. S'agit-il, par exemple, de combattre la pauvreté? Il faut commencer par réfléchir souvent sur la matière et les moyens d'y remédier. Ces efforts de la pensée seront suivis sans aucun doute de réponses satisfaisantes. N'est-il pas dit : « cherchez et vous trouverez » précepte qui constitue une loi éternelle. Les bonnes occasions viendront s'offrir à nous en temps opportun, à nous d'en profiter. Malheureusement notre présomption nous empêche souvent de les apercevoir. Celui qui est trop difficile dans son choix les dédaigne, et celui qui n'a pas l'habitude de réfléchir ne les voit même pas. Il n'y a que celui qui pratique avec persévérance la méthode que nous venons d'indiquer qui verra ses efforts couronnés de succès.

Si nous sommes malades et si nous voulons retrouver la santé, — en supposant que les conseils précités ont été déjà mis en pratique, il faut encore éviter les pensées et les sentiments qui peuvent engendrer la maladie, savoir : la haine, la vengeance, la colère, l'envie, la peur, l'égoïsme, etc. Par contre il faut cultiver les sentiments bienveillants et les bonnes pensées, telles que l'amour du prochain, la bonté, la douceur, le pardon, la confiance en soi-même, la générosité, etc. Il serait prudent d'éviter les pensées et les entretiens se rapportant aux maladies, aux difformités, et de surmonter la peur qu'elles inspirent généralement. Ce qui importe c'est que nous affirmions sans cesse notre nature divine, que nous nous souvenions que nous sommes esprit pour parler en termes exacts, et que l'esprit ne peut jamais être malade. Ce sont nos pensées imparfaites qui ont produit dans l'âme le désordre, lequel réagit sur le corps. Au moyen de la vraie éducation de la pensée il nous est possible de remplacer ces états d'âme dissonants par des états d'âme harmonieux, dont la conséquence certaine sera une santé parfaite.

La crainte de la punition divine, de l'enfer et du diable, de la maladie et de la mort, du malheur et de la pauvreté, des désastres sur mer et sur terre, des catastrophes financières et autres a



donné libre carrière aux influences négatives, qui nous causent beaucoup de préjudice en régnant sur nous. Aussi, faut-il chasser impitoyablement cette armée de mauvais esprits et ne donner accès qu'aux bonnes influences.

Personne ne peut faire cette œuvre à notre place et ce n'est que la conscience de notre divinité qui nous donnera le courage, la force et la confiance pour l'accomplir. Cette conscience allume en nous le feu sacré qui dévore tous les mauvais esprits, profanateurs du temple divin. Alors seulement la paix se fera en nous, une paix que le monde ne peut donner, car nous saurons que n'importe ce qui peut advenir au corps, l'enveloppe transitoire, notre vrai moi ne peut en être affecté. Nous serons si près du cœur du Père que ni la mort, ni la maladie, ni même nos erreurs, rien ne saura nous en séparer.

S'il s'agit de nous défaire de nos infirmités morales il faut prendre l'habitude de leur opposer les vertus correspondantes. Nous ne préconisons pas la lutte contre le mal, voulant fuir devant l'ennemi, nous ne nous soucions pas de lutter contre lui. Nous le détournons et nous l'empêchons de nous poursuivre en ignorant toutes les pensées relatives à nos défauts et en développant celles qui représentent les vertus correspondantes. Personne ne peut servir deux maîtres. Si nous prêtons l'oreille à la voix de notre conscience nous abandonnerons bientôt notre ancien maître. L'amour du bien déracinera le mal de notre âme, et celui-ci mourra faute d'aliment.

Le temps que nous consacrons aux exercices de la pensée n'est pas perdu et il aura pour résultat une meilleure santé, la prospérité, la paix et le bonheur.

Pour rendre ces exercices plus efficaces nous conseillerons aux débutants d'écrire sur une carte en gros caractères une pensée. Par exemple : « Je suis bien portant ». Je suis pur ». « Je suis esprit ». « L'esprit doit régner sur le corps ». « L'esprit donne la force ». « J'aime tous les hommes, étant tous un rayon du même foyer, ils sont une partie de moi-même ». « Je suis divin dans mon essence ». « Tout ce qui appartient au Père m'appartient ». « Le Père est en moi et je suis en lui ». « La pauvreté et la maladie ne peuvent me faire aucun mal car je les domine ».

Pour que ces pensées, ou des pensées analogues, laissent une



empreinte sur l'âme il faut que celui qui désire faire ces exercices regarde fixement pendant quatre ou cinq minutes, la carte sur laquelle la maxime est inscrite, et qui sera placée à une certaine distance de lui. Cette mesure facilitera la concentration de la pensée sur un point. Le rayon visuel étant ainsi mis à contribution l'impression sur l'âme deviendra plus profonde. Tous ceux qui connaissent les impressions durables que nous recevons par l'intermédiaire de la vue ne douteront pas de l'efficacité de ce procédé.

L'auteur termine cette étude en affirmant qu'il a contrôlé, en expérimentant lui-même, la vérité des principes qu'il vient d'exposer. Il exprime le vœu que beaucoup de ses lecteurs en fassent l'expérience à leur tour.

Anna Brunnarius.

DE

L'INITIATION CHEZ LES GNOSTIQUES

Par A.-J. MATTER

(*Suite de la page 308.*)

Les Marcosiens, qui paraissent s'être distingués par une mystériomanie spéciale, et qui, de l'Egypte, de l'Italie et de l'Espagne, s'étaient répandus jusque sur les bords du Rhône : ce qui fait que nous avons sur eux un peu plus de renseignements que sur d'autres, saint Irénée ayant pu mieux les connaître ; les Marcosiens, disons-nous, attribuaient aux cérémonies de lustration des effets différents suivant chaque degré de l'initiation. L'initiation ne délivrait, suivant eux, les simples Chrétiens, les psychiques, que des craintes de l'anéantissement, effet naturel du péché ; elle ne les rattachait qu'au messie du monde sublunaire (monde du Démiourgue) ; mais elle communiquait aux *pneumatiques* la vie divine ; elle les élevait au-dessus de l'empire du Démiourgue et leur ouvrait les voies du plérôme.

Les formules du baptême différaient suivant la qualité du récipiendaire ; autres étaient celles de la première initiation, autres celles de la seconde (1).

Le récipiendaire lui-même prononçait une formule conçue dans un sens analogue au degré de l'initiation (2), et l'assemblée relevait cet acte par quelques paroles de bénédiction (3).

Ce baptême conférait une sorte de sacerdoce (4), et était suivi

(1) *Voyez* ces formules, *Apud. Iren.*, lib. I, et EPIPHAN., *Hæres.* 34, cf. Rhenferd, opp. Philol., page 199.

(2) *Ibid.* « Je suis raffermi dans mon âme, et racheté de ce monde et de tout ce qui s'y trouve, au nom de Jéhovah, par le Christ vivant ».

(3) *Ibid.* EPIPHAN., *Hæresis*, 34.

(4) Chez les Manichéens, les élus constituaient aussi le sacerdoce.



d'une espèce de consécration au moyen d'un chrisma, d'une huile précieuse, symbole des joies célestes.

D'après le système de la syzigie ou de l'alliance mystique de l'homme avec son ange, son *férouer* céleste, toute cette cérémonie était représentée comme une union matrimoniale, jugée également nécessaire aux pneumatiques et aux anges. Ces derniers ne pouvaient entrer dans le plérôme qu'avec leurs compagnons, σύζυγοι (2).

On le voit, dans ces cérémonies de lustration, les gnostiques, qui se rattachaient volontiers aux fidèles et qui, pour ne pas les alarmer, s'accommodaient souvent, dans leur langage, à celui de l'Eglise, se rapprochaient beaucoup plus des cérémonies et des croyances chrétiennes que decelles du paganisme. Ils employaient du moins des locutions plus analogues à celles de l'orthodoxie ecclésiastique qu'à celles de la mythologie ou de la philosophie profane, sauf toutefois à prêter à leurs paroles un tout autre sens. Saint Epiphane nous donne en effet un grand nombre d'exemples d'interprétations arbitraires et bizarres qu'ils faisaient, conformément à leur système, tantôt des textes du code sacré, tantôt des usages de l'Eglise.

Il en était de même de la célébration de leur banquet mystique, emblème de celui auquel la Sophia céleste devait les admettre un jour dans le plérôme, à l'époque du rétablissement du panthéisme primitif. Ce système *d'accommodation* de la part des gnostiques nous fait comprendre des détails que nous transmettent les Pères et qui n'auraient pour nous aucun sens, si nous n'avions pas ce moyen de les éclaircir. Saint Irénée nous apprend, au sujet de la célébration de la cène chez les Marcosiens, que le chef de l'école se complaisait, en présidant à cette cérémonie, à frapper les regards des adeptes de toutes sortes de prodiges ; que d'abord il versait dans une grande coupe du vin

(1) Didaskal. Anatolie, page 798. Dans la théorie des syzigies éoniques, il y a constamment association d'un *Eon* mâle et d'un *Eon* femelle. Voir notre *Histoire du Gnosticisme*, planche 1. Si ce principe fut général ce qu'il faut admettre, l'Eon σύζυγος *d'un pneumatique* était femme, celui *d'une pneumatique* était homme ; système qui réduisait le mariage terrestre à une association tout à fait fortuite et en détruisait par conséquent tout le caractère moral.



blanc qui, bientôt, par l'infusion du sang de la *divine* Charis (1), ou plutôt par quelque fraude, devenait rouge ; qu'il en remplissait ensuite une petite coupe, et qu'en vidant enfin cette petite coupe dans une plus grande, celle-ci se remplissait d'une manière miraculeuse.

Saint Irénée ajoute que, pour faire la première de ces opérations et pour obtenir l'arrivée ou l'infusion d'en haut de la Charis, Marcus faisait toutes sortes d'invocations, et qu'il accompagnait le second de ces prodiges, celui de la grande coupe remplie par la petite, de ces paroles allégoriques : « Que la « Charis, qui a tout précédé, qui est incompréhensible et ineffable, remplisse ton intérieur et augmente en toi la connais- « sance du grain de sénevé jeté en bonne terre (2) ».

Ces invocations, ces actes et ces vœux étaient évidemment symboliques, et tout cela cachait sans doute, sous les symboles généralement admis dans l'Eglise, des opinions bien différentes de celles du christianisme. C'est ce que saint Irénée nous paraît avoir mieux compris que plusieurs écrivains modernes qui ont voulu expliquer ce qu'ils appellent les erreurs du savant évêque. En effet, ces écrivains ont prétendu que saint Irénée avait été trompé ou s'était trompé, en rapportant ces choses ; que Marcus avait changé le vin blanc en rouge tout naturellement, par une confusion de vin de cette couleur et non par le sang de la *Charis*, ce qui, en effet, ne serait pas probable, et qu'il avait rempli la grande coupe en y vidant, non pas *une*, mais *plusieurs petites*, ce qui se comprendrait fort bien. Ils ajoutent qu'il ne fallait, pour opérer ces prodiges, aucune science de magie ni de prestidigitation, ce qui est très vrai. Cependant les écrivains qui veulent bien nous donner ces explications ne considèrent pas, que si Marcus avait procédé comme ils le supposent, tout naturellement, il n'aurait pas eu besoin de formules d'invocation qu'il adressait à la Charis, et n'aurait pas su rattacher au phénomène de la petite coupe remplissant la grande, la moralité de la Charis remplissant l'homme intérieur et le faisant grandir comme le grain de sénevé jeté dans un bon terrain. Enfin, ils

(1) L'un des premiers éons ou des premiers attributs du Père suprême.
(2) Irénæus, I, 14. Epiphan., *Hæres.* XXXIV.



ne considèrent pas que Marcus a dû faire croire qu'il opérait des prodiges, puisque, sans ces prodiges, toutes ses cérémonies manquaient de sens.

Je n'explique pas comment Marcus a fait des miracles, mais je fais voir que ses prodiges peuvent seuls expliquer le banquet mystique des Marcosiens.

Cependant, de tous les gnostiques, les Ophites furent ceux qui imaginèrent, pour célébrer ce banquet, les symboles les plus extraordinaires. Dans leur vénération pour la Sophia céleste qui, suivant eux, avait révélé aux protoplastes la science supérieure que le Créateur, ou le *Démiourgue*, n'avait pu leur communiquer parce qu'il l'ignorait, ils honoraient d'une sorte de culte le serpent, emblème de cette Sophia qui, dans leurs pensées, se confondait avec le Kneph ou Knouphis de l'Egypte. Ils nourrissaient donc dans leurs sanctuaires des serpents vivants, et les dressaient de telle sorte que, pour la célébration de la sainte cène, ces animaux sortaient de leur réduit et allaient bénir le pain exposé sur des tables. Cela signifiait sans doute, pour les adeptes, que l'animal symbolique de la Sophia, et, par son organe, cette divinité elle-même, venait consacrer le symbole d'une initiation qui communiquait aux initiés ces mêmes mystères qu'elle avait révélés jadis aux premiers hommes (1).

D'autres gnostiques célébraient la cène avec d'autres modifications qui n'offriraient rien de saillant et auxquelles nous ne croyons pas devoir nous arrêter. Mais nous ferons remarquer que ces cérémonies constituaient évidemment, suivant eux, un *second degré* d'initiation.

Il y en avait non moins évidemment un *troisième*. Ce que nous venons de rapporter des Marcosiens prouve qu'ils célébraient un banquet pour les psychiques et un autre pour les pneumatiques. Ce que nous apprennent Celse et Origène nous prouve de plus qu'on avait, soit pour les uns, soit pour les autres, un tableau figuré, propre à communiquer l'instruction mystique. Il est naturel de penser que cette instruction se don-

(1) Théod., *Hœres.*, *fabul.*, lib. I, c. 14. D'après ce que rapporte Théodoret, les Ophites, dans les derniers temps, paraissent s'être confondus avec les Marcionites et n'avoir plus conservé qu'un serpent d'airain.



nait à tous les adeptes; mais elle se faisait certainement d'une manière différente, suivant les divers grades, et, à l'exemple des pontifes d'Eleusis, les chefs du gnosticisme gardaient sans doute leurs derniers secrets pour leurs amis les plus intimes, *un sur mille, deux sur dix mille*, comme dit saint Irénée.

Je crois pouvoir admettre, de plus, qu'on ne se bornait pas, dans les cérémonies de l'initiation, au seul diagramme; que si ce tableau fut principalement suivi chez les Ophites, d'autres moyens et d'autres symboles furent préférés dans d'autres écoles. Et si, ce que nous établirons tout à l'heure, les emblèmes d'un grand nombre de pierres gnostiques s'accordent parfaitement avec les emblèmes et l'ordre d'idées que présente le diagramme, nous serons bien évidemment autorisés à les prendre pour autant de moyens d'initiation. Nous sommes certains, en effet, puisque Celse et Origène le disent, que le diagramme a servi à ce but.

Il est bien entendu, d'ailleurs, qu'on doit se garder de considérer comme *Basilidiennes* ou *Gnostiques* toutes les pierres qu'on a fait passer pour telles. Il est entendu aussi qu'on ne doit pas ranger dans une seule et même classe toutes celles qui sont vraiment gnostiques. Il est, au contraire, à supposer qu'elles se rapportent aux divers ordres d'idées qui distinguaient les divers degrés de l'initiation. S'il en est qui paraissent offrir une sorte de résumé du diagramme, il en est d'autres qui représentent les croyances les plus élémentaires, tandis que d'autres encore ne paraissent être que des talismans appartenant aux superstitions les plus vulgaires.

Ces conjectures que j'émets, et ces faits que je tâcherai d'établir, recevront encore plus de lumière de la troisième question que nous avons à éclaircir, celle des *révélations* ou des *communications dogmatiques* dont on paraît avoir accompagné, chez les gnostiques, les cérémonies de l'initiation.

Les révélations faites aux époptes d'Eleusis étaient complexes, comme le but des mystères de Cérès. Il y avait évidemment dans ces mystères une pensée pour le bienfait de l'agriculture, une pensée pour le bienfait des lois, que le premier des arts amène toujours à sa suite, et une pensée pour certains phénomènes de la nature qui intéressent la fécondité de la terre.



Il y avait aussi dans les mystères d'Eleusis, toute une mythologie, celle de Cérès et de sa fille ; il y avait sans doute un peu de théologie, quoique sans le dogme du monothéisme ; il y avait enfin une véritable *eschatologie*, ou du moins des indications sur les dernières destinées de l'homme, sur les peines et les récompenses qui l'attendent dans cet avenir auquel le conduit nécessairement son immortalité.

Eh bien, il y eut de tout cela dans les mystères des gnostiques, et il y eut même beaucoup plus que cela dans ces mystères.

En effet, les communications dogmatiques de ces écoles offrent, sinon une richesse immense de découvertes et de révélations positives, du moins une variété infinie de vues, d'hypothèses sur les plus graves questions qui intéressent l'intelligence humaine.

Cette variété s'explique. Dans les mystères grecs, les dogmes étaient fixés à tel point que le progrès des temps paraît peu les avoir modifiés, si ce n'est à l'époque des nouveaux Platoniciens, qui changèrent toute l'interprétation des anciens mythes et des anciens symboles. Chez les gnostiques, au contraire, les systèmes variaient et se modifiaient de génération en génération, d'école en école. Nous voyons les mêmes individus changer de parti. Dès lors on conçoit qu'il a dû régner, dans leurs enseignements mystiques, une grande abondance d'opinions. Elle fut telle qu'il nous serait impossible, même si cela était utile, d'exposer toutes les doctrines que se communiquaient ces mystériosophes. Mais ce travail serait, de plus, déplacé ici, puisque déjà nous l'avons fait ailleurs et qu'il ne s'agit aujourd'hui que d'indiquer l'ordre général des questions qui furent l'objet de l'initiation gnostique. Nous suivrons, dans ces indications, ce que nous avons dit du programme d'Eleusis.

Premier ordre d'idées. Agriculture et législation.

Tous les gnostiques ne se sont pas occupés de ces objets, que la plupart d'entre eux eussent regardés comme vulgaires, mais qui pourtant ont fixé l'attention de quelques-uns de leurs chefs. Tous ceux qui les traitèrent les rattachèrent et les sacrifièrent à leurs théories particulières. Les Caïnites (1) enseignaient à leurs

(1) Ils regardaient Caïn comme un pneumatique, c'est-à-dire comme un être supérieur et pur, en possession de hautes lumières, et pour cela

adeptes que la rédemption du genre humain, ou plutôt celle des pneumatiques opprimés, avait eu pour but de les affranchir de l'empire des lois, des institutions et de la morale du *démiourgue.* Ils s'attachaient ainsi à prouver leur sainteté en bravant toutes les lois reçues. Les fouler toutes aux pieds, c'était, suivant eux, détruire la puissance des mauvais anges qui avaient donné au monde créé par eux ses lois si imparfaites. Cette pensée n'a rien qui doive surprendre; mais ce qui étonne, c'est qu'à cette époque, au milieu de la puissante organisation de l'empire, des moyens purement moraux, le mépris et l'insulte aient été considérés comme des armes propres à renverser des institutions. Or, les armes morales sont conseillées sans cesse aux gnostiques. Jésus-Christ, disent-ils, n'a été si puissant que par son mépris pour Jaldabaoth.

C'était, certes, s'écarter beaucoup des thesmophories qui accompagnaient les mystères d'Eleusis et qui avaient, au contraire, pour but spécial de célébrer le bienfait des lois; mais c'était proclamer, au moins à la puissance *morale* une foi qui était rare à cette époque : quand nous disons *morale*, personne ne se trompera sur le sens de cette expression. Les vertus généralement reconnues étaient étrangères aux Caïnites ; si nous sommes obligés de croire aux excès dont les accusent saint Irénée (1) et saint Epiphane (2) et le mot de moral n'a ici d'autre acception que celle d'un ordre de choses qui n'est pas matériel.

L'école de Carpocrate poussait aussi très loin le mépris des lois positives. Elle alla dans ses théories jusqu'aux dernières conséquences. Les lois, disaient-ils, ont toujours eu pour but d'établir la propriété, mais, œuvres d'une divinité inférieure, elles portèrent, par l'établissement de ce droit, une infraction criminelle à la loi véritable, à la loi primitive du Dieu suprême, à la loi indiquée par la nature, c'est-à-dire à la communauté de tout, communauté du sol, communauté des biens, communauté des femmes.

Or, c'est à cette loi qu'il fallait revenir, suivant les Carpocra-

même persécuté par le chef du monde matériel, Jaldabaoth, divinité imparfaite qui n'a su créer qu'un monde grossier.

(1) Iren., Ed. *Grabe*, lib. I, page 113.

(2) Epiph., *Hæres.*, p. 38.

tiens, qui s'efforçaient effectivement de la faire triompher, mais dont les efforts furent naturellement aussi stériles que le seront toujours des tentatives absurdes et immorales.

A l'école des Carpocratiens se rattachaient celles des Barbelonites, des Phibionites, des Prodiciens, des Adamites, et celles des Gnostiques proprement dits. Il nous est impossible d'admettre les égarements auxquels, suivant les renseignements ou les bruits recueillis par saint Epiphane, ces sectaires se seraient livrés dans leurs assemblées secrètes.

Nous ferons seulement observer à ce sujet :

1° Que les principes étant posés, les conséquences ont dû en suivre.

2° Que cependant des égarements tels que ceux qu'on reproche aux écoles Carpocratiennes, s'ils ont lieu, ne se prolongent jamais au-delà d'une ou de deux générations.

3° Que toujours les réunions secrètes ont été l'objet de bruits défavorables ; que les plus graves accusations ont été portées par les Pères contre les initiations d'Eleusis, qui pourtant ne nous paraissent pas avoir été des écoles de désordre, et que tout ce qui peut s'imaginer de plus coupable a été reproché, par les auteurs païens, aux Chrétiens assemblés secrètement durant les persécutions des premiers siècles de notre ère. Si Tertullien reproche aux Valentiniens d'avoir fait, des mystères d'Eleusis, *des mystères de prostitution* (1) ; si saint Epiphane insinue que les mystères des Phibionites avaient trois cent soixante-cinq actes de prostitution (2), n'est-on pas amené, par des exagérations si évidentes, à se rappeler involontairement que les païens du IIIe siècle accusaient les Chrétiens d'adorer, dans leurs mystères, un dieu à tête d'âne, d'égorger de jeunes enfants, d'en boire le sang et de se livrer, les flambeaux éteints, aux embrassements les plus criminels ? Or, les assertions des écrivains profanes à cet égard sont

(1) *Eleusinia Valentiniani Lenocinia.* (TERT., *adv. Valentinian*).

(2) *Enim jam vero qui ex iis Phibionitæ vocantur, execranda illa libidinis sacra, quæ a nobis explicata sunt CCCLXV nominibus adscribunt, quæ principum esse propria commenti sunt. Ita mulierculis illudentes, congredere mecum, inquint... Donec per CCCLXV libidinis ac lasciviæ gradus adscenderint vel descenderint potius, quoties venerem repetunt, ejus modi aliquod nomen appellant.* — EPIPH., *Hæres.*, XXVI, édit. Peton, page 90.



encore plus formelles que celles des Chrétiens à l'égard des gnostiques (1). Et pourtant, qui a jamais pu y ajouter foi ?

4° Qu'enfin les sectes que nous venons de nommer étaient peu nombreuses, et que, de leurs doctrines secrètement enseignées, il n'est rien résulté d'assez remarquable pour avoir occupé les historiens profanes de l'époque, preuve suffisante que l'accusation porte moins sur des faits que sur des bruits.

Deuxième ordre d'idées. Mythologie. Les gnostiques n'avaient point de mythologie proprement dite. Ils conservaient bien les noms et les traditions de quelques divinités de la Grèce ; mais ces récits et ces noms devenaient pour eux des allégories, les personnages de la fable se changeaient en éons ou en membres de leur pneumatologie mystique. Ce que les Simoniens racontaient de leur chef qui, de puissance suprême, s'était fait homme sous le nom de Simon, et de sa compagne Ennoia, qui, de pensée de Dieu, s'était faite femme sous le nom d'Hélène ; ce qu'ils ajoutaient sur les aventures de l'un et l'autre de ces personnages curieux, appartient moins à une véritable mythologie qu'à une sorte de théosophie et de pneumatologie dont nous allons parler tout à l'heure. Simon, à la vérité, se faisait adorer sous les traits de Jupiter et représentait Hélène sous ceux de Minerve ; les gnostiques, à la vérité, confondaient *Noriam* ou *Noura* avec *Pyrrha* (2) ; mais ces assimilations isolées ne constituaient pas un système, ce n'étaient que des réminiscences.

Le véritable mythe grec devenait étranger, inutile aux gnostiques ; aussi n'ont-ils conservé aucune trace de la fable de Cérès et de Proserpine (3). Aucun vestige des processions, des thesmophories, des fêtes qui accompagnaient la célébration des mystères d'Eleusis, ne se rencontre dans leurs usages.

Troisième ordre d'idées. Théologie, éonogonie, pneumatologie, cosmologie, anthropologie, eschatologie.

La plupart des gnostiques ayant professé le système de l'émanation, on conçoit l'intime liaison des différents points que nous venons d'indiquer. Toute la *gnosis* est dans ces cinq idées fondamentales.

(1) *Voyez* les textes réunis dans Kortholt, *paganus obtrectator*.
(2) Epiphan., *Hæres.*, XXVI.
(3) Quelques-uns de leurs monuments représentent Hécate.

1° Le plérôme, l'ensemble des perfections divines est tout ce qui existe réellement, éternellement.

2° Le déploiement de ces perfections a donné une existence passagère à un grand nombre d'êtres, émanés du plérôme, mais tous graduellement plus imparfaits les uns que les autres ; tous d'autant moins purs et plus malheureux, à mesure que, sur l'échelle des émanations, ils s'éloignent davantage de l'être suprême, qui est seul la perfection absolue.

3° Les plus orgueilleux et les plus puissants de ces *éons* ou de ces anges, réunissant leurs efforts à ceux de leur chef Jaldabaoth, ont créé, pour se rendre indépendants de l'Être suprême, le monde visible, matériel, les planètes qu'ils habitent et la terre où ils ont relégué les hommes créés par eux, mais gratifiés en dépit d'eux de quelques rayons émanés de l'Être suprême.

4° L'existence de tous ces êtres, éons et hommes, n'est qu'une carrière d'épreuves, de regrets et de souffrances. C'est aussi une carrière de purification. Ceux des éons qui ont conservé et ceux des hommes qui ont reçu quelque rayon de lumière divine et qui le suivent, s'élèveront au-dessus du monde matériel, grâce à la rédemption de l'éon Christos qui est venu, de la part du Père suprême, traverser les régions planétaires, pour en délivrer les habitants ; se réunir dans ce monde, dans le baptême du Jourdain, à l'homme Jésus ; enseigner la doctrine de la vérité, la *gnosis*, et ramener dans le sein de Dieu ceux qui le suivront fidèlement. Ces derniers, les gnostiques ou les pneumatiques, qui reçoivent dans l'initiation le véritable évangile, tandis que les *psychiques* où les Chrétiens ne possèdent que l'Evangile altéré par les apôtres, traverseront heureusement les diverses régions des anges inférieurs où s'arrêtèrent les simples psychiques et rentreront dans le plérôme pour prendre part au banquet de la Sophia céleste, c'est-à-dire au bonheur de l'Être suprême avec lequel ils se confondront de nouveau. Les hommes tout à fait matériels, les *hyliques*, ne s'élèveront pas même jusque dans la région planétaire.

5° Pour achever heureusement cette migration à travers les régions planétaires, les pneumatiques doivent être marqués du sceau des élus, et obtenir, par des prières de la part des anges, la permission de traverser leur empire.



Tel est le résumé le plus sommaire qu'il nous paraît possible de faire des doctrines sur lesquelles s'accordent la plupart des sectes gnostiques. Il est certain à nos yeux, et il sera sans doute probable aux yeux de tout le monde, que dans chacune de ces écoles l'initiation avait pour dernier but et dernier degré la communication complète de ces élucubrations mystérieuses. Une sorte de certitude nous est acquise, à cet égard, par les détails que nous ont transmis Celse et Origène sur le *diagramme* des gnostiques ; et un coup d'œil jeté sur ce tableau nous fera comprendre plus complètement les communications dogmatiques qui accompagnaient l'initiation gnostique.

Le diagramme qui n'a jamais existé que sur parchemin ou papyrus, qui est nécessairement perdu pour nous et dont nous n'aurions jamais entendu parler si Celse n'avait pas provoqué la colère d'Origène en l'attribuant aux chrétiens, représentait la doctrine mystérieuse des Ophites, en sept dessins principaux, accompagnés de plusieurs inscriptions et de *sept formules de prières*.

(*A suivre*). A.-J. MATTER.

CASSANDRES ET EMPIRIQUES

Par Jeanne VENDÉE

Le cri d'alarme est : Dépopulation et tous le poussent avec terreur, économistes, penseurs, poètes même.

Pourquoi donc une femme n'exprimerait-elle pas, sur ce sujet, une opinion assurément plus documentaire que tout autre, aucun n'étant mieux placé qu'elle pour être renseigné.

En effet, les femmes veulent ou ne veulent pas avoir d'enfants : tout est à peu près là. Les mesures draconiennes, les dégrèvements d'impôts n'y feront rien.

Alors quoi ? Hélas ! Encore rien, peut-être.

Cependant, en signalant les vraies causes de ce Malthusisme, qui sait si la question ne s'éclairerait pas davantage, car la genèse des choses ne gît pas en l'égoïsme borné à l'individu. Il faut voir de plus haut et plus loin.

L'on peut encore moins accuser le féminisme, doctrine naissante et sans résultats maintenant appréciables, autrement, pourquoi donc les paysannes ne sachant même pas ce que c'est, s'en tiendraient-elles au *fils unique* comme les *Prophétesses*, ainsi que les appelle François Coppée ?

Pas davantage le patriotisme actuel des françaises. Au temps où elles voulaient bien être fécondes, leur horreur pour la chair à canon éclatait encore plus formidable.

Alors, le soldat appartenait à une corporation particulière, se recrutant seulement dans l'exception ou par surprise.

Rien que la conscription répudiée par elles provoqua les guerres de Vendée.

Napoléon Ier tomba mystérieusement envoûté par leur haine : mes oreilles sont encore pleines des récits des aïeules me redisant les cris de féroce joie avec lesquels elles accueillirent



l'écrasement du Moloch mangeur d'hommes et... leurs folles allégresses célébrant la venue des alliés libérateurs. Ceci est de l'histoire. Les rancunes politiques n'y furent pour rien. Toutes dansaient autour du dévastateur enfin broyé sous leurs anathèmes, dieux vengeurs inconnus qu'elles portaient en elles.

Aujourd'hui, hélas ! le Moloch c'est la fatalité. Elles ne peuvent même plus en espérer la chute. Quelle folie alors d'évoquer constamment pour les décider à ouvrir leurs entrailles ce fusil Lebel braqué sur chaque berceau !... Il y a même un peu de naïveté à leur demander de créer davantage pour sacrifier ensuite délibérément avec préméditation plus que leur vie, c'est-à-dire la chair de leur chair, multipliée, cultivée au milieu des angoisses et des larmes, au dépens de leur santé, de leur beauté, de leur jeunesse et cela pendant vingt ans, au profit de l'écrasement effroyable et anonyme que seront les guerres futures.

Voilez-leur cet avenir, au contraire, si vous voulez qu'elles enfantent encore et surtout ne leur imputez pas à crime leur horreur de devenir l'usine débitant les matériaux nécessaires à ces épouvantables tueries. Et maintenant, oserai-je avancer que tout ceci est moins que rien, qu'il faut, comme je le disais en commençant, aller toujours plus loin et surtout plus haut. Oserai-je soutenir que le Malthusisme découle uniquement, nécessairement de toutes les conquêtes de la pensée, de tous les bienfaits de la science ; et non pas comme on peut l'entendre, dans le but d'établir une sélection, d'équilibrer le nombre avec les choses. Non...

Des clartés ont lui nous faisant justement apercevoir la vie telle qu'elle se montre, injuste et mauvaise ; le principe d'autorité tel qu'il apparaît, abusif et sans mandat. On l'a dit, écrit. L'on a même emprisonné, guillotiné il y a plus d'un siècle, fusillé il y a quelques lustres pas mal de ceux pensant autrement. Si bien qu'aujourd'hui tout le monde est convaincu, même les femmes par raisonnement ou par reflet, de ces indéniables vérités.

L'effort général s'est donc porté uniquement sur ce point : Adoucir les peines de ce bagne humain. Tous les lauriers poussent, toutes les statues se dressent pour ceux qui soulagent le corps ou morphinisent la pensée. Néanmoins la vie reste un bagne dont, par dessus le marché, la seule sortie préconisée sur le



néant est si effrayante que chaque forçat, le moment venu, se cramponne à son banc.

Et vous voudriez qu'en ces conditions-là ces forçats fassent beaucoup d'enfants au dépens du plus cher de leur être?...

Nul n'aura de mon cœur faible et sombre hérité

A dit Sully Prud'homme dans cette admirable pièce du *Vœu* qui semble le cri explicatif du Malthusisme contemporain.

Quoiqu'en pense François Coppée, l'Eglise elle-même n'ose plus réagir contre lui. Péché mortel ou non, une catholique pratiquante peut l'affirmer, nombre de confesseurs ne questionnent plus la femme sur ce point avant de lui donner l'absolution. « Ils sont trop » comme à Waterloo.

Que maintenant l'on nous oppose le différent état d'âme des peuples voisins l'Allemagne, l'Angleterre... Nous répondrons : « En êtes-vous bien sûr? » Ils obéissent encore au principe d'autorité, ils n'ont pas comme nous tout à fait réglé leur vie sur l'imprescriptible droit de la liberté de pensée et de la liberté d'action, mais, laissez faire, cela viendra : La boîte de Pandore est ouverte et le monde sera ravagé.

A moins que l'éternelle espérance restant au fond soit un retour à l'extinction de la pensée dans la nuit des croyances imposant farouchement leur crédo, dans le mépris des civilisations et de leurs progrès. Le travail gigantesque de notre siècle serait donc vain... ce serait presque drôle...

En effet : pour accepter la vie, pour consentir surtout à la multiplier, ne faut-il pas en avoir une idée diffuse, irréelle, la concevoir à travers des légendes d'au-delà promettant à tout effort une personnelle récompense : ne faut-il pas surtout pratiquer le mépris du corps, prendre seulement souci de l'âme et compter le reste pour rien? Cette doctrine justifie, nécessite tout, même la production de la chair à canon.

Seulement, alors, que le monde change son orientation, ou que les Cassandres et les empiriques se taisent et attendent en paix, chacun agissant pour le mieux, cet imprévu, qui un jour, surgit inéluctablement des choses.

JEANNE VENDÉE.

LA LÉGENDE DORÉE

Aultrement dicte la vie des Saincts et Sainctes.

Par Jacques de VORAGINE

Translatée du latin en françois.

LÉGENDE DES SEPT DORMANS

Les sept dormans furent nez en la cité de Ephèse. Et quant Dacien empereur vint en Ephèse pour la persécution des chrestiens il commença à édiffier les temples au millieu de la cité si que tous se mirent avec luy à sacrifier aux ydoles et fit querre tous les chrestiens pour sacrifier ou mourir si que chascun estoit si espouventé des peines qu'il promettoit que l'amy regnioit l'amy et le filz régnioit le père et le père régnioit le fils : et lors en celle cité furent trouvez sept chrestiens. Maximien : Malech : Macien : Denis : Jehan : Sérapion : et Constantin. Et quand ilz veirent ce ilz eurent moult grant douleur : et pour ce qu'ilz estoient premiers au palais et ilz desprizaient les sacrifices : si ce celoient en leur maison et estoient en jeusnes et oraisons. Et lors furent accusez devant Dacien et vindrent là et furent vraiement trouvez chrestiens : et lors leur fut donné espace de eux repentir jusques à la venue de Dacien. Et entretant ilz dispendirent tout leur patrimoyne en donnant aux povres et prindrent conseil et s'en allèrent à la montaigne Celion : et la se ordonnèrent pour estre plus secrètement. Et ainsi se tapirent longuement : et l'ung diceux compaignons leur administroit leurs nécessitez. Et touttefois qu'il entroit en la cité ilz se vestoit en habit d'ung mendiant : et quant Dacien fut venu en la ville il commanda qu'il fussent quis : et lors Malech qui estoit leur ministre retourna tout espouventé à ses compaignons : et leur démonstra la forcennerie de l'empereur. Lors furent moult espouventez et touttefois Malech leur mit tout le pain qu'il avoit apporté devant



si que eux confortez de la viande fussent plus fors à la peine des tormens : et quant ilz eurent pris leurs réfections et ilz se soient en pleurs et en larmes soubdainement ilz s'endormirent si comme Dieu le voulut : et quant vint au matin et ilz eurent esté quis et ne peurent estre trouvez. Dacien fut moult dolent qu'ilz avoit perdu telz jouvenceaux : et ilz furent accusez qu'ilz se fussent mussez jusques adonc au mont Celion et avoient donné leurs biens aux povres et demouroient encores en leurs propos. Lors commanda Dacien que leurs parens venissent et les menassa de mort s'ilz ne disoient d'eux ce qu'ilz en sçavoient; et ceux les accusèrent et se complaignirent qu'ilz avoient donné leurs biens aux povres : et lors Dacien qui pensa qu'il feroit de ceux cy que parce que Dieu le voulut ainsi ilz les fit enclorre en la caverne où ilz habitoient de pierres affin qu'ilz mourussent de fain : et de mésaise. Et lors les ministres qui le firent et deux chrestiens Théodore et Ruffin escripvirent leur martire : et le mirent subtillement entre les pierres et quant Dacien fut mort et toute celle génération trois cens septante : et deux ans après l'an trentiesme de Théodocien empereur que l'hérésie de ceux qui renioient la résurrection des mors commença à croistre : dont Théodocien empereur chrestien quand il vit la foy estoyt si solenneusement démence fut courroucé et se vêtit de haire : et se tint en ung lieu secret et plouroit chascun jour et quant Dieu miséricordieux vit ceste chose il voulut conforter les plourans : et donner espérance à sa résurrection et de la résurrection des mors : si ouvrit les trésors de sa pitié et résuscita les devant dis martyrs en celle manière. Il donna en voulente à un bourgeois en Ephèse qu'il fit en celle montaigne estable de pasteurs : il advint que d'avanture que les maisons ouvroient celle caverne et les saintz résuscitèrent adonc s'entre saluèrent et cuidoient avoir dormy une nuyt tant seulement : recordèrent la tristesse du jour de devant à Malech qui leur administroit dit que Dacien avoit ordonné de eux : car il dit. Nous avons esté quis si comme je vous dis hier au soir pour sacrifier aux ydoles : c'est ce que l'empereur a en pensée de nous : et Maximien dit : Et Dieu scet que nous ne sacrifirons pas. Et quand il eut conforté ses compaignons il commanda à Malech qu'il allast acheter du pain : et qu'il en apportast plus que hier : et qu'il sceut ce que l'empe-



reur avoit commandé. Adonc print Malech un folz : et yssit de la caverne : et quant il vit les pierres il fut moult esmerveillé : mais il y pensa pou ains pensa à autre chose et lors vint tout douteux aux portes de la cité : si fut moult esmerveillé car il vit le signe de la croix mis dessus, puis alla aux autres portes et trouva ce mesme signe. Et adonc fut moult esmerveillé : car il vit dessus toutes les autres portes le signe de la croix : et la cité muée. Et lors se signa et retourna à la première porte et cuidoit avoir songé. Et adonc se ravisa et se reconforta : si couvrit son visaige et entra en la cité. Et quant il vint aux vendeurs de pains et il ouyt les hommes parler de Dieu encores fut-il plus esbahy et dit. Quest cy que nul homme n'osoit hier nommer Jésucrist : et maintenant ilz se confessent tous estre chrestiens. Je croy que ce n'est pas la cité des Ephésiens : car elle est autrement édifiée : c'est une autre cité je ne sçay quelle. Et quant il eut demandé et on luy eut dit que c'estoit Ephèse il cuidoit errer et pensa retourner à ses compaignons touteffois alla il à ceux qui vendoient les pains et quant il démonstra ses deniers les vendeurs s'esmerveilloient et disoient l'ung à l'autre que ce jouvenceau avoit trouvé ung trésor du temps ancien, et quant Malech les vit tous parler ensemble il doubta qu'ilz le voulisse mener à l'empereur et fut espouventé et leur pria qu'ilz le laissassent aller et retenissent pain et argent : mais ilz le tindrent et luy dirent. Qui es tu : car tu as trouvé les trésors des anciens empereurs : monstre les nous et nous serons avec toy et te cèlerons bien : car autrement ne peuz tu estre célé. Et Malech ne leur sçavoit que dire de la paour qu'il avoit : et quant ilz veirent qu'il se taisoit ilz luy mirent une corde au col et le traynèrent parmy la rue jusques au milieu de la cité : et la nouvelle estoit partout que ung jouvenceau avoit trouvé des trésors si que tous s'assemblèrent à luy : et quant chascun s'esmerveilloit et il ne voulut confesser qu'il eut trouvé trésor ains regardoit le peuple et ne pouyt estre congneu de nul : puis regardoit s'il pourroit estre congneu d'aucun de son lignage qu'il cuidoit encores vivant vrayment il ne trouva nully si estoit ainsi comme forcené au milieu du peuple de la cité : et quant saint Martin évesque Antipater proconsulte qui estoient venus nouveaux en la cité ouyrent ceste chose ilz commandèrent que on leur amenast sans



faire mal et qu'ilz apportassent la monnaye d'iceluy et quant on le menoit à l'église il cuidoit bien qu'on le menast à l'empereur : et lors l'évesque et le proconsulte s'esmerveillèrent de cette monnoye et lui demandèrent où il avait trouvé ce trésor mescongneu : Et il respondit qu'il n'avoit riens trouvé : mais il luy estoit venu par ses parens. Si luy demandèrent de quelle cité il estoit : et il dit. Je say bien que je suis né de ceste cité se c'est la cité des Ephésiens : et le juge dit faitz venir tes parens qui tesmoigneront pour toy mais nul ne le congnoissoit. Et ilz dirent qu'ilz se saignoit pour eschaper en aucune manière : et lors dit le juge. Comment te croirons nous que c'est argent ayt esté de tes parens quant il y a en l'escripture de la monnoye plus de trois cens septante et sept ans : et est dans les premiers jours de Dacien empereur : et ne ressemble en nulle manière ceste monnoye de présent : et comment peuvent tes parens avoir esté de si long temps : tu es jeune et veux decevoir les saiges et les anciens de la cité de Ephèse : commandé je que tu soyes demené selon les loix tant que tu ayes tout confessé ce que tu as. Adonc s'agenouilla. Malech dit : Pour Dieu mes seigneurs dictes moy ce que vous demanderay : et je vous diray ce que j'ay au cueur. Dacien empereur qui estoit en ceste cité ou il : et le dit évesque lui dit. Filz il n'est aujourd'huy en terre qui fut appellé Dacien : et fut ung empereur qui fut moult long temps ; et puis il dit. Et de ce sire je suis esbahy et nul ne le croit. Mais si vous me voulez suivre je vous montreray mes compaignons qui sont au mont de Célion : si les croyez. Car je sçay bien que nous nous enfuismes pour Dacien empereur : et je vis hier au soyr que Dacien empereur entra en ceste cité se c'est la cité d'Ephèse : et lors l'évesque pensa a soy et dist au juge que c'estoit une vision que Dieu vouloit se monstrer par ce jeune homme : et lors alèrent avec luy grant multitude du peuple de la cité : et Malech entra le premier en la caverne et l'évesque après et trouva entre les pierres les lettres sellées des deux seaux d'argent. Et adonc appella le peuple et les leut devant tous si que ceux qui les ouyrent furent esbahys et émerveillés : et virent les saints séans en celle caverne : ce estoient leurs faces fleuries comme roses : et lors ilz glorifièrent nostre seigneur Jésus : et tantost l'évesque et le juge envoièrent à Théodocien empereur luy priant



qu'ilz venist veoir les merveilles de Dieu qu'il avoyt demonstré naguères. Et tantost il se leva de terre et osta le sac en quoy il pluroit et glorifia Dieu et vint de Constantino en Ephèse. Si luy allèrent à l'encontre tous ceux de la cité et montèrent en la montaigne de Celion. Et si tost comme les saintz virent l'empereur les faces leur resplendirent comme le soleil. Et adoncques entra dedens l'empereur et glorifia Dieu puis acolla et ploura sur chascun disant. Je vous voy tout ainsi comme je veisse nostre seigneur Jésucrist résuscitant le Lazare. Et adoncques luy dit saint Maximien. Croy nous car pour toy nous a nostre seigneur résuscitez avant le jour de la grant resurrection si que tu croyes fermement que la résurrection des mors est et vrayement nous sommes résuscitez et vivons : et ainsi comme l'enfant est au ventre de sa mère sans sentir le sion, ainsi avons nous esté vivans et dormans sans riens sentir : et quant ilz eurent ce dit ilz inclinèrent leurs chiefz devant tous en terre et rendirent leurs esperitz au commandement de Dieu. Lors se leva l'empereur et cheut sur eux : et les baisa en plourant : et lors s'en alla et commanda à faire cercueilz d'or et d'argent où ilz seroient mis : et celle nuit ilz s'apparurent à l'empereur et luy dirent qu'ils les laissast ainsi à terre comme ilz avoient geu jusques à tant et comme ilz estoient résuscitez de terre jusques à tant que Dieu les résuscitast de rechief : et lors commanda l'empereur que le lieu fut aorné noblement de pierres et que tous évesques qui confessoient la résurrection fussent esblouyz. Il est doubté de ce que l'on dit qu'ilz dormirent trois cens septante et sept ans : et ilz résuscitèrent l'an de nostre seigneur quatre cens quarante et huit et Dacien régna ung an tant seulement et trois moys et ce fut en l'an de grâce deux cens cinquante et deux ainsi ne dormirent ilz que cent quatre vingtz et trèze ans.

Jacques de Voragine.



LE CAS DE MISS MARY J. FANCHER

Par l'ex-juge ABRAM H. DAILEY

Traduit du *Religio-Philosophical Journal*

Par RÉMY SALVATOR

(*Suite de la page* 314).

UN PHÉNOMÈNE

UNE JEUNE FILLE DE BROOKLYN A VÉCU DIX-HUIT ANS SANS MANGER.

HISTOIRE SURPRENANTE RACONTÉE PAR UN ÉMINENT DOCTEUR — COMMENT LA MALADE PASSE SON TEMPS — CE QU'ELLE FAIT EN ÉTAT DE CLAIRVOYANCE — L'OPINION DU DOCTEUR FLEET SPEIR.

Le Dr S. Fleet Speir de cette ville qui a la réputation d'être non seulement un habile médecin mais encore un très bel homme reçut hier la visite d'un reporter de l'*Eagle* chargé de demander des renseignements sur un cas qui dépasse en étrangeté l'histoire des frères Davanport, et du revenant de Cook Lane. Le docteur était chez lui, Montagne Street, et la conversation suivante eut lieu : « Docteur Speir, j'ai entendu dire qu'une malade très extraordinaire demeurant au coin de Myrtle avenue et de Downing street était confiée à vos soins ? »

« En effet. »

« Je viens de la part de l'*Eagle* vous demander quelques renseignements ? »

Le Dr Speir souriant : « Voyons, vous autres journalistes ne m'avez-vous pas déjà occasionné assez de tracas à ce sujet. Il y a dix ans, je crois, on a publié dans l'*Eagle* des articles sur cette demoiselle ».



« Précisément. Mais l'*Eagle* voudrait connaître la marche de la maladie depuis cette époque ? »

« Quand votre journal publia qu'une jeune fille vivait depuis des années sans nourriture et faisait presque des miracles dans un état de paralysie à peu près continuel, il me traitat de fou, de spiritualiste et ainsi de suite. Je ne crois pas à la lucidité car en général, c'est une mystification, mais nous avons ici un cas très remarquable qui approche autant que possible de la lucidité. »

LA JEUNE FEMME

dont parlait le Dr Speir et dont il cachait avec soin le nom et l'adresse se nomme Mary Fancher et demeure au coin de Myrtle avenue et de Downing street. Elle est âgée de vingt-cinq ans et depuis dix ans elle est dans un état désespéré. C'était une des meilleures élèves du High school dirigé par le professeur West. Ses études étaient pour elle d'une grande importance et souvent elle partait sans déjeuner, de peur d'arriver en retard. Tous ses amis lui prédisaient un brillant avenir et, dans l'espoir qu'elle deviendrait un prodige d'érudition et de science ils l'encourageaient malheureusement, dans sa constante et infatigable ardeur pour le travail.

EN APPARENCE

Miss Fancher est très captivante, malgré ses longues années de souffrances et de privations.

Elle est ce que l'on appellerait « spirituelle ». Elle a un teint et des cheveux clairs, une figure pâle et gracieuse, de grands yeux brillants, un front et des traits indiquant plutôt la réflexion que l'exécution. Avant sa maladie elle était la personnification de la santé physique. Mais peu à peu, sa vitalité déclina à un point tel qu'elle pouvait à peine porter les livres dont elle avait besoin en classe. Ses parents ne lui faisant aucune objection, elle continua à être une élève studieuse jusqu'au jour où son premier accident arriva. En montant un cheval trop vif, elle fut violemment jetée à terre et dut suivre



UN TRAITEMENT MÉDICAL.

Elle revint lentement à la santé, mais, poussée par un orgueil mal placé, elle recommença ses études avec une ardeur excessive. Elle devint si pâle que sa figure semblait plutôt être un parchemin que de la chair et des os. Après ce malheur, il lui en arriva un autre. Un jour, en descendant de l'omnibus de Fulton avenue, sa crinoline s'accrocha, et la faible jeune fille fut traînée pendant trente ou quarante mètres avant qu'on ait pu arrêter la voiture. Cet accident en de telles circonstances était on ne peut plus désastreux, et peu de temps après, elle fut réduite à la déplorable condition actuelle. Elle était fiancée à un riche jeune homme, mais cette chute empêcha le mariage. Ce fait, en connexion avec l'état maladif de sa santé, influa sur son esprit et elle comprit qu'elle ne pouvait pas, en conscience, assumer les devoirs d'une épouse. Un jour ou deux après elle fut

SUBITEMENT EN PROIE A DES SPASMES

qui depuis ne la quittèrent que rarement. Pendant ces neuf dernières semaines les spasmes ont alterné continuellement avec les trances et les muscles ont entièrement perdu leur rigidité. Au commencement, ces spasmes n'affectaient qu'une partie du corps, mais, maintenant, tous les membres sont atteints. Durant les crises, les contorsions de la malade sont très violentes. Parfois, il est presque impossible de la tenir. A ces spasmes succède une trance de trois heures. Après ces premiers accès, on découvrit que la malade avait perdu l'ouïe, la vue et surtout la faculté d'avaler et ce fut regardé comme particulièrement grave puisque cela empêchait qu'on lui administrât de la nourriture et des remèdes par les moyens ordinaires. Quoique les sens de la vue et de l'ouïe lui fissent défaut, l'intéressante malade pouvait voir et entendre par une sorte de seconde vue ou de discernement lucide. Une obscure impression étant transmise par les nerfs affaiblis jusqu'au cerveau et permettant ainsi à la malade d'apprécier l'affection infatigable que lui portent les amis qui la soignent. Elle commu-

nique avec eux toutes les fois qu'elle en est capable d'une manière parfaitement consciente, et toutes les opérations mentales s'effectuent comme à l'ordinaire. Parfois, les muscles de son gosier se relâchent, lorsque pour un temps, elle est en état

D'ARTICULER TANT BIEN QUE MAL

à travers ses dents serrées. Habituellement, elle écrit ce qu'elle désire faire savoir à ses amis, mais cette opération est rendue difficile par la contraction des muscles de la main qui sont fortement serrés, et l'on est obligé de lui attacher un porte-plume entre l'index et le pouce. Elle écrit alors admirablement bien et dans une lettre adressée à son docteur, l'un des membresles plus éminents de cette profession, elle explique exactement sa maladie dans une superbe, régulière et correcte calligraphie. Lorsque sa main droite fut paralysée, elle écrivit de la main gauche. Cette paralysie semble ne jamais quitter son corps. Elle apparaît successivement dans les bras et dans les membres inférieurs.

ÉTAT DE LUCIDITÉ

Lorsque la malade est dans un état de rigidité calme, elle est en trance. Ses yeux sont fermés, ses oreilles n'entendent pas, ses muscles cessent de fonctionner, sa respiration est à peine perceptible. Quelquefois, elle tombe dans un état d'extase, preuve de faiblesse mentale. Elle est merveilleusement lucide. Elle dit l'heure sur différentes montres dont on change les heures pour la tromper, elle lit des lettres cachetées, des chiffres, des phrases écrites sur une ardoise et répète ce que dit « Mrs Grundy » en racontant les cancans des voisins. Elle semble posséder le pouvoir de la seconde vue à un degré remarquable. Dans cet état elle se couche toute droite, plie ses bras et fixe le plafond avec un regard jamais las. Elle reste ainsi avec toutes les apparences de la mort jusqu'à ce qu'elle soit mystérieusement éveillée pour entrer dans un

ÉTAT SPASMODIQUE

qui comprend le trismus et le tétanos. Les spasmes provoquent la



surexcitation des muscles qui se rapportent aux mouvements volontaires et produisent une incurvation de l'épine dorsale à un degré extraordinaire, tantôt Miss Fancher se plie en cerceau et ses pieds et sa tête se touchent, tantôt elle se courbe dans l'autre sens pendant plusieurs heures. Pendant ces spasmes et ces trances, l'action des organes est naturelle et normale tandis que la respiration est absolument changée. Dans ce dernier état, la malade est rigide et sans mouvement et respire d'une façon presque imperceptible ; dans l'autre au contraire, elle est sans cesse agitée, ses contorsions sont pénibles à regarder et on peut à peine la maîtriser. Au milieu de cette idiosyncrasie, son esprit est plus clair que jamais, lui permettant même de sourire à une plaisanterie.

Naturellement, cette pauvre femme a été

SOIGNÉE SANS GRAND ESPOIR

de guérison. Le traitement est aussi particulier que la maladie. A un certain degré, toutes les cures expérimentales sont semblables. On transperçait les chairs de la malade avec des épingles et des couteaux et on lui appliquait les vésicatoires les plus violents sur l'épiderme sans aucun effet visible. Les nerfs étaient entièrement paralysés, aucune sensation ne pouvait être communiquée par eux, et la pauvre jeune fille, vivant dans la rigidité de la mort, demeurait inconsciente des douloureuses opérations qu'on lui faisait subir. Le sinapisme le plus violent n'aurait pas eu plus d'effet sur sa peau qu'une application d'eau froide.

La plupart de ces faits furent publiés par l'*Eagle* il y a quelques années, et c'est pour avoir de nouveaux détails sur la maladie de la jeune fille que le reporter de ce journal se rendit hier chez le Dr Speir. Celui-ci ne voulut pas donner de nouveaux renseignements, même dans l'intérêt de la science. Du reste, la conversation qui suit s'explique d'elle-même :

« Croyez-vous réellement, docteur Speir, que cette jeune femme ait vécu tant d'années absolument sans nourriture ? »

« J'ai essayé pendant quelques temps, comme on l'a publié dans l'*Eagle* en 67, de la nourrir à l'aide d'injections, mais je

m'aperçus bientôt qu'elle ne pouvait pas les supporter et je les cessai ».

« Et elle ne mangeait absolument rien? »

« Je puis l'affirmer sans crainte ».

« Mais n'est-il pas probable qu'on lui ait donné quelque nourriture en votre absence? »

« Afin de m'en assurer je lui ai fait prendre des émétiques et j'ai eu la preuve que son estomac était vide. Cela paraît étrange, mais cela est ainsi. J'ai pris — surtout au début de la maladie — les plus strictes précautions

CONTRE TOUTE SUPERCHERIE.

Je suis moi-même venu la voir à 11 heures du soir, sans m'être fait annoncer et je l'ai toujours trouvée dans le même état. Elle est restée couchée dans la position qu'elle occupe depuis des années et a réellement usé les ressorts de son sommier. Je n'ai pas osé les faire changer de peur que les nouveaux ne soient trop durs. De sorte que l'endroit où elle se repose est un véritable nid ».

« Et quelles sont ses autres particularités physiques en dehors de son impossibité de manger? »

« Ses bras sont repliés derrière la tête et les membres inférieurs sont entrelacés de la façon la plus extraordinaire. De plus, sa bouche est fermée avec tant de force que, quoiqu'elle ait perdu presque toutes ses dents, il est impossible de la lui ouvrir. Une ou deux fois je l'ai tenue ouverte à l'aide d'un petit instrument, mais dès que je le retirais, la mâchoire se refermait malgré la malade. Elle semble avoir perdu toute force de volonté ».

CE QUE LA MALADE PEUT FAIRE.

Le reporter de l'*Eagle* apprit de différentes personnes dignes de foi les détails suivants sur les facultés singulières de Miss Fancher dans son état actuel:

Elle peut dire l'heure en passant sa main sur le verre d'une montre, et même d'un bout de la chambre à l'autre quoiqu'elle soit toujours dans l'obscurité. Il est prouvé — et ici apparaît le surnaturel — qu'elle lit les lettres qu'elle reçoit sans les ouvrir



et transcrit leur contenu sans se tromper. Elle prédit l'approche de l'orage plusieurs heures à l'avance. Mais elle n'est pas seule dans ce cas, puisque les personnes qui ont des cors peuvent en faire autant.

Elle annonça un jour, que la cloche de Hall city allait sonner, cinq minutes avant que l'alarme ne fût donnée.

Quelquefois elle mime un bal ou une partie de chasse, et elle est alors vraiment merveilleuse dans les moindres détails de sa pantomime.

Elle fait des broderies de couleurs avec la plus grande facilité.

Elle fait également des pantoufles, des calottes, brode des initiales, etc.

Un jour, elle annonça à sa servante que le docteur qui la soignait allait être volé. Le lendemain, en effet, on lui prit une boîte d'instruments.

Elle décrit les personnes qui sonnent à sa porte

AVANT QU'ELLES N'ENTRENT

et raconte ce que font ses amis qui se trouvent à New-York ou ailleurs.

Elle dit aussi la couleur des objets que l'on tient derrière sa tête.

QUELLE EST SA MALADIE ?

Au début, il y a environ sept ans, on crut que l'état de Miss Fancher s'améliorerait peu à peu, que c'était une maladie fonctionnelle et non organique. Maintenant, on a peu d'espoir. Le Dr Speir dit au reporter que le nombre de maladies nerveuses de ce genre est simplement surprenant. A Brooklyn, parmi ses malades, il en a sept ou huit dont le cas est aussi inexplicable. Les détails les plus complets sur le cas de Miss Fancher furent publiés dans le *New-York Sun* du 24 novembre 1878 et couvraient vingt-quatre pages de texte très serré. Ils sont garantis exacts par une grande quantité de personnes. Mais vu la longueur de l'article je m'abstiens de l'ajouter à ce rapport. Je me contenterai de donner ici les derniers faits que j'ai recueillis et ceux qui n'ont pas encore été publiés.

DÉCLARATION DE M. E. BLOSSOM DEMEURANT AU COIN D'ATLANTIC ET CLINTON STREET BROOKLYN

M. le Juge A. H. Dailey. — Cher Monsieur, en réponse à votre demande sur mes relations avec Miss Fancher et sur les détails que je puis vous donner sur sa maladie, je m'empresse de vous adresser les explications suivantes :

Mon mari et moi, nous avons été longtemps les amis intimes de Mollie. Elle nous appelait toujours « oncle Joe » et « tante Em ».

M. Blossom qui est mort, il y a six ans, a fait d'intéressantes expériences avec elle. Un jour, comme il était assis au pied de son lit, on lui apporta une lettre. Elle la mit sous son oreiller sans l'ouvrir et en lut le contenu d'un bout à l'autre. M. Blossom lui dit alors : « Laissez-moi lire cette lettre tout bas pendant que vous la répéterez mot à mot si vous pouvez ». Mollie y consentit et lut sans se tromper. Une autre fois, elle perdit son écureuil préféré ; nous le cherchâmes partout, mais Mollie nous dit qu'il était dans la chambre voisine, sous le lit. Cette chambre était très obscure, néanmoins nous y entrâmes et, sur les indications de Mollie, nous réussîmes à attraper la bête. J'ai vu Mollie dans toutes ses transformations, cinq, je crois, et comme elle ne connaissait pas ses différentes personnalités, je lui donnai l'idée d'écrire aux autres Mollie. Un jour, comme elle sortait d'une trance, elle me dit : « Mollie numéro un est très effrayée parce qu'elle est toute seule ». Je lui demandai pourquoi elle était seule et lui conseillai d'écrire et de le demander aux autres Mollie. Le 1er juillet 1893, je vins la voir et elle s'assit sur son lit comme elle en a pris l'habitude depuis quelque temps. Nous déjeunâmes ensemble mais elle ne mangea presque rien. A une certaine époque elle était restée neuf ans sans absolument rien prendre. Il lui était impossible d'avaler, les muscles de son gosier étant absolument contractés. Quelquefois elle prenait une cuillerée de crême glacée (ce qu'elle ne peut plus supporter aujourd'hui) ou de n'importe quel aliment pouvant fondre facilement. Le tout était absorbé par les membranes de la bouche.

E. Blossom.

(*A suivre*).

Abram H. Dailey.

SUR LA TOUR DU GUET

RENAISSANCE CELTIQUE

On n'a pas oublié l'énorme mouvement de renaissance celtique qui se produisit sous le premier empire. Fin politicien autant qu'habile homme de guerre, Napoléon avait de suite compris quelle menace était pour l'Angleterre cette effervescence d'une vieille race qui avait alors ses foyers d'action en Ecosse et en Irlande, aussi accueillit-il avec faveur le renouveau bardique, et les poèmes d'Ossian devinrent le livre de chevet de tout ce qui voulait plaire au puissant impérator. L'édifice impérial s'étant effondré, il ne fut bientôt plus question, chez nous, du néo-gaëllisme ; et les tentatives faites, dans ce sens, passèrent à peu près inaperçues du public.

Emus, depuis plusieurs années, par l'impérieux devoir de remonter aux sources de notre race qu'une funeste déchéance semble entraîner chaque jour de plus en plus vers l'abîme, deux artistes ont accepté la tâche de mener à bien une entreprise que ne purent réaliser leurs ainés, l'un de ces artistes est le poète W. B. Yeats, le subtil auteur de *The land of heart's désire*, l'érudit traditionniste du *Irish fairy and folktales*, le voyant évocateur de *The Celtic twilight*; l'autre est le rédacteur en chef de cette revue.

Le mouvement néo-celtique a pour principaux objets :

1° Rattacher entre eux, par le lien puissant de la solidarité, les éléments épars de la race celtique dont les principaux habitats actuels sont : l'Irlande, l'Ecosse, le pays de Galles, la Bretagne, les Ardennes (française et belge), la Savoie, le Dauphiné, l'Auvergne, le Berry, la Galicie, le Portugal, le Piémont ; de nombreux types celtes se retrouvent, de plus, en Allemagne, en Autriche et, nous dit-on, jusque sur les plateaux de l'Himalaya.



2° Favoriser l'éclosion et le développement d'un Art — Poésie, Musique, Plastique, Théâtre — imprégné de la noble tradition celtique à la fois humaine et mythique.

3° Restaurer le culte avec l'apparat des temps druidiques ; rassembler et coordonner les documents de l'antique tradition des Druides qui furent les dépositaires de la plus pure synthèse qu'ait connu, jamais, l'humanité.

La partie ésotérique du vaste programme des rénovateurs du druidisme ne saurait être même esquissée, ici : disons cependant que la hiérarchie druidique dont les grades s'acquiéraient par la valeur intellectuelle, morale et active, sera rétablie, et ce sans distinction de sexe, la sagesse druidique ayant toujours traité d'égal à égale avec la compagne de l'homme.

LES ÉTOILES A NOTRE PORTÉE

L'étude des étoiles va, probablement, être révolutionnée par une découverte nouvelle. Avant peu, les télescopes seront pourvus de lentilles non de verre, mais en gaz oxygène. On peut les construire de dimension presque illimitée, de sorte que les corps célestes pourront être examinés relativement à portée de la vue. La Lune sera amenée à la distance de quelques milles, ce qui permettra d'en tracer une carte et d'explorer la configuration topographique du côté qui est tourné vers la Terre. Le problème des soi-disant canaux de Mars sera résolu et il sera déterminé si cette planète est habitée. En un mot, la science astronomique va traverser une ère nouvelle.

Telles sont les prétentions d'une invention qui est l'œuvre du professeur Elmer Gates. Au début, ses télescopes étaient simplement de courts tubes de fer à l'extrémité desquels étaient placés des morceaux de verre : la petite boîte cylindrique ainsi formée étant emplie de gaz oxygène. Actuellement le professeur Dervar affirme que l'oxygène est magnétique ; il a découvert qu'à l'état liquide il pouvait être attiré par un aimant, comme



de la limaille de fer, par exemple. Le professeur Gates, profitant de cette découverte, convertit en aimant le tube de fer en l'entourant d'un fil métallique très fin.

Un gaz est naturellement composé de particules de matières volantes exerçant l'une sur l'autre une action centrifuge, une répulsion mutuelle. On comprendra que, les molécules d'oxigène contenues dans la petite boîte étant attirées vers le magnétique anneau de fer, de telle sorte que la densité du gaz fut moindre en son milieu qu'aux abords de cet anneau, le professeur Gates put employer cette boîte à la place d'une lentille de verre, et s'en servit pour faire des photographies. Ici était donc la découverte : — à savoir que le gaz oxygène pouvait servir au lieu de lentilles de verre. Le professeur Gates dit qu'il peut construire une lentille ayant 50 pieds de diamètre, capable de photographier la lune sur une telle échelle et avec une telle justesse de détails que la surface de notre Satellite pourra être étudiée avec une précision qu'on n'avait même pas rêvée jusqu'à présent.

Mais ceci n'est pas encore tout. Les lentilles de gaz oxygène sont nécessairement beaucoup plus parfaites qu'aucune autre lentille de verre, étant donné que les particules d'oxygène, dans les conditions décrites, se rangent d'elles-mêmes, d'accord avec la loi mathématique. D'autre part, c'est une vérité acceptée que les lentilles de verre ont un champ limité : en d'autres termes, leur valeur pour le travail télescopique n'augmente pas indéfiniment avec leur grosseur. Les lentilles faites pour les observatoires de Lick et de Yerkes représentent la grandeur maximum des lentilles de verre ; de plus grosses ne pourraient être rendues utilisables pour un but pratique. Avec des lentilles en gaz oxygène, il en est tout autrement. Le professeur Gates croit que, pratiquement, il n'y a pas de limites à la dimension des lentilles en gaz oxygène. Sa découverte amènera le champ Stellaire à un point visuel comparativement rapproché, et l'astronomie, dans un court avenir, sera une science bien plus étendue et compréhensible qu'elle ne l'est à présent. Imaginez-vous un télescope pourvu d'une lentille mesurant 50 pieds de diamètre ! Que ne pourra sonder, dans le royaume de l'espace non encore exploré, cet œil gigantesque? La topographie de Mars et des

autres planètes qui accompagnent le Soleil nous deviendra familière. S'il se trouve des êtres sur le globe Martien, on trouvera un moyen de communiquer avec eux. Même l'éloigné Jupiter pourra être observé pendant qu'il se refroidit et se prépare à porter la population qui se développera sans doute finalement et fournira les habitants pour cet énorme monde mesurant plusieurs fois le diamètre de la terre. (*Washington Post.*)

ÉTRANGE CONJURATION

Dans la relation qu'il a laissée des péripéties qu'eut à traverser l'ambassade envoyée en Ethiopie, par le roi de Portugal, durant les années 1520 à 1526, le chapelain Francisco Alvarez, qui faisait partie de cette expédition dirigée par don Rodrigo de Lima, raconte, comme il suit, de quelle étrange façon il débarrassa le pays des sauterelles infestant une partie du Tigré que traversait, alors, la petite caravane européenne : « Nous fîmes assembler tout le peuple du lieu avec les prêtres, et commençant, nous autres Portugais, à chanter les litanies, nous nous achemimâmes en une campagne où étaient les froments, où parvenus, je fis prendre assez de ces sauterelles, auxquelles je fis une conjuration que je portais sur moi en écrit, par moi composée la nuit précédente, les requérant, admonétant et excommuniant, puis leur enchargeai que dans trois heures elles eussent à vider de là et à tirer à la volte de la mer, ou prendre la route de la terre des Maures, ou se transporter sur les montagnes désertes, abandonnant les terres des chrétiens ; au refus de quoi, j'adjurais et convoquais tous les oiseaux du ciel, les animaux de la terre et toutes les tempêtes de l'air, à les dissiper et dévorer. Et pour cette admonition je fis saisir une certaine quantité de sauterelles, prononçant ces paroles en leur présence, puis je les laissai aller ». Dès le même jour, nous dit le narrateur, les sauterelles s'allèrent noyer dans les rivières où elles périrent en si grand nombre qu'elles formaient sur les rives des monceaux de la hauteur de deux brasses. (*Viaggio nella Ethiopia.*) LE GUETTEUR.



INFORMATIONS — GLANES

L'Art de voir l'Avenir par l'Astrologie, est le titre d'un petit volume que vient de publier notre ami Ely Star, l'astromancien bien connu des élégantes parisiennes pour lesquelles il sut, maintes fois, soulever le voile du Futur. Renonçant à la méthode onomantique pure de son premier ouvrage, *Les Mystères de l'Horoscope*, l'auteur nous présente un travail synthétique, fruit de longues années de méditation, dont à tous égards, la lecture doit être recommandée. Exposant la base de son système, Ely Star écrit : « La loi de solidarité qui relie entre eux les êtres d'une même espèce, existe aussi bien au-dessus qu'au-dessous de l'humanité, parmi les divers systèmes stellaires qui peuplent la voûte étoilée, comme parmi les règnes inférieurs à l'homme. Or, s'il est prouvé que l'homme est la synthèse de la Création, qu'il résume en lui non seulement les règnes, minéral, végétal et animal ; mais encore les quatre éléments primordiaux, on n'a plus qu'un tout petit pas à faire pour admettre aussi qu'il reflète en son être intégral une parcelle du système planétaire tout entier, auquel appartient la Terre ».

Le chapitre qui traite de la Géomancie astrologique mérite une mention spéciale, car l'auteur rapprochant les signes du zodiaque des formules géomantiques montre, jusqu'à l'évidence, leur similitude parfaite. Sachons gré, enfin, à Ely Star de la franchise avec laquelle il confesse « qu'en matière de divination, l'invention vaut mieux que la science, et que plus simple est l'adjuvant dont on se sert, plus on a de chances de saisir la vérité ».

Le **Catéchisme de doctrine spiritualiste** de M. A. B. (Mme Ernest Bosc), est un petit manuel d'ésotérisme élémentaire, par demandes et réponses, dont la lecture ne peut être que fructueuse. Le court extrait que voici montrera dans quel esprit indépendant l'auteur a conçu son œuvre : « Les religions gardiennes des grandes vérités, aspects divers de la Vérité UNE, doivent d'abord protéger les âmes ignorantes, puis les instruire progressivement selon l'état général des sociétés, sans jamais promulguer des lois religieuses définitives. La sagesse veut que l'on dise, ce qui est un mystère, aujourd'hui, pour vos intelligences et que vous devez croire cependant, sera plus tard compréhensible pour vous ».

La Lévitation du corps humain, le nouveau livre de M. A. de Rochas, nous arrive trop tard pour qu'il nous soit possible, aujour-

d'hui, d'en faire une étude détaillée; nous y reviendrons dans notre prochain numéro avec tout le soin auquel a droit ce travail d'un des plus ardents pionniers de la science nouvelle.

La Survie *Echos de l'Au delà* est publiée par Mme Rufina Noeggerath, sous les auspices d'une belle préface de l'astronome Camille Flammarion.

Dans un cadre des plus lucides Mme Noeggerath a su grouper les plus intéressantes manifestations de l'Humanité survivante obtenues avec le concours dévoué de médiums très divers (principalement médiums à incarnations). Ce qui fait le fond de cette œuvre. ce sont des manifestations de personnalités qui vécurent sur la terre. Nobles intelligences de l'Inde antique. philosophes de tous les temps, simples bergers épris de la nature, amants passionnés de l'éternité de leur amour, toute la gamme humaine, la plus large et la plus variée, se déroule dans ces pages avec d'indiscutables accents de vérité.

Light, l'excellent journal de recherches psychique, occulte et mystique, continue la publication des *Enseignements spirites* obtenus en écriture automatique par la main de W. Stainton Moses, et celle de l'*Explication spirituelle du problème de la vie*, par M. E. W. Wallès. Signalons. d autre part : *Foi boiteuse ou triomphante ?* ; *Le spiritualisme dans la marine royale* ; *L'Extériorisation de l'esprit et de l'âme* ; etc , etc.

La Revue Spirite reproduit, en tête de son numéro de mars, la scène du premier acte de la pièce de M. Victorien Sardou, *Spiritisme*, où les docteurs Davidson et Parisot discutent sur les phénomènes affirmés par l'un et niés par l'autre. Suit un article signé Thibaud et intitulé *Liberté, Egalité, Fraternité* ; un autre sur *Un guérisseur inconnu* ; un autre du docteur Daniel sur *Les origines épidémiques* ; puis, *Le Spiritisme à Bruxelles, sur la lettre à Madame Annie Besant* par le Commandant D. A. Courmes, *L'Omnithéisme* par un penseur. *Souvenirs et impressions d'un spiritualiste*, par Alban Dubet, *Spiritisme et Occultisme*, par Ernest Volpi. *Communication médianimique* par M. A. B. *Histoire de Katie King*, par B. de Laversay, etc., etc.

Dans **La Curiosité** du 14 mars, substantiel article de son Directeur, M. Ernest Bosc, ayant pour titre : *Jésus est-il sémite ou aryen* A signaler, également, la suite d'une charmante nouvelle, *la Dentellière du Puy*, par M. A. B. ; *L'Esotérisme de la lampe d'Aladin*, (cité de l'*Isis moderne*) ; etc., etc.

Le **Lucifer** a peu modifié son dernier sommaire, donné par notre numéro de février, les travaux qu'il publie étant, presque tous, de longue haleine. Citons, cependant. comme nouveaux titres . *Cataclysmes et tremblements de terre*, par A. P. Sinnett, et *De notre situation à l'égard des enfants*, par C. W. Leadbeater, deux articles de la plus haute portée philosophique.

Le Phénomène psychique

est très longuement étudié, par M. Edmond Bailly, dans le numéro de février de la *Revue générale internationale scientifique*. Aux faits déjà connus sur cette délicate matière, l'auteur ajoute une stupéfiante histoire d'évocation d'une personne vivante où un objet porté par cette personne demeura, preuve matérielle, entre les mains du témoin de l'apparition. Pour ceux qui en sont encore à nier même le phénomène spirite, M. Bailly offre un infaillible procédé de contrôle dont nos lecteurs ont eu la primeur en un des récents articles de la *Tour du Guet*.

Au sommaire du **Lotus bleu** de février nous relevons : *le Congrès de l'Humanité*, par La Direction ; *Occultisme* pratique, par H. P. Blavatsky ; *Esotérisme et Exotérisme*, par Paul Gillard. *Sur les Rêves*, par C. W. Leadbeater ; *Les Formes de la pensée*, par le Dr Pascal ; *Glossaire*, *Echos du Monde Théosophique*, etc , etc.

Le Messager, journal bi-mensuel paraissant à Liège est un des mieux renseignés parmi les organes spirites de langue française. Attentif à tout ce qui se produit d'intéressant non seulement en Belgique, mais dans le monde entier, sa collection constitue un recueil de documents des plus complets.

Nous avons reçu d'autre part : Les *Annales des sciences psychiques*, la *Revue d'Hypnotisme*, le *Spectateur catholique*, *Sophia*, *Théosophy*, la *Paix universelle*, la *Revue de l'Islam*, *The Métaphysical Magazine*, etc.

Gérant : Bussière.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie Bussière frères.